DAVID — GÉRICAULT

SOUVENIRS DU COLLÈGE DE FRANCE

(1846)

I

Lorsqu'une œuvre d'art me retient longtemps devant elle et que je lui reviens, c'est qu'à part le talent de l'artiste, mon regard pénètre une chose qui importe singulièrement à l'historien : la révélation d'un moment du passé qui l'occupe aujourd'hui, et qu'il racontera demain.

Révélation très variée, qui complète un fait, — une idée, — une époque, — une heure de la vie d'un peuple.

Ou bien encore, dans le portrait, toujours si utile à consulter, elle donne le dessous qu'on tient à cacher, mais que l'investigation sagace du peintre a su faire affleurer discrètement à la surface, au profit des jugemens de l'avenir.

Grand bonheur, que l'histoire doit se hâter de saisir. La peinture, lorsque le burin ne lui assure pas une sorte d'immortalité, est chose si éphémère!

Rembrandt l'avait si bien senti, qu'à la fin, quittant les pinceaux, il ne fit plus que graver ses œuvres.

Excellent exemple, qu'il serait bon de suivre. La gravure devrait être l'un des premiers soucis de l'école des Beaux-Arts. Elle devrait, par tous les moyens possibles, encourager, propager son enseignement.

Oui, plus j'étudie et j'interroge l'art véritable, plus je trouve qu'en bien des cas il est un merveilleux interprète du génie na-

tional d'un peuple. Le temps me manque pour en fournir ici des preuves multiples; pour insister aussi sur mon regret, quand je constate que la France, de bonne heure si avancée à tant d'autres points de vue, en ceci fut en retard.

La révélation de l'âme de la patrie, dans l'art — chez elle — n'a percé que lentement.

Au xve siècle, on croit la voir apparaître naïve, mais c'est plutôt l'Italie.

Au xvie siècle, elle s'élance dans la sculpture, et trop peut-être. Jean Goujon tourne volontiers à l'arabesque. Il commence par la femme et finit par l'ondine. Germain Pilon, qui eut la grâce et la force réunies, nous révèle une France plus vraie, quoiqu'un peu mignarde parfois.

Tout autre, — toujours dans la sculpture, — éclate le génie de la France au xviie siècle. L'œuvre immortelle de Puget n'exprime pas seulement la passion austère du grand artiste, elle est encore l'exode des malheurs du temps. Leur sombre genèse est racontée, même dans les monumens officiels, où la liberté de l'artiste subit à l'ordinaire, dans l'exécution, de multiples entraves.

Ce fier génie échappe; il ne consent à donner que ce qu'il voit! En lui, le peuple a son avènement. Peuple pacifique, écrasé par toutes les calamités à la fois : la guerre (voir le *Petit Alexandre* du Louvre), les razzias du fisc, les persécutions religieuses : galères, prisons, enlèvemens d'enfans, etc.

Le *Milon*, les *Atlas*, de Toulon, la petite *Andromède*, sont autant de symboles des tragédies de l'époque dont les froids Mémoires ne donnent guère l'idée.

Le caractère national se révèle aussi dans le goût des ornemens, des décorations. Si ce goût est parfois exagéré, il faut convenir qu'il y a souvent une vraie noblesse dans l'édifice en lui-même. Je ne citerai que la hardiesse élégante de la porte Saint-Denis, la coupole des Invalides, l'aînée de notre Panthéon. Noble et mélancolique monument, construit dans les années meurtrières du grand siècle. Asile étroit, insuffisant pour tant d'hommes qui revenaient mutilés.

Il subsiste plutôt pour rappeler au souvenir les peuples anéantis, les millions de morts dispersés qui n'ont pas eu de tombeau.

Si maintenant nous consultons la peinture de la même époque, nous trouvons, au contraire, que la nationalité mollit ou s'efface. La bourgeoisie que nous peint Lebrun, bouffie en même temps que médiocre, aspire vainement à la majesté. Elle a beau s'exhausser, — en haut, — par la monstrueuse perruque, — en bas, se dresser sur des talons de proportions invraisemblables,

elle n'atteint point son but. Ce n'est pas là la vraie majesté, et ce n'est pas non plus la France.

C'est l'emphase espagnole.

Vienne donc la délicieuse peinture du XVIIIe siècle, qui nous ramène à la vraie nature; qui croit, avec tant de raison, qu'il n'y a rien de mieux à faire que de la bien pénétrer et de la suivre; qui, d'abord, s'attache à reproduire celle que l'époque prise le plus : la nature féminine.

Nul n'a excellé comme Watteau à donner la femme dans la vie, le mouvement; nul n'a su mieux rendre sa grâce et son charme, ni mieux poser sur les épaules sa jolie tête fine, expressive, sans mobilité fatigante; ni faire mieux parler sa bouche et son sourire, les yeux aussi. Ce qui à chaque instant en jaillit, dans les éclairs d'une douce gaieté, c'est bien la scintillation de l'esprit français. Il illumine tout. On a dit que le modèle de Watteau, c'était l'Italienne. Bien à tort! C'est presque toujours la Française qui l'occupe, qu'il met en scène, bien que sa maigreur, — spéciale à la fin du siècle, — l'attriste. Ce qui le séduit, l'ensorcelle, c'est ce mystère singulier de grâce et de mouvement qui n'est qu'à elle, dans un si juste équilibre.

Pour être vrai, disons qu'il appartient à notre race tout entière, et que Watteau l'a également saisi, ce rythme unique, dans son tableau : *Comment le Français marche.*

Vous voyez sous la pluie, dans la boue, — lestement, comme au bal, — marcher un bataillon de nos maigres soldats. Lui seul, le plus nerveux des peintres, a surpris, saisi les adresses invisibles, variables, de cette chose inconnue : « le pas. »

Hélas! ce jeu de la physionomie, cette vivacité dans l'allure, et la scintillation du regard, on dirait que tout cela s'efface, s'éteint, avant même que le siècle ne finisse...

La révolution de 89 éclate; le peuple en reçoit le choc électrique; et le voilà de nouveau rentré en scène, le principal acteur du drame qui se déroule.

Aura-t-il, cette fois encore, pour interprète, quelque puissant génie?

Nullement.

Et David, direz-vous?

David?... Non, car il ne spécifie pas, il reste dans le général. A part le *Serment du jeu de Paume*, les *Funérailles de Lepelletier*, on ne se douterait jamais qu'il ait été mêlé lui-même à la Révolution, et pour elle plein d'enthousiasme.

Le dessin de son Marat mort est fort beau; mais lorsqu'il le peint, ce n'est plus qu'un Marat quelconque, mou, faible, vague,

sans nationalité, — si accusée ici, — sans respect, non plus, de l'individualité.

C'est la *Terreur* en peinture, mais ce n'est pas Marat.

Il a pourtant, ce maître, par éclairs, un sens profond de la nature, on le voit à ses dessins. Plusieurs de ses portraits ont aussi une grande valeur d'expression. Je pense, entre autres, à celui de M. Lenoir, le fondateur du Musée des monumens français.

Ce qui est infiniment regrettable, c'est que ce sentiment de la nature — un si précieux auxiliaire pour l'artiste ! — David, au lieu de s'y abandonner, semble plutôt le redouter et le fuir.

Qu'est-ce pourtant que la spécification, sinon le juste hommage rendu à la liberté individuelle?

David ne fut donc pas, comme certains l'affirment légèrement, l'interprète de la Révolution. Il le serait plutôt de l'Empire. Bonaparte se l'était attaché avant même d'être consul. Il fut fidèle à l'empereur, peignit les dates officielles de son règne, le *Couronnement*, la *Distribution des aigles*, etc. Mais cela ne symbolisait pas la France, et c'est le point de vue qui m'occupe.

A part Napoléon et les siens, David, dans son œuvre qui est considérable, a peint surtout l'antique.

Son éducation l'y avait préparé. Neveu, gendre d'architectes, il entra, en quittant le collège, chez son parent Boucher. Mais celui-ci, vieux et bien près de la mort, n'enseignait guère plus. Il légua son élève au peintre Vien, qui le prit avec lui lorsqu'il fut nommé directeur de l'École de Rome.

David avait alors vingt-sept ans, l'âge où la personnalité de l'artiste a déjà pris l'essor. Mais à copier, copier toujours, pendant cinq longues années, ce que l'on connaissait alors de l'antique : le *secondaire* et l'immobile, comme représentation des dieux et des déesses, il semble que David ait perdu, en partie, ce qu'il pouvait avoir d'originalité.

On a fort admiré les bas-reliefs qu'il a introduits dans ses compositions. Mais d'abord, pourquoi des bas-reliefs en peinture? Ils viennent là pour figer la vie. La rigidité du marbre se retrouve dans les personnages. Les orfèvres et les peintres du XIVe siècle ne sont pas plus symétriques. Romulus et Tatius sont opposés aussi régulièrement que les deux jambages d'une porte.

L'École romaine ne réussit pas toujours à ceux qui la pratiquent. Ou bien elle les submerge dans la peinture étrangère à nos mœurs, ou bien, elle les stéréotype, les durcit, les paralyse, par l'étude, non de l'antique complet, organisé, mais en fragmens d'antiques souvent médiocres, toujours scindés, — donc faux.

Qu'en résulte-t-il? Que l'élève, devenu maître à son tour,

enseigne dans le sens de sa propre éducation. C'est ce qui arriva pour David. Tous ses élèves copiaient le profil de la jambe de Romulus, de Tatius. (Ceci m'a été conté par M. Belloc, l'éminent directeur de notre École municipale de dessin.)

Or, l'ensemble seul donne le vrai, et le donne dans son harmonie.

Le danger qu'il y a encore pour l'artiste de trop copier l'antique, c'est qu'il y perd le sens de sa propre tradition. Et, pour un Français, surtout, il n'est rien de plus nuisible que de l'oublier.

A vrai dire, l'Empire y poussait. Un seul homme, une seule époque dans l'histoire, rien avant, rien après, c'était le rêve de Bonaparte.

De la France du passé, plus de nouvelles! Géricault racontait avoir vu les élèves de David jouer à la balle contre un Lebrun.

Je n'en fais certes pas le maître responsable! je note seulement le fait, comme une expression du caractère du temps. Raphaël était à peine toléré, il n'y avait que mépris pour Rubens, Rembrandt, etc.

Ce même dédain de ce qui avait précédé se retrouve, du reste, dans les modes et l'ameublement de l'époque. C'est un changement universel. La ligne de vie par excellence, la ligne courbe, onduleuse, semble à jamais abolie, proscrite. Le sec, le rigide et sa froideur, en tout prédominent.

Ce genre nouveau avait sans doute le mérite du bon marché. En cela, il convenait à l'ascension des classes auxquelles le luxe coquet de l'ancienne école était inaccessible.

Mais les riches, quelle raison avaient-ils de la délaisser? S'il fallait à leur inconstance autre chose que l'adorable Louis XV qui, dans le meuble, s'inspire des courbes de l'arbre qu'il emploie; ou l'élégant Louis XVI, pourquoi emprunter à l'élément tudesque, ou à l'élément anglais, bizarrement bariolé de trois choses, aristocratique, marchand, puritain?

Puisqu'on décidait de biffer tout ce qui appartenait à notre art national, sans doute pour faire accroire qu'il n'avait jusque-là produit rien de bon, il eût été plus naturel, plus logique, de recourir à l'art grec, j'entends le vrai, celui qui, à travers les siècles, a toujours servi l'inspiration.

Qui veut le bien juger, ne doit pas s'en tenir au secondaire, mais remonter à la réelle antiquité, celle qui sut interpréter la vie, la rendre dans toutes ses manifestations, pour l'avoir étudiée, non seulement en soi, mais encore autour de soi.

Or, David, en dehors de la nature humaine, ignora, méprisa ces manifestations dans les êtres que notre orgueil qualifie, à tort, d'inférieurs.

Aussi, comparez le cheval sur lequel Napoléon passa le Saint-Bernard, aux chevaux du Parthénon!...

A quoi tient que ceux-ci joignent à la sublimité des formes, une intensité de vie surprenante dans l'action, et pourtant si juste? Cela tient, à ce que ceux qui les ont tirés du marbre et créés une seconde fois, observaient de très près la nature, qu'ils la prenaient pour guide, aidés, en cela, par les révélations de l'anatomie.

Non seulement ils disséquaient les esclaves, mais encore des bêtes, surtout les chevaux. Les uns et les autres leur donnaient, dans le détail, tout ce qui importe, la justesse des attaches essentielles; et le dessous, qui apprend la cause des formes, le secret de leurs mouvemens réciproques, et leur harmonie dans la variété.

Nous voilà bien loin de cette antiquité *secondaire*, *immobile*, que David a eu le tort de copier trop exclusivement!

Comment donc ce maître n'a-t-il pas compris que l'*imitation* doit être laissée aux peuples qui n'ont ni passé ni tradition?...

Ce n'est certes pas le cas de la France.

II

Lorsque, me plaçant uniquement au point de vue de la tradition nationale révélée dans l'art, j'ai opposé David à Géricault, et dit de celui-ci qu'il fut, en ce sens, le premier peintre français de l'époque, on s'est montré fort surpris. Un de mes auditeurs vient même de m'écrire pour réclamer.

Et pourtant, je ne m'en dédirai pas.

Oui, Géricault est le seul qui ait pris la France en elle-même, en dehors de toute imitation.

Poussin a peint des Italiens, David des Romains et des Grecs; Géricault, dans l'étrange réaction de 1816, où la France sembla se renier elle-même, Géricault de plus en plus l'adopta!

Il protesta pour elle, par l'originalité toute française de son génie et par le choix exclusif des types nationaux. Il ne subit pas l'invasion, il conserva ferme et pure la pensée nationale, ne donna rien à la réaction.

Cela est héroïque.

La haute valeur de son œuvre, — à part le dessin, le coloris, le mouvement, — c'est qu'elle est le vivant symbole de la patrie à l'heure de sa mortelle défaillance. Ce génie, ordinairement ferme et sévère, du premier coup peignit l'empire et le jugea; du moins l'empire de 1812 : la guerre, et nulle idée!

Par le *Chasseur au Départ;* — le *Cuirassier blessé*, celui-ci, image

de tout un peuple qui descend à l'abîme ; — par le *Naufrage de la « Méduse »*, portrait de la France au moment tragique où elle entre dans le tombeau, le grand peintre a écrit en trois pages ineffaçables la période funèbre qui tient en trois années : 1812-1815.

Le plus poète fut ici le plus observateur. Avec l'idéal, il eut le réel. Observateur, il le fut jusqu'à la minutie, ne laissant rien à la fantaisie, au caprice.

Voilà pourquoi Géricault, grand comme œuvre, apparaît plus grand encore comme méthode.

Son éducation le prépara d'autant mieux à être l'historien de son temps, qu'elle fut toute française. Il ne connut l'Italie qu'après avoir donné la moitié de son œuvre magistrale. La voyant méconnue du public, il s'éloigna par découragement. Mais bientôt malade de nostalgie, il revint à la France, reprit son idée historique, donna cette fois « le naufrage de la patrie ». C'est le *Radeau de la « Méduse »*.

Le maître de Géricault ne fut pas David. Celui-ci avait 40 ans lorsque Géricault vint au monde, par conséquent près de soixante, lorsqu'il sortit du collège. Carle Vernet, peintre de chasses, de meutes, de chevaux, avant qu'il ne se fît peintre de batailles, fut son premier maître. Géricault lui dut, peut-être, le goût précoce et très vif qu'il eut pour les chevaux.

Dans l'intervalle des leçons de l'atelier, il s'en allait à la caserne de Courbevoie les étudier d'après nature, non seulement dans les écuries, ce qui lui permettait de dessiner de longues files de croupes, mais encore en pleine liberté. Il s'enquérait de tout : de la race, de l'âge, du caractère... Il étudiait les formes de chacun, le poil même, afin de mieux saisir la spécification, comme vérité individuelle.

En même temps, il s'exerçait à pénétrer la difficile science du raccourci, si admirablement rendu dans sa première œuvre, le *Chasseur au Départ*. Il a marqué là, de main de maître, jusqu'où l'expression des mouvemens est possible en peinture.

Il sentit encore très vite que les animaux reproduisent et développent telle ou telle partie de l'homme à divers degrés, et qu'en anatomie les deux études doivent être conduites parallèlement, si l'on veut qu'elles soient fécondes dans l'application.

Par cette pénétration de ce qu'imprime le dessous à la surface et détermine les formes extérieures, Géricault fut un disciple remarquable de Geoffroy Saint-Hilaire.

Le second maître après Vernet, le doux, le sec Guérin, n'influa guère. Il ne comprenait rien à l'exubérante vigueur de son élève, et la traitait d'extravagance.

Disons, à l'honneur de David, que son jugement fut tout autre. Il a raconté lui-même son étonnement profond, lorsque, à côté du portrait de Marat que venait d'exposer Gros, son élève, il vit le *Chasseur au Départ* de Géricault. Admirable d'impartialité, David, sans hésitation, le proclama supérieur.

La loi des contrastes, qui oppose souvent à un maître timide un élève fougueux, est l'affirmation de la liberté chez les êtres puissans. Ils rompent avec les obstacles, s'affranchissent. Ainsi Géricault échappe à Guérin, Delacroix à Scheffer, Gros à David. Toutefois, celui-ci ne s'émancipe pas si complètement, qu'il ne rappelle dans telles de ses œuvres les défauts que j'ai reprochés à son maître, en parlant du portrait de Marat.

Je ne citerai à l'appui qu'un dessin de Gros qui est au Louvre, et qui représente l'empereur sortant de Moscou en flammes.

Eh bien ! tout y est mol, vague, faible, comme dans tel roman historique. Rien n'est caractérisé d'un trait spécifique. Le Kremlin n'est pas un Kremlin ; on le cherche, on voudrait revoir, en ce jour de fatalité, la sublimité fantasque et terrible de ses minarets barbares, de ses kiosques de pierre, cette Asie pétrifiée qui nous a fait frissonner tous, devant le panorama de Moscou.

Et l'empereur, non plus, n'est pas l'empereur, c'est un maigre Bonaparte, l'élève de Brienne, et non l'homme déjà fatigué, gras, blanc, d'une pâleur mate, qu'il était en 1812. Ce qui manque ici, je le répète, c'est la spécification, tel trait précis, vif et fort, par où l'objet sort du tableau, va prendre le spectateur, s'en empare, saisit son imagination, sa mémoire, pour toujours.

Mais ce qu'eut en propre Gros, ceci à l'inverse de David, ce fut, comme Géricault, de sentir la France. Pris par la réquisition, et retenu en Italie, à Gênes, au milieu des officiers de l'état-major, il ébauche quelques portraits qui attirent l'attention de Joséphine. Elle les signale à Bonaparte. Il est frappé de leur valeur, veut avoir aussi le sien, et se fait dessiner après Arcole.

Mais les fumées de la poudre bientôt enivrent l'artiste, et voilà le soldat passé peintre de batailles ! Par lui, nous avons nos batailles d'Orient. Les *Pestiférés de Jaffa*, son premier chef-d'œuvre, montre les malades étendus ou assis sur leur couche de douleur. Hâves, déjà avancés dans la mort, de tout leur corps s'exhale une terrible odeur de cadavre... Mais Bonaparte apparaît, et le miracle s'opère. Il suffit qu'il les touche, ils sont guéris !... C'est le demi-dieu, déjà guérissant la France. Ici, Gros, autant que les malades, a subi la fascination du magicien.

Sa *Bataille d'Eylau* est autre chose. Rien de plus funèbre. On se rappelle qu'en voyant devant lui, — autant que pouvait s'étendre le regard, — la neige rouge de sang, et, sur cet immense

linceul, tant de membres épars, des bras, des jambes, des têtes arrachées, dont les yeux, dilatés par la stupeur, restaient fixés sur cette scène de carnage, l'empereur ne put se contenir. Le premier cri humain s'échappa de la poitrine de cet impitoyable destructeur d'hommes... « Quel fléau que la guerre ! »

C'est ce cri d'horreur que Gros a essayé de rendre. N'est-ce pas aussi un cri d'alarme ? Le vainqueur, on le sent, a déjà la terreur de l'inconnu des glaces, et la prévision de Moscou.

Revenons à Géricault. Ce grand artiste n'a pas eu le bonheur de David, qui a vu son œuvre à peu près complète, gardée par nos musées, par la France.

Géricault mort, ce fut, dans son atelier, un vrai pillage. Chacun prenait, emportait, disant : « C'est sans valeur, il ne se vend pas. »

Où sont maintenant toutes les préparations de son œuvre capitale, le *Radeau?* Où sont les esquisses grandioses qu'il rapporta de Rome, la course des chevaux barbes que des hommes intrépides arrêtent par leurs naseaux saignans? Où est la *Peste de Barcelone*. et tant d'autres œuvres immortelles? Les préparations du *Naufrage*, plus touchantes que la réalisation, disent assez la force de cœur qui était en lui.

Hélas ! tout s'en est allé aux quatre élémens. M. Greenwich affirmait que le seul peintre Colin avait, pour sa part, cent cinquante de ces esquisses, entre autres le dessin des chevaux de Rome.

Ce que l'État garde de lui, la sublime trilogie, reléguée au Palais-Royal ou ailleurs, a été longtemps invisible.

Et pourtant, l'on ne peut juger de la valeur réelle d'un artiste que par l'ensemble de son œuvre. Combien j'ai senti cela, fortement, à la Pinacothèque de Munich, devant les quatre-vingts Rubens réunis !

Mais toi-même, pauvre grand artiste, qu'es-tu devenu? Je vois tes membres, comme ton œuvre, dispersés, épars, mutilés !... Ton cœur à Munich, ta tête à Paris... Ton cœur, peut-être captif d'un ennemi qui le cache ; tes œuvres cachées aussi, et d'autant mieux contrefaites par tel artiste secondaire, médiocre, qui se les attribue.

Ton tombeau lui-même s'en va, et jusqu'ici, je suis seul à m'en apercevoir (1846).

Pourquoi donc l'État n'a-t-il jamais eu l'idée de se constituer le gardien des morts illustres, lorsque la famille est éteinte, ou que, vivante, elle se montre négligente, oublieuse?

Celui qui, de son vivant, n'eut ni jalousie ni impatience du

succès qui lui était si obstinément refusé, celui-là dort sans doute dans son tombeau, résigné à l'abandon. C'est à nous de nous souvenir. Ah! qui n'aurait pitié (1)!...

Mais, chose plus grave que l'oubli de ses cendres! c'est la guerre qu'on a faite à son œuvre. En 1840, M. Belloc vit, un matin, entrer dans son atelier une députation de la section des Beaux-Arts. Elle venait lui demander de ne plus faire figurer, sur les programmes des sujets proposés aux élèves de son école, le nom de Géricault!

Officiellement proscrit, il n'a pas eu, non plus, la consolation de faire école parmi ses camarades.

Trop puissant pour être oublié, chacun, l'interprétant à sa manière, a pris quelque chose de ses qualités ou de ses défauts.

Scheffer, qui l'a peint mort, en a la sentimentalité profonde;

Delacroix, la matérialité violente;

Étex, l'inspiration byronienne du *Radeau;*

Barye, l'intelligence de l'animal, qu'il exagère.

Sa vigueur fougueuse fut telle qu'elle éclate encore dans la copie d'une copie, faite par la main timide d'une toute jeune fille. Elle explique les exagérations de ceux qu'il a inspirés.

Ce tableau donne la fin d'une tempête qui a dû causer bien des naufrages! Dans un dernier spasme, le flot vient de lancer, en épave, deux corps. Ils gisent au pied de sombres et bas rochers. Quels corps? Hélas! une mère et son enfant, que, dans la mort même, elle retient étroitement embrassé. D'elle, on ne voit que les beaux et longs cheveux noirs; de lui, aussi, la tête est seule visible, mais elle apparaît de face... Je ne sais rien qui trouble davantage, que l'énigmatique regard d'un petit enfant qui se meurt! Ici, la mort a déjà fait son œuvre, mais les yeux continuent à vous regarder à travers les paupières demi-closes... Que, dans ce petit être à peine commencé, le regard ait une telle puissance, cela vous perce le cœur...

Le mot profond de Shakspeare revient avec force: « La pitié, sous la figure d'un enfant nouveau-né! »

« Il était fougueux et doux. » Deux qualités qui ne s'excluent nullement.

Le mot est d'une femme des plus intelligentes, qui l'a beaucoup connu. Elle le jugeait ainsi au moral. Au physique, elle en faisait ce portrait: « Grand, sévère, avec des yeux d'une beauté singulière, rêveurs, doux et profonds à l'orientale. »

Tels ils sont, en effet, dans la lithographie, — mauvaise du

(1) Ce cri du cœur a été tardivement entendu, en 1884.

reste. Et tels ils sont restés dans la mort même. Le beau, le noble masque, si fier et si triste, retient encore cette douceur, sauf l'âpreté artistique et l'ardeur de l'œil qui happait et gardait la forme. Tous ces bons témoignages ne trompent pas. Il était, en réalité, plein de bienveillance, toujours prêt à rendre service, à soutenir, encourager, aider de ses conseils ou de son argent, quoiqu'il fût bien pauvre lui-même. Souvent il l'était jusqu'à la détresse. A ces heures cruelles, où tout manquait, l'inquiétude poignante lui arrachait parfois ce cri : « Ah ! si seulement je pouvais vendre pour cent sols ! » C'était toute sa plainte. Ce qui l'honore, c'est que dans le pire dénûment, il ne perdit jamais le respect de son art. Aucune hâte. Son atelier touchait celui d'un grand faiseur qui se vantait d'expédier un portrait de maître en deux jours.

Géricault disait de cette production à la vapeur : « Il est certain qu'il a toujours fini avant que je n'aie commencé. »

Nulle autre critique ; et nulle envie de ses succès rémunérateurs. Sa grande âme planait si haut, qu'elle semblait déjà vivre dans l'éternité.

J'aimais à faire causer celle qui parlait si bien de lui, — Mlle de Montgolfier, — à réveiller ses souvenirs.

Un soir que nous étions assis au coin du feu, dans mon cabinet de travail, elle me raconta l'occasion de leur première rencontre.

« C'était en 1816 ; j'allais à peu près tous les jours à Trianon, avec mon amie, Mme Belloc, peindre l'*Arcadie* du Poussin. Par une belle après-midi d'automne, il entra dans notre galerie, accompagné de M. Paulin Guérin. Très animé, il lui narrait son indignation lorsque, à l'entrée des alliés, il avait vu le faible, l'élégant Canova, sculpteur des rois et de l'aristocratie, emballer pour eux nos chefs-d'œuvre du Louvre.

« — Je me suis tenu tout le temps dans la cour, disait-il, d'une voix étranglée par l'émotion, pour les voir partir et les pleurer un à un.

« Ce récit douloureux, était de plus plein de grâce. Il nous fut impossible d'y rester étrangères, — sans paroles toutefois. Mais nos yeux humides parlaient et lui disaient toutes nos sympathies. Il s'en autorisa pour revenir.

« Nous étions là seules et jeunes toutes deux, avec la crainte du *qu'en-dira-t-on?* Lui n'y songeait guère. Il frappait si gentiment à la porte-croisée qu'il fallait bien lui ouvrir. Il souriait d'un si bon sourire, que toute prudence était oubliée.

« En venant, il remplissait ses poches de marrons d'Inde tombés dans le parc, et tout en causant, il les taillait à ravir,

d'après les figures du Poussin. L'hiver, il continua ses visites; mais pour diminuer notre embarras de leur fréquence, il avait imaginé d'amener avec lui un blondin de trois ans qu'il appelait son filleul... La séance achevée, Géricault nous demandait toujours la permission de nous reconduire jusqu'à la voiture, ce qu'il fallait bien encore lui accorder, et, nous ne songions pas, je l'avoue, à abréger le chemin. Seul le pauvre petit, que notre conversation n'amusait guère et qui avait froid, ne l'entendait pas ainsi. A chaque instant il se retournait et disait tristement : « Mon parrain, c'est bien long par cette allée ! »

La jolie scène, si bien contée, datait de 1817, l'année même où, ayant donné le *Cuirassier*, Géricault se voyant de nouveau méconnu, partit pour l'Italie.

En écoutant Mlle de Montgolfier, je tenais dans mes mains le masque funèbre que j'avais détaché de la muraille. Nous le regardâmes ensemble une dernière fois, les yeux voilés de larmes.

C'est qu'outre les tristesses de la mort, ce masque garde celle d'un destin inaccompli... Au moment où éclatent son originalité, sa puissance souveraine, la vie lui échappe. A vrai dire, il allait de lui-même au-devant de la mort, ne se doutant pas des gages certains qu'il tenait déjà de son immortalité.

Il n'eut pas non plus la foi dans l'éternité de la Patrie... Comment ne l'eut-il pas, alors qu'il venait de lui créer ses puissans et immortels symboles, sa première peinture populaire?

La France était en lui.

Grâce à Dieu, elle nous est restée pour en témoigner, cette admirable trilogie, dramatique au début, à la fin funèbre.

Le *Chasseur au Départ* date de 1812. Géricault avait alors vingt et un ans.

A vrai dire, c'est l'élan et non le départ, car le riche costume est déjà fatigué. Ta culotte de peau est déjà bien tannée, mon brave... Le cheval, qui est vrai, est pourtant fantastique par le raccourci, qui en fait un griffon.

Toutefois, ce n'est pas le cheval pâle, apocalyptique... C'est un vrai limousin, vivant, très fin, de race pure. Il est vrai aussi, dans son violent écart pour éviter un canon déjà presque enterré... la bataille par-dessus les ruines de la bataille, car celles-ci duraient souvent trois jours.

Le cavalier est mûr, non fatigué, mais tanné lui-même par la guerre... Le cheval, bien plus jeune, a un feu terrible; il pince la terre des deux pointes des sabots; la queue est flamboyante...

L'homme, admirablement ferme en selle sur son cheval cabré. Il est si guerrier, qu'il n'a plus même la *furie* de la guerre,

parfaitement nerveux, ayant tant sué, le bras mince en comparaison de la cuisse, — partie inactive du cavalier, — mais ce bras doit imprimer une rotation vive et brève au petit sabre courbe.

Il se tourne vers nous... Est-ce un adieu? Il sait qu'il ne reviendra pas. Cette fois, il part pour mourir... Pourquoi pas? Ni ostentation, ni résignation; c'est tout bonnement un homme ferme et de bronze, comme s'il était mort déjà plusieurs fois.

Au fond tourbillonne la tempête de la guerre. A gauche, de noirs profils de chevaux, les naseaux rougis... A droite, un volcan d'artillerie, des batteries foudroyées...

Et pourtant, sous cette destruction fleurit la nature; la terre est verte et belle. D'un pauvre petit ruisseau auquel on a tant puisé, tant bu, qu'il en est presque tari, reste encore une flaque sur laquelle l'herbe pousse drue, vigoureuse. Tout avertit que sans la fumée de la poudre, nous verrions peut-être un beau ciel, car il y a une terre et un ciel encore.

Le second tableau ouvre l'ère des défaites. Vient-il les annoncer ce *Cuirassier* grandiose, qui a tant de peine à retenir sa monture sur la pente où tout à l'heure va s'abîmer l'Empire?

On voit que la chute, la déroute, le soldat, le peuple, ont touché bien autrement le cœur de l'artiste-historien, que l'officier des guides, le terrible cavalier, le brillant capitaine, séché, tanné, bronzé.

Ici, il fait comme l'épitaphe du soldat de 1814. Ce bon géant si pâle, géant de taille, et pourtant si homme et si touchant! Un soldat, mais un homme encore; la guerre, on le sent bien, ne l'a pas endurci. Blessé, démonté, il concentre en vain ce qui lui reste de force, et se raidit, pour arrêter son coursier colossal sur la descente rapide, glissante... Il n'échappera pas...

Derrière plane un noir tourbillon d'hiver et de Russie, l'ombre du soir et de la mort; il n'y aura pas de matin...

Tout le reste semble un paysage de France, la terre de la patrie... Il y revient, après le tour du globe; il y rentre... pour mourir.

Mais nous voici au dernier acte de la tragédie sanglante. C'est la fin de la fin pour l'empire; on le dirait, même pour la France... C'est elle, c'est la société tout entière du siècle, que Géricault embarque avec lui.

Rien d'une improvisation fantaisiste. Le radeau qui l'emporte vers l'infini de la grande mer où elle va s'engloutir, est bien un véritable radeau. Il l'a fait construire en bois, selon les règles, pour qu'il puisse naviguer. Et, tous ces morts qui le couvrent, sont aussi, pour la plupart, de réels portraits.

J'ai dit que son cerveau, avide de toute information, happait, au passage, tout ce qui pouvait le servir.

Pendant qu'il peignait son exode funèbre, M. S..., conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne, cachait à Sèvres une jaunisse. Géricault le rencontre : « O mon ami, que tu es beau !... » Et sans tenir compte de sa résistance, il l'entraîne, en fait son hôte.

« Tu seras bien mieux ici que sur les collines de Sèvres. » De nouveau il le contemple, saisit ses pinceaux, et le couche à la place d'honneur parmi les cadavres du radeau. (Raconté par M. Hachette.)

D'autres encore y étaient, de ceux qui, revenus de si loin, par miracle, n'ont revu la France que pour descendre avec elle au tombeau.

Le portrait, dans son ensemble, était si cruellement vrai que l'original refusa de se reconnaître et s'en détourna avec dégoût.

« Pourquoi tant de morts ; ne pouvait-il faire un naufrage plus gai ? »

Public léger ! qui ne vient chercher aux expositions que du plaisir, regarde en courant, n'approfondit rien... Il ne comprit pas davantage la signification du geste de celui qui survit seul au milieu de tous ces morts.

« Puisque rien n'apparaît sur mer, ni barque, ni vaisseau, à qui donc fait-il signe ? »

Pour tous, ce geste était l'image du désespoir. Eh bien, non !... Ce dernier qui ne peut mourir, c'est le siècle lui-même... Son geste, pour vous une énigme, fait appel à quelqu'un que lui voit : Ce quelqu'un, c'est l'avenir !

Il reste plein de promesses. Elles se révèlent au regard par la noblesse de ces hommes, tous morts pour la Patrie. C'est bien l'avènement du vrai peuple, calme dans sa force, simplement héroïque.

Avec de tels hommes (il en reste encore, Dieu merci, malgré l'effroyable hécatombe) un pays ne peut mourir.

Je sais bien que celui qui symbolise le siècle, la France, de sa main restée libre, se tâte le cœur, et semble craindre qu'il ne batte plus...

Cette crainte, c'est celle de l'artiste. Il l'a gagnée à manier tant de cadavres, à sentir passer et repasser tant de fois en lui le frisson de la mort.

Il en fût revenu.

« La mort, a dit Michel-Ange, est un baiser de Dieu. »

Pour cette âme vulnérable, la pire blessure, ce fut de voir, après les dérisions de la critique, son tableau lui revenir.

A son premier découragement, — 1817, — il s'était volontai-

rement exilé en Italie. Cette fois, il lui préféra l'Angleterre, où il chercha, non les consolations de l'art, mais l'oubli dans les sensations violentes, les seuls périls qu'on peut se faire en pleine paix. Il monta des chevaux indomptés, effrénés... Si habile qu'il fût à les manier, il fit une chute dangereuse, qu'aggrava le mauvais état de sa santé.

Le cœur était encore plus malade que le corps. Absent de la France, il éprouvait, comme à son premier voyage, qu'elle était indispensable à sa vie.

Il repassa donc le détroit. Mais de tomber en plein triomphe du faux, ce fut pour lui son propre naufrage.

En peinture, la vogue était aux improvisations agréables, de vulgarité rapide. Il n'y avait donc plus de place pour lui. Il le crut du moins.

Alors, il ne voulut plus vivre. Il demanda secours à la nature, puisque la patrie l'oubliait, s'oubliait elle-même.

Il se replongea d'abord au tourbillon des bals, au vertige des foules, aux plaisirs anonymes, obscurs, et fut plus triste encore.

Un ami, qui fut le mien, voulut le sauver de lui-même, l'arracher à ces plaisirs indignes de sa grande âme, où il semblait chercher l'accélération de la mort. Un soir, il le rencontra à la porte de l'Opéra, parmi cette foule joyeuse, femmes parées, les voitures, les lumières; lui, en grande toilette, gants jaunes, mais bien changé... La douceur infinie de son puissant regard avait déjà fait place à l'expression âpre du terrible masque. C'était toujours le génie, mais non plus l'expression de la force; celle plutôt d'une mortelle ardeur pour saisir ce monde fugitif, et dans l'orbite profondément creusée, l'œil de plus en plus sauvage du faucon.

Mon ami, qui voyait en lui la France et l'art dans leur plus haute expression, essaya de l'arrêter là, pria et supplia. En vain! Triste, sombre, il échappa, s'engouffra au brillant tourbillon.

Il savait bien pourtant ceci, que les grands hommes qui ont exercé une toute-puissante influence sur leur siècle, n'ont duré contre la nature, et n'ont pu accomplir leur destinée tout entière que par deux moyens : les uns l'ont tenue à distance avec quelque mépris, les autres l'ont éludée aux diverses périodes de leur existence, tels : Titien, Michel-Ange, Rembrandt, Shakspeare, Gœthe, Voltaire, etc.

Mais, avec du feu dans les veines, du feu dans le sang, *éluder* est-il toujours facile?

On a reproché à Géricault ses excès, leur attribuant sa fin prématurée. S'il en était ainsi, il faudrait plutôt le plaindre, car il fut le premier à souffrir des tyrannies de sa trop grande force.

Qu'on juge du péril, avec une nature qui sans cesse nous

guette, nous attire, voudrait nous reprendre à elle. Il eût fallu un tempérament moins puissant, pour savoir se défendre de la double prise qu'elle a sur nous, pouvant nous absorber à la fois, par la contemplation, et par la jouissance et le mélange.

Personne n'était là pour l'avertir! à part cet ami qui ne pouvait le voir que les dimanches, étant très occupé; il était seul, sans famille, sans assistance pour le fortifier contre lui-même.

Les encouragemens aussi lui manquèrent. Et l'artiste en a si grand besoin dans les heures d'anxiété où il doute de lui-même! La complète solitude n'est bonne que dans la période d'incubation d'une idée, d'un projet. Celui-ci prenant mille formes pendant ce travail de gestation, l'artiste, en réalité, n'est pas seul, mais en nombreuse compagnie.

Il n'en est plus de même, quand l'idée réalisée se sépare de lui, devient création indépendante de son auteur.

Qui est sûr, alors, d'avoir réussi?

Un confident qui eût écouté Géricault parlant de ses doutes... un intérieur fait de tendresse, d'émulation, à ces momens difficiles que nous connaissons tous... cela l'eût remis en train de produire, et nous eût valu quelque œuvre immortelle.

Il aimait le plaisir comme Bichat, auquel il ressemblait de figure. Mais, dans les moins nobles jouissances où le jeta sa vie isolée, il conservait quelque chose du sentiment de l'amour.

S'il se trouvait mal de ses relations avec ses trop éphémères maîtresses, il rougissait, disait : « Comment vouliez-vous que j'eusse le courage de dégrader, par des défiances, une si belle créature! »

Sa récompense fut d'être aimé par les moins fidèles. M. Belloc qui a hérité de l'un de ses garde-main, et qui sait tant de choses intéressantes de sa vie intime, ajoutait, après m'avoir raconté ce trait de noble délicatesse : « Mourant, il eut cette consolation d'être soigné par quatre jeunes filles, qui, toutes jalouses de lui, ne s'étaient pas moins réunies pour essayer de lui adoucir les dernières souffrances, de l'égayer de leur sourire, de l'endormir les yeux pleins de la douce et charmante vision de leur jeunesse, de leur amitié. »

Hélas! la mort, qu'il avait appelée, fut pour lui lente et cruelle, lui donnant le temps de savourer toute l'amertume d'un destin inachevé. Chose dure! ce fut dans l'impuissance du malade, lorsqu'il ne peignit plus, qu'il sentit l'immensité de ce qu'il aurait fait et ne pouvait plus faire.

L'infini du regret éclate dans la lettre mélancolique qu'il écrit au peintre Colin, aux dernières lignes surtout : « ... Je t'envie tellement la faculté de travailler, de peindre, que je puis,

sans crainte d'être taxé de pédanterie, t'engager à ne pas perdre un seul des instans que ta bonne santé te permet d'y employer. Ta jeunesse aussi se passera, mon jeune ami... »

Il mourait, et sentait qu'il était à sa première époque, à son âge héroïque, de volonté, d'effort. La grâce lui était inaccessible encore, le charme féminin, le mouvement, le sourire de l'enfant, il le cherchait en vain. Souvent il lui arrivait de dire avec mélancolie : « J'ai voulu faire une femme, et il se trouve que j'ai fait un lion. »

Mort trop jeune, il ne fut qu'un héros dans l'art; il ne put atteindre la grâce, la bienheureuse époque où se sont reposés les maîtres.

Regardez encore ce masque tragique... il dit bien le point où il en est resté. L'artiste et la nature sont en présence, comme chez Dante : le serpent et l'homme s'absorbant tour à tour.

La grâce, pourtant, rayonnait dans toute sa personne, dans ses grands yeux profonds; elle était aussi dans son cœur, et, comme peintre, il l'aurait atteinte.

Que ne s'obstinait-il à vivre, espérer, croire, aimer? Il devait, au lieu de mourir, augmenter, étendre la vie, ne pas rester à la surface terne et froide qu'il rencontrait en haut de la société, mais descendre dans les foules. La France d'alors, encore toute frémissante de ses batailles, plus sensible après ses malheurs, trempée de larmes héroïques, eût réchauffé son grand artiste.

Le Corrège des souffrances, celui qui dira sur la toile les frémissemens nerveux de la douleur, le grand maître de la Pitié, qui d'un invincible génie, brisera l'égoïsme, fondra le cœur de l'homme, n'est pas venu encore.

La foule, tous les mystères des grandes masses humaines, la fantasmagorie des sombres ateliers, le remuement des armées, le bruit visible de l'émeute, qui peindra tout cela?

Le tort de Géricault, ce fut d'en rester à cette horrible saignée de deux millions d'hommes. Il ne vit de la France que sa pâleur cadavérique; il pleura sur elle, comme les saintes femmes au tombeau du Christ, sans pressentir, lui non plus, qu'elle n'y resterait pas.

Il ne se douta pas, encore, qu'une grande carrière l'attendait... Ah! s'il eût vécu, si seulement la mort lui eût accordé ce court répit que demandait à Dieu Ézéchiel, nous aurions certainement, aujourd'hui, en face de la scène funèbre du radeau de la Méduse, quelque œuvre admirable de ferme foi et d'invincible espérance. Il était né pour être l'interprète, l'organe d'une société libre, et, pour risquer ce mot, le premier magistrat, dont chaque tableau eût été un héroïque enseignement.

Pour cela, il eût fallu le grand amour où il eût pu toujours avancer, aimer davantage, s'étendre, s'approfondir au sentiment de la patrie.

Sous des apparences de mort, une France existait, vivante et forte, cachée dans la terre, enfouie sous l'invasion. Géricault n'y descendit pas, il ne sut pas la voir, il crut à son naufrage. De là ce radeau sans espoir où elle flotte, faisant signe aux vagues, au vide, ne voyant nul secours...Et lui aussi, ne voyant rien venir, s'est laissé glisser du radeau.

Ah! si je l'avais connu! je l'aurais sauvé peut-être... Fort de mon expérience d'historien, je lui aurais appris que les vraies nations ne se laissent pas si aisément entamer en leur vie profonde, leur âme.

La prétendue mort des nations est une vivification sévère. Elles se contractent, elles souffrent; et alors elles trouvent dans la douleur la vraie voix qui jamais, sans cela, ne fût sortie d'elles. Comme le blessé qu'on ampute, ce cri de mort constate la vie. Ceux qui torturent les nations, qui leur arrachent ces cris immortels d'où leur âme jaillit tout entière, en sont indirectement les révélateurs, les fondateurs, tout en voulant les détruire.

Ce qui meurt, c'est l'artificiel.

La ruine de Napoléon fut d'avoir cru que les nationalités s'effacent. Quand il a frappé sur l'Allemagne ces redoutables coups d'épée, un coup sur le midi, Austerlitz, un coup sur le nord, Iéna, alors s'élève la voix de Fichte qui nie ce réel vaincu :

« Le monde, pure création de notre esprit. »

Et lorsque l'Angleterre, devenue banque et boutique, croit avoir tué la France, et qu'elle s'est changée elle-même, il reste un Anglais à qui cette victoire de marchand fait mal au cœur. Il quitte cette orgueilleuse Albion déchue, se moque de sa fausse victoire, et cet Anglais désabusé de tout, — Byron, — s'en va mourir en Grèce (19 avril 1824).

Géricault l'a précédé de quelques mois. Il est mort le 18 janvier, à l'âge de trente-quatre ans.

Ces deux grands poètes de la mort se sont-ils connus? Peut-être. Géricault a pu rencontrer Byron pendant le séjour qu'il fit en Angleterre. J'affirme, toutefois, que Byron ne dut avoir sur lui que peu de prise. Le génie satanique de l'auteur de *Manfred* ne se rapproche du sien que par des traits tout extérieurs. Géricault fut éminemment sociable.

L'Anglais vécut de haïr l'Angleterre. Et le Français mourut de croire à la mort de la France.

Je suis aussi certain que Géricault ne subit pas, non plus, l'influence des tristes, des stériles écoles qui, de nos jours, ont enseigné le doute énervant.

Le génie solitaire d'Oberman n'est point celui de Géricault. Senancour, Grainville, ont été parmi les interprètes de leur temps; mais le premier n'en a donné que l'ennui, ce qui n'est pas la même chose que d'en porter en soi le deuil.

L'ennui ne fut jamais fécond.

III

Et maintenant, voulez-vous savoir pourquoi, tout à l'opposé de la foule, qui ne cherche guère dans les musées qu'un passe-temps frivole, je vais de préférence aux œuvres austères; et pourquoi celle de Géricault m'a retenu si souvent devant elle, pensif et soucieux?

C'est qu'en la regardant, je me suis maintes fois demandé s'il n'y a pas, pour une nation, de pire malheur que celui de perdre ses enfans?

La mort de l'âme d'un peuple n'est-elle pas plus à redouter que toutes les calamités extérieures qui peuvent fondre sur lui?

Eh bien, à l'heure présente — 1846 — où en sommes-nous, où en est la France, au bout de trente années de paix qui lui ont permis de réparer ses pertes?

Il n'est indifférent pour personne de le savoir, et moins encore pour celui qui enseigne la morale et l'histoire. Celui-ci sait que l'intensité ou la défaillance de la vie nationale décide, en grande partie, de celle de l'individu. Il faut se défaire de cette idée qu'il puisse être grand avec une patrie petite, j'entends moralement amoindrie; car nous la ressentons partout. nous la respirons, *in ea movemur et sumus*. Nous en vivons. Nous en mourons.

Eh bien, devant ce cimetière flottant sur la mer houleuse, comme l'homme qui se tâte le cœur, je m'interroge aussi : Ai-je au mien, aujourd'hui, la même espérance, la même joie patriotique qu'en 1830?

Parfois, j'éprouve une sensation singulière, celle d'être, moi aussi, embarqué sur un radeau qui sombrerait tout doucement.

Est-ce une illusion?... Hélas! la France a tant de manières de travailler contre elle, et d'approcher du suicide! Elle y va, par l'oubli ou l'abdication du *moi*, par l'indifférence à sa propre tradition et par l'admiration du *non moi*, qui l'égare dans l'*imitation* étrangère. Chose surprenante, étrange, de la part d'un pays travaillé par l'indestructible levain de la race primitive, qui toujours en dessous fermente.

Et pourtant, le péril réel, c'est l'*intérieur*, la tentation qu'a la France de douter de soi-même, après une révolution qui a émancipé le monde.

Je suis bien loin de dire que nous ne devions pas nous informer des autres nations, nous instruire de ce qu'elles ont de bon, de profitable; et, si nous pouvons nous l'assimiler, de le prendre.

Ce que je réprouve, et tout homme de bon sens le fera comme moi, c'est la fausse assimilation, ce sont les emprunts irréfléchis, intempestifs qui, ne répondant en rien au génie de notre race, doivent forcément rester stériles.

Je rappellerai, par exemple, le besoin d'imiter l'Allemagne, que j'ai vu frénétique sous la Restauration. En littérature, l'engouement fut poussé si loin, qu'on eût pu le qualifier d'antinational.

Dans cette période alarmante, mes études m'obligèrent d'aller me fixer pour quelques semaines à Heidelberg. J'avais à me mettre en contact plus étroit avec bon nombre d'auteurs allemands dont il m'eût été difficile de réunir en France tous les ouvrages.

Ma chambre d'étudiant, fort dégarnie quand j'y entrai, se trouva richement meublée d'une montagne de livres étalés un peu partout; ils me faisaient nombreuse société.

Du matin au soir, je lisais, lisais, avec une avidité dévorante. C'est là que je me suis nourri des antiquités du droit de Grimm, riche pâture! que j'ai vécu dans l'intimité de Luther, admirant, disputant avec lui... Querelles fécondes, dont l'esprit et le cœur se trouvaient chaque fois singulièrement relevés. Ces entretiens étaient mon délassement des lectures ardues.

Quand ma soif d'investigation se fut un peu calmée, je liai connaissance avec les vivans studieux qui, comme moi, venaient chercher, dans une solitude relative, le silence recueilli dont ils avaient besoin pour pénétrer plus avant dans leurs études.

Ils étaient avides de la France, autant que je l'étais de la bonne, de la véritable Allemagne, toujours à admirer.

Alimenté d'elle en tous sens, je revins, la portant pour ainsi dire en moi. D'autant plus curieusement, je me rapprochai de ceux qui prétendaient représenter ici l'école allemande. Naïvement, j'espérais en être augmenté.

La déception fut prompte. Dès les premiers entretiens, je sentis combien ces fanatiques admirateurs de l'Allemagne, qui ne juraient que par elle, la comprenaient peu. Sa littérature, dont ils faisaient si grand bruit, ils ne la savaient pas; ils lui étaient même si étrangers, qu'ils la prenaient, précisément, par ce qu'elle a de plus français.

En musique, au Conservatoire, c'était la même confusion, Beethoven se voyait irrévérencieusement mêlé à toutes sortes de

choses inférieures. Les partisans à outrance de l'éclectisme n'y contredisaient nullement. Ils s'étonnaient plutôt de m'entendre réclamer contre un pareil mélange. « Ces rapprochemens que vous condamnez ne sont qu'éphémères ; il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. »

Éphémères, c'est possible ! mais ils ont duré assez pour rejeter toute une génération hors de ses voies naturelles ; sans compter, qu'il en reste toujours quelque chose de fâcheux pour la génération qui succède.

N'avons-nous pas, d'ailleurs, après l'Allemagne, admiré l'Angleterre? Demain ce sera le tour de l'Amérique. A mon avis, ce genre d'invasion est plus périlleux pour un pays comme le nôtre que l'invasion d'une armée.

La force de résistance réside dans l'affirmation du moi, individu ou nation. Si nous voulons durer, gardons-nous, serrons nos rangs dans une même pensée : l'unité de la patrie.

Aux jeunes qui sont dans toute leur énergie, n'ayant pas fait leur œuvre, je ne me lasserai pas de répéter le conseil que je me suis bien souvent donné à moi-même :

Efforcez-vous de marcher sur un rail, sans déviation, ni à droite ni à gauche. Ayez un but précis, ne vous laissez pas détourner par l'accessoire. Vous y viendrez plus tard avec moins d'inconvénient, ou même utilement peut-être. Mais en commençant, soyez Français d'abord, puis, gardez l'esprit de suite, fuyez la dispersion qui énerve la volonté.

L'effacement de la personnalité, chez les jeunes, tient surtout à l'éparpillement. Si vous êtes concentrés, sérieux et forts dans votre carrière, la France, qui est vous-mêmes, recommencera ; les influences de mort ne pourront plus rien contre elle.

Je la sens plus affaiblie que malade. Pourquoi donc affaiblie ? Par la désunion qui est en vous-mêmes, autant que par les partis qui la divisent !

Vous réunir dans une pensée patriotique serait déjà bien ; mais, en outre, que chacun de vous, dans la solitude, la serve encore ! Pour aider au renouvellement de la France, n'attendez pas les autres, commencez par vous réformer vous-mêmes.

Vous croyez la chose difficile ? Mais non, rien n'est plus simple ; vous y arriverez par le travail, le sacrifice volontaire de chaque jour, par la pratique des vertus efficaces, excellente hygiène d'ailleurs pour l'âme. Alors la France sera relevée, sauvée par vous, et vous par elle.

N'en doutez pas, l'avenir est en vous, dans votre cœur. Il est là, ou il n'est point. Les obstacles de même sont en vous. Pour les aplanir, en triompher, il faut seulement la volonté

persévérante, courageuse, la foi en Dieu et en soi-même.

Ayez cette grande volonté, ayez-la avec suite, et vous n'aurez pas à faire signe, comme là-bas le naufragé de la *Méduse*. L'avenir, celui qui se fait jour par jour, vous appartiendra, il sera ce que vous l'aurez fait vous-mêmes.

Il y faudra sans doute quelque effort. Que le grand artiste malheureux vous serve pour la vie de leçon. Ne cédez pas comme lui au découragement. Descendez, plus avant qu'il ne le fit, au monde souterrain, pénétrez, parcourez l'immensité des profondeurs sociales, au lieu de vous tenir à la surface et de vous asseoir pour mourir.

« La terre est sèche et froide », dites-vous. Peut-être, à la première couche où vous marchez. Mais pourquoi vous y arrêter? Que n'expérimentez-vous la chaleur de l'abîme inconnu? Si, en y plongeant, vous vous sentiez tout à coup descendu de l'hiver dans l'été!...

La chose difficile, je le sais bien, c'est que, pour enfanter, il faut une double condition : être à la fois solitaire et sociable. Solitaire pour concentrer la sève, couver les germes; sociable pour les rendre féconds.

Ces deux conditions sont étroitement liées. Les forts entre les forts que je vous ai cités, ont eu ces deux puissances : leur solitude fut sociable, et, dans une société serrée, même écrasante, leur force les maintint solitaires. Ils créèrent dans la foule, avec elle, malgré elle, se servant de l'obstacle même.

Cet heureux don manqua également à Géricault. Il ne sut pas unir ces deux choses. Génie austère, mais tendre, trop sensible à la société, il n'en supporta pas l'indifférence. Il s'attrista des sécheresses d'un monde qui passait, et ne sentit pas qu'en lui, il en portait un autre qui n'eût jamais passé.

Ce que la France garde de lui en témoigne. Une œuvre qui, sous des apparences de mort, n'éveille, dans l'âme de celui qui sait la bien voir, que des idées de résurrection, cette œuvre est, en réalité, une œuvre de vie puissante, de durée égale au sentiment qui l'a inspirée, c'est-à-dire impérissable.

Ce sentiment fut un violent amour de la Patrie...

Voilà pourquoi j'ai trouvé utile et bon de m'y arrêter avec vous longuement.

J. MICHELET.

LA-HAUT

TROISIÈME PARTIE (1)

VIII

Au premier coup d'œil, Lestral déplut à Julien : il n'y sut voir qu'un de ces belvédères naturels qui semblent arrangés de main d'homme, comme Zermatt ou la Scheideck, tant les moindres détails concourent à l'effet de l'ensemble. Du reste, il ne regarda pas d'abord le paysage : au buffet même de la gare, il demanda le *Journal des Étrangers*, se hâta de le parcourir, et n'y trouva pas le nom des Vallée. Il ne voulut pas croire à sa déception ; il courut les hôtels, s'informant d'eux en vain : nulle part on ne connaissait personne de ce nom. Alors, il n'eut plus d'autre idée que de quitter au plus vite ces lieux où il s'attristait, et s'en alla déjeuner au Grand-Hôtel, en attendant l'heure de son train. Comme il prenait son café sur le perron, dans la véranda, en regardant à la ronde les figures inconnues qui l'entouraient, Julien aperçut Rarogne, en veston noir, en gilet blanc, qui se mêlait à la foule de « ses » étrangers, causant avec l'un ou l'autre, dérangé de minute en minute par son secrétaire ou ses portiers. Rarogne, — tels ces bons généraux qui se rappellent les plus humbles parmi leurs soldats et sont toujours prêts à leur réciter leurs états de service, — reconnut Julien, l'aborda, bonhomme et familier, et tout de suite :

— Eh bien ! comment trouvez-vous Lestral ?

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre et du 1er novembre.

Julien dit froidement :

— Très pittoresque.

— Très pittoresque! s'écria Rarogne. Seulement? Voyons! Regardez ce panorama, que vous avez là, devant les yeux; dites-moi si l'on peut imaginer un spectacle plus admirable!

D'un geste circulaire, il embrassait les pentes clairsemées de chalets, de sapins, d'éboulis; un grand glacier dont la blancheur rutilait sous le soleil; le pic des Ténèbres, qui crevait le ciel de sa corne formidable, en rocher blond, poudré d'une fine couche de neige. Le geste achevé, sa main s'engouffra dans sa poche, comme s'il y fourrait pêle-mêle tout l'horizon, et il dit, d'un ton autoritaire, qui ne souffrait pas la réplique:

— Une montagne comme le pic des Ténèbres, monsieur, vous en pouvez chercher: il n'y en a pas. Elle est unique, entendez-vous? U-ni-que. Et c'est moi qui l'ai découverte, monsieur; c'est moi qui ai le premier compris la beauté de Lestral!

Julien répondit, en remuant son café avec un peu de nervosité:

— Il y a du mérite!

Rarogne continua:

— Mais cela, c'est l'ouvrage du bon Dieu. Moi, j'ai fait ceci!

Retirant la main de sa poche, il dessina un second geste, un geste de créateur, plus restreint à la fois et plus possessif, un geste qui désignait ce que les hommes ont su mettre dans cette magnificence : l'entassement des hôtels, avec leurs volets verts, leurs vérandas, leurs cours, leurs jardins plantés de jeunes platanes; une lignée de boutiques : une librairie, chargée des volumes de la collection Tauchnitz, de vues suisses, de reproductions de quelques tableaux célèbres; un fleuriste étalant des paniers de rhododendrons et des croix d'edelweiss; un bazar avec ses sculptures en bois, sa poterie, sa verroterie, toute la petite bimbeloterie des « souvenirs »; une chapelle anglaise qui faisait vis-à-vis au Grand-Hôtel, et que, sans ses ogives, on eût prise pour une dépendance de l'immense bâtisse; et aussi les gens : un groupe de guides, qui fumaient en causant entre eux; trois ou quatre touristes autour d'un mulet que montait une grosse dame; un gendarme magnifique, astiqué de frais, avec un baudrier éblouissant et des gants immaculés, aussi majestueux en son genre que le pic des Ténèbres. Rarogne répéta :

— Oui, monsieur, j'ai créé tout cela!

Il ajouta:

— Et j'en ferai autant de Vallanches, c'est moi qui vous le dis!

Julien frissonna : la vision d'un Vallanches arrangé selon

cette image vint lui rendre plus désagréable encore le paysage, pourtant si beau, de l'endroit fameux.

Sur les gradins du vaste amphithéâtre, à l'air libre, avec, pour décors, les lointains bleus du lac et la ligne des Alpes aux belles découpures, sous la chaude caresse du soleil qui venait enfin de chasser un vol menaçant de nuages, la foule frémissait d'enthousiasme et d'émotion.

C'est que l'Abbaye de la Confrérie des vignerons, dernière tradition d'un passé très ancien, est à la fois un spectacle très beau et une fête très joyeuse : la représentation que, quatre ou cinq fois dans un siècle, un peuple laborieux se donne à soi-même de sa vie et de son travail, idéalisés par la musique, par les danses, par la gaieté des costumes, par la grâce des vieux symboles. Elle déroule un drame éternel et simple, dont la banalité renferme pourtant la source de toute poésie : la succession des saisons, — et n'en retient que les sourires. Faneuses ni moissonneuses ne redoutent les mauvaises pluies qui viennent si souvent pourrir leurs récoltes; les vendangeurs ne savent rien de l'oïdium qui sèche leurs grappes, du mildiou qui flétrit leurs feuilles, du phylloxera qui ronge leurs ceps; les bergers, peu soucieux de la clavelée, chantent les vers candides où l'âme triste de Jean-Jacques a mis son rêve idyllique :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes;
Allons danser sous les ormeaux,
Bergers, prenez vos chalumeaux !

Si l'orage menace, c'est pour s'enfuir aussitôt : en sorte que les sains travaux de la terre avec leurs déceptions comme avec leurs espérances, — souci des semailles incertaines, fatigue de labour sous les pluies automnales ou des moissons sous la brûlure du soleil, gaieté des vendanges heureuses devant le moût qui pétille au fond des cuves, — ces simples travaux où s'absorbent les existences qu'ils usent et renouvellent, se changent en danses légères, en fanfares sonores, en chansons qu'ont entonnées les générations passées et que les générations futures chanteront encore, aussi longtemps que la terre récompensera par ses largesses les sueurs qui la fécondent. C'est ainsi qu'aux yeux de tous, habituellement inattentifs à l'invisible poésie qui les enveloppe, les berce et les nourrit, surgissent une fois au moins les charmes secrets de leur paisible vie. Un enchantement de quelques heures leur découvre les trésors que recèle l'accomplissement des humbles devoirs quotidiens, la beauté des travaux modestes qui hâlent

leurs visages et durcissent leurs mains. Antiques symboles rêvés par les lointains ancêtres, les amicales divinités aux belles formes terrestres couronnées de fleurs, d'épis ou de pampres, qui sont à la fois les saisons de l'année et les âges de la vie, s'unissent pour remplir les cœurs d'allégresse. D'autres figures se meuvent parmi ces allégories, des guerriers des temps héroïques, aux pourpoints marqués de la croix blanche, aux toques crénelées qui balancent le panache rouge et blanc, aux longues hallebardes : et c'est l'âme de la patrie qui passe avec eux, qui s'exalte au son de leurs fifres et de leurs tambours. Elle vibre autrement encore, cette âme fidèle et vaillante, quand s'avancent les somptueux *armaillis* pour chanter le *ranz* immortel. On dirait alors que l'Alpe descend de ses hauteurs, avec la beauté de ses étendues, ses souffles d'air frais, ses parfums de fleurs et de plantes, avec la vie laborieuse, recueillie et lente, courageuse et saine, qu'elle cache dans les replis de ses vallées. Les strophes naïves se développent au gré de leur rythme grave, coupées de *Ha ha!* et de *Liauba*, comme un chant national qui serait un cantique de paix : et, sous l'éclat du soleil, dans la magnificence du paysage, un cœur unique bat dans toutes les poitrines, un cœur soudain purifié de ses taches, élargi, généreux et tendre, — le noble cœur que devient le cœur des foules quand un grand poète a su le toucher.

Sur les gradins supérieurs des estrades, perdus parmi les dix mille spectateurs, il y avait le petit groupe des Vallanchais, descendus de leur village après bien des hésitations : le président Combes, digne et attentif; Joseph Cascatey et Gaspard Clêvoz, venus ensemble, parce que des hommes de progrès ne doivent manquer aucune occasion de « tout voir »; Élise Allet, entre ses deux jumelles qui se serraient contre elle, effarées par le spectacle; Nanthelme, exubérant d'enthousiasme; cinq ou six autres encore, — et cette luronne de Frisquine Jordan, qu'ils avaient eu la stupéfaction de trouver à la gare de Servièze, et qui s'était jointe à eux d'un air tout naturel, comme s'il était séant que des gamines de sa trempe quittassent leur maison pour s'en aller courir le monde! Au moment où elle allait prendre son billet, le président lui dit, avec des yeux terribles :

— Alors, tu t'en vas aussi à Vevey, toi?

Sans se troubler, elle répondit, en souriant de ses yeux malicieux :

— Eh bien, oui, j'y vais aussi.

— Et pour quoi faire?

— Eh bien, pour voir!

Dans le train, comme on la regardait un peu de travers, elle

s'était mise à rire et à plaisanter, en sorte que, la gaiete venant, ils avaient fini par rire avec elle et la trouver gentille. A cette heure, elle ne riait pas, elle ne plaisantait plus : comme les autres, elle regardait, elle écoutait, émue sans savoir pourquoi.

Plus près de la scène, clairsemés sur la grande estrade, on pouvait reconnaître Mme Sauge, sa vieille figure baignée de larmes, Mlle Lechesne, Mlle Baudoir. Plus près encore, aux « places d'honneur », Volland, et à côté de lui, Sterny, qu'il avait réussi à placer là.

Comme les autres, plus qu'eux tous peut-être, Julien s'exaltait au spectacle : car il achevait d'y reconnaître sa vraie âme, si longtemps cachée à ses propres yeux. Comme déjà là-haut quand il se mêlait au groupe des montagnards, mais avec une clairvoyance plus directe, il ne se sentait plus qu'un imperceptible atome d'un être collectif; et un grand bien-être lui venait de dépouiller ainsi son obsédante personnalité, d'échapper aux tyrannies de son moi despotique, de noyer sa vie dans celle de la foule, comme un ruisselet va se perdre dans un fleuve pour rouler à flots plus larges à travers l'inconnu des mouvans paysages. En même temps, apportées par le flux rapide de ses sensations, certaines idées qui depuis quelques mois flottaient autour de lui, le pénétraient en se précisant : la poésie du travail, d'autant plus sacré qu'il est plus humble, se révélait clairement à son oisiveté lassée d'elle-même; son scepticisme de blasé s'ouvrait à l'enthousiasme, dont il subissait la force aveugle et salutaire; son indifférence frémissait, comme une plante stérile que secoue un vent chargé de semences fécondes, et qui n'a point de graines à jeter à son tour dans l'espace; en sorte que son être entier n'était plus qu'une aspiration passionnée vers l'infini de la vie, dont jusqu'alors la sécheresse de son âme, la paresse de ses jours, les médiocres orages de son passé, le séparaient comme des haies de ronces qui coupent l'ampleur des vastes plaines.

Au commencement de l'entr'acte, après avoir joint ses bravos aux acclamations qui jaillissaient de toutes parts, Sterny se retourna pour regarder la foule. Et voici qu'une émotion nouvelle, plus directe, plus ardente, vint ajouter son frisson à ceux dont les ondes le traversaient déjà : sous une ombrelle bleue, il avait reconnu Madeleine. Elle le voyait aussi, car il sentit, glissant sur lui comme une caresse, le regard de ses grands yeux ardens et tranquilles, et il entendit leur muet appel. Sans calculer ses mouvemens, sans répondre à Volland qui lui proposait d'aller se rafraîchir, il bouscula ses voisins, il enjamba des bancs, il fut auprès d'elle.

Les Vallée, qui entouraient la jeune fille de leur gendarmerie hostile, accueillirent Julien avec une froideur à peine polie. Il ne s'en aperçut pas ; il vit seulement que le front de Madeleine s'éclairait, sous son chapeau fleuri de bleuets, qu'un reflet de joie brillait dans le mystère de ses yeux ; et, négligeant toute formule préalable, il ne trouva rien à dire, que ceci :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Madeleine ne répondit pas. Les époux Vallée se consultèrent du regard, et M. Vallée prononça :

— Oui... c'est vraiment très bien... Un grand effet... Beaucoup de succès...

Mais Mme Vallée lui coupa la parole en se levant :

— Nous allons nous rafraîchir. Adieu, monsieur !

D'un geste autoritaire, elle appelait sa troupe. Son fils et son mari obéirent avec une promptitude d'êtres bien dressés. Madeleine fut à peine plus lente : un éclair de révolte avait passé dans ses yeux, qui s'éteignirent et se résignèrent. Julien, debout devant elle, lui tendit la main, en disant tristement :

— Adieu, mademoiselle.

Elle le regarda bien en face, prit la main tendue, et répondit, la voix ferme :

— Au revoir, monsieur !

Sa tante lui criait déjà :

— Dépêche-toi donc, Madeleine !...

Avait-elle mis une intention dans son *au revoir*, — mot d'espérance opposé à la tristesse de l'*adieu?* Julien le crut d'abord ; puis il en douta ; il se dit qu'il se leurrait d'illusions, il s'adressa mille questions et mille reproches :

« Pourquoi ne leur ai-je pas même demandé où ils dînaient après le spectacle, s'ils partaient dès ce soir, où ils passent l'été ? Peut-être qu'ils vont disparaître, peut-être que je ne la verrai plus, — plus jamais... »

Il s'en voulait de ne pas l'avoir suivie, en dépit du dragon qui la surveillait. Il les chercha, de groupe en groupe, à toutes les tables de la « cantine » et des cafés que la foule prenait d'assaut. Il se répétait, pour prendre courage :

« Le hasard ne fait point les choses à demi. Si je l'ai retrouvée ainsi, c'est que son sort est lié au mien par des fils invisibles. Maintenant encore, elle est là, tout près, à deux pas : je ne souffrirai point qu'elle s'envole ou s'évapore. »

Pourtant, il la cherchait encore, dans la poussée des assistans qui regagnaient leurs places, quand il sentit un bras se glisser sous le sien. C'était Volland, qui le gronda d'avoir disparu :

— Mais qu'êtes-vous donc devenu ? Vous avez filé tout à coup comme une anguille qu'on rejette à l'eau !

Les yeux brillans, Julien répondit :

— C'est que j'avais aperçu des amis... des amis que je désirais beaucoup revoir.

Volland remarqua son exaltation :

— Vous avez pu les rejoindre ? demanda-t-il.

— Oui, je les ai rejoints... Un instant, rien qu'un instant... Je n'ai pas pu causer avec eux comme j'aurais voulu.

— Vous les retrouverez sans doute après le spectacle.

— Il y a tant de monde !...

— ... Mais si peu de place !...

Ils avaient regagné leur banc. Au lieu de s'asseoir, Julien se dressait sur la pointe des pieds, cherchant vainement à travers la foule le chapeau bleu de Madeleine. A la fin, des spectateurs, qu'il gênait, l'obligèrent à se rasseoir, et les derniers tableaux se déroulèrent sous ses yeux distraits. Les vignerons d'automne chantèrent leur joyeux refrain. Les bacchantes et les faunes, aux corps bruns enguirlandés de pampres, exécutèrent sur des rythmes fougeux leur ballet échevelé. La noce villageoise déroula derrière les ménétriers son cortège aux couleurs des vingt-deux cantons, qui se mit ensuite à valser sur l'air populaire du Lauterbach. Julien ne regardait plus, n'entendait plus ; ses yeux fuyaient le spectacle, pour chercher toujours, derrière lui, parmi les têtes confondues, celle qu'il se désespérait de ne plus voir ; son âme, un instant mêlée à l'âme collective, s'en détachait violemment, affamée de bonheur, tendue vers un unique objet. Les musiques n'étaient plus qu'un sourd accompagnement à l'orage qui se déchaînait en lui ; son imagination, épuisée à force de tourner dans le même cercle, ne formulait plus que de puériles idées : « Si je la retrouve, si je la vois seulement, c'est un signe du Destin ; si je ne la revois pas tout à l'heure, oh ! mon Dieu, c'est que je ne la reverrai jamais ! »... Autour de lui, la foule acclamait ; puis après les dernières mesures de l'hymne final, elle se tut peu à peu, comme une forêt où le vent a cessé de bruire, pour se recueillir dans un silence religieux ; et dans ce recueillement, dans ce silence, s'éleva une belle voix sonore, — celle de l'*Abbé* de la Confrérie, — dont les moindres paroles traversaient l'immense amphithéâtre. Il dit la sainteté du travail, dont il mêla l'amour au culte de la patrie ; tous frissonnèrent, quand le beau mouvement de sa péroraison réveilla le souvenir des récentes angoisses :

« Vignerons, chers concitoyens ! Nous avons pour devise ces mots : *Prie et travaille*. Travaille, non comme le désespéré

qui accomplit avec résignation une tâche ingrate, mais comme un homme libre qui, à l'abri des institutions que le peuple dont il fait partie s'est librement données, augmente son bien-être, élargit son horizon, améliore le sort de sa famille. Prie, c'est-à-dire relève vers le ciel ce front que ton œuvre journalière tient courbé vers la terre. Ouvre ton âme immortelle à tout ce qui est grand et beau. Aime ta patrie, ces lieux qui t'ont vu naître, ce sol qui t'a nourri, ces champs, ce lac, ces montagnes, — et cette liberté, conquête de nos pères que nous voulons léguer intacte à nos enfans ! »

D'immenses clameurs retentirent, pendant que les vignerons, en chapeaux de paille, en habits verts, en culottes blanches, s'avançaient pour recevoir les couronnes et les médailles dont la « louable Confrérie » récompense les bons soins donnés à leurs vignes. Puis le cortège se forma, pour faire lentement le tour de la scène, les Vieux-Suisses en tête, l'Abbé portant sa crosse à manche d'ébène où s'enroulent des pampres d'or, et, derrière lui, les déesses avec leurs troupes, le roi Bacchus, le gros Silène sur son âne, la noce...

Volland se pencha vers Julien, et, lui désignant l'abbé :

— Un ancien chef d'État, dit-il : cet abbé a joué son rôle dans les grandes affaires du monde.

Sterny ne songeait qu'à profiter du mouvement de la foule pour se retourner et chercher Madeleine. Tout à coup, il crut reconnaître son ombrelle bleue, dressée au-dessus des têtes. Un remous des spectacteurs la lui cacha. Il quitta sa place.

— Où allez-vous? demanda Volland.

Sans répondre, il se frayait passage, en jouant des coudes, dans la direction de l'ombrelle bleue. Mais il ne la retrouva pas, en sorte qu'il ne sut pas même s'il avait revu Madeleine. Il suivit la foule qui s'amassait autour de la rustique « cantine » où l'on allait servir le banquet officiel ; il se glissa parmi les groupes, ému à chaque instant parce qu'il croyait la voir, et désespéré parce que ce n'était jamais elle ; il fouilla les rues, où il ne rencontra que des visages inconnus, — des visages joyeux, des visages d'insouciance et de plaisir, dont les regards, parfois, s'étonnaient une seconde de ses yeux inquiets ou suivaient avec un éclair de pitié son furetage plaintif de chien perdu. Aux abords de la gare, il aperçut Nanthelme, qui se hâtait, — son enthousiasme ne lui faisant pas oublier ses intérêts, — pour rentrer un train avant les autres, qui pourraient avoir soif en passant devant sa cabane. Quelques pas plus loin, le groupe des Vallanchais stationnait sous un arc de triomphe : ils étaient

curieux et graves, regardant toutes choses avec lenteur, — sauf cette petite folle de Frisquine Jordan qui, le nez au vent, ses yeux mobiles courant dans tous les sens, frétillait, sautillait, pépiait, s'agitait comme un moineau. Puis il se retrouva devant la cantine, nez à nez avec Volland qu'il ne voyait pas et qui lui frappa sur l'épaule :

— Enfin, vous voici! J'ai une carte de banquet pour vous. Allons! venez goûter nos choux et notre jambon : vous verrez qu'on peut faire un bon dîner sans truffes!

— Mais... dit Julien qui voulait chercher encore.

— Oh! pas de « mais », je vous en prie; il faut que vous fassiez la fête jusqu'au bout!

Volland le conduisit à travers les tables, et le fit asseoir devant une serviette en papier. Puis, remarquant le pli soucieux qui barrait son front, l'inquiétude de son regard, la nervosité de ses mouvemens, il essaya de le distraire, lui montra Cérès qui causait familièrement avec un jeune homme en veston clair, lui nomma l'un après l'autre les convives de la table d'honneur :

— Ce grand vieillard tout blanc, c'est l'ambassadeur de France, M. Emmanuel Arago... Voici M. de Bülow, le ministre d'Allemagne : sa présence ici montre que l'orage a passé... Vous reconnaissez Charles Gay : vous l'avez vu l'an dernier, à Vallanches, où il doit monter ce soir même...

Des choux fumaient dans leurs assiettes; ils levaient la tête vers la tribune garnie de feuillage, où tour à tour ils allaient toaster, en levant la coupe de la Confrérie; des faneuses en jupes bleues, des moissonneuses en jupes roses, des vendangeuses en jupes vertes, des bacchantes échevelées tourbillonnaient autour de leurs redingotes, comme un essaim de papillons multicolores. Entre les discours, qui se perdaient de plus en plus dans le brouhaha, l'orchestre jouait l'ouverture de *Guillaume Tell*, la valse du Lauterbach ou le Ranz des vaches; et dans ce joyeux tumulte, autour de ces tables patriarcales que présidait avec une éclatante bonne humeur cet abbé vigneron, on entendait battre le cœur d'une grande famille dont les frères dispersés se retrouvent pour célébrer quelque noce d'or.

Volland s'étant éloigné, au dessert, pour saluer un groupe d'amis, Julien se leva de table et quitta la cantine. Un moment encore, il erra par les rues, où la foule se pressait moins compacte. Il se répétait, avec une tristesse de plus en plus résignée : « C'est fini, je ne la verrai plus! » Par momens, une voix intérieure lui fredonnait un refrain d'espérance. Il la faisait taire : « Non, non, c'est fini, bien fini! » Et il cherchait quand

même, les pieds fatigués, la tête vide, les membres rompus. Comme il passait devant le Grand-Hôtel, il entra, et demanda le registre des étrangers. Dans la longue liste des noms, il trouva : *M. Vallée, avocat, et famille, Genève.* Hélas! arrivés la veille, ils étaient repartis aussitôt après la représentation! Ainsi, pour la deuxième fois, Madeleine disparaissait de sa vie, après l'avoir éclairée un instant. L'idée de la chercher ailleurs l'effleura. Il la repoussa, en songeant : « A quoi bon? Que pourrait-elle être pour moi? Si le hasard l'ôte de mon chemin, c'est un hasard amical, qui veut m'éviter de souffrir davantage... » Mais en même temps que sa sagesse raisonnait ainsi, une voix obstinée murmurait en lui : « S'il n'existe entre sa destinée et la mienne aucun lien mystérieux, — pourquoi l'ai-je revue?... Si elle ne sent pas ce lien comme je le sens moi-même, — pourquoi m'a-t-elle dit « au revoir »?

Le soir approchait. Sterny ne songea plus qu'à sortir de la foule, dont la gaieté de plus en plus bruyante augmentait son malaise : il prit un des nombreux trains de retour, qui partaient à toutes les heures et s'en allaient lentement, en se vidant à chacune des stations rapprochées. A Servièze, parmi les voyageurs descendus en même temps que lui, il reconnut le grand corps et l'énergique tête brune de Charles Gay. Le chef de gare, les employés, le gendarme, les paysans se confondaient en saluts respectueux devant ce magistrat modeste qui venait prendre un mois de vacances, comme un simple expéditionnaire, pour se reposer d'avoir, pendant six semaines, tenu tête à M. de Bismarck, et d'avoir eu le dernier mot. Ils se disaient, l'un à l'autre, en le regardant :

— C'est lui! Il n'est donc pas resté jusqu'à la fin?

— Sa famille est déjà là-haut...

— Dans le chalet à César!

— On ne l'attendait pas encore aujourd'hui.

— Est-ce qu'il va monter en char?...

— Non. Il monte toujours à pied.

En effet, après avoir fait signe à un porteur, qui se chargea de sa valise, rendu quelques saluts, serré la main du chef de gare, le président de la Confédération se mit en chemin. Ayant enlevé sa redingote, il marchait d'un pas souple, rapide, régulier, dont le rythme balançait son torse en bras de chemise, d'un bon pas de montagnard qui ne pouvait manquer de le conduire à Vallanches en moins de cinq quarts d'heure. Julien, parti en même temps, fut bientôt distancé : de lacet en lacet, il le vit passer au-dessus de lui, en s'arrêtant parfois pour s'essuyer le

front, le rejoignit pendant qu'il se reposait sous un sapin, fut devancé de nouveau, et le retrouva dans la cabane de Nanthelme. Charles Gay partageait une bouteille de « fendant » avec Testaz, qui restait debout devant lui, son verre à la main, et raisonnait politique.

—... Par ici, monsieur Charles Gay, disait-il, tout le monde pensait bien que vous arrangeriez cette affaire. On ne comprenait pas tout : c'est tellement compliqué, ces histoires-là, qu'il faut être plus malin que nous pour savoir s'y débrouiller. Il y avait l'agent de police, il y avait Bismarck, il y avait les socialistes : on n'y voyait goutte. Mais on disait : « C'est M. Charles Gay qui mène l'affaire, et tant qu'il sera là, on n'a rien à craindre ! »

Le président remplit les verres, qui étaient vides, et sourit :

— Si ce n'était pas moi, dit-il, ce serait un autre, et cela n'irait pas plus mal ! Ce n'est pas parce que je suis là que vous pouvez être tranquille, mon brave Nanthelme, mais parce qu'il faut toujours être tranquille quand on a pour soi le droit et la justice. Il en est pour les peuples comme pour les gens : qu'ils fassent leur devoir sans craindre personne, et le monde marchera bien !

Nanthelme se gratta la tête en cherchant ses mots, car son idée ne venait pas toute seule :

— Bien sûr, monsieur Charles Gay, dit-il, bien sûr ! Mais il y a des gens qui ne pensent qu'à mal faire, comme ces sacrés b... de maçons qui sont par ici ! Alors, on n'est jamais sûr d'être en paix ! Et je me dis souvent que c'est la même chose dans la politique. Tous ces grands ministres qui veulent faire des conquêtes, eh bien ! c'est des gens dangereux ! Et les autres aussi, ces socialistes qui veulent tout corriger et tout refaire. Alors nous, qui ne demandons qu'à vivre tranquilles, et à travailler, et à bien conduire nos affaires, quand on voit que tout se trouble et se gâte... Enfin, comme je vous le disais, c'est comme avec ces maçons : on n'est plus en sûreté chez soi, quoi !

— Vous voyez bien que, malgré eux, nous sommes là, tous les deux, bien à notre aise, devant une bouteille de « fendant », qui est fameux, encore ! A la vôtre, Nanthelme !

Ils trinquèrent, et vidèrent ensemble leurs verres ; mais comme Charles Gay tirait son porte-monnaie, Nanthelme protesta :

— Ah ! non, monsieur Charles Gay, non, non ! Vous pouvez bien accepter un verre de moi, vous qui travaillez tant pour nous !

— Merci, Nanthelme. A charge de revanche, alors ; la prochaine fois, ce sera mon tour !

Et il se remit en chemin, accompagné sur le seuil par Nanthelme dont il serra la main, qui le suivit un moment des yeux et revint à Sterny, en disant :

— En voilà, un homme, celui-là! Aussi, tout le monde a confiance en lui. Quand il dit : « Vous pouvez être tranquilles! » eh bien, on est tranquille! Et on est heureux d'être ce qu'on est!

Il réfléchit un instant, secoua la tête et ajouta :

— Si seulement il n'y avait pas ceux qui veulent tout changer, tout déranger, tout bouleverser!...

IX

Un hiver exceptionnellement rigoureux suspendit les travaux en cours à Vallanches. Dès la fin de novembre, le gel paraissant établi pour longtemps, Tartinelli se décida à renvoyer ses maçons. Les ingénieurs aussi redescendirent, non sans laisser derrière eux de vives inquiétudes, car le bruit courait que la Compagnie, en raison des frais énormes que prévoyaient leurs devis, renoncerait à ses projets. Pour quelques semaines, le village reprit donc sa physionomie habituelle des longs hivers presque oisifs. On travailla dans les ardoisières, on se mit à « faire le bois », les troncs des vieux sapins glissèrent le long des pentes où durcissait la neige. Mais ces ouvrages n'occupaient que quelques hommes; beaucoup d'autres, condamnés à l'inaction, se consolaient de ne rien faire en tapant les cartes sur les tables des « pintes »; et souvent, avec sa place blanche, ses ruelles presque impraticables, ses toits recouverts d'un demi-mètre de neige, avec son silence que rompait seulement le bruit des bêtes qu'on mène à l'abreuvoir et qui gambadent un moment comme prises de folie, Vallanches semblait presque un village mort. Vers le soir seulement, des ombres filaient dans l'obscurité, le long des murs : c'étaient les garçons qui s'en allaient « veiller » chez les filles, pendant que leurs pères jouaient aux cartes et que leurs mères ravaudaient des bas ou reprisaient du linge. Jamais il n'y avait eu tant de gaies soirées, qui se prolongeaient tard : car après les journées oisives, personne n'a la moindre envie de se mettre au lit.

Ceux qui veillaient chez Frisquine Jordan, surtout, ne rentraient qu'à des heures indues : et l'on s'en donnait à cœur joie, dans son chalet. Chaque soir, à peine la jeune fille avait-elle fait son ménage et couché les petits, — car elle les soignait en bonne mère malgré sa tête à l'évent, — qu'elle voyait s'entr'ouvrir sa porte. Une tête apparaissait, qui se cachait sous un bras relevé, suivant l'usage des veilleurs; une voix contrefaite demandait :

— Est-ce qu'on peut veiller chez toi, ce soir?

— Bien sûr!

L'éclaireur s'en allait porter la réponse à ses compagnons, qui entraient bruyamment à huit ou dix, en plaisantant :

— Es-tu bien amoureuse, ce soir, Frisquine?

— Comme les autres jours!

— Et de qui, surtout?

— De tout le monde!

Elle riait en montrant ses dents, leur donnait des escabeaux, les asseyait partout où l'on peut s'asseoir, et s'installait derrière le poêle, dans le petit rond de lumière du *croïjet*, avec son tricotage. Ses aiguilles se mettaient à courir, avec un petit bruit familier, qui s'interrompait de temps en temps, quand elle levait ses yeux fripons et son nez d'oiseau sur ses veilleurs. Ceux-ci fumaient leurs pipes en faisant assaut d'esprit. Il y en a qui n'avaient point d'idées, ne savaient que rire des propos des autres, et restaient là, les mains sur les genoux, comme des statues. Mais certains babillaient comme les hirondelles au printemps. Ainsi, Justin Cascatey, le frère cadet de Joseph, qui savait un tas de devinettes très drôles, et le plus amusant de tous, Fritz, le fils à Frédéric-Élie Boson : un petit blond, frisotté, avec un commencement de moustaches, qui n'avait pas beaucoup plus de force qu'un poulet, et qui était malin comme un singe. Aucun, parmi les jeunes, ne savait autant d'histoires, surtout comiques. Aussi ne laissait-on pas beaucoup avancer la soirée sans lui en demander une.

Mais il se faisait prier, et d'abord il exigeait que Frisquine chantât :

— Dis-moi, Nanon; dis-moi, Nanon,
Le nom de ton village?

C'était parfois quelque chanson plus sérieuse, comme la belle chanson de la bataille de la Planta, qui est toute en patois :

— Où vous en allez-vous, vert comte?
Où vous en allez-vous?
— Je m'en vais trouver les chèvres,
O les chèvres du Valais!

A mesure qu'avançait l'hiver, les garçons venaient plus nombreux : car chez les autres filles qui ont du bien et des parens, les veillées finissent bientôt par des fiançailles, après lesquelles les veilleurs se retirent pour laisser la place au futur. Frisquine, avec qui ça ne tirait pas à conséquence, voyait sa cour s'augmenter

des rebuts des autres. Elle accueillait les nouveaux-venus avec la même bonne humeur, leur souriait tout comme aux anciens, dénichait pour eux des vieilles chaises ou un bout de coffre, gaie et contente comme si elle avait pris son parti de coiffer sainte Catherine. Le malheur, c'est que les autres étaient jalouses, même celles qui avaient trouvé des fiancés, et que les commérages allaient leur train : on racontait tout ce qui se passait dans ses veillées, et aussi des choses qui ne s'y passaient pas; et l'on disait que le Fritz à Boson se laissait prendre comme un nigaud aux sourires de la jolie fille. Bien que les parens soient toujours les derniers avertis de ces bruits-là, Frédéric-Élie finit par en avoir connaissance. Il se mit dans une grande colère : ce n'était pas pour que son fils unique épousât une luronne sans le sou qu'il amassait tant d'argent. Or, avec une délurée comme celle-là, aussi futée, il fallait s'attendre à tout : car il n'y a pas moyen de laisser pousser des enfans sans nom dans le village, et une fois la bêtise faite, les parens n'ont plus qu'à aller parler au curé. Il défendit donc à Fritz de fréquenter Frisquine; le garçon n'osa pas trop désobéir; et les veillées finirent plus tristement qu'elles n'avaient commencé.

Pendant que la jeunesse s'amusait ainsi, les menuisiers fignolaient l'intérieur de l'*Hôtel du Florent* — c'était le nom choisi par les Clêvoz pour leur chalet transformé — que les peintres devaient achever aux premiers beaux jours. Poursuivi par son idée de devancer Rarogne, Gaspard avait voulu que les travaux marchassent « vite et bien »; maintenant que c'était presque fini il demandait sans cesse de nouveaux enjolivemens, malgré les protestations de son père. A chaque commande nouvelle, en effet, le vieux faisait une moue de dédain, — car plus les choses étaient belles, plus il les méprisait, — et répétait :

— Il n'y a pas besoin de tant d'affaires. A la montagne, on se contente de ce qu'il y a. Même que les étrangers aiment bien mieux que ça soit simple !

Gaspard répondait toujours :

— Quand on fait tant que de construire un hôtel, il faut que ça soit « à la hauteur ».

Et il donnait ses raisons : une fois le *Grand-Hôtel* achevé, qui est-ce qui irait encore dans des baraques comme le *Chamois?* Élise Allet le savait bien : c'est pour cela qu'on la voyait toujours derrière ses contrevents, suivant d'un œil inquiet le bel ouvrage qui se faisait en face. Sûrement qu'elle était jalouse ! Et Gaspard s'échauffait à l'idée de la supplanter, pour être le premier après Rarogne.

— Vous verrez, père, disait-il, dans deux ans d'ici, la *Dent-Grise* tiendra encore, parce que la maison est commode; mais le *Chamois* sera fichu, c'est moi qui vous le dis!

Vieille-Suisse essayait de discuter : tout ça pouvait être vrai; ça n'empêche pas qu'il ne faut point avoir plus grands yeux que grand ventre. Faire vite et bien, c'est bon pour un Rarogne, qui a de l'argent pour continuer. Les autres doivent aller lentement et prudemment : ainsi avaient fait les Riedi, au Trecou, et leur petite pension prospérait déjà, parce qu'elle ne leur revenait pas cher. Tandis que, si l'on engage un trop gros capital, les fonds viennent à manquer, et alors...

Gaspard haussait les épaules :

— Bah! faisait-il, des fonds, on en trouve toujours!

Et il allait de l'avant, sans rien vouloir écouter.

C'est ainsi que, quand le moment fut là, il voulut pour les soubassemens de beaux vernis qui imitaient le bois poli; il choisit pour les murailles des papiers chers, avec des dessins compliqués; et il disait, en les admirant :

— Au moins, voilà qui fait plaisir à voir.

Le vieux ne pouvait pas prétendre le contraire; il n'en regrettait pas moins l'argent que ça coûtait; seulement, il n'osait presque plus le dire. Jusqu'alors, pourtant, il avait allégrement porté le poids de son âge, droit, robuste, taillé pour devenir centenaire, despote à la façon d'un patriarche des temps anciens, et Gaspard filait doux sous ses ordres brefs. Mais depuis la construction commencée, cela changeait comme si les rôles fussent intervertis : Henri-David ne se ressemblait plus à lui-même; il devenait doux comme un mouton, hésitait devant une résolution à prendre, revenait sur la parole donnée, se laissait en un mot porter comme un brin de paille par les vents contraires. En sorte que les gens disaient de lui comme ils disent des ivrognes qui titubent le long du chemin : « Il fait la bise. » A mesure que la maison montait, il s'affaissait davantage, comme si ce souci nouveau eût été trop lourd pour ses épaules accoutumées à d'autres fardeaux, ou comme s'il eût senti l'approche d'un temps différent qui n'était pas bon pour lui. Physiquement aussi, il se ratatinait, comme un vieil arbre dont la sève se retire, dont les branches sèchent l'une après l'autre : son dos robuste, resté droit après tant de « voyages », s'arrondissait de mois en mois, tandis que des rides toujours plus nombreuses labouraient son front autour des touffes épaisses de ses sourcils blancs. Il prenait les allures lassées d'un piéton épuisé par la montée, des airs épeurés, une timidité d'enfant craintif. Son fils, d'ailleurs, aimait à l'éblouir

par ses vanteries : il établissait des calculs superbes, montrait son hôtel bondé de pensionnaires, brassait par avance l'argent à pleines mains. Le vieux ne contredisait pas ; mais que pensait-il au juste? Voilà ce qu'on ne pouvait savoir, car il ne s'en ouvrait à personne. Quelquefois, en le voyant se chauffer aux rayons encore pâles du soleil d'avril, les gens pensaient :

— Vieille-Suisse a l'air content : il paraît que ça marche!

En réalité, assis sur son banc, devant cette maison neuve dont il ne pouvait se croire le propriétaire puisqu'elle n'était pas toute payée, il tournait et retournait ses craintes, dressait le bilan de la dette grossissante, rétablissait les chiffres arrangés par Gaspard, en des monologues intérieurs où le radotage se mêlait au bon sens : « Oui, c'est vrai, la maison avance... Ça se voit bien!... Pas moyen de dire le contraire... Mais nous devons déjà huit mille à Pierre-Élie, six mille à Am Fuess... Et Tartinelli n'est pas payé, ni le charpentier, ni le peintre... Qu'est-ce qu'il nous reste à vendre? Le champ au bord de la route, le coin de bois derrière le village... C'est tout... Et il y aura encore les meubles, et un tas d'affaires... Pourtant, ça avance, oh! pour ça oui!... Alors, quand les étrangers seront là, on pourra payer... Pour sûr, qu'on pourra payer!... » C'est ainsi qu'il ressassait les mêmes idées, comme un cheval qui mâche à vide une avoine imaginaire. Tantôt il se tourmentait davantage, tantôt moins; mais il calculait sans cesse, sans que son visage indéchiffrable trahît l'ombre de ses soucis.

Vers le milieu de mai, quand les derniers ouvriers quittèrent la maison, il se sentit soulagé : c'est qu'elle avait vraiment bonne mine, cette maison, avec ses beaux papiers, ses beaux vernis, son balcon en fer, les quatre marches de son perron, les dalles en couleurs de son vestibule. Gaspard se frottait les mains comme s'il en eût été l'architecte.

— Voilà ce qu'on a su faire, disait-il. Maintenant, si les étrangers ne sont pas contens, c'est qu'ils sont difficiles!

Il ajoutait volontiers, en clignant de l'œil d'un air malin :

— Nous sommes prêts une année avant Rarogne. Fameux, ça! Le gaillard n'a qu'à se bien tenir!

Dans son contentement, il voulut inviter les notables du village, un soir, dans sa belle salle à manger. On y but sec, autour de la table à rallonges, sous la suspension en cuivre rouge. Mais la gaieté fut lente à venir : chacun restant sur son quant-à-soi, ce ne fut qu'après bien des bouteilles que les langues se délièrent. Alors, on parla des affaires du village, notamment du chemin de fer, dont personne ne pouvait dire s'il se ferait ou ne

se ferait pas. Le départ des ingénieurs les inquiétait tous, car, depuis longtemps, ils ne songeaient plus à l'affaire du policier allemand, ni à l'importance stratégique de la vallée de la Thôse. Ces rêveries oubliées, il ne leur restait que le grand espoir de la prospérité nouvelle qu'apporteraient les locomotives. François David, qui avait accepté l'invitation de son nouveau concurrent, tâchait d'enterrer l'entreprise, pour lui mettre la puce à l'oreille :

— Moi, dit-il, ça m'est égal. Ma clientèle est faite. Mais c'est pour la prospérité du village, vous comprenez !

Le président Combes était à ses vignes, depuis une huitaine : aussi, quand on fut en train, on profita de son absence pour se gausser un peu de lui ; car tout le monde n'était pas satisfait de son administration, qui durait depuis plus de vingt ans, et bien qu'on le renommât par habitude, on trouvait un malin plaisir à le plaisanter. Joseph Cascatey rappela la blague du bouquet de foin qui pousse sur le clocher : les seuls brins d'herbe de la vallée qu'on ne puisse pas recueillir. Au temps de sa jeunesse, le président ne pouvait se consoler de les voir perdus. Un jour donc, ayant décidé de les faire manger quand même à sa vache, il monta sur le toit du clocher, avec une corde et un ouvrier ; et ils se mirent à hisser la bête à l'aide d'un nœud coulant, pour qu'elle puisse brouter l'herbe ; et comme elle tirait la langue, le président dit : « Elle voit bien que l'herbe approche, et ça lui fait plaisir ! »

Mis en verve par cette histoire, Balthazar en raconta une si bonne, qu'il devait l'avoir inventée :

— Une fois que le Conseil attendait Mgr l'évêque, dit-il, on ne savait pas au juste à quelle heure il arriverait, et l'on tenait à sonner les cloches pour son arrivée. Alors, on envoie un homme en estafette, pour revenir avertir dès qu'il l'apercevrait. Et l'homme le rencontre tout près du village. Alors, l'homme pense qu'il n'aura pas le temps de revenir bien avant l'évêque. Il se demande : « Comment est-ce que je pourrais bien faire ? » Et voilà l'idée qui lui vient : il ôte ses socques, et les porte à l'évêque, en lui disant : « Monseigneur l'évêque, vous voudrez bien me les porter jusqu'au village, pour que j'aille plus vite annoncer votre venue ! »

Jamais on n'avait autant ri qu'à cette histoire-là, que personne ne connaissait encore. Alors, pour passer le temps, chacun dit la sienne, ou du moins tous ceux qui en savaient une. Et quand ce fut le tour de Vieille-Suisse, il desserra ses lèvres taciturnes pour raconter ce combat des Tsarfas dont tous les détails restaient

gravés dans sa mémoire. Comme son esprit s'obscurcissait depuis quelque temps, son récit demeura un peu vague : on y vit cependant passer comme le reflet des réflexions qu'il avait faites, au cours de sa longue vie, sur ces événemens si lointains, qui se répètent chaque jour en des formes atténuées, puisqu'ils ne furent qu'un moment de la lutte ouverte entre les éternels ennemis : ceux qui veulent que le monde reste immobile et ceux qui veulent tout changer.

Il passa sa main noueuse sur son front ridé, la ramena lentement le long de son collier tout blanc, et commença :

— Je me rappelle tout très bien!... Oui, tout... Depuis le fin commencement!... N'y avait pas alors de Vieille-Suisse ni de Jeune-Suisse, mais des Noirs et des *Rossets*... Et c'était à cause d'un procès pour les ardoisières... Toutes les familles étaient divisées, le village était comme deux camps ennemis... Les jeunes gens ne sortaient plus qu'avec des triques, et on se battait tous les jours... Oui, c'est ainsi que ça a commencé... Après, ça a grandi, toujours davantage... Ça est descendu dans la plaine, où il y avait d'autres histoires...

Il soulignait ses paroles d'un geste circulaire, qu'il terminait en abattant sa main sur la table, à la fin de chaque phrase. Les autres l'écoutaient sans broncher : car, bien que le récit de cette guerre ait été écrit dans des livres, c'est autre chose quand on l'entend de la bouche même de ceux qui ont tout vu et tout fait. Le vieux cependant s'était interrompu. Il répéta :

— ... D'autres histoires...

en tirant les poils rêches de son collier de barbe. Évidemment il cherchait à expliquer ces « histoires », les causes de la dernière lutte fratricide qui ensanglanta le Valais, l'antique rancune des dizains du Bas-Valais contre ceux du Haut-Valais, qui voulaient maintenir leurs anciens privilèges malgré la marche des temps. Mais c'était difficile : les idées flottaient, insaisissables, dans son cerveau, il ne trouvait pas les mots exacts qu'il faut pour les fixer.

Très lentement, en prenant la question d'un autre côté, il poursuivit :

— Les chefs, eux, ils avaient de bonnes idées... des idées justes... les chefs de la Jeune-Suisse... Ils voulaient la représentation proportionnelle... C'était juste, on ne peut pas dire le contraire... Mais il y avait ceux qui venaient derrière : des déguenillés, des gueux, des brigands, quoi, des vrais brigands!... On leur avait promis de partager les biens des couvens... Alors, en attendant, ils brûlaient les granges, ils cassaient les vitres, ils

vidaient les caves, ils tiraient des coups de feu dans les tonneaux quand ils ne pouvaient plus boire!... J'ai vu tout ça, moi, à Évionnaz, à Veyrossaz, partout, quoi!... Alors, vous comprenez, ça faisait des haines... C'est pourquoi on a envoyé de Vallanches une estafette dans le val d'Illiers, quand on a su qu'ils marchaient sur Sion... Ils s'étaient arrêtés au pont de la Morges; leur chef, M. Barman, parlementait avec le gouvernement... Le gouvernement, lui, ne disait ni oui ni non : il fallait se réunir, discuter, voter... Et pendant ce temps, il faisait avertir les Haut-Valaisans ...Quand les Haut-Valaisans sont arrivés, avec des fusils et des canons, quoi faire?... Ils étaient les plus nombreux... Alors, les Jeune-Suisse se sont retirés... Et nous, nous étions embusqués sur les Tsarfas... Ils le savaient bien : on l'avait dit à M. Barman, mais il n'avait pas écouté, il avait dit : « Bah! ça n'est rien! »... Et quand ils sont arrivés sous les Tsarfas, fallait voir!... Qu'est-ce qu'ils auraient pu contre nous?... Nous étions là, embusqués derrière les rochers : ils ne pouvaient ni monter ni tirer... Et nous tirions bien à notre aise, nous... Chacun choisissait son homme... Nous nous disions comme ça : « Laisse-moi ce grand brun, toi, tu prendras celui qui est à cheval... » Et ça y était!... Parce que, vous comprenez, y avait de la haine... Oh! une haine!... Ils nous avaient fait trop d'outrages, ces brigands-là!... Aussi point de grâce!... Ils se sauvaient, ils se cachaient, on tirait quand même!... Il y avait un tambour qui était venu se nicher juste au-dessous de nous, dans une espèce de caverne... A la fin de la bataille, il a voulu sortir... On le connaissait bien, ce tambour!... C'était un cordonnier de Martigny... Quand il a vu qu'on le couchait en joue, il s'est mis à genoux pour demander grâce... On l'a f... bas comme les autres!...

Ils écoutaient, rêveurs, émus de cet écho lointain des passions d'autrefois.

— Ce que les hommes peuvent être mauvais, quand la haine les pousse! dit Maurice Combe.

— A présent, dit Joseph Cascatey, on ne verrait plus ça!

Les autres approuvèrent, avec des gestes pacifiques et bienveillans; mais Nanthelme dit :

— Eh! Joseph, tu ne te rappelles donc pas, en quatre-vingt six?

— Eh bien, quoi, en quatre-vingt-six?

— Quand on a renommé le Conseil.

— C'est vrai, tout de même! dit Maurice.

Nanthelme continua, pour bien montrer que ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux que les autres :

— Les femmes des *ristous* dansaient sur la place, avec des

fleurs dans les cheveux, pour embêter celles des libéraux... Et celles-là parlaient de décrocher les fusils et faisaient honte aux hommes de n'être pas plus courageux... Et la Jeanne à Paul-Émile, qui avait failli passer au bout de la liste, avec son pot qu'elle lança dans le tas, pendant que sa mère lui criait : « Jette tout, ma fille, jette tout ! » Tu vois bien, Joseph, que ça recommence toujours !

— Mais ça n'est pas la même chose, répondit Joseph : on n'a tué personne !

Maurice Combe, le philosophe, conclut :

— On se déteste toujours autant, dès que les intérêts sont en jeu !

Vieille-Suisse s'était renfermé dans son silence habituel. On cessa de parler politique, la gaieté reprit, on se mit à rire, on chanta. Enfin, il était près de minuit quand on se dispersa, en donnant de fortes poignées de main à Gaspard et à son père, qui avaient bien choisi leur vin.

Presque tous « faisaient la bise » et s'en allaient en tâtonnant à travers la nuit. Alexis Ponchet, Boson et Prélaz Georges-Étienne, qui avaient gardé leur sang-froid, s'attardèrent un moment à causer à voix basse, au bout de la place :

— Eh bien, dit Boson, voilà leur hôtel fini. Qu'est-ce qu'ils vont faire, à présent?

Petit-Gris répondit, prudemment :

— Faudra voir !

Boson, qui avait d'excellens motifs pour tâcher de deviner l'avenir, insista :

— Je voudrais bien savoir s'ils s'en tireront?

Pecca-Fava, qui regardait la lune, dit lentement, en pesant ses paroles :

— Ces affaires-là, ces grandes affaires, c'est bon pour des gens comme Rarogne, qui ont de l'argent, et qui savent faire. Ça n'est pas pour des paysans comme nous !

Boson ouvrit les oreilles :

— Alors, toi, fit-il, tu crois qu'ils ne s'en tireront pas?

Prélaz se corrigea précipitamment :

— Je n'ai pas dit ça ! Je dis seulement que c'est bien difficile, pour des gens comme nous, de faire ce qu'ils veulent faire. Pour le reste, j'ai mon idée. Et mon idée...

Il s'arrêta comme au bord d'un fossé, et ce fut en vain que Petit-Gris tâcha de lui faire dire son idée : il la garda pour lui tout seul, et l'emporta dans son chalet, où l'on ne sut pas même si elle l'avait empêché de dormir.

Au cours de la soirée, Gaspard, content de faire les honneurs de sa belle salle à manger, se croyait au bout de toutes les difficultés : son orgueil s'épanouissait à mesure qu'on vidait ses bouteilles; il se jugeait, comme il aimait à dire, « à la hauteur »; il était dès maintenant quelque chose de plus qu'un paysan : un propriétaire d'hôtel, presque un « monsieur », Que son hôtel fût grevé d'hypothèques à gros intérêts, il n'en était pas moins un bon outil pour faire fortune. Quant au maniement de cet outil, Gaspard avait assez de confiance en lui-même pour croire qu'il s'en tirerait aussi bien que François-David Ponchet, ou qu'Élise Allet, ou que Jodoc Riedi. Aussi, les invités partis, s'écria-t-il, en contemplant leurs verres vides :

— Vous voyez bien que ça va tout seul !

Il s'adressait à son père, dont les yeux à demi fermés, qui comptaient les bouteilles, se levèrent sur lui avec étonnement :

— Qu'est-ce qui va tout seul ? demanda Vieille-Suisse.

Un peu interloqué par cette question préci se, Gaspard répondit :

— Tiens... les affaires, parbleu !

Vieille-Suisse referma les yeux sans comprendre : les affaires, ça ne consiste pas à payer à boire aux gens, ça consiste à vendre son vin le plus cher possible. Mais il ne creusa pas cette idée : il dormait déjà plus qu'à moitié, et il alla se coucher sans réplique.

Le lendemain, Gaspard se rendit à Lausanne, pour acheter son mobilier. Il en revint l'oreille basse. Une fois les peintres partis et Tartinelli payé, il se croyait au bout de ses dépenses, comptant qu'il n'y avait plus qu'à recevoir les étrangers et à empocher les bénéfices. Mais les meubles coûtaient les yeux de la tête, trois ou quatre fois plus qu'il n'avait compté. Pour payer les lits, les chaises, les commodes, un salon, un piano, — il tenait d'autant plus au piano qu'Élise Allet s'en était procuré un, — la vente du dernier lopin de terre et du dernier coin de bois ne suffirait point : il faudrait emprunter encore. Or, Frédéric-Élie et Am Fuess, le banquier de Martigny, avaient déclaré qu'ils ne prêteraient plus un liard sur l'hôtel, qui coûtait décidément trop cher. Frédéric-Élie n'en voulut pas démordre. Am Fuess se montra plus accommodant : il consentit à avancer une petite somme sur les meubles; mais, comme les meubles ne valent plus rien dès qu'ils sont sortis de la boutique, il exigea du 7 0/0, en jurant que ce qu'il en faisait n'était que pure complaisance, et qu'il faudrait payer les intérêts à la date convenue, sans quoi...

Ce « sans quoi » fit frissonner Gaspard, qui conduisait ces dernières négociations sans prendre avis de son père : « Sans quoi »,

cela signifiait, clair comme le jour, la vente par autorité de justice de sa belle maison neuve, que le premier venu pourrait acquérir à vil prix. Même, il flairait que les gens du village prévoyaient ce dénouement; que Frédéric-Élie y pensait sans doute en lui refusant un nouveau prêt; que peut-être ils discutaient entre eux quel serait l'heureux acquéreur qui s'enrichirait d'année en année avec l'*Hôtel du Florent*, pendant que lui, le créateur, écrasé par les premiers frais, traînerait une vie de misère. Ces idées lui donnaient une sueur froide; aussi se dépêchait-il de les secouer, en se disant qu'une bonne saison suffirait pour tout arranger.

Vers la Saint-Jean, son personnel monta : un chef, très gras, grognon, important, qui sortait d'un hôtel de Nice, un portier, une fille de cuisine et deux filles de chambre, dont l'une, appelée Rosine, était jolie à croquer, avec son bonnet blanc et ses robes claires. Gaspard, qui avait été la chercher à la gare de Servièze, plaisanta avec elle tout le long du chemin, en portant sa valise. Et dès l'arrivée, il reconnut que c'était une fille de tête, car elle s'aperçut tout de suite d'un énorme oubli de son patron. En achetant son mobilier, l'étourdi avait oublié la vaisselle et le linge de table. Rosine demanda :

— Et les nappes, monsieur Gaspard? et les serviettes? les plats? les assiettes? les cuvettes?

Éclairé comme par un coup de foudre, Gaspard ne put que s'écrier :

— Nom de nom de nom! je n'y ai pas pensé.

Elle rit comme une folle en montrant ses jolies dents. Et elle dit :

— Il faut vite aller à la ville, monsieur Gaspard, vite, vite, pour acheter tout ça! Nous ferons la liste, si vous voulez, pour que vous n'oubliiez rien, cette fois!

Elle ne se doutait pas que le malheureux ne savait plus où prendre l'argent, lui qui déjà escomptait l'avenir pour payer son personnel. Jamais il ne lui aurait avoué son embarras : aussi prit-il dans sa poche la liste d'objets qu'elle lui remit, le soir même, comme s'il eût su comment se les procurer. Le lendemain, Rosine lui répétant de se hâter, il partait pour la plaine, et commandait la marchandise, qu'il se fit adresser contre remboursement à la gare de Servièze. En sorte que les nappes, les serviettes, les cuvettes, les plats, les assiettes attendirent dans leurs caisses qu'il pût aller les retirer. Chaque jour, Rosine demandait :

— Eh bien, cette vaisselle, monsieur Gaspard?

— Elle n'est pas arrivée, répondait-il; qu'est-ce que ces gens peuvent bien faire?

Et malgré son souci, il se mettait à plaisanter : car il ne pouvait plus causer avec la jolie fille sans avoir envie de rire un peu. Pourtant, son inquiétude augmentait de jour en jour, l'histoire des caisses se répandait dans le village, et il ne trouvait point d'argent. Am Fuess l'avait traité d'étourneau, en le regardant par-dessus ses lunettes; Frédéric-Élie restait inexorable; le dernier délai approchait pour retirer les caisses qui, sans cela, reprendraient la route de Lausanne. Gaspard ne savait vraiment plus à quel saint se vouer, quand un après-midi, vers cinq heures, il vit arriver Rarogne.

Le grand homme leva le nez vers les plafonds, tâta les murailles, examina les papiers et les meubles, et finit par ouvrir les armoires vides, sans plus se gêner que s'il eût été chez lui. Puis il s'assit sans façon, et dit :

— Tout ça, c'est très bien compris, mon garçon; mais n'empêche que vous êtes dans l'embarras.

Gaspard voulut nier; l'autre ne lui en laissa pas le temps.

— Ne faites pas le malin avec moi, ça ne prendrait pas. J'ai bien vu que vos armoires sont vides : d'ailleurs, on me l'a dit, et je sais que vous avez des caisses en souffrance là — en bas! Eh bien! la belle affaire ! Vous avez été trop vite, voilà tout. Vous avez eu les yeux plus grands que le ventre, comme on dit. Il y a des gens qui vous blâmeraient. Moi, ça ne me déplaît pas : j'aime les hommes qui vont de l'avant; c'est comme ça qu'on fait son chemin. Vous voyez que vous avez tort de vous méfier.

Debout devant son visiteur, Gaspard le regardait en dessous, en tâchant de deviner où il en voulait venir. Il dit :

— Je ne me méfie pas de vous, monsieur de Rarogne!

— Si fait, vous vous méfiez! Et c'est injuste, car je viens exprès pour vous tirer d'affaire. Il vous faut de l'argent, n'est-ce pas? Combien?

Gaspard ne se pressa pas de répondre : partagé entre sa méfiance naturelle et la joie d'entrevoir son salut, il cherchait la ficelle sans la découvrir. Jamais encore il n'avait entendu parler du « coup de l'étranglement », inconnu à Vallanches, et il n'était pas assez fin pour le pressentir. Rarogne répéta :

— Voyons, combien vous faut-il?

Le besoin d'espérer l'emporta sur la méfiance; mais la question était trop directe pour un garçon prudent, malgré sa hardiesse, qui n'avait pas envie de raconter ses affaires en détail au premier venu. Gaspard se contenta donc de dire :

— Il faudrait payer ce qu'il y a en bas.

— Et il y en a pour...

— Je ne sais pas le chiffre. Il faut que j'aille voir la lettre de voiture.

Il gagnait ainsi du temps pour réfléchir.

— Allez voir! fit Rarogne avec un geste d'impatience.

Il sortit, de son pas lourd, resta plusieurs minutes, revint en rapportant une bouteille et deux verres.

— Vous acceptérez bien une goutte d'Amigne, monsieur de Rarogne?

— Je vous remercie, avec plaisir.

Gaspard déboucha lentement la bouteille, souffla sur le goulot pour chasser la poussière du cachet, et dit, comme s'il avait oublié l'objet de leur conversation :

— L'Amigne, c'est un bon vin, qui réchauffe l'estomac!

Il remplit les verres; Rarogne, qui n'aimait point à perdre son temps, revint à la charge :

— Avez-vous retrouvé votre lettre de voiture?

Malgré sa lenteur, Gaspard s'était décidé; il répondit, d'un ton indifférent :

— Bien sûr, que je l'ai retrouvée.

— Eh bien?

— Il y en a pour quinze cents francs. A la vôtre, monsieur de Rarogne!

— A la vôtre... Pas davantage?

— Non. N'est-ce pas, qu'il est bon?

Il avait vraiment l'air de ne penser qu'à son vin.

— Excellent! dit Rarogne... Eh bien, je vous les prête, moi, ces quinze cents francs!

Un éclair de joie passa dans l'œil de Gaspard, qui l'éteignit aussitôt, pour demander :

— A quel intérêt?

— Au cinq, parbleu! Me prenez-vous pour un usurier?

Il y eut un silence. Ce fut Rarogne qui dut le rompre.

— Est-ce entendu?

Gaspard parut hésiter encore :

— Je veux bien, moi! finit-il par dire.

Aussitôt, Rarogne reprit :

— Seulement, mon garçon, vous n'irez pas loin, avec vos quinze cents francs! Vous figurez-vous que les cliens vont arriver comme des poulets qu'on appelle? Et puis, s'ils viennent, il faudra les nourrir, ces gens-là ; ils ne vous payeront pas d'avance. Alors? Tâchez d'oublier un peu vos finasseries, pensez que vous causez avec un homme habitué à mener rondement les affaires. Vous n'avez plus le sou, voilà le fin mot de l'histoire.

Eh bien, dans un métier comme le nôtre, il faut pouvoir attendre : vous ne pouvez plus. Comment voulez-vous vous en tirer ?

Gaspard regardait le vin d'or au fond de son verre. Il finit par dire :

— C'est bien sûr que c'est toujours difficile de faire quelque chose. Mais ça finira par s'arranger.

— Hé ! sans doute, ça s'arrangera.... parce que je suis là ! Heureusement pour vous, je vous en réponds ! Je me suis dit : « Voilà un brave garçon qui s'est donné beaucoup de peine. A présent, il a presque fini. Il est comme un vaisseau qui sombre au port. Eh bien, il faut le tirer de ce mauvais pas ! » Et je vous apporte 6 000 francs, que je vais vous prêter jusqu'au printemps prochain, au cinq, contre un simple billet à ordre ! Dites après ça qu'il n'y a pas une Providence pour ceux qui le méritent !

Vaincu, conquis, Gaspard ne put que murmurer :

— Il y a pourtant de braves gens au monde !

Et il écrivit le billet, en achevant la bouteille. Il pensait : « Étais-je assez nigaud de ne pas dire oui tout de suite ! »

Une fois le linge empilé dans les armoires et les services rangés dans le buffet de la salle à manger par Rosine, l'hôtel fut prêt à recevoir n'importe qui. Cette fois, rien n'y manquait plus ; Gaspard pouvait dire, avec une juste satisfaction :

— Il n'y en a pas un à Vallanches qui soit monté comme le mien !

Malgré cela, les hôtes ne se pressaient point d'arriver. Le chef, qui flânait par le village avec des allures importantes, n'allumait pas même ses fourneaux ; Rosine bâillait sur la porte, ou faisait la causette avec Gaspard, qui oubliait ses soucis dès qu'il la voyait rire. Et elle riait toujours, tantôt par malice, pour se moquer des autres hôtels, tantôt par coquetterie, pour montrer ses dents. Au commencement, elle demandait :

— Pourquoi donc n'avons-nous personne, monsieur Gaspard ?

Gaspard répondait :

— Parce que la saison n'est pas encore commencée.

— C'est que je m'ennuie, moi, disait la jolie fille ; j'aime bien travailler, vous savez !

Mais quand elle vit que personne n'arrivait, elle ne demanda plus rien. Car si la saison tardait pour eux, elle battait déjà son plein pour les autres. De véritables caravanes de voyageurs débarquaient chaque jour devant les deux hôtels, les Anglais allant de préférence à la *Dent-Grise*, tandis que les vieux cliens revenaient au *Chamois* avec une fidélité d'hirondelles qui

retrouvent leur nid. En sorte que Gaspard et Rosine, de leur seuil, pouvaient observer la gracieuse Élise Allet qui recevait avec de gentils sourires et d'amicales poignées de main ses anciens habitués.

Il y en avait aussi de nouveaux que Gaspard voyait pulluler, comme un joyeux essaim, autour du vieil hôtel. Mais c'est à peine s'il remarquait, dans le nombre, les belles demoiselles qu'en d'autres temps il aurait eu si grand plaisir à lorgner. Cette année-ci, elles ne l'intéressaient plus : est-ce que Rosine n'était pas aussi jolie et aussi fine que les plus fines et les plus jolies d'entre elles? Bonne fille, avec cela, riant volontiers, plus sage qu'on n'aurait cru d'abord, toute aux petits soins avec Vieille-Suisse, dont l'œil brouillé regardait les choses sans plus les voir, contente avec cela comme si c'était pour elle quand un passant s'arrêtait par aventure au *Florent*. Alors, il fallait la voir sautiller comme un oiseau autour du voyageur qu'elle servait! Mais Gaspard, au lieu de se réjouir d'avoir quelqu'un, sentait une grande souffrance et jetait sur son client de hasard des regards furieux. D'ailleurs, les grâces de Rosine ne servaient guère : les passans continuaient leur route, après avoir vidé une bouteille ou bu une tasse de café, et l'hôtel restait désert, tandis que les étrangers affluaient à la *Dent-Grise* et qu'au *Chamois* la petite coterie des anciens habitués était à peu près complète.

Parmi ceux-ci, George Croissy, arrivé plus tôt que d'habitude pour travailler à sa *Bénédiction des tombes*, eut une déception cruelle. Comme il passait devant la fontaine neuve, et se lamentait de la disparition du vieux lavoir pittoresque, Nanthelme, qui l'avait accompagné depuis sa cabane, ne put s'empêcher de lui dire en soupirant :

— Ça n'est pas tout, monsieur Croissy !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Venez voir !

Il emmena le peintre vers le cimetière, dont il entr'ouvrit le portail. Croissy eut un geste de recul : le champ du repos si paisible, où les familles dorment en groupes fidèles, venait d'être bouleversé comme un terrain qu'on défriche. Des débris de croix jonchaient le sol. La terre sainte était remuée et retournée comme pour des semailles. Arrachés, les arbres mortuaires trouvés trop vieux, des cyprès, des ifs, des églantiers qui prêtaient depuis si longtemps l'ombre de leur feuillage ou la grâce de leurs fleurs à des morts inconnus; arrachées, les touffes de fleurs sauvages, les mauves, les trolles, les camomilles, les coquelicots qui se balançaient entre les tombes et tapissaient le sol; et dans un coin,

contre le mur de l'église, il y avait un tas d'ossemens jetés pêle-mêle, tibias sur fémurs et clavicules, — les os des ancêtres oubliés, morts depuis trop d'années, dont les noms s'étaient effacés sur les croix, que leurs petits-neveux ne visitaient plus le dimanche, les restes anonymes des pauvres morts aux âmes négligées, privés de prières, qu'on chassait maintenant de leur dernier asile.

— Mais qu'ont-ils donc fait? s'écria le peintre.

Nanthelme expliqua.

— Ils les ont mis à l'alignement, monsieur Croissy. C'est la loi. Les familles ne seront plus réunies, comme autrefois. On sera jeté là l'un après l'autre, au hasard. Tant pis pour ceux qui voudraient rester ensemble!

Comme ils demeuraient là sans rien dire, ils aperçurent le curé, qui partait de son pas pressé, son bâton de montagne à la main. Croissy l'arrêta, et lui désignant du geste le cimetière saccagé :

— Vous avez supporté cela, monsieur le curé?

Le curé s'arrêta, et répondit :

— Il fallait bien, monsieur Croissy. On n'avait plus de place.

— On en trouve bien pour construire des hôtels. Ce champ-là, tenez, ce champ de pommes de terre, est-ce qu'on n'aurait pas pu le prendre?

Debout, appuyé sur son bâton, le curé, que ces reproches troublaient un peu, répondit :

— Bien sûr, monsieur Croissy, qu'on aurait pu le prendre. J'y ai pensé. Je l'ai demandé au propriétaire. C'est Frédéric-Élie. Il m'a répondu : « Trop bien situé, mon champ! On y peut construire. Après le chemin de fer, il vaudra cinquante francs la perche. Jamais la Commune ne me le payerait ce prix-là. »

X

Cette année-là, un pensionnat de jeunes filles s'abattit sur le *Chamois*, comme un vol d'oiseaux bigarrés. Elles avaient de quatorze à dix-huit ans, des cheveux tressés en longues nattes ou flottans sur leurs épaules, blonds, bruns, noirs, roux, « auburns » : le français qu'elles parlaient par ordre se nuançait de tous les accens; et leurs rires sonnaient comme des gammes bien perlées. Après les repas, elles papillonnaient sur la place, passaient et repassaient en couples d'amies, les mains à la taille, en chuchotant des confidences, ou s'en allaient rêver sur les roches moutonnées avec de vagues pensées et d'incertains désirs au fond de

leurs grands yeux. A table, leur bruit de volière rendait impossible toute conversation. Ce fut grand bonheur, car il y avait cette année-là, avec les Adeline revenus comme exprès pour emplir la maison de leurs jérémiades, une ancienne institutrice à belles manières, Mlle Topin, qui se plaisait à dévider d'interminables discours, en langage choisi, pour être écoutée. Croissy la comparait à ces orchestrions qui mâchent d'atroce musique dans certains restaurans; il ajoutait :

— Seulement, elle n'attend pas qu'on la remonte et ne s'arrête jamais.

Elle faisait l'effroi des anciens habitués, groupés comme toujours autour de Mme Sauge et de Volland. Leur compagnie s'était augmentée de Flammans, revenu depuis peu, qui s'imposait avec son insupportable familiarité. En revanche, elle perdit Sergines, qui fit défection pour passer au pensionnat, dont il devint le guide et le porteur, — sans qu'on pût jamais savoir si sa complaisance s'adressait à l'une des brebis du troupeau ou à sa grâce collective.

Dans l'existence assez monotone de ces gens dissemblables, qui s'efforcent de se témoigner quelque bonne volonté réciproque et bâillent ensemble les jours de pluie, il y avait une heure amusante, celle des nouveaux arrivans, qui coïncidait avec le retour des chèvres. Chaque soir, en sortant de table, on avait cette double distraction : de voir s'arrêter devant les hôtels les petites voitures basses d'où descendent les figures inconnues, au milieu du troupeau folâtre qui se bouscule pour attraper du sel ou du pain. C'était le moment aussi où l'on discutait les projets de courses, en consultant dans sa niche, à côté de la porte-cochère, le baromètre anéroïde qui promet toujours le beau temps. Or, par une soirée douteuse, où le « vent de Savoie », en contradiction flagrante avec le baromètre, amassait des nuages inquiétans autour de la Dent-Rouge, on vit arriver Madeleine Vallée, à pied et seule.

La jeune fille avait changé d'expression, sinon de figure : en se fixant et s'accentuant, le caractère de méfiance inquiète que prenait sa physionomie contrastait davantage avec sa beauté sereine, dont il rompait l'harmonie; au fond de ses grands yeux moins mobiles, son regard se concentrait, chargé d'énergie et de soupçons; sa démarche éveillait l'idée d'une résistance toujours prête contre quelque ennemi toujours présent : en sorte qu'elle frappait moins par son charme que par son air de réserve excessive et presque de souffrance. Elle rendit à peine les saluts qu'on lui adressa, ne répondit que par une brève parole au souhait de

bienvenue de Volland, pour disparaître aussitôt dans l'hôtel, derrière Élise Allet. Ce fut une arrivée sans expansion, sans gaieté; et ce passage presque maussade d'une personne pourtant si belle provoqua un vague malaise parmi les hôtes du *Chamois*. Ils se consultèrent des yeux, comme pour se communiquer leur commune impression; puis, à travers le clochettement du troupeau frétillant des chèvres, on entendit l'aigre voix de Mlle Topin, qui demandait :

— Qui est-ce?

Ses yeux brillaient de curiosité maligne, comme si elle eût deviné, en la nouvelle arrivante, un de ces êtres marqués pour exciter les langues vipérines; comme sa question tombait dans l'oreille de Mme Adeline, il y eut entre les deux femmes un échange éloquent d'exclamations, de gestes, de sous-entendus. Mme Adeline plissa les lèvres et fit :

— Oh!

Un « oh! » expressif, qui classait Madeleine parmi celles dont on a beaucoup de mal à dire. Mlle Topin répondit :

— Ah!...

Signifiant ainsi, plus clairement que par une longue phrase, qu'elle comprenait.

Mais les détails manquaient encore : même entre gens qui s'entendent à demi-mot, il ne suffit point d'un cri pour raconter toute une histoire; et, bien qu'elle eût d'emblée deviné le sens général de celle-là, Mlle Topin brûlait d'en apprendre les épisodes. Elle demanda donc :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Mme Adeline soupira, se tut un instant pour tenir en suspens la curiosité excitée, et reprit, assez haut pour qu'aucune de ses paroles ne se perdît :

— Cette jeune fille est plutôt jolie, n'est-ce pas, mademoiselle? On ne soupçonnerait pas qu'un tel visage cache une vilaine âme. Mais c'est toute une histoire, mademoiselle. Oh! je puis vous la raconter : je la connais par le menu, car je suis intimement liée avec sa famille : j'entends son oncle et sa tante, mademoiselle, M. et Mme Vallée; car elle est orpheline. Ce sont des gens excellens, — la bonté même! — et vous n'imagineriez pas les tourmens qu'elle leur cause.

Volland, qui écoutait avec intérêt, murmura à l'oreille de Mme Sauge :

— Vous allez voir que c'est le mouton qui a commencé.

Mme Adeline continuait :

— Notez qu'ils l'ont recueillie, ils lui ont ouvert leur

maison, ils l'ont installée à leur foyer comme leur propre fille.

Mlle Topin interrompit :

— Elle n'avait donc point de fortune?

— Oh! si fait! répondit Mme Adeline. C'est-à-dire que son excellent oncle est parvenu à sauvegarder ses intérêts, à force de sacrifices. Mais là n'est pas la question. Sa seconde famille lui a donné mieux que du pain et de l'argent : de bons exemples, une saine atmosphère, des soins maternels. Mme Vallée a été pour elle la meilleure des mères. C'est qu'elle ne savait pas quel serpent elle réchauffait dans son sein!

Mlle Topin trouvait ces préambules bien longs.

— Mais enfin, demanda-t-elle, qu'est-ce qu'elle a fait?

— Ce qu'elle a fait, mademoiselle? Je vais vous le dire. D'abord l'an dernier, elle s'est enfuie de la maison, où il a fallu la ramener de force. Et puis, à peine majeure, elle a réclamé ses comptes de tutelle, — par voie juridique, mademoiselle! Comprenez-vous une chose pareille? Une jeune fille de vingt et un ans qui se conduit comme un procureur! Car elle a fait un procès, mademoiselle. N'est-ce pas honteux?

Mlle Topin s'attendait à des révélations d'autre sorte; aussi trahit-elle sa déception en murmurant :

— Et c'est tout?...

Mme Adeline se récria :

— Comment, vous ne trouvez pas que c'est assez?

— Oh! sans doute, c'est très grave, madame! Et son procès, elle l'a perdu, sans doute?

— Mais non, mademoiselle, elle l'a gagné! C'est ce qu'il y a d'affreux : les magistrats ne jugent jamais que d'après le Code, sans tenir compte d'intérêts bien plus importans que les intérêts matériels. Sa pauvre tante a failli mourir de chagrin, mademoiselle! Maintenant, cette jeune fille vit seule, avec une femme de chambre. N'est-ce pas effrayant? Comment voulez-vous que cela finisse? Notez qu'elle s'est mise à faire de la peinture, encore! Elle veut être artiste! Ah! si ses pauvres parens la voyaient!...

Rien de tout cela ne ressemblait à « l'histoire » que Mlle Topin avait espérée; comme elle y tenait, elle demanda, d'un ton discret :

— Vous m'avez dit qu'elle avait quitté la maison de son oncle, madame. Était-elle... seule?...

Mme Adeline se mordit les lèvres : pour répondre, baissa la voix, avec cette instinctive prudence qu'ont parfois les gens qui disent de très vils mensonges; et les deux femmes continuèrent à papoter, sans qu'on entendît leurs propos.

Le lendemain, quand Madeleine fit son entrée dans la salle à manger, pour prendre à côté de Volland la place qu'on lui avait marquée, toutes les têtes se tournèrent de son côté. Tranquillement, avec cette énergie résolue et volontiers combative dont les impulsions la guidaient souvent, elle fit des yeux le tour de la table, croisa son regard avec les regards malveillans de Mlle Topin, puis avec le regard haineux de Mme Adeline, qui cependant se trouva forcée de la saluer; faiblesse dont elle se vengea, en murmurant à l'oreille de Mlle Topin :

— Quelle effrontée!

Ce petit manège avait causé une gêne à laquelle la bruyante arrivée de Rarogne fit une heureuse diversion. Depuis le commencement de la saison, il montait ainsi de temps en temps à Vallanches, pour surveiller les travaux de son hôtel. Il venait alors prendre ses repas au *Chamois*, comme un simple touriste. Mais il s'y comportait en souverain, qui partout est chez soi. Selon son habitude, il se mit d'emblée à parler très haut, en s'adressant à ses voisins, — Croissy et Flammans, — avec l'expansion familière et intarissable qui lui était naturelle. Grâce à sa voix, à sa carrure, à son importance, à ses gestes, sa conversation devenait tout de suite un monologue. Mlle Topin elle-même n'éprouvait plus le besoin de placer son mot; le pensionnat se taisait comme une ruche endormie; Élise Allet, qui aidait au service à cause du grand nombre des convives, négligeait de passer les plats pour mieux écouter : car il lui semblait que cette voix sonore allait toujours proférer des oracles, — quelque chose comme les Douze Tables des aubergistes.

Rarogne choisissait lui-même ses sujets, qu'il traitait à bâtons rompus, sans écouter les répliques de ses interlocuteurs quand elles le gênaient. Ce jour-là, après avoir constaté qu'il faisait très chaud sur la route, il se mit à dire :

— J'ai rencontré un savant, hier, à Sion, une espèce d'historien qui fouille dans les vieux papiers. Cet homme m'a raconté toute l'histoire de mes ancêtres. C'étaient des gaillards, savez-vous, monsieur Croissy?

Ainsi interpellé, Croissy se contenta de répondre :

— Je le pense bien.

Rarogne agita la main au-dessus de sa tête :

— Oh! fit-il, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir! Ce qu'ils se sont battus, ces vieux barons, contre les Savoyards, contre l'évêque de Sion, contre les paysans, contre les Bernois, contre tout le monde, enfin! Ils étaient vainqueurs, ils étaient vaincus, ils étaient prisonniers. Leurs femmes vendaient leurs

bijoux pour payer des soldats. On leur rasait leurs châteaux. Ils allaient en pèlerinage. Ils partaient pour l'exil. Et ils revenaient toujours! Ils étaient puissans comme des princes, ils dirigeaient toutes les affaires du Valais. Et puis, un beau jour, la Matze s'est levée contre eux : ils se sont effondrés comme une tour qui s'écroule. Il y a près de cinq cents ans de cela! cinq cents ans! Et je descends d'eux, moi qui vous parle! Ce que ma famille a fait dans l'intervalle, par exemple, je n'en sais pas le premier mot. Un plongeon!

Il cligna de l'œil, d'un air malin :

— C'est moi qui la relève! Oh! par des procédés nouveaux, en moderne que je suis, en homme qui comprend son époque.

— Fin de siècle, quoi! fit Croissy, d'un ton qui frisait l'impertinence.

Rarogne eut un geste de magnifique étonnement :

— Croyez-vous par hasard que je plaisante? Pas le moins du monde, monsieur! J'ajouterai que ce que je fais vaut bien ce qu'ils faisaient : à l'occasion, ils détroussaient les voyageurs; moi, j'offre aux étrangers de bonne cuisine et des logemens confortables, — sans les tondre, encore!

Croissy, agacé, ne se déridait pas; Flammans seul rit bruyamment de la boutade.

— Voulez-vous que je vous raconte, continua Rarogne, ce que j'ai répondu un jour à un ambassadeur descendu au *Grand-Hôtel de Lestral?* Il s'étonnait de voir un gentilhomme aubergiste, et rappelait le temps où les Suisses ne vivaient guère que de leurs armes. Je lui ai dit : « Monsieur l'Ambassadeur, les nobles de ce pays servaient autrefois l'étranger l'épée au côté; moi, je le sers la serviette sous le bras; mais le cœur est resté le même! »

Plusieurs approuvèrent.

Croissy cita ironiquement un vers d'un chant militaire :

Les fils seront dignes des pères...

Rarogne, se tournant vers le peintre et le foudroyant du regard, continua :

— Hé! monsieur, trouvez-vous par hasard que c'était si beau, ce commerce de chair humaine?

— En tout cas, c'était héroïque! dit Croissy.

— Allons donc! Ils se battaient pour de l'argent, sans souci du drapeau qu'ils servaient. Ils en changeaient, d'ailleurs, et combattaient le lendemain ceux qu'ils avaient défendus la veille. Ils abandonnaient leur pays, et n'avaient plus de patrie. Les champs restaient en friche, on ne trouvait plus d'ouvriers. Ces

héros étaient des pillards; ils ne songeaient qu'au butin. S'ils se battaient pour le compte d'autrui, ils se décidaient avec peine à défendre leur patrie : car pour eux, la guerre était un commerce, un commerce qu'on ne cultive que quand il rapporte! Aussi a-t-il fallu que les hommes de cœur du pays les arrêtent et les retiennent, et leurs exploits n'ont jamais été que la plus triste page de notre histoire!

Quelque peu sympathique que lui fût Rarogne, Volland ne put s'empêcher de l'approuver :

— Vous avez raison, dit-il. Ce fut une heure de folie d'un peuple honnête et vaillant.

— C'est pour cela que je me fâche quand on nous jette au nez nos ancêtres! Ce qu'il faut, voyez-vous, c'est être de son temps. Que voulez-vous qu'ils fassent aujourd'hui, les descendans de nos grandes familles? Leurs châteaux sont en ruines, ils n'ont plus même de vieilles épées à vendre aux antiquaires. Il y en a quelques-uns qui meurent de faim dans des palais délabrés; il y en a qui se contentent d'humbles places de fonctionnaires, sous prétexte qu'il est plus noble de gratter du papier timbré que de tenir des livres de compte. Ceux-là sont bien finis : la Matze les a tués. Ceux qui ont raison, ce sont ceux qui s'emparent des armes nouvelles pour redorer leurs vieux blasons, ceux dont vous pouvez lire les noms illustres à la quatrième page des journaux, parmi les annonces, ceux qui ouvrent des hôtels, qui vendent du vin, qui travaillent et qui produisent. Voyez Moi! L'écusson des Rarogne était tombé dans la poussière : je l'ai refait à ma manière : c'est mon enseigne! Ils portaient, — à ce que m'a expliqué mon savant, — d'or à l'aigle de sable, allumée, lampassée et armée de gueules. Moi, je porte simplement : *Grand-Hôtel de Lestral*. C'est aussi de sable et d'or, comme ils disent, puisque les lettres sont jaunes sur fond noir!

Là-dessus, Rarogne repoussa le plat de fraises que lui offrait Élise Allet.

— Non, merci, madame Allet, je ne prends jamais de fruits. Envoyez-moi le café devant la maison. Sans chicorée, n'est-ce pas?

Il se leva de table, pour rester sur son effet, en faisant signe à Flammans de le suivre, et sortit sur la place, qu'il traversa pour s'approcher de l'*Hôtel du Florent*, en attendant son café.

Trois ou quatre étrangers sortaient de la maison neuve, avec des mines ennuyées. Gaspard stationnait devant sa porte, à côté de Rosine, avec laquelle il plaisantait aussi gaîment que si son hôtel eût été rempli. Rarogne s'approcha de lui, les mains dans

les poches de son veston, et lui demanda, d'un air insouciant:

— Eh bien, ça marche, les affaires?

Gaspard, en se dandinant, répondit de sa voix traînante:

— Ça va comme ça peut, monsieur de Rarogne.

— Ça va comme ça peut, ça veut dire que ça ne va pas, hein?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, fit Gaspard, qui ne voulait pas se plaindre. Mais le monde a de la peine à venir.

— Vous avez pourtant tout ce qu'il faut pour l'attirer, riposta Rarogne en coulant un regard vers la jolie chambrière.

Comme Rosine rougissait, enchantée du compliment, il lui donna deux ou trois tapes amicales sur la joue : ce qui la fit rougir plus fort, tandis que Gaspard, au contraire, devenait pâle comme un linge et roulait des yeux furieux. Pourtant, il avala sa colère, sans souffler mot. Maurice Combe et César Cascatey, qui avaient observé la scène, à trois pas de distance, où ils se concertaient pour une course prochaine, se regardèrent en riant : depuis quelque temps, les gens répétaient que Gaspard en tenait pour sa jolie bonne; il paraît bien que c'était vrai. Et le malheureux n'était point au bout de sa jalousie : car, comme Rarogne s'éloignait, Flammans voulut l'imiter, s'approcha de Rosine à son tour, et lui prit le menton, en faisant la bouche en cœur. Mais la patience de Gaspard était à bout : sa lourde main s'abattit sur le bras de l'ingénieur, qu'il tordit à le faire crier, tandis que Rosine, confuse, se hâtait de s'esquiver, et que Flammans, contusionné, s'excusait, avec son accent rauque :

— C'était pour rire, monsieur Clêvoz, c'était pour rire!

— Eh bien, allez rire ailleurs!

Rarogne, qui s'était retourné, haussa les épaules en grognant:

— En voilà un qui n'ira pas loin!

Assis seul sur le « banc des vieux », le père Clêvoz suivait la scène, de son œil morne qui ne s'intéressait plus à rien. Car, maintenant, il ne se mêlait plus aux groupes où l'on cause : il se réfugiait avec sa pipe sur la planche allongée devant le cimetière, où viennent s'asseoir ceux qui n'ont plus rien à dire, ceux qui ne pensent plus, les septuagénaires trop faibles pour aucun travail, trop las pour réfléchir encore, bons seulement à ressasser ensemble leurs vieux souvenirs qu'ils ne se communiquent même pas, comme des bœufs qui ruminent à la même étable, mûrs pour le champ du repos dont on croirait volontiers qu'ils ont enjambé la muraille. Rosine l'inquiétait, le pauvre vieux, comme un danger qu'on pressent sans le comprendre, comme un de ces petits nuages qu'on aperçoit au bout du ciel la veille d'un jour de moissons. Mais il ne s'en rendait pas compte, et n'en aurait rien dit à

Gaspard : il se contentait de la regarder avec des yeux étonnés, comme on regarde une machine aux rouages compliqués dont on ignore le fonctionnement. Quand il la rencontrait dans la maison, il avait toujours l'air de penser : « Qu'est-ce que c'est donc que ça? » Quand elle lui adressait la parole, ses lèvres mâchonnaient une réponse qu'elles ne prononçaient pas. Du reste, la jolie bonne l'entourait de petits soins gentils : sans les apprécier, il se laissait câliner, comme un enfant par une belle-mère dont il se méfie.

Comme Rarogne et Flammans, — l'ingénieur, un peu penaud, baissant l'oreille, — s'attablaient devant le *Chamois* pour prendre leur café, les autres convives sortaient de la salle à manger. Les pensionnaires se dispersèrent aux quatre vents, et l'on vit Sergine hésiter entre leurs divers groupes; Mlle Topin s'installa sur un banc, au-dessous du baromètre anéroïde, à côté de Mme Adeline, — non certes pour se taire ensemble; les hommes allumèrent leurs pipes ou leurs cigares; des enfans gambadaient. Madeleine passa, sans rien dire à personne, prit une chaise, et s'assit à l'écart, toute seule. Volland, se détachant du groupe des fumeurs, s'approcha d'elle. Il prononça quelques phrases banales, qui n'obtinrent que des réponses distraites, — la jeune fille restant méfiante, comme résolue à repousser toute avance, pour s'enfermer en elle-même. Sans se laisser rebuter par cette attitude presque hostile, il dit :

— Moi qui suis un vieux Vallanchais, je me réjouis toujours de voir revenir les figures des autres années. L'an passé, nous avons regretté votre absence, avec M. Sterny. Cette année, c'est lui qui n'est pas là.

Elle le regarda, surprise, un peu troublée, et se demandant quelle intention amenait ce nom dans leur indifférent entretien. Volland, non sans l'observer, continua :

— Mais j'ai reçu une lettre de lui...

Il s'arrêta.

— Ah! fit-elle en jouant l'indifférence.

Ses yeux s'étaient fixés sur la tête noire de la Matze, qu'ils ne quittaient plus. Volland dit lentement :

— Je ne sais pas encore s'il viendra; il hésite.

Un imperceptible frémissement des sourcils lui indiqua seul qu'on l'écoutait avec intérêt.

— Je crois plutôt qu'il se décidera, ajouta-t-il.

Madeleine répéta :

— Vous croyez...

Il y eut un silence, comme si le sujet était épuisé. Mais

Volland reprit, d'un ton changé, qui n'affectait plus l'insignifiance convenable aux propos oiseux :

— C'est un homme un peu singulier, que M. Sterny, tel qu'on n'est guère habitué d'en rencontrer ici : un homme compliqué. Je lui crois une âme très noble, mais que des mélanges impurs ont longtemps enveloppée et qui a eu de la peine à se dégager. La vie a été pour lui l'opération qui délivre de ses alliages le métal précieux... Vous savez sans doute, mademoiselle, qu'on ne trouve jamais l'or pur, qu'il faut tout un triage pour le tirer de son minerai ?

Madeleine murmura :

— Je ne savais pas !...

— Ce triage est une opération difficile : on a des machines qui écrasent, broient et chassent les élémens grossiers... M. Sterny a passé par ces machines. Il a traversé des épreuves dont bien d'autres, aux âmes nulles, ne seraient point sortis meilleurs. Lui, en a été renouvelé, transformé, — épuré. Si je vous dis cela, mademoiselle, c'est parce que je crois qu'il doit un peu sa métamorphose à Vallanches, à la beauté de la nature, à la bonté de l'air, à la simplicité de cœur des gens qu'il a rencontrés ici, — peut-être aux sympathies que quelques-uns d'entre eux ont su lui inspirer.

D'un grand effort, Madeleine détourna ses yeux troublés de la Matze, les ramena sur Volland, et dit, en abaissant malgré elle ses longs cils :

— Ce que vous me dites peut être vrai, monsieur, mais je connais très peu votre ami.

Sa voix se faisait d'une douceur infinie, qui corrigeait l'indifférence des paroles.

— Je ne puis dire que je le connais beaucoup, répondit Volland. Je l'ai vu d'abord ici, il y a deux ans, quand il venait pour la première fois; puis, l'an dernier, nous sommes allés ensemble à la fête des Vignerons, où je sais qu'il vous a rencontrée, mais où je n'ai pas eu le plaisir de vous apercevoir. Enfin, cet hiver, avant de partir pour la Tunisie, où il a fait un assez long voyage, il a passé quelques jours auprès de moi, à Vevey. C'est là surtout que j'ai appris à le connaître, car nous avons causé très confidentiellement. Toutes sortes de questions le préoccupent. Il voudrait donner un but à sa vie. Grave problème ! Oh ! facile à résoudre pour les gens comme moi, qui sont soumis aux exigences d'une carrière. Mais lui ! Il ne veut plus de ce qu'il appelle un métier parasitaire : c'est-à-dire qu'il se refuse généreusement la part la meilleure, celle que réclament d'habitude les jeunes gens

de sa fortune et de sa position. Il a d'autres ambitions : il voudrait être utile, servir par son œuvre la bonne cause des hommes de progrès; il se demande ce qu'il pourrait faire...

Volland s'arrêta. Madeleine fixait un point invisible dans l'espace, immobile d'attention, frémissante d'une émotion que sa volonté contenait. Volland reprit :

— Je vois par sa lettre qu'il n'a pas encore trouvé la solution du problème, bien qu'il me parle avec un certain enthousiasme de ces grands pays nouveaux qui réservent à l'homme une vie saine et des joies de créateur. Mais ce n'est qu'un éclair. Autant que j'en puisse juger, après avoir passé quelques semaines en Tunisie, il a voyagé au hasard. Je plains les âmes errantes : ce sont des épaves qui se laissent ballotter à travers le monde. Il faut que l'arbre jette ses racines dans un bon terrain, pour croître, pour fleurir, pour donner ses fruits. Mon ami ne demanderait qu'à trouver ce sol propice. Et moi, je ne saurais vous dire combien je lui souhaite de fixer enfin sa vie vagabonde.

Il avait parlé avec une émotion croissante. Madeleine comprit le vrai sens de ses paroles; elle sentait aussi la délicatesse de cette sympathie qui, ayant deviné son cœur et celui de Julien, unis par tant de fils mystérieux et séparés par le fleuve de tout ce que la vie se plaît à rouler entre des êtres qu'elle destine au véritable amour, leur offrait son loyal concours. Elle aurait voulu répondre à cette confiance par une confiance égale, accepter d'un mot ou d'un signe cette médiation bienveillante. Elle aussi, la vie l'avait enveloppée dans une gangue impure : trop de soupçons étaient entrés dans son cœur, où tremblaient encore les reflets honteux des laides convoitises, des viles pensées qu'elle avait innocemment suscitées; elle sortait trop meurtrie d'un conflit trop laborieux, où la bassesse humaine s'était trop librement dévoilée à ses yeux candides : elle ne pouvait ni se confier, ni s'épanouir; une invisible force arrêtait sur ses lèvres les paroles confiantes, enfonçait au fond de son cœur les douces pensées. Elle ne trouva pas un mot pour dire à Volland l'émotion qui la bouleversait, pas un regard pour répondre au regard infiniment triste qu'il posa sur elle. Et pendant qu'il s'éloignait, elle songeait que seul, peut-être, cet homme honnête, intelligent et bon, pouvait leur ouvrir la vraie voie de la vie; qu'elle le laissait passer, pareille au blessé qui cacherait sa plaie au bon Samaritain; qu'un mot suffirait pour le retenir, une phrase pour lui tout expliquer, — et que cette phrase ni ce mot, elle ne pouvait les dire...

Mais avec cette intuition propre aux hommes que leur cœur

é claire, Volland comprit quand même : peu de jours après cette scène, dont l'impression lui restait pénible, Julien arrivait, averti de la présence de Madeleine.

XI

Entre deux êtres qui s'aiment déjà sans savoir presque rien l'un de l'autre, naît bien vite le besoin des intimes confidences; ils veulent s'entendre penser, se dire tout ce qu'ils pensent, et chacun s'efforce de se révéler non peut-être tout à fait tel qu'il est, mais tel qu'il désirerait d'être. Dans cet effort pour sembler meilleur, ou plus généreux, ou plus noble, il n'y a d'ailleurs aucun mensonge : car lequel est le plus vrai, de l'être réel que nous sommes, dont la vie a troublé l'essence, ou de l'image idéale de nous-même que nous conservons intacte au fond de notre cœur? Or, au cours des heures délicieuses qui sont comme l'annonciation de l'amour, cette image, que souillent les contacts ou que ternissent les reflets du train journalier, se dégage et se fixe en nous exaltant. Pour quelques heures, ou pour quelques jours, ou pour un temps plus large, nous cessons de lui être inférieurs. Tels qu'elle nous forme, pareils à notre rêve, nous nous épanouissons pour l'être aimé en une splendeur que nous n'atteindrons jamais plus : de même, dans l'enchantement du printemps, les arbres cachent sous les fleurs leurs branches noueuses, blessées ou tordues, sous plus de fleurs qu'ils n'ont de feuilles et qu'ils n'auront de fruits. — C'est ainsi que Madeleine et Julien s'efforçaient de se raconter l'un à l'autre, à travers leurs rêves, l'enchaînement d'incidens qui faisait la trame de leur vie, et le mystère plus profond de leurs cœurs. Ils s'en allaient par la route qui monte vers les Traversis, ou par les sentiers des prés et des bois, si follement désireux d'être seuls ensemble qu'ils ne songeaient point aux yeux qui les observaient, aux commentaires qui naissaient derrière leurs pas, aux propos de Mme Adeline et de Mlle Topin, dont ils défrayaient maintenant les conversations. Assises devant le *Chamois* sur le banc qui leur servait d'observatoire et de tribunal, les deux dames se communiquaient leurs remarques :

— *Ils* sont encore arrivés en retard au lunch. Avez-vous vu comme *elle* était rouge?

— Vous savez qu'on *les* a vus partir ensemble de grand matin, avant le premier déjeuner.

— Seuls?

— Naturellement!

Mme Adeline soupirait, Mlle Topin levait les yeux au ciel, en murmurant :

— Triste, n'est-ce pas, chère madame?

— Pour ces pauvres Vallée, surtout, qui ont pris tant de peine pour *elle* et qu'*elle* récompense si mal!

Eux, cependant, s'émerveillaient de se trouver toujours d'accord, d'éprouver ensemble les mêmes émotions, d'aimer les mêmes paysages, de découvrir, à mesure qu'ils avançaient dans leurs confidences, des traits de ressemblance jusque dans leurs deux histoires : ne s'étaient-ils pas trouvés orphelins au même âge? n'avaient-ils pas souffert tous deux de leur adolescence privée d'affection? ne pouvaient-ils pas également se plaindre de la méchanceté des hommes? Surtout, ils arrivaient en même temps à ce tournant du chemin de la vie où l'on en mesure les contours, où l'on en cherche le but : moment décisif, car le chemin, si l'on se trompe, va se perdre dans les fourrés. Pouvaient-ils croire qu'un vain hasard les faisait se rencontrer ainsi au même point difficile, et non pas plutôt un de ces signes du destin qui nous guide? Volontiers, Julien parlait du « que faire? » qui se dressait devant lui; Madeleine, plus naïve, plus confiante en la vie malgré ses déceptions premières, l'encourageait doucement :

— Vous êtes trop hésitant, trop perplexe. Pourtant, un homme est le maître de son sort; il peut faire ce qu'il veut : le monde lui appartient; nul ne peut l'empêcher d'en faire la conquête, ou du moins de la tenter. Il me semble que si vous vouliez...

— Vouloir, répondait Julien; n'est-ce pas justement là tout le problème?

— On le résout!

Il savait ce qu'elle ignorait encore : qu'à côté des obstacles extérieurs il y a aussi, pour nous arrêter, ceux qui viennent de nous-même :

— Oui, disait-il, il y avait peut-être en moi de bonne étoffe, j'aurais peut-être pu faire quelque chose, si...

Il n'allait pas plus loin : c'est qu'il venait de toucher lui-même à sa propre plaie, dont la douleur assoupie s'éveillait brusquement. Tandis que, dans la limpide existence de Madeleine, il n'y avait rien qu'elle ne pût dire, tandis qu'elle ne connaissait du mal que celui qu'elle avait souffert, Julien demeurait le prisonnier de son passé, condamné à le taire et à le cacher. Les impurs souvenirs, l'horreur et la honte creusaient entre elle et lui comme un abîme étroit et profond, rempli d'ombre; en sorte que leurs causeries s'arrêtaient toujours ainsi, au moment où, en devenant plus intimes, elles les rapprochaient davantage. Alors, ils se taisaient

en se regardant; puis, Sterny détournait les yeux; et leur silence les effrayait. Il lisait sur le front de Madeleine qu'elle *savait;* et il se disait avec désespoir qu'elle savait mal, à travers les propos de M. Vallée, et il voulait l'éclairer et il ne pouvait pas : car où prendre le courage d'appeler ces beaux yeux sur de laides images, de troubler cette âme candide par un récit affreux? Ce récit, pourtant, elle l'attendait, prête à l'indulgence, après se l'être mille fois fait à sa manière, tel qu'elle pouvait le concevoir et l'arranger.

Inquiète, déçue, irritée après la première révélation de son oncle, elle en avait ensuite corrigé le sens en exerçant son imagination : en sorte que son esprit romanesque, enclin à la révolte, faisait de Julien un héros et une victime, un héros de ce grand amour qui peut exiger de ses élus tous les sacrifices, une victime des lois injustes, des préjugés barbares, de l'universelle platitude. Ce qu'elle savait de lui ne fut plus que le canevas d'un roman magnifique, dont elle admira de confiance les péripéties inconnues, les couleurs violentes et rares, le dénouement tragique. Et bientôt, quoique jalouse de l'héroïne inconnue du drame, elle s'introduisit elle-même dans cette fiction poétique, pour le rôle de la consolatrice attendue, de la sœur aux mains pleines de dictames, de l'amie entrevue en des rêves. Elle souhaita l'explication nécessaire, — la confession qui laverait la faute, la joie suprême de relever le pénitent, de guérir le blessé. Plusieurs fois, elle eut sur les lèvres des paroles pour en hâter l'heure: mille craintes confuses les arrêtaient dans sa gorge. Pourtant, elle sentait bien que Julien ne parlerait pas le premier de ces choses, — l'effort étant trop grand pour lui; — et ni l'un ni l'autre n'eussent consenti à les effacer dans l'oubli. Elles étaient là, toujours. Elles les enveloppaient de leurs ombres; d'où jaillirait la lumière pour les dissiper? Et les jours s'enfuyaient du vol rapide qu'ont les jours heureux.

Un soir, ils se trouvaient seuls sur cette espèce de promontoire rocheux où ils aimaient à voir mourir la lumière. Le soleil éteint, les glaciers épandus dans l'espace se couvraient de leurs teintes livides. La nuit montait du fond des vallées, gagnait les sommets, remplissait le ciel vide d'étoiles. Un silence divin les enveloppait, plus harmonieux que les plus belles musiques, ouatant la mousse sous leurs pieds, un silence dont ils percevaient les attouchemens invisibles, qui remplissait leurs cœurs d'une tendresse débordante et pourtant inexprimable, dont la douce force irrésistible les inclinait l'un vers l'autre, un silence qui les emportait comme un fleuve très lent emporte deux plumes de cygne, et qu'ils

eussent voulu aussi éternel que le ciel obscur leur semblait infini. Longtemps, ils en savourèrent le mystère mélancolique à force de douceur. Puis des souffles froids firent frissonner Madeleine. Le charme était rompu, l'heure passée : il fallut prendre le chemin du retour, mais nulle parole banale ne pouvait plus tomber entre eux.

Ils descendirent de leurs rochers, ils se trouvèrent dans les prés. Madeleine posa la main sur le bras de Sterny, et dit :

— Je sais depuis longtemps que vous avez eu un grand malheur dans votre vie.

Il balbutia :

— Ah ! vous savez...

— Je sais.

Elle attendait la confession que l'aveu suivrait bientôt. Mais il continuait à marcher d'un pas ralenti, sans rien dire, la tête basse. Elle eut peur de l'avoir froissé, plus peur de l'avoir affligé ; pourtant, elle sentait qu'aucune volonté ne pouvait rappeler la parole prononcée, et qu'après cette parole, d'autres devaient venir, pour faire éclater la lumière. Il le sentait comme elle, et ne pouvait rien dire. Et comme il tâchait de parler par un regard d'angoisse qui brilla dans la nuit, elle reprit, la voix tremblante, enfermant dans une courte phrase le sens complet de toutes ses pensées, de toutes ses rêveries, — le dernier mot de son roman :

— Comme vous avez dû l'aimer !

Sterny comprit aussitôt qu'avoir aimé, c'était son excuse, son pardon. Il eut l'intuition que leur avenir entier dépendait de sa réponse, la tentation de confirmer d'un mot, — peut-être que le silence aurait suffi, — cette explication de sa misérable aventure, qui l'absolvait en le grandissant. Mais il sentit en même temps quelle serait l'infamie de ce mensonge, de quel poids il pèserait sur leur vie, la tache qu'il mettrait à leur bonheur, le mépris définitif où il le jetterait de lui-même.

Il détourna les yeux, et dit :

— Mais non, je ne l'ai pas aimée !

Madeleine retira la main si doucement posée sur le bras de Julien. A ce geste d'éloignement, il comprit que sa douloureuse franchise venait de déchirer un voile, qu'un poème s'effondrait, qu'une méfiance nouvelle entrait dans l'âme de la jeune fille, il devina ou pressentit les idées qui galopaient à travers l'espace qu'ouvrait en elle la fuite de son roman : « On peut donc vivre sans amour les drames les plus violens de l'amour ! On peut, sans cette suprême excuse, courir au-devant de la honte et de la mort ! » Et c'était là son secret, la honteuse blessure qu'elle rêvait de

panser et de guérir! Ah! pourquoi donc l'avait-elle imprudemment découverte dans sa hideur d'ulcère empoisonné! Pourtant, toute pitié n'était pas morte en elle: la révélation qui mettait sous ses yeux le mal en pleine lumière, l'éclairait aussi, plus faiblement, sur l'excuse qu'il a d'être universel et fatal, comme la laideur, la douleur et la vie. Et puis, il souffrait, l'ami de tout à l'heure auprès duquel elle venait de parcourir l'infini; et sa souffrance était sincère, faite de honte, de remords, de regrets, de désir. Il cheminait à côté d'elle comme ployé sous le poids d'un monde, d'un monde très lourd de vices et d'iniquités. Aussi, son cœur de femme tremblait-il de le sentir si proche et si douloureux: si elle s'éloignait, c'est qu'une force secrète la tenait à distance; si elle se taisait, c'est que la même force l'obligeait à se taire. Mais lui, pourquoi, pourquoi ne disait-il rien?

Des lumières apparaissaient aux petites fenêtres des premiers chalets du village: de faibles lumières, falotes, qui veillaient à peine, comme une lueur d'espoir au fond d'un cœur désolé. Julien murmura,

— Vous ne pouvez pas comprendre.

Madeleine répondit:

— C'est vrai, je ne peux pas.

Ce fut tout. Devant l'hôtel, ils se séparèrent sans rien dire, elle montant dans sa chambre, lui s'arrêtant sur la place où stationnaient encore quelques ombres attardées.

Ce fut là que plus tard, quand les derniers étrangers furent rentrés dans l'hôtel dont les fenêtres s'éteignaient une à une, Volland, qui avait rejoint Sterny, écouta le triste récit de cette soirée. Un instinct mélancolique les avait poussés sur le « banc des vieux ». Arrivé au terme de sa confidence, Julien dit:

— Maintenant, c'est fini, je n'ai plus d'espoir. J'ai fait ma dernière banqueroute.

Volland l'avait écouté avec une bienfaisante sympathie. Il tâcha de le consoler:

— Vous vous désespérez pour une impression qui passera. Je suis sûr que vous êtes aimé: donc elle vous reviendra.

Mais Julien ne voulait rien entendre:

— Non, non, disait-il, je partirai demain. Et cette fois, je ne reviendrai plus. C'était un joli rêve: j'en suis éveillé. Adieu, Vallanches et l'espoir d'une nouvelle vie!

— Sachez attendre. Ayez un peu de patience. Il en faut pour acheter son bonheur. Trop heureux encore quand on peut l'acquérir à ce prix, et qu'on l'a devant soi!

Souvent, les paroles de Volland trahissaient ainsi l'arrière-

goût amer d'une vie déçue. Jamais il n'en parlait, — mais sûrement il avait aussi son passé : plus lointain, effacé par les années, brouillé comme un paysage éloigné sous un ciel gris, — toujours là, pourtant. Sans doute, c'était ce passé qui donnait le ton à son âme stoïque et fière, y faisait courir les douloureux frissons du souvenir, la dressait au-dessus de la destinée. Peut-être aussi, était-ce encore ce passé qui, après avoir trompé les espoirs de son cœur romanesque, le rejetait tout éperdu vers la montagne. Le fait est qu'elle remplissait sa vie, qu'il l'aimait violemment, avec les sourdes colères, les dépits, les retours, les extases, les malédictions d'une passion invincible. Elle le torturait, d'ailleurs, comme une amante capricieuse, en le forçant à de continuelles victoires sur lui-même : car il souffrait du vertige qu'il ne dominait qu'à force d'entraînement et d'énergie, — et pas toujours. Que de fois il était revenu, la mort dans l'âme, d'une ascension que sa faiblesse l'avait empêché de pousser jusqu'au terme ! Quelle joie en revanche, quand il triomphait ! Avec quelle ardeur fiévreuse, avec quelle ferveur presque sensuelle, il désirait ces joies, et de les renouveler sans cesse ! Or, ce soir même où il écoutait avec une bienveillance si sympathique les confidences de Sterny, il mûrissait un grand projet pour le lendemain : « faire » la Tour-aux-Fées par Solnoir, directement, par la muraille presque perpendiculaire du Grand-Revers ; et ses arrangemens étaient pris.

Mais le lendemain, il trouva Sterny si accablé, qu'il lui offrit de renoncer à sa course pour lui tenir compagnie. Julien remercia, mais n'accepta pas : il avait passé sa nuit à faire ses malles, il voulait partir. Après avoir en vain repris ses bons argumens de la veille, Volland cessa d'insister. Toutefois, il voulut l'accompagner jusqu'à Servièze, — une telle promenade du matin ne pouvant nuire à sa course ; et en le quittant, il lui dit ces mots, — que Julien ne devait point oublier :

— Vous avez manqué le bonheur, mon ami ! Rappelez-vous que vous le retrouverez ici !

Rentré pour le déjeuner, Volland remarqua que Madeleine ne venait pas à table. Élise Allet, quand il s'informa de la jeune fille, répondit qu'elle avait la migraine. En sorte que ce fut en rêvant aux singuliers tours de la vie, à ses caprices qui rapprochent et disjoignent les cœurs faits pour s'entendre et si souvent séparés à jamais, qu'il se mit en route vers la fin de l'après-midi. Maurice Combe et César Cascatey l'accompagnaient, avec leurs cordes et leurs *piolets*. Il n'avait parlé de son projet à personne ; mais Peney rencontra la petite caravane au sortir du village, et bien que les

alpinistes soient toujours fort discrets, il ne put s'empêcher de leur dire, en regardant leur attirail :

— Oh! oh! c'est du sérieux, aujourd'hui!

Volland répondit :

— Je l'espère.

— Tâchez de ne pas vous casser le cou!

— On tâchera.

Les deux guides échangèrent un regard de confiance : avec celui-là, on pouvait risquer n'importe quoi, sans courir d'autres dangers que ces dangers objectifs auxquels il ne faut jamais penser : avalanches, chutes de pierres, ouragans de neige. Aucun alpiniste ne savait mieux tout son art, aucun n'était plus absolument maître de soi, prudent, raisonnable, d'un sang-froid merveilleux dans les momens difficiles, sachant aussi se résigner quand il fallait rebrousser chemin, trop sage pour s'obstiner contre la chance. Jamais d'ailleurs ses compagnons habituels n'eussent soupçonné ce que lui coûtaient les sacrifices qu'il accomplissait aux menaces du temps ou à la faiblesse dont il souffrait : car il était de ces passionnés qui ne font jamais de folie et restent toujours maîtres des émotions que leur visage ne trahit pas.

— Bonne chance! leur dit Peney.

— Merci!

De leur grand pas égal, ils gravirent le sentier qui s'élève le long des pentes vertes, au-dessus des hêtres, pour disparaître bientôt sous les sapins et les mélèzes. A de longs intervalles, ils échangeaient quelques paroles, qui tombaient dans le silence dont la montagne les enveloppait. Les pointes de leurs *piolets* cliquetaient sur les pierres du chemin. De place en place, de larges échancrures à travers la forêt découvraient des pans de la vallée, ou encadraient des montagnes : la pyramide boisée du mont Catogne, le dôme éblouissant du Grand-Combin, le cône tronqué de la Pierre-à-Voir. Comme ils approchaient des mayens de Belle, ils aperçurent un gamin qui ramassait du bois mort. César lui jeta, en patois, une petite phrase, car les montagnards ne se rencontrent guère dans les solitudes sans se saluer ainsi par quelques paroles.

Un peu plus loin, le troupeau des chèvres qui redescendaient au village leur barra le chemin : elles marchaient à petits pas, serrées les unes contre les autres, derrière un bouc noir, majestueux et puant. Ce ne fut pas sans effort que les trois alpinistes réussirent à percer leur troupe bêlante et clochettante. Le chevrier, son chapeau chargé de fleurs d'automne, leur cria bon voyage.

Le bruit des clochettes s'éloigna.

Ils arrivèrent dans le vallon, qui étend sous les pierriers du scex de Belle, autour des mayens disséminés le long de l'Épendes, ses épais regains d'un vert d'émeraude. Les mayens, inoccupés jusqu'à l'automne, étaient vides et silencieux.

— Les vaches vont redescendre la semaine prochaine, dit Maurice.

— Déjà? fit Volland.

— Au 15 septembre, comme toujours.

Ils gravirent le dur sentier pierreux dont la pente s'adoucit plus haut, s'arrêtèrent pour boire un coup à l'endroit où l'Épendes, après s'être perdue sous le sol, semble jaillir du rocher, et arrivèrent en vue de Solnoir à l'heure où la nuit tombe. Volland regarda sa montre, et dit :

— Nous avons bien marché.

— C'est vrai, répondit Maurice.

Plus près des chalets, pendant que les dernières lueurs du couchant s'éteignaient sur l'arête de la Dent-Grise, Volland s'arrêta pour examiner la paroi formidable de la Tour-aux-Fées, le « Grand-Revers », dont il allait tenter la conquête. Qu'est-ce donc qui l'attirait ainsi vers cette montagne dont son œil fouillait les couloirs noyés d'ombre, les replats où il se cramponnerait demain, le puissant glacier qui la cuirassait de ses reflets de fer? Non pas, certes, sa seule beauté : sa sauvagerie, plutôt, son orgueil d'être inexpugnable, la hardiesse de l'entreprise, la griserie du danger, et puis, qui sait? un de ces signes muets de la destinée qui nous poussent où il faut que nous allions. Ses regards se brisaient contre les parois impénétrables dont l'obscurité bientôt effaça les saillies, qui ne furent plus qu'une masse uniforme presque noire, un corps énorme obstruant l'espace. Alors, Volland rejoignit ses deux guides, qui l'avaient précédé dans le chalet.

Une chandelle dans une lanterne éclairait l'intérieur de la « chavanne » : le tablat mobile attenant au mur, les ustensiles appendus aux parois, l'échelle qui monte à la soupente, la porte du cellier. Le fruitier, dont la besogne approchait de sa fin, plongeait ses bras nus dans la chaudière où cuisait le fromage. Trois pâtres mangeaient dans des écuelles de bois leur pâtée de pain noir et de *serret*, en devisant lentement avec les guides. On distinguait à peine, sous leurs chapeaux informes, leurs barbes et leurs traits; leurs gestes graves, presque solennels, ennoblissaient la misère de la hutte. Ils ne regardèrent pas même Volland, ils ne répondirent à son salut qu'en touchant le bord de leur chapeau. Ce n'est pas un des moindres charmes de ces hau-

teurs que d'y être dénoué des liens de la sociabilité; les rudes hommes qu'on y trouve vous donnent une place devant leur feu, un coin pour s'étendre dans leur foin, mais vous n'entendez guère le son de leur voix. Volland les connaissait assez pour se dispenser des phrases vaines que d'autres croient devoir prononcer. Après avoir mangé un morceau sur le pouce, il tira sa pipe de sa poche, demanda d'un geste du tabac à César, et, tout en tirant de larges bouffées de fumée, il s'abandonna à de confuses rêveries. Un instant, l'image de Sterny passant devant ses yeux, il songea aux ruines où peut refleurir l'amour, à l'éternel renouveau des cœurs, à l'oubli bienfaisant qui s'étend sur nos peines. De là, il glissa sur la pente de ses propres souvenirs : alors, bien que les années leur eussent enlevé toute amertume, il se sentit comme envahi par une profonde tristesse toute chargée d'inutiles regrets. Puis, sa rêverie devint plus vague encore, broyant les confuses idées de la vie et de la mort.

Bientôt tous gagnèrent les *raccards* où ils allaient dormir.

Ce fut Volland qui s'éveilla le premier, avant le jour. Il appela ses compagnons : tous trois s'étirèrent dans le foin, tâtonnèrent pour trouver leurs chaussures, et furent bientôt debout, devant le chalet. La faible lueur grise du crépuscule du matin s'étendait sur la vaste plaine; les silhouettes noires des pâtres, qui allaient traire, glissaient dans l'obscurité, leurs escabeaux attachés au derrière. Le *pâto* descendit de sa soupente. Il faisait un froid vif et piquant. Maurice Combe alluma du feu, pour préparer le café, tandis que les deux autres se dirigeaient vers le torrent, « acheter pour un sou d'eau », pour une toilette sommaire.

Ces préparatifs prirent peu de temps. Puis, les touristes déjeunèrent à la hâte, debout, leur écuelle posée sur le tablat à pivot.

— Nous aurons une belle journée, dit César.

Après un silence, Volland répondit :

— Il ne faut pas nous attarder!

Maurice avalait sa dernière bouchée :

— En route! fit-il.

Ils saluèrent le *pâto*, qui, debout devant le chalet, les suivit un instant des yeux. Leurs pieds enfonçaient dans le sol marécageux du pâturage, en secouant la rosée des hautes herbes. En peu de minutes, ils se trouvèrent au pied de la Tour-aux-Fées, qu'ils avaient résolu d'attaquer par la droite, à son point de jonction avec la Dent-Grise ; et ils commencèrent à grimper.

Ce fut d'abord, entre deux névés, un long éboulis en pente raide, fatigant, car le sable et les cailloux roulaient sous les pas,

mais qui ne présentait aucune difficulté. Il leur fallut plus d'une heure pour le gravir. Volland, dont le souffle était court, s'arrêtait de temps en temps pour reprendre haleine : il se sentait un peu las, un peu faible; mais c'est une impression fréquente au début des courses, dans l'air trop frais, après un sommeil trop bref, et il n'eut garde de la trahir. Ses deux compagnons avançaient comme d'habitude, attentifs, silencieux et lents, instinctivement ménagers de leurs forces. Arrivés au haut du pierrier, ils s'arrêtèrent, hésitant entre deux couloirs qui inclinaient vers la gauche, et devaient aboutir à un replat d'où l'on pourrait gagner le glacier transversal :

— Je crois qu'il faut prendre celui-là, dit César, après avoir examiné de son regard perçant les saillies des deux couloirs.

Il désignait celui qui semblait le plus rapide. Il ajouta, pour justifier son choix :

— L'autre a une mauvaise « plaque ».

Du doigt, il montrait un rocher lisse, pareil à une grande ardoise, qui interrompait le couloir, sans une « prise ». Les autres acquiescèrent. Maurice dit :

— On va s'attacher.

— Pas encore, dit Volland.

— Ça serait peut-être plus prudent.

— Il n'y a aucun danger.

Avec un touriste novice, le vieux guide aurait imposé sa sage volonté; mais il n'insista pas : M. Volland, dans son idée, était de ceux auxquels on n'apprend rien; s'il ne voulait pas de corde, c'est que pour sûr on pouvait s'en passer. Ils se mirent donc à grimper, l'un devant l'autre, lentement, en tâtant des pieds et des mains les saillies où ils s'accrochaient.

— La roche est bonne, dit Maurice.

Volland ajouta :

— Meilleure qu'on n'aurait cru.

En ce moment même, comme pour leur donner un démenti, cinq ou six grosses pierres bondirent au-dessus de leurs têtes, tandis que des débris et du sable pleuvaient un instant sur eux.

— Diable! fit César.

Ils s'arrêtèrent. Avec un bruit sourd, la petite avalanche roula plus bas, en éveillant des échos prolongés; puis le silence se rétablit, — un silence profond où montait, à peine perceptible, le bruit éloigné des « sonnailles » des vaches qui pâturaient loin au-dessous d'eux, de l'autre côté des chalets de Solnoir.

— Continuons! dit Volland.

Ils reprirent leur grimpée, plus lentement encore, en évitant

autant que possible d'ébranler la roche qui les portait. Comme ils l'avaient calculé, le couloir aboutissait à un replat, fort étroit d'ailleurs, où ils s'arrêtèrent.

— Jusqu'à présent, ça n'est pas bien terrible! dit Volland, qui s'essuyait le front.

— Il faudra voir ! répondit Maurice en regardant vers le sommet.

En ce moment, le soleil pointait à l'horizon, qu'il emplissait d'une grande nappe de lumière pâle, tandis que des lueurs blondes se jouaient sur l'arête de la Dent-Grise. Le pâturage, comme enfoncé dans sa ceinture de pentes et de contreforts, demeurait noyé d'ombre, ouaté d'une mince couche de buée, piqué de petites taches noires qu'y faisaient les bestiaux. Derrière, à mesure que les brumes du matin s'entr'ouvraient sous des coups d'air ou se dissipaient dans la lumière, apparaissaient les montagnes lointaines : déjà, les cimes du Haut-Valais sortaient des nuages, l'on pouvait distinguer la grande paroi désolée du Pleureur, le dôme paisible du Grand-Combin, et plus loin, à demi cachés encore, des fragmens de sommets rocheux, des morceaux vaporeux de glaciers. Bien qu'on se fût à peine élevé de 400 mètres, on avait déjà une de ces vues panoramiques, si fréquentes dans les Alpes, qui semblent étaler aux yeux le mystère dévoilé de la montagne. Les trois grimpeurs ne s'attardèrent point au spectacle, quelque magnifique qu'il leur parût. Volland, assoupli par la gymnastique de la montée, se sentait plus léger, plus fort; les pentes raides qu'il dominait ne l'incommodaient pas outre mesure; et puis, il éprouvait ce plaisir de voir ses prévisions justifiées, puisque, jusqu'à ce moment, les difficultés de leur entreprise étaient plutôt moindres qu'il ne l'avait supposé. Ils gagnèrent sans aucune peine le glacier, — ce glacier qui, d'en bas, semble accroché aux flancs de la montagne, prêt à crouler, et qu'il leur fallait traverser en longueur, pour rejoindre l'épaulement qu'ils visaient.

— Cette fois, dit Maurice en arrivant à la rimaye, il faut nous corder.

Ils s'attachèrent aux distances voulues.

La pente devint tout à coup extrêmement rapide : lisse, striée, crevassée en plusieurs endroits, poudrée de place en place par la poussière noirâtre que laissent après elles les chutes de pierres, la glace descendait, puis s'arrêtait net, comme coupée au couteau, droit au-dessus de la paroi verticale qui surplombe Solnoir. César, qui tenait la tête, taillait des pas avec son *piolet*, et la glace était si dure qu'elle rejaillissait en esquilles de cristal; les deux

autres posaient lentement leurs pieds sur la marche ainsi préparée, juste suffisante à leur assurer l'équilibre. En se prolongeant, cet exercice est singulièrement énervant : Volland se sentait repris par un vertige d'autant plus pénible qu'il avait la pente à sa gauche. Il le combattait à force d'énergie, en évitant de regarder dans le vide; mais, par momens, il sentait fléchir ses genoux, tandis qu'un indicible malaise lui serrait la poitrine, et qu'une force cruelle, irrésistible l'obligeait à plonger ses regards dans l'espace béant. Ils allaient ainsi, presque suspendus à la surface glissante sur laquelle il fallait conquérir chaque pas. Leur vie à tous les trois dépendait de leur vigueur et de leur sang-froid; car à la moindre glissade, ils filaient vers l'abîme, malgré l'illusoire précaution de la corde qui ne servait qu'à les unir dans le péril. Mais ils se connaissaient : ils savaient de façon certaine qu'*ils ne glisseraient pas*. Ce danger-là, ils le bravaient avec une tranquille confiance : peu à peu, Volland lui-même triomphait de sa faiblesse, retrouvait la sûreté de son pied, son souffle, sa force. Par momens, les pentes s'adoucissaient : ils faisaient alors quelques pas sans le secours de leur piolet; puis il fallait recommencer. Cela dura près de trois heures, sans qu'ils trouvassent un endroit où ils auraient pu s'arrêter : trois heures d'attention toujours tendue, de mouvemens calculés, d'efforts de tous les muscles, de danger toujours présent. Enfin, ils arrivèrent au terme, franchirent la rimaye : ayant longé la montagne dans toute sa longueur, ils se trouvaient maintenant perchés sur un replat de sa paroi la plus verticale, entre la ceinture du glacier et la paroi nouvelle qui le surplombe.

— On ne peut pas s'arrêter là, à cause des pierres, dit César.

Maurice répondit :

— Il faudrait pourtant bien se reposer un peu!

En inspectant l'étroit espace où ils pouvaient se mouvoir, ils découvrirent une sorte de grotte. Ils y étaient à peine blottis, qu'un grondement sourd, arrivant des hauteurs, leur annonça une nouvelle décharge de la montagne. Quelques cailloux bondirent au-dessus d'eux, puis toute une avalanche : les plus gros blocs tombaient en immenses paraboles, avec des détonations d'artillerie de siège, tandis que les pierres plus petites roulaient plus près, parmi des crépitemens plus aigus, en s'enveloppant de poussière. L'avalanche s'abattit sur le glacier, fila le long de sa pente avec une rapidité folle, disparut parmi des grondemens de tonnerre qui s'éloigne. Les trois grimpeurs, restés muets pendant cette razzia qui, quelques minutes plus tôt, les eût emportés, se regardèrent; Maurice dit :

— J'espère qu'*elle* a bien fini, à présent!

Son front se ridait d'un pli soucieux. Sans s'attarder davantage à cette idée inquiétante, il reprit :

— Si on cassait une croûte, hein?

— Avec plaisir, répondit Volland.

Le guide tira de son sac un pain, du saucisson, une bouteille de vin blanc, qu'ils se partagèrent.

Un espace immense s'ouvrait maintenant devant eux : un amoncellement de montagnes massives ou capricieuses, des glaciers étendus dans la lumière, des vallées où traînaient encore des raies d'ombre. Volland, dont l'œil exercé reconnaissait toutes les cimes, saluait celles qui lui rappelaient de chers souvenirs ou de fortes émotions : là-bas, au-dessus du glacier de Fürggen, une avalanche pareille à celle de tout à l'heure avait déjà passé au-dessus de sa tête; plus haut, dans quelle gymnastique vertigineuse il avait gravi la paroi des Rochers-Rouges du Cervin, — et il entendait encore le *iouhé* triomphant de son guide, Peter Knubel, « l'homme du Cervin », après ce dernier et vaillant effort. Quelles émotions, sur les corniches poudrées de neige du versant sud du Weisshorn, au-dessus du précipice qui domine de 1 200 mètres le glacier du Hohlicht! Quelle déception quand, à vingt minutes du sommet du Rothhorn, la lâcheté d'un porteur l'avait obligé à battre en retraite, sans achever l'ascension! Oui, ces grandes cimes, il les adorait, il avait fait de leur commerce le but et la joie de sa vie, il ne cesserait jamais de les aimer et de les prendre, il ne craignait point la mort qu'elles recèlent dans leurs linceuls de glace.

— Eh bien, dit César, si nous nous mettions en route?

— Allons!

Le guide examina les rochers dressés au-dessus d'eux, et dit :

— C'est maintenant que ça va chauffer!

En effet, il s'agissait de gravir une succession de « cheminées » perpendiculaires, dont nul indice ne leur révélait la nature : en sorte que, pour choisir les plus accessibles, il leur fallait se fier à leur instinct. Telle pouvait être brusquement coupée, manquer des saillies indispensables, aboutir à un passage tout à fait infranchissable. Ce fut donc une véritable bataille qu'ils engagèrent là : repoussés quelquefois, ils se repliaient, se recueillaient, recommençaient l'attaque; après avoir dangereusement conquis quelques mètres, il leur fallait les rendre, redescendre à travers un autre péril pour prendre une autre direction. Suivant les exigences du rocher, ils attachaient ou dénouaient les cordes, ou

faisaient la courte échelle, le dos solide de Maurice leur prêtant son appui. La montagne avait cessé ses décharges : elle ne se défendait plus que par sa formidable inertie. Un silence infini les entourait, que rompait seul le halètement de leurs poitrines, ou les rares paroles qu'ils se jetaient l'un à l'autre :

— Par ici, je crois...

— Non... La roche est mauvaise... Par là, plutôt!

Les « cheminées » se succédaient, plus raides à mesure qu'on s'élevait davantage; mais toute cause de vertige ayant disparu, Volland se jouait dans cette vigoureuse gymnastique, qui n'exigeait aucun effort qu'il ne pût fournir. Il se sentait libre et gai, maintenant, — de cette gaieté qu'il connaissait bien, qui ne manquait jamais de s'épanouir en lui, dans les hauteurs, aux approches de la victoire finale. Tout à coup, il poussa un cri de joie :

— Hop là! nous y sommes!

La dernière cheminée les avait comme jetés sur l'arête, assez large à cette place pour qu'ils pussent s'asseoir.

— Cré mâtin, fit Maurice en se frottant les genoux, ses genoux de cinquante-cinq ans qui commençaient à se rouiller un peu.

Maintenant, d'autres montagnes surgissaient : celles qu'avait jusqu'alors cachées la paroi même qu'ils gravissaient, et d'autres encore, qui semblaient monter à l'horizon. Proches ou lointaines, nettement profilées, en tons durs, aux premiers plans, ou estompées en lignes bleuâtres sur le bleu du ciel, elles les entouraient de tous les côtés, pareilles aux vagues figées d'une mer furieuse : les unes, en troupeaux, descendaient en tranches énormes et bondissantes entre les vallées; les plus hautes, dédaigneusement isolées, semblaient se menacer à distance, par-dessus les moutonnemens de l'espace; fines comme des découpures de cathédrales ou régulières comme des pyramides, elles s'accroupissaient en des poses de monstres au repos, s'estompaient avec des sveltesses de colonnades, se tordaient comme des troncs que travaille la sève, se tassaient comme des citadelles écroulées. Aux Alpes du Valais, s'ajoutaient les Alpes de l'Oberland, dont la ligne tourmentée fermait l'horizon; plus près, par delà le Florent, les aiguilles des massifs du Trient et d'Orny surgissaient de leurs déserts de glace; puis l'Aiguille-Verte allongeait son arête énorme et circulaire, aussi grandiose que l'entassement voisin du Mont-Blanc; plus près encore, une autre arête, celle du Cheval-Blanc, allait rejoindre le sommet du Buet, morne, désolée, avec des coulées de roches noires parmi ses neiges.

Et puis, partout, c'étaient encore d'autres montagnes, des

montagnes toujours, les Alpes, toutes les Alpes, telles qu'un caprice de la nature les a faites de pierre et de glace pour écraser un morceau de la terre sous leur poids magnifique.

Volland contemplait ce spectacle toujours changeant et toujours le même, qu'il avait vu déroulé au pied de tant de cimes. Pour en varier l'aspect, il fit quelques pas sur l'arête, s'éloignant ainsi de ses compagnons. La victoire l'exaltait. La fièvre de la marche battait dans ses veines. Il ne sentait plus aucun vertige, aucune fatigue. Il plongeait ses regards dans le vide, il les emplissait d'espace, de lumière, d'air frissonnant, de lignes superbes, de couleurs merveilleuses. Il buvait la blancheur étincelante des glaciers, le vert des pentes et des vallées, le bleu du ciel. Il ne pensait plus : sa pensée aspirait l'espace. Son âme s'ouvrait pour accueillir, comme en des reflets condensés, toute la beauté des choses : elle s'élargissait comme si elle eût embrassé l'infini ; elle se fondait, elle se dissipait, dégagée de ses liens, délivrée de ses attaches, n'étant plus qu'un atome imperceptible de cet ensemble qu'elle suffisait pourtant à réfléchir avec ses plus légers détails et dans toute son immensité. Il vécut un de ces instans dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel ; un de ces instans où la conscience s'évanouit délicieusement dans les choses et se pâme sous la caresse du néant ; un de ces instans où l'on ne sent plus peser sur soi ni le poids fatigant de l'être, ni l'effrayante menace de la mort. Et comme il était là, debout au bord de l'arête, la roche friable céda tout à coup sous ses pieds. Il ne poussa pas un cri. Ses deux compagnons, dont les cheveux se dressèrent d'effroi, virent seulement son grand corps tomber en tournant sur lui-même le long de la paroi qu'ils surplombaient, filer sur la surface du glacier qu'ils venaient de traverser, disparaître, parmi des cailloux que sa chute entraînait, dans le gouffre ouvert sur Solnoir. La catastrophe ne dura pas un quart de minute : la montagne avait d'un seul coup dévoré sa proie, et rentrait dans son silence tranquille et souriant.

ÉDOUARD ROD.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

ÉVOLUTION MONÉTAIRE

I

Dans un récent article (1), nous avons exposé les diverses phases de la lutte qui se poursuit aux États-Unis entre les défenseurs de la monnaie saine, monométallistes or ou plus simplement partisans du *statu quo*, d'une part, et les *argentistes* de l'autre. Ces derniers se disent bimétallistes et se bornent à demander l'admission de l'argent aux hôtels des monnaies américains concurremment avec l'or, dans le rapport de seize à un : ils voudraient que seize kilogrammes d'argent fussent désormais transformés en autant de dollars qu'un kilogramme d'or. Mais la valeur comparative de ces deux métaux, sur les marchés du monde, est en ce moment de trente à un; un kilogramme d'or achète trente kilogrammes d'argent. Le premier résultat d'une semblable législation serait d'attirer à New-York tout l'argent de la terre, qui viendrait s'y échanger contre de l'or, et d'établir dans le pays, non pas le bimétallisme, mais le mono-métallisme argent. En effet le pouvoir d'achat de l'or aux États-Unis ne serait plus que seize fois celui de l'argent, alors qu'il l'est trente fois dans les pays à étalon d'or. C'est donc vers ces derniers qu'il refluerait aussitôt.

Ce simple énoncé suffit à faire comprendre la portée de la révolution qui menaçait la grande république d'outre-mer si nos prédictions d'août ne s'étaient vérifiées et que Mac-Kinley n'eût

(1) *A la veille d'une élection présidentielle. Revue* du 15 août.

pas remporté la victoire. Néanmoins, en admettant même que Bryan, le candidat de l'argent, fût devenu président des États-Unis, il n'en serait résulté qu'une loi de libre frappe eût été votée immédiatement par le Congrès. Tout d'abord l'élu du 3 novembre, ou plutôt le candidat dont la nomination est aujourd'hui certaine d'après le choix des électeurs présidentiels que le suffrage universel a désignés à cette date, n'entre en fonctions que le 4 mars prochain. Alors que le Sénat, avant le renouvellement du tiers de cet automne, était plutôt favorable à l'argent, les deux tiers de la Chambre actuelle des représentans lui sont hostiles, et les dernières élections partielles n'ont fait qu'accentuer ces dispositions. En tout cas, la session régulière de la nouvelle Chambre n'a lieu qu'à la fin de 1897, et ce n'est qu'en des circonstances graves que le président de la République userait de son droit pour la convoquer à une date plus rapprochée. Même dans cette dernière hypothèse, c'est au plus tôt vers l'été de 1897 que les législateurs américains auraient pu procéder à leur œuvre et modifier les bases du système monétaire.

Il convient cependant, bien que cette éventualité soit désormais écartée, d'examiner ce qu'aurait pu être au juste cette législation argentiste, et quelles en eussent été les conséquences pour l'Amérique et le reste du monde civilisé. Ce pays occupe matériellement et économiquement une place trop vaste sur notre globe, pour que rien de ce qui s'y passe doive nous laisser indifférens. Son agriculture, son commerce et son industrie exercent une telle influence sur les marchés européens et asiatiques, que le contre-coup d'un événement comme celui dont il a fallu un instant admettre la possibilité eût dérouté peut-être les calculs des économistes les plus avisés. Il ne sera pas inutile à cette occasion d'essayer de remonter à la source de l'idée monétaire, de préciser l'importance du rôle des métaux précieux dans la marche de l'humanité, et de ramener à sa juste mesure leur valeur, que l'opinion des hommes a toujours eu une tendance manifeste à exagérer.

Il n'est pas nécessaire de nous étendre sur la puissance productive de la fédération américaine, qu'un de nos collègues de la Société d'économie politique appelait l'autre jour, non sans quelque dédain, « une vaste entreprise de colonisation. » Elle est beaucoup plus que cela : une nation puissante, qui se retrouverait bien vite unie en face de la première menace venue de l'extérieur, malgré l'apparente violence des luttes politiques intestines, malgré les injures que les adversaires de l'Est et de l'Ouest s'adressent à la face du monde, malgré la dislocation actuelle des anciens partis démocrate et républicain, dont l'équilibre semblait aussi

nécessaire à la bonne marche des affaires que celui des whigs et des tories au parlement anglais. Il est exact de dire, comme Talleyrand le remarquait déjà à la fin du XVIIIe siècle dans son rapport à l'Académie, que les États-Unis se composent de plusieurs tranches de civilisation : de même que, dans la formation géologique du globe, les couches de terrain se stratifient les unes au-dessus des autres, de même les États occidentaux de l'Union, venus plus tard au monde, représentent, à mesure qu'on avance vers les Montagnes Rocheuses, des organisations plus jeunes qui se superposent successivement. A la base du pays se trouvent les communautés de l'Est, qui ne datent pas de la déclaration d'Indépendance, mais qui furent déjà constituées au XVIIe siècle par d'excellens élémens venus d'Europe et forment encore aujourd'hui l'assise la plus solide de la confédération. Si un antagonisme parfois violent met aux prises ces élémens disparates, il ne s'en est pas moins formé un lien solide entre eux : la conscience de la grandeur nationale a développé leur patriotisme, et l'exalte même dans certaines circonstances. Il faut d'ailleurs pardonner aux Américains le superlatif qu'ils emploient si volontiers en parlant de leur pays. Sans même tenir compte de la rapidité avec laquelle le grand œuvre humain s'accomplit chez eux, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les créations de l'homme y atteignent, en bien des cas, des proportions qui justifient les épithètes admiratives. Il semble qu'elles aient été taillées à la mesure de ces lacs qui sont de véritables mers intérieures, et autour desquels se développe avec le plus d'intensité la vie industrielle et commerciale du pays.

La nature a été prodigue pour ce continent. Les chutes du Niagara surpassent celles que nous connaissons dans le reste du monde; les richesses minières de toute sorte y sont incalculables. Après la découverte des gisemens aurifères du Transvaal, les États-Unis sont encore au premier rang parmi les producteurs d'or; ils en fourniront près de 250 millions de francs dans l'année 1896. Leur extraction d'argent, quoique la baisse du métal ait forcé nombre de mines à suspendre leur exploitation, est encore la plus considérable de toutes. Une seule de leurs mines de cuivre, l'Anaconda, en produit 60 000 tonnes par an, c'est-à-dire le cinquième de la consommation de l'univers, et l'ensemble de la production cuprifère américaine en représente à peu près la moitié. Les couches de charbon y abondent au point que beaucoup d'entre elles ne sont pas exploitées, soit parce que le combustible y est de qualité inférieure, soit parce que l'éloignement des voies de communication ou des centres industriels ne permet pas une concurrence fructueuse avec d'autres gisemens mieux situés. Nulle

part, sauf peut-être en Russie, le pétrole ne se rencontre en pareille abondance. Dès 1890 les États-Unis produisaient 9 millions de tonnes de fer et 140 millions de tonnes de charbon, c'est-à-dire plus de fer et presque autant de charbon que la Grande-Bretagne. Durant les dix dernières années, ils ont exporté en moyenne plus du septième de leurs récoltes. Pendant la même période, ils ont expédié à l'Angleterre et ses colonies, à la France, à l'Allemagne, à la Hollande et à la Belgique des matières premières et autres marchandises pour près de 13 milliards de francs de plus qu'ils n'ont importé de ces mêmes pays (1). Et cependant un tiers à peine est exploité des neuf cent millions d'hectares que comprend le territoire des États-Unis.

Leur réseau de chemins de fer est d'environ 300 000 kilomètres, une fois et demie celui de l'Europe. Les transports de marchandises y sont à meilleur marché que n'importe où : le chemin de Pennsylvanie, par exemple, a transporté en 1895 treize milliards de tonnes kilométriques au prix d'un centime trois quarts la tonne. Le tarif le plus réduit des chemins de fer français, celui des houilles sur la ligne du Nord, ne descend guère au-dessous de quatre centimes. Nous sommes constamment tentés d'oublier les dimensions d'un pays qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, et qui, depuis la cession que lui a faite la Russie des territoires et des îles de l'Alaska, couvre plus du quart d'un parallèle terrestre : quand l'habitant de New-York quitte ses affaires, le pêcheur des îles Pribilof voit à peine le soleil levant. Le centre d'un cercle qui embrasserait tous les domaines de la république des États-Unis se trouve dans l'océan Pacifique. Il faut cent vingt heures pour se rendre de New-York à San Francisco, et dix jours de navigation pour aller de San Francisco au point extrême de l'archipel qui forme la limite occidentale des domaines américains. Seule, la Russie réunit sous une même loi une plus grande étendue de terre : mais les États-Unis sont bien plus favorisés quant au climat : peu de portions de leur territoire sont inhabitables. Si le Texas était, proportionnellement à sa surface, aussi peuplé que l'État de New-York, il compterait à lui seul plus de 30 millions d'habitans, alors que le total de la population des quarante-neuf États et territoires, dont l'ensemble constitue la République (2), n'atteint que 75 millions d'âmes. Lorsque nous songeons que New-York (3) à lui seul en compte 3 millions et

(1) Atkinson, *Engineering Magazine*, juillet 1896.

(2) Outre les quarante-cinq États et les quatre « territoires » d'Alaska, Arizona, New-Mexico, Oklahoma, il convient de mentionner le district de Colombie, où se trouve la capitale fédérale Washington.

(3) Depuis la récente annexion de Brooklyn.

Chicago 1 600 000, nous mesurons à la fois le chemin parcouru et l'horizon qui reste ouvert. Il n'était pas hors de propos de citer ces quelques chiffres, qui rappelleront aux plus incrédules de quel poids les destinées de l'Amérique doivent peser dans celles du monde économique moderne. Grande est la force de cette nation. Mais les tempéramens vigoureux sont ceux chez qui la maladie se déclare parfois avec le plus de violence : la dernière crise en est une preuve.

II

Que se serait-il passé si un président favorable au libre monnayage de l'argent avait été élu, et que la majorité du Congrès fût également acquise à cette mesure? Bien qu'aucun pays européen n'ait eu le courage d'affronter un pareil danger, les démocrates américains ont déclaré dans leur plate-forme qu'ils se sentaient de force à se passer du reste du monde. Jusqu'ici les gouvernemens qui se sont déclarés en principe pour le bimétallisme ont eu soin de proclamer que rien n'était possible sans une entente internationale : la convention de Chicago leur a répondu qu'elle n'attendait l'aide ni le consentement d'aucune autre nation. Supposons donc qu'une loi ouvre les hôtels des monnaies des États-Unis à la libre frappe de l'argent dans le rapport de seize à un, le fameux *sixteen to one*, dont les échos des Montagnes Rocheuses, des vallées du Mississipi et du Missouri retentissent depuis de longs mois. Malgré l'imperturbable confiance qu'affectent les argentistes dans le rétablissement immédiat de ce rapport sur les marchés du monde, où il est aujourd'hui d'environ trente à un, il est à supposer qu'ils établiraient un droit d'entrée élevé sur l'argent : de cette façon, le bénéfice plein de la législation nouvelle serait réservé au métal extrait des mines américaines, et l'intensité de la crise réduite dans la mesure même de cette protection. Il est vrai que le nombre de mines argentifères aux États-Unis est tel que la production indigène prendra aussitôt des proportions énormes ; il ne sera pas nécessaire de mettre les prospecteurs en campagne et de courir à la recherche de nouveaux gisemens ; il suffira de rouvrir d'anciennes mines parfaitement connues et qui travailleront avec bénéfice lorsque l'argent sera pris par les hôtels de monnaies à 129 cents l'once, tandis qu'au cours actuel d'environ 68 cents, ces mines ne couvrent pas leurs frais d'exploitation.

Il est difficile d'assigner un chiffre à cette production ainsi stimulée et de prévoir à quel montant serait portée l'extraction annuelle, qui est en ce moment d'environ 50 millions d'onces, valant au cours du jour à peu près 175 millions de francs ; mais

il est hors de doute qu'il s'élèverait rapidement à une hauteur telle que la circulation américaine ne tarderait pas à être saturée d'argent : les électeurs les plus enthousiastes de Bryan refuseraient bientôt de régler leurs transactions quotidiennes au moyen de masses métalliques aussi encombrantes. Il ne faut pas oublier que le peuple américain est un des plus réfractaires à l'emploi du métal, et non pas seulement du métal blanc, mais même de son rival heureux, le métal jaune. Sauf en Californie, on voit fort peu d'or en circulation. Les habitans de l'Est et du Centre sont tellement habitués à se servir de papier, que beaucoup d'entre eux ignorent l'usage de l'or et considèrent avec surprise les pièces de ce métal qu'un étranger leur offre en paiement. L'existence de quantités considérables de billets de 1, 2, 3 et 5 dollars, a peu à peu habitué jusqu'aux ouvriers à ne se servir que de papier, pour tous les paiemens supérieurs à un dollar. Il est téméraire de penser qu'on forcera des populations qui ont de semblables habitudes à se charger de quantités importantes d'argent (1). Celui-ci refluera donc vers les caisses publiques, à qui le public demandera des certificats de dépôt en échange des dollars déposés (*silver-certificates*).

Mais le point capital de la question n'est pas là. La tendance manifeste du monde moderne est de se servir de moins en moins de métal effectif dans les transactions quotidiennes. Dès qu'il s'agit de sommes importantes, l'or lui-même devient encombrant, et c'est le billet représentatif des espèces qui est employé de préférence comme monnaie. Le billet à son tour, dans les affaires de banque et même entre particuliers, tend à céder la place au chèque et au mandat de virement, instrumens de paiement les plus perfectionnés que l'humanité connaisse à ce jour. S'il est hors de doute que les États-Unis n'emploieront pas beaucoup plus de dollars d'argent en nature qu'ils ne le font aujourd'hui, les argentistes répondent que le papier gagé par ces dollars sera aisément admis. Examinons donc comment ce dollar d'argent, sans nous occuper de savoir s'il circulera en nature ou sous forme de billets gagés par lui, se comporterait vis-à-vis des marchandises indigènes, et des marchandises et monnaies étrangères.

Le grand argument des argentistes est que la frappe d'une quantité considérable d'argent élèvera les prix de toute chose, que les produits agricoles en particulier reverront des cours bien supérieurs à la cote actuelle et qu'une prospérité générale s'en-

(1) En Russie cependant, où se poursuit une réforme monétaire dont l'un des objets est de substituer, dans les transactions journalières, les espèces métalliques aux billets d'un faible montant, le peuple accueille avec faveur les roubles d'argent. Il est vrai que cette pièce ne pèse pas beaucoup plus de la moitié d'un dollar, que le moujik russe est plus malléable que l'ouvrier américain, et enfin surtout que la quantité d'argent ainsi frappée est contenue dans des limites raisonnables.

suivra. C'est, en même temps qu'une apologie de la cherté de la vie, une application directe de la théorie quantitative de la monnaie, qui prétend que les prix des marchandises varient en raison de la masse monétaire existant dans le pays. Cette théorie ne pourrait se défendre que si d'une part la vie économique d'une nation était strictement renfermée dans ses frontières, sans qu'elle eût aucune communication avec le dehors, et qu'ensuite il fût exact de dire que chaque transaction se règle effectivement et matériellement au moyen d'espèces. Or la première hypothèse est absurde, en particulier lorsqu'il s'agit des États-Unis et de la fin du XIXe siècle. Il n'est pas possible de considérer un pays isolément des autres : ce sont des vases communicans, et l'effet de l'action exercée sur l'un d'eux se répartit sur l'ensemble.

La seconde assertion est journellement démentie par les progrès mêmes de l'organisation économique moderne, grâce à laquelle des affaires de plus en plus nombreuses et de plus en plus considérables se font avec un moindre stock métallique, représenté lui-même par des instrumens d'échange et de paiement de plus en plus perfectionnés. M. Atkinson calcule que les seules transactions internes des États-Unis s'élèvent quotidiennement à cent millions de dollars. Acceptons ce chiffre, qui nous paraît faible : il démontre déjà que la plupart d'entre elles se règlent autrement qu'en numéraire; nous employons ici le mot dans son sens le plus large, en y comprenant le métal et le papier. Car si nous évaluons ce total des monnaies et des billets des États-Unis à un milliard de dollars, cent millions en représenteraient le dixième. Il est certain que cette proportion du stock monétaire n'est pas mise chaque jour en circulation et matériellement remuée dans le pays. Si même les États-Unis étaient isolés du reste du monde, ils ne doubleraient pas les prix de leur stock de marchandises en doublant leur masse monétaire circulante, parce que ce qui en existe sert déjà de véhicule à des transactions multipliées à l'infini.

Mais peu importe! Admettons que toutes les promesses des argentistes se réalisent et que les prix de toute chose doublent, jusqu'aux salaires eux-mêmes, bien plus lents cependant à se mouvoir que le reste, ainsi que le prouve une expérience séculaire. Il va falloir nous démontrer que cette augmentation générale des prix est un bienfait. A première vue la proposition paraît singulière, lorsqu'on songe que l'effort des philanthropes et des hommes d'État dignes de ce nom ne cesse de tendre à procurer au peuple le plus de choses au meilleur marché possible. Les Américains seront-ils alors plus heureux? Si l'ouvrier reçoit six dollars par jour au lieu de trois, mais que son pain, sa viande, son vêtement, son

logis, lui coûtent deux fois plus, qu'aura-t-il gagné au bout de l'année? Aura-t-il mis un centime de plus à la caisse d'épargne, aura-t-il mieux nourri, mieux habillé, mieux abrité ses enfans? Et que l'on ne nous objecte pas que certains prix pourraient s'élever alors que d'autres resteraient stationnaires : ce serait la condamnation la plus éclatante des réformateurs, qui ne cessent de proclamer qu'ils travaillent pour le bien public, c'est-à-dire celui de chaque citoyen. S'il était au contraire prouvé que la réforme favorisera les uns au détriment des autres, la théorie argentiste serait ruinée du coup. Et s'il apparaissait en fin de compte que les favorisés seraient les industriels, et les ouvriers les victimes, nous n'avons pas besoin de dire en quoi se changeraient les applaudissemens prodigués au programme argentiste. Nous nous bornons pour l'instant à constater que, même en acceptant les conséquences de la théorie telle qu'elle est exposée par ses partisans, on n'arrive pas à prouver que le sort de la masse soit le moins du monde amélioré.

III

Aucun homme sensé ne demandera de changement aux lois de son pays, s'il lui est démontré que le résultat le plus heureux à attendre de cette modification serait de rétablir au bout d'une certaine période un état de choses analogue à celui qui existait auparavant. Mais en admettant même que l'équilibre soit rétabli à un moment donné, le retour au calme eût été précédé d'oscillations violentes qui causeraient les perturbations les plus graves à l'intérieur même des frontières, et cela par suite des mille points de contact qui existent entre l'Amérique et le reste du monde. Il n'est pas possible de considérer un pays, et surtout un pays comme celui qui nous occupe, abstraction faite de ses relations avec l'étranger, et c'est précisément par suite de ces relations que l'adoption de la libre frappe de l'argent apporterait un trouble considérable dans la vie nationale.

Les États-Unis sont à la fois de grands exportateurs et de grands importateurs. Ils exportent beaucoup de matières premières et importent certains produits alimentaires tels que le thé, le café, le sucre, et des objets fabriqués. Ils importent aussi des capitaux étrangers, qui les ont aidés à mettre plus vite en valeur leurs propres richesses. Étudions quel serait l'effet de la législation nouvelle à ces divers points de vue.

Sans refaire ici la théorie du change (1), il est aisé de deviner

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1894.

ce qui arriverait, en examinant un pays, le Mexique, où la libre frappe de l'argent existe, et dont l'exemple, par conséquent, doit donner l'idée de ce qui se passerait partout où une législation monétaire semblable serait adoptée. Il convient seulement de tenir compte de l'importance relative des pays dont il s'agit : une masse comme celle des États-Unis est moins prompte qu'une communauté plus petite à ressentir le contre-coup des influences extérieures. Or la piastre mexicaine, qui contient un peu plus de métal argent qu'une pièce de 5 francs française, vaut en ce moment 2 fr. 75; elle monte et baisse selon les fluctuations du cours du métal blanc. Le fait qu'elle a force libératoire au Mexique ne l'empêche pas de subir les oscillations du marché des métaux précieux. Il en serait de même pour le dollar américain. Si un droit de douane était mis sur l'argent à son entrée aux États-Unis, la valeur du dollar pourrait augmenter d'autant, mais elle n'en resterait pas moins instable, tout en étant majorée par rapport à celle du métal non monnayé.

En admettant donc que le pouvoir d'achat du dollar restât à l'intérieur ce qu'il est aujourd'hui, — et cela n'est ni probable, ni admis par les partisans de la réforme, puisqu'ils prédisent une hausse générale des prix, — il est hors de discussion qu'il baisserait au dehors aussi longtemps que l'argent serait lui-même déprécié par rapport à l'or, c'est-à-dire aussi longtemps que l'argent vaudrait moins que le seizième de son poids en or, le rapport de seize à un étant celui que les réformateurs américains annoncent vouloir adopter. Ce qu'un Américain achète maintenant en France ou en Angleterre pour un dollar, il ne pourrait désormais l'obtenir à moins de deux dollars environ, si le cours de l'argent se maintient au niveau actuel. De ce chef donc les Américains ne recueilleraient aucun avantage, à moins que l'on ne considère comme tel une restriction apportée à l'importation : la brusque hausse des marchandises étrangères, évaluées en dollars, bouleverserait les affaires et ralentirait singulièrement, tout au moins au début, les achats faits par les Américains à l'étranger. Quant aux produits indigènes, si le raisonnement des argentistes est exact, ils doubleront, eux aussi, de valeur nominale : par conséquent le fermier qui aura reçu 1 000 dollars contre mille boisseaux de blé au lieu de 500 qu'il encaisse aujourd'hui, se procurera juste autant de vêtemens, de chaussures, de viande, de fruits, pour 1 000 dollars qu'auparavant pour 500. La seule économie qu'il fera peut-être au début de l'ère nouvelle sera sur les sommes qu'il paie à ses ouvriers. Une expérience fort ancienne a prouvé que le taux des salaires changeait moins vite que les prix de toutes autres choses. En Amérique même, pendant la guerre de

sécession, alors que les paiemens en espèces étaient suspendus, les journées d'ouvriers avaient augmenté moins que les prix des objets de consommation. C'est donc en définitive la classe pauvre, celle dont les agitateurs actuels prétendent servir les intérêts, qui souffrirait le plus d'une dépréciation de la monnaie. Observons d'ailleurs que cette dépréciation serait un véritable effet de langage et non une réalité. Le dollar actuel, qui n'est autre chose qu'un poids certain d'or fin, n'aurait rien perdu de sa valeur. Mais on aurait conservé le nom de dollar à une nouvelle monnaie, constituée par un certain poids d'argent. Quoi d'étonnant dès lors si cette unité, différente de l'ancienne, n'avait plus le même pouvoir d'achat?

L'effet sur le commerce d'importation est indiscutable : les nations qui vendent aux États-Unis n'ayant pas changé leur système monétaire en même temps qu'eux, et le prix d'une marchandise devant s'acquitter dans la monnaie du vendeur, celle-ci coûtera aux Américains d'autant plus qu'ils ne pourront l'acquérir qu'au moyen de leur dollar déprécié. Ils ne se procureront par exemple cent francs français que moyennant quarante dollars, au lieu des vingt à peu près que cette quantité leur coûte aujourd'hui, cent livres sterling qu'au prix de mille dollars au lieu de cinq cents. Il en résulterait une diminution des importations, que les partisans de la vieille théorie de la soi-disant balance commerciale salueraient avec joie, mais qui ne prouverait qu'une chose, à savoir que, sous le nouveau régime, l'Amérique aurait une capacité d'achat moindre que par le passé.

La plaisanterie des argentistes qui vont partout s'écriant que l'argent est la monnaie du pauvre et l'or celle du riche est un des plus jolis paradoxes économiques qui se puisse soutenir, mais ne résiste pas au moindre examen. Les échanges ont lieu indistinctement entre tous les hommes, sans que le plus ou moins de fortune de chacun ait pour résultat de parquer les individus en groupes qui ne communiqueraient pas les uns avec les autres. Si l'or a plus de valeur pour le patron, il en aura davantage pour l'ouvrier, qui recevra sa paye en or; si ce dernier la touche au contraire en argent déprécié, le patron aura obtenu lui-même une plus grande quantité d'argent en échange des produits de son industrie. Le résultat final sera toujours le même.

Les humoristes américains ne se sont pas fait faute de s'emparer de l'accusation enfantine qui prétend que le monométallisme or a méchamment enlevé à l'humanité des milliards, en empêchant la frappe d'autant de dollars d'argent, qui eussent doublé les prix et enflé les salaires. « Pourquoi s'arrêter à l'argent? » écrivait récemment M. Alexandre P. Hull, d'Atlanta. « C'est

le fer qu'il nous faut monnayer. Un crime a été commis il y a deux mille deux cents ans, lorsque certains auristes et argentistes, afin d'augmenter le pouvoir d'achat de leurs biens mal acquis, ont, comme des voleurs nocturnes, grâce à de ténébreuses manœuvres, obtenu par surprise le rappel de la bonne et antique loi du sage Lycurgue, l'ami de nos ancêtres, de la loi de libre frappe du fer. La Chine est de nos jours le seul pays assez correct pour monnayer le fer : là, le fortuné travailleur a besoin d'une brouette pour emporter le prix de son honnête labeur. Une chute ruineuse des prix a suivi la démonétisation du fer, et s'est continuée pendant plus de deux mille ans. J'ai calculé les pertes que l'honnête ouvrier a subies de ce chef ; la somme est si effroyable que je redoute une révolution quand les gens apprendront de combien ils ont été volés. Mais, après tout, les faits sont les faits, et la meilleure façon de redresser un mal est de l'aborder carrément. Ces pertes s'élèvent à vingt et un quatrillions de dollars. Je conclus en insistant sur ce point que la libre frappe du fer amènera tous les résultats qu'on attend de celle de l'argent et infiniment davantage. Le peuple sera riche et prospère. L'homme jadis pauvre paiera ses dettes au moyen de son vieux fourneau. Les chemins de fer déclareront des dividendes payables en rails réformés et en matériel hors d'usage. Le gamin ramassera sur les routes, en clous et en fers à cheval, de quoi nourrir sa famille. Enfin il n'y aura plus ni dettes ni paupérisme ! »

Cette réfutation par l'absurde est très juste, sous son apparente insanité. Elle reproduit à peu près textuellement les argumens argentistes, en remplaçant le mot argent par le mot fer et en ajoutant, comme il convient, quelques zéros à la droite des nombres. Si le fait d'exprimer les prix en chiffres plus forts devait faire le bonheur de l'humanité, il n'y aurait qu'à choisir l'étalon de la valeur intrinsèque la plus faible. Mais puisque chacun touche du doigt la naïveté de ce raisonnement, il en résulte que l'adoption de l'étalon à valeur intrinsèque maximum, c'est-à-dire de l'or, ne nuit à personne.

Si l'importation, par suite des causes que nous avons exposées, se ralentit passagèrement, le commerce d'exportation devrait être affecté en sens inverse. Les marchandises expédiées par les Américains au dehors leur étant payées en monnaie des pays acheteurs, et une même quantité de cette monnaie représentant désormais une somme plus grande de dollars, les exportateurs encaisseront en apparence plus que par le passé. C'est-à-dire ils n'encaisseront pas plus de francs ou de livres sterling ; mais la même quantité de francs ou de livres sterling pourra être transformée en un plus grand nombre de dollars. Ce simple

énoncé prouve une fois de plus quelle est la chimère des argentistes. Ils conservent le nom de dollar, mais fabriquent en réalité une nouvelle monnaie différente de l'ancienne. Celle-ci était un certain poids d'or. Aussi longtemps qu'elle n'est pas métamorphosée en un poids d'argent, elle ne varie pas par rapport aux monnaies d'or des autres pays. La classe des exportateurs sera favorisée jusqu'à ce que le prix général de la vie aux États-Unis ait renchéri dans une proportion égale à celle de cet accroissement de bénéfices et annule les avantages qui sembleront tout d'abord en résulter pour cette catégorie particulière de citoyens. En admettant que cet avantage soit de quelque durée, il ne ferait que compenser pour l'ensemble de la nation les pertes résultant du renchérissement des objets d'importation.

Parmi ces derniers, l'Amérique compte au premier rang les capitaux européens, qui ont commandité une partie de ses chemins de fer, de ses industries, et qui ont également acquis nombre d'obligations du gouvernement fédéral, des États et des municipalités. Il convient d'envisager ce côté de la question, essentiel dans la dernière crise.

IV

L'Amérique se trouve dans la situation de la plupart des nations jeunes, qui, pour mettre en valeur leurs ressources naturelles et donner à l'activité de leurs populations l'occasion de s'exercer plus vite et plus fructueusement, ont fait appel aux capitaux du dehors. Les vieilles civilisations européennes regorgent de réserves, qui ont peine à s'employer là où l'outillage industriel est presque complet, où le taux d'intérêt est bas: une sorte de loi d'équilibre universel attire ces réserves vers les contrées récemment ouvertes. Nulle part cet effet ne s'est produit avec plus d'intensité qu'aux États-Unis, où tout concourait à rendre les placemens de fonds attrayans pour les étrangers : ressources naturelles infinies, territoires pour ainsi dire illimités, climat en général tempéré et salubre, enfin et surtout caractère énergique et entreprenant des habitans, capables de concevoir et d'exécuter les entreprises les plus hardies. Il est difficile d'évaluer les capitaux européens qui ont, au cours de ce siècle, franchi l'Atlantique afin de s'employer dans les affaires les plus diverses, mais il est certain qu'ils se sont élevés à un chiffre énorme : pour l'Angleterre seule, ils représentent beaucoup de milliards. Quoique les Américains, devenus rapidement très riches, au point que leur fortune nationale est évaluée à plus de trois cents milliards de francs, aient commencé à racheter dans beaucoup de cas la totalité ou une partie des en-

treprises ainsi fondées avec des commandites étrangères, celles-ci forment encore un total considérable et par suite un facteur de première grandeur dans l'équilibre économique du pays.

Si nous cherchons à analyser les diverses formes sous lesquelles elles se sont produites, nous trouvons que c'est surtout par la souscription aux emprunts d'État et par celle aux actions et obligations d'entreprises industrielles, en particulier de chemins de fer. A l'époque de la guerre de sécession, les États du Nord émirent des milliards de titres de rente 6 pour 100, que l'Europe absorba. Depuis ils ont été rachetés ou convertis, et la dette publique à intérêt a baissé dans des proportions si rapides qu'on a pu croire un moment qu'elle serait entièrement éteinte, grâce aux énormes excédens budgétaires et à la sage politique qui appliquait ces excédens au rachat des obligations de la Confédération. Aujourd'hui encore, malgré les emprunts répétés des dernières années, le total de cette dette ne dépasse guère cinq milliards de francs, soit un quart de la dette anglaise ou un sixième de la nôtre. La plus grande partie de cette dette est représentée par un emprunt 4 pour 100, qui n'est pas remboursable avant 1907, et par les emprunts récemment contractés sous la présidence de Cleveland et remboursables en 1904 et 1925. Le capital et les intérêts de ces divers titres ont été stipulés payables en métal, ce qui laisse au Trésor fédéral l'option de se libérer en argent, faculté, hâtons-nous de le dire, dont il n'a pas songé à faire usage jusqu'ici. Mais elle n'en existe pas moins; le président Cleveland avait en vain essayé d'obtenir du Congrès l'autorisation d'émettre des obligations remboursables en or, qu'il eût pu placer à un taux d'intérêt beaucoup plus avantageux.

Les emprunts payables en or seraient une charge d'autant plus onéreuse pour le débiteur que la prime sur ce métal serait plus élevée et qu'il lui faudrait débourser un plus grand nombre de dollars d'argent pour se procurer des dollars en or. Toutefois la plus grande partie des rentes fédérales étant aux mains des Américains, la question de savoir dans quel métal elles sont payables ne joue plus un rôle important dans l'évaluation des dettes du pays vis-à-vis de l'étranger. Il en est autrement des titres de chemins de fer, qui se trouvent en larges quantités aux mains des capitalistes anglais, et dans une mesure importante, quoique moindre, dans les portefeuilles hollandais, allemands, suisses et français. Ici la situation mérite d'être examinée de près. Il faut tout d'abord distinguer entre les actions et les obligations. Les actionnaires, étant les associés de l'entreprise à laquelle ils participent, doivent en courir toutes les chances : si les résultats de l'exploitation ne permettent pas la distribution

d'un dividende, ils n'auront aucune réclamation à élever contre les gérans de l'affaire; mais les obligataires sont dans une situation différente : ils sont des créanciers, en droit d'exiger l'accomplissement des engagemens pris vis-à-vis d'eux. Beaucoup d'obligations de chemins de fer américains sont payables en dollars d'or. En supposant que le dollar d'argent devienne l'unité monétaire américaine, c'est en dollars d'argent que les compagnies encaisseront leurs recettes, tout en ayant à remettre à leurs obligataires la même quantité de dollars d'or qu'auparavant. Cette nécessité équivaudrait pour plusieurs d'entre elles à la faillite; il en serait de même pour d'autres entreprises placées dans la même situation, c'est-à-dire liées par des contrats antérieurs qui ont fixé la nature de la monnaie seule susceptible de résoudre leurs obligations.

Elles trouveraient peut-être une certaine compensation dans un relèvement de leurs tarifs; mais il en est un peu de ceux-ci comme des salaires. Un brusque changement est difficile, et soulèverait d'ailleurs bien des oppositions. D'autre part la concurrence est âpre entre les divers réseaux américains, et ceux qui n'ont pas de dette en or se trouveraient, par ce seul fait, jouir d'un avantage marqué sur leurs rivaux. Ce que ces derniers pourraient espérer de mieux serait d'accroître leurs recettes de façon à équilibrer en partie l'augmentation de charges que nous venons d'expliquer. Dans la République Argentine, où plusieurs compagnies de chemins de fer avaient contracté des emprunts en or à l'étranger, le gouvernement, après avoir établi le cours forcé qui a brusquement triplé les charges des compagnies, ne leur a pas permis d'élever leurs tarifs au niveau nécessaire pour faire face à leurs obligations : elles ont dû demander des concordats à leurs créanciers. C'est le jeu de la libre concurrence qui aux États-Unis s'opposerait à une élévation semblable, au détriment des entreprises dont la marge de recettes n'est pas assez grande pour leur permettre d'affronter une crise comme celle dont le programme argentiste menace le pays.

Mais le mal ne se bornerait pas là : l'avenir serait lui aussi compromis. L'Amérique se mettrait de gaieté de cœur dans la situation inférieure où se trouvent les pays dont l'étalon est déprécié et qui, pour obtenir du crédit à l'étranger, ont dû contracter leurs obligations vis-à-vis de leurs créanciers, non pas en monnaie nationale, mais en or, ou, ce qui revient au même, dans la monnaie du pays prêteur, lorsque celui-ci vit sous le régime de l'étalon d'or. C'est ainsi que l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la plupart des républiques de l'Amérique du Sud ont émis sur les marchés de Paris et de Londres des rentes dont les intérêts et le capital

sont stipulés en francs ou en livres sterling. Le fardeau de ces dettes s'est accru pour les pays emprunteurs de tout le montant de la prime sur l'or, qui varie aujourd'hui de 8 pour 100 en Italie à 200 pour 100 au Brésil. Le même phénomène se produirait aux États-Unis : la prime sur l'or augmenterait avec la quantité d'argent frappée dans le pays.

D'une façon générale, tous les débiteurs américains de l'étranger, particuliers ou sociétés, seraient les premiers à souffrir. Ceux au contraire qui sont créanciers du dehors, notamment les exportateurs agricoles et industriels, se défendraient mieux, puisque les monnaies étrangères qu'ils recevraient en paiement de leur blé, de leur maïs, de leur pétrole, de leur cuivre, équivaudraient à une quantité nominale de dollars plus grande qu'auparavant. Mais qui donc profiterait du changement? Il est aisé d'énumérer ceux qui seraient atteints, ceux qui seraient à peu près indemnes, mais il n'est guère possible de déterminer la classe de citoyens dont la situation serait améliorée de ce chef, sauf celle des propriétaires de mines d'argent. Est-ce pour arriver à ce résultat que l'on agite 70 millions d'hommes? Il n'est pas un électeur sur cent, parmi ceux qui ont voté pour Bryan, qui n'eût déchiré son bulletin s'il se fût rendu compte des conséquences du scrutin. Malheureusement la question qui passionne les États-Unis est une des plus compliquées de l'économie politique, malgré sa simplicité apparente. La notion exacte de la monnaie, sa signification philosophique, son rôle vrai dans les transactions humaines, sont ignorés de la plupart des hommes, et mal compris souvent par ceux-là mêmes que leurs études ou tout au moins leur genre d'occupations auraient dû préparer à l'intelligence des lois monétaires. Lorsqu'on voit des personnages aussi considérables que ceux dont les noms figurent à la tête des ligues bimétallistes défendre une théorie scientifiquement incorrecte et pratiquement inapplicable, puisque six congrès internationaux n'ont pu se mettre d'accord sur un commencement d'exécution quelconque, on ne s'étonne plus de la facilité avec laquelle des travailleurs agricoles ou industriels applaudissent la creuse rhétorique d'un Bryan.

Déjà la perspective d'une législation argentiste avait semé l'inquiétude parmi les porteurs de titres américains stipulés en or, et encore plus parmi ceux qui possèdent des créances exprimées simplement en dollars, c'est-à-dire en monnaie nationale, sans spécification du métal dans lequel les débiteurs devront s'acquitter. Pour cette dernière catégorie, il est certain que le préjudice subi par le créancier eût été proportionnel à la dépréciation qu'eût subie le futur dollar d'argent, érigé à la dignité de monnaie libéra-

toire, par rapport au dollar actuel. Celui-ci, sous toutes ses formes, a été maintenu jusqu'à l'heure actuelle à la parité du dollar or. Le Trésor américain, suivant en cela une politique immuable depuis un quart de siècle, ne cesse de délivrer de l'or directement ou indirectement à tous les porteurs de billets, que ceux-ci émanent des banques nationales ou du gouvernement, qu'ils soient des certificats d'argent, ou des greenbacks créés lors de la guerre de sécession. Mais à la minute où la libre frappe de l'argent serait décrétée, le maintien de cette politique deviendrait impossible, à moins que le rêve des argentistes ne se réalise et que le seul fait de l'ouverture des hôtels des monnaies américaines au métal blanc en double instantanément la valeur et rétablisse du jour au lendemain le rapport de seize à un. En admettant que cette demande soudaine d'argent cause une hausse sérieuse du métal, il est peu probable qu'elle atteigne cette amplitude. Si le cours de l'once, qui est aujourd'hui à New-York aux environs de 68 cents, s'élève à un dollar, le rapport entre les deux métaux serait d'environ vingt-trois à un, c'est-à-dire que la prime de l'or serait de 25 pour 100. Il n'est personne, pouvant de par la loi s'acquitter en argent, qui consente alors de gaieté de cœur à aggraver d'un quart le fardeau de ses obligations.

Il n'en va pas de même des contrats stipulés en or. Bien que le programme démocrate de Chicago déclare que de tels contrats doivent être interdits comme contraires au bon ordre public, il n'est pas à supposer qu'on tente de donner à la loi un effet rétroactif. Les débiteurs d'or souffriraient donc aussi longtemps que leurs obligations n'auraient pas été éteintes. D'autre part la loi serait impuissante à empêcher, même dans l'avenir, les contrats en or. Au lieu de stipuler le paiement des intérêts et du capital en dollars, le créancier ferait reconnaître son droit à tant de grammes d'or fin. Beaucoup de conventions de ce genre sont déjà en vigueur aux États-Unis. Aucune législation ne pouvant prohiber cet échange d'une marchandise contre une autre, l'étalon d'or se trouverait rétabli pour toutes les transactions réglées par ce détour.

A mesure que la campagne argentiste devenait plus violente, la méfiance se répandait et les avertissemens se faisaient entendre de divers côtés. Sans parler de la dépression générale des affaires, sur les véritables motifs de laquelle il est toujours possible de discuter à l'infini, des indices plus précis montrèrent bien que c'est la crainte d'une dépréciation de l'étalon américain qui amena la plupart des troubles économiques du printemps et de l'été de 1896. Les grandes compagnies d'assurances sur la vie, tout en reconnaissant loyalement que leurs engagemens vis-à-vis de leurs

assurés ont été contractés en or, déclarèrent qu'elles ne se croient pas en mesure de les acquitter dans cette monnaie, si la législation argentiste est votée. Et cependant parmi leurs dix millions d'assurés, auxquels elles paient annuellement plus de 800 millions de francs, que de veuves et d'orphelins intéressans, à qui un changement de législation monétaire causerait ainsi le plus grave préjudice! Au Canada, les monnaies d'argent des États-Unis, dollars, demi-dollars, quarts de dollar, pièces de dix cents, qui y circulaient jusqu'ici aussi aisément que la monnaie nationale, commençaient à y être refusées. Ces divers indices durent faire réfléchir le peuple américain, dont le bon sens s'est rarement refusé à reconnaître l'évidence des faits et vient de se manifester avec un incomparable éclat.

V

Ce que l'humanité devrait commencer à comprendre et ce qu'elle comprendra dans les siècles à venir, plus vite même peut-être qu'on ne se l'imagine, c'est le peu de valeur intrinsèque de la monnaie métallique par rapport aux autres richesses. Les métaux ont rendu des services considérables à la civilisation en permettant aux sociétés humaines de s'assimiler la notion de l'équivalence des différens produits sous une forme simple. Grâce à eux, le troc direct d'une marchandise contre l'autre a fait place à l'échange de chaque marchandise contre une certaine quantité de métal, laquelle à son tour sert à acquérir telle autre marchandise dont le vendeur de la première a besoin. Il a été fort naturel que les hommes attribuassent la valeur maximum à ce qui devenait ainsi l'instrument d'échange par excellence. Puisque avec le métal on pouvait tout acheter, l'homme qui détenait le métal avait la richesse la plus enviée de toutes, celle qui frappait l'imagination de la foule. L'âme populaire se représente encore un Crésus sous les espèces d'un potentat assis sur des sacs d'or.

Mais le progrès de l'esprit d'analyse tendra à diminuer de plus en plus le rôle des espèces métalliques dans le monde. Déjà aujourd'hui l'Angleterre donne l'exemple de la nation qui a le commerce international le plus considérable, puisque la somme de ses importations et exportations approche de vingt milliards de francs, et qui fait ses affaires aussi bien intérieures qu'extérieures avec un petit approvisionnement métallique de deux à trois milliards de francs, inférieur à celui de la France, des États-Unis et bientôt de la Russie. Plus une société est civilisée et moins on y constate, aux mains des individus, de ces accumulations de numéraire que les particuliers affectionnaient jadis. Ce n'est plus que

dans les caves des grandes banques d'émission que s'entassent les pièces ou les lingots d'or et d'argent, gage de la circulation fiduciaire, c'est-à-dire des billets qui servent à régler nombre de transactions. Mais le métal lui-même apparaît de moins en moins. On nous répondra qu'il est à la base de ces billets, échangeables à tout moment contre du métal, du moins dans les pays où le cours forcé ne règne pas. Cela est exact. Poursuivons toutefois notre examen des instrumens modernes d'échange : non seulement l'argent et l'or, mais les billets de banque eux-mêmes en constituent une fraction de plus en plus insignifiante; c'est le chèque, le mandat de virement, le simple transfert en compte courant, qui règlent les neuf dixièmes des dettes et des créances nées entre habitans d'un même pays, ou de pays et continens différens. Ici encore on pourra nous faire observer que le paiement d'un chèque, d'un mandat, d'un solde créditeur chez un banquier est directement ou indirectement exigible en billets de banque ou en espèces sonnantes, et qu'en dernière analyse celles-ci finissent toujours par apparaître. Mais s'il est difficile d'arriver par cette voie à bien réduire à sa véritable importance le rôle de la monnaie, un autre raisonnement y mènera aisément. Que l'on mette en parallèle la somme de numéraire existant dans un pays donné avec le total de la richesse de ce pays évaluée en cette même monnaie : on se rendra compte aussitôt de la petitesse de cette dernière quantité par rapport à la première.

Les seuls dépôts confiés aux banques de Londres s'élèvent à environ vingt milliards de francs, alors que les statistiques les plus larges n'attribuent pas à l'Angleterre le sixième de ce chiffre en numéraire. La richesse publique de la France, c'est-à-dire l'addition de la valeur des immeubles et meubles possédés par les Français, a été évaluée à deux cents milliards de francs : bien que nous soyons le pays du monde le mieux pourvu en numéraire, il ne circule certainement pas chez nous le trentième de cette somme en or ou en argent. On touche ici du doigt la naïveté de la conception qui voudrait mettre dans un plateau de la balance la fortune publique et l'équilibrer de l'autre côté au moyen des métaux précieux. Ceux-ci ne représentent pas cette fortune; ils servent à la mesurer et à en échanger des fractions entre elles. Leur utilité intrinsèque est faible par rapport à la valeur que le consentement commun des peuples civilisés leur a attribuée. D'un lingot de fer sortiront une foule d'instrumens indispensables à la vie, des charrues, des roues de voiture, des couteaux. Le plomb, le cuivre, le zinc, sont d'un usage constant. Nous pourrions au contraire fort bien exister sans bagues d'or ni bracelets d'argent.

C'est l'accord tacite des hommes à travers les siècles qui a élevé l'or et l'argent à la dignité dont ils sont investis. Mais cet accord n'a été possible que grâce à deux circonstances spéciales : d'une part les qualités physiques de ces métaux, inoxydables, parfaitement homogènes et divisibles; d'autre part, leur rareté et la difficulté de leur extraction. Si jamais l'adage économique « le capital n'est que du travail accumulé » s'est vérifié, c'est bien ici. Tous ceux qui savent ce qu'est une mine, le labeur opiniâtre et persévérant, souvent infructueux, qu'en exige l'exploitation, comprennent quelle somme de travail humain représente chaque gramme d'or ou d'argent arraché aux entrailles du sol. Si ces métaux s'obtenaient aussi aisément que la houille et en quantités comparables, ils n'auraient jamais été aptes à remplir la fonction monétaire. Il faut avoir présente à l'esprit la réunion des conditions diverses qui s'est rencontrée ici, pour se faire une idée juste de cette création subtile de l'esprit humain qui se nomme la monnaie. Il est impossible de soutenir qu'elle n'est qu'un signe, une mesure, puisqu'elle a une valeur propre; mais il ne serait pas plus exact de croire que cette valeur est indépendante de la volonté humaine, de la législation des divers pays. Un morceau de pain, pour l'homme qui a faim, un verre d'eau pour celui qui a soif, un vêtement pour celui qui a froid, une arme pour celui qui est attaqué, un outil pour celui qui veut travailler, représentent une utilité directe, c'est-à-dire une richesse sur la nature de laquelle aucun doute ne peut s'élever; il n'en va pas de même des disques blancs ou jaunes dont nous nous servons, sans trop nous demander en vertu de quelle puissance mystérieuse ils nous procurent la satisfaction de nos besoins matériels.

Tout n'est donc pas erreur dans les idées des argentistes, qui ne sont en réalité que des bimétallistes : car il n'est pas un d'entre eux qui demande ouvertement la démonétisation de l'or. D'ailleurs, si les argentistes réclamaient cette démonétisation, il suffirait, afin de les arrêter, d'exiger qu'ils nous démontrassent la supériorité du métal argent sur le métal or pour la fonction monétaire, démonstration impossible et qu'ils ne tentent même pas. La source véritable de leur erreur est dans une demi-vérité. Ils ont été frappés de la part que la loi de chaque pays a dans la constitution des métaux précieux en monnaie. Mais ils ont négligé l'autre moitié de la question; ils ont oublié les conditions de rareté et de difficulté d'extraction grâce auxquelles chaque parcelle d'or ou d'argent incarne une certaine quantité de travail humain, source incontestable de richesse. Ils ont oublié la loi de l'offre et de la demande, en vertu de laquelle un métal,

comme toute autre marchandise, est d'autant moins demandé qu'il en existe de plus fortes quantités.

A cela les bimétallistes répondent : En ouvrant les hôtels des monnaies du monde entier à la libre frappe de l'argent et de l'or, nous créons une demande illimitée pour l'un comme pour l'autre : il n'y aura donc jamais excès de production. Cela est vrai. Si cet accord international, vainement tenté par une demi-douzaine de congrès et de conférences, était possible ; si tous les pays civilisés et sauvages sans exception édictaient une législation uniforme qui décrétât la frappe libre de l'or et de l'argent et un rapport fixe entre les deux métaux, le rapport légal, quel qu'il fût d'ailleurs, deviendrait le rapport commercial. L'exploitation des mines d'argent reprendrait de plus belle, la production annuelle de ce métal doublerait ou triplerait, le volume de la monnaie en serait accru d'autant dans les cinq parties du monde. Mais quel avantage en résulterait-il pour l'humanité ? Le caractère conventionnel de la monnaie apparaîtrait d'autant plus vite. La contradiction flagrante qui existe déjà entre la recherche fiévreuse des gisemens métalliques et la diminution évidente de l'emploi de ces mêmes métaux précieux dans les transactions humaines, éclaterait au grand jour plus rapidement encore : elle hâterait le moment où la masse ignorante elle-même se demandera dans quel intérêt, après tout, tant d'êtres humains consacrent leurs efforts à l'extraction de métaux stériles, dont l'usage direct est restreint et n'absorbe qu'une faible fraction des quantités annuellement produites. C'est à la somme requise pour ces usages industriels de l'or et de l'argent que se limiterait alors la production.

Ceux qui nous disent que le prix de l'or et de l'argent est uniquement fixé par l'éternelle loi de l'offre et de la demande ont à la fois raison et tort. Ils ont raison, parce qu'il est certain que nul ne songerait à travailler une mine s'il ne comptait pas avoir un acheteur, c'est-à-dire une demande pour ses produits. Ils ont tort, en ce sens que le marché de l'or et, dans les pays comme le Mexique qui ont conservé la libre frappe de l'argent, celui de ce dernier métal, ne sont pas des marchés libres ou du moins naturels. La loi y a créé une demande inépuisable, indéfinie, à prix fixe, qui empêche toute fluctuation nominale dans la valeur du métal. Aussi longtemps qu'il sera possible d'extraire d'une mine un kilogramme d'or à un prix moindre que les 3 444 francs que paie la Monnaie française pour ce poids d'or fin, aussi longtemps qu'on pourra extraire un kilogramme d'argent à un coût inférieur aux quarante piastres que le gouvernement mexicain donne en échange de ce kilogramme, on travaillera les mines. Mais que la demande pour la frappe cesse : c'est alors seulement

qu'on verra s'établir le prix commercial de l'or et de l'argent, limités à leurs emplois industriels (1). C'est alors qu'on pourra vraiment dire que ce prix est fixé par l'offre et la demande commerciales.

Cette époque est peut-être moins éloignée qu'on ne se l'imagine au premier abord, avant d'avoir pris la peine d'examiner la situation monétaire de l'univers. Les pays possédant à l'heure actuelle la quantité d'or qui leur est nécessaire pour le règlement de leurs transactions intérieures et leur commerce international sont la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, la Hollande, la Roumanie, les royaumes scandinaves, le Canada, le Venezuela, l'Australie. La Russie et l'Autriche sont à la veille de reprendre les paiemens en or. Ces deux puissances, la première surtout, ont accumulé des quantités considérables de métal jaune, qu'elles vont mettre en circulation et qui les classeront parmi les pays suffisamment pourvus d'or. Les États-Unis d'Amérique ont maintenu jusqu'à ce jour les paiemens en or. Le Chili fait de vaillans efforts pour revenir à cet étalon. L'Europe est donc pourvue, sauf l'Italie, la Grèce, l'Espagne, quelques petites principautés qui n'ont pas tout le métal jaune dont elles ont besoin, ou plutôt qui, par suite d'une situation financière et économique imparfaite, n'ont pas la force d'attirer chez elles et d'y retenir l'or. Dans l'Amérique du Nord, le Mexique seul a l'étalon d'argent, tandis que la plupart des républiques de l'Amérique du Sud souffrent du papier-monnaie. L'Australie produit de grandes quantités d'or et en garde ce qui lui est nécessaire. La partie la plus civilisée de l'Afrique est dans le même cas. Il ne reste, comme véritable domaine de l'argent, que les Indes, la Chine et le Japon. Cette masse énorme de 700 ou 800 millions d'hommes représente une moitié du genre humain par le nombre, mais non par la civilisation et l'influence : en dépit de la révélation japonaise de 1895, il serait excessif de dire que ces trois pays ont une importance comparable à celle du reste du monde moderne. On assure d'ailleurs que le Japon songe déjà à adopter l'étalon d'or. Sans hâter de nos vœux l'accomplissement de cette évolution, qui serait prématurée aujourd'hui, nous pouvons mesurer par la pensée la période nécessaire pour alimenter d'or la circulation de tous les peuples qui ne se servent pas encore de ce métal. Déjà en 1895 la production de l'or dans le monde s'est élevée

(1) Parmi ces emplois industriels, il convient de faire figurer la frappe de monnaies divisionnaires d'argent : ces pièces n'ont pas force libératoire illimitée, ne sont frappées que par les gouvernemens eux-mêmes, qui achètent le métal au plus bas prix possible sur le marché et s'obligent par contre à reprendre, à tout moment et pour toute somme, ces monnaies auxquelles ils ont donné une valeur fictive.

à un milliard et soixante millions de francs. Elle se rapprochera en 1896 de douze cents millions, et il n'est pas invraisemblable que, pour une longue période, elle se maintienne à ce niveau et peut-être le dépasse. La consommation industrielle de l'or est tout au plus de deux à trois cents millions. C'est donc près d'un milliard, peut-être davantage, qui va s'ajouter chaque année au stock monétaire d'or du monde. Avant que le premier quart du XXe siècle soit écoulé, ce stock, évalué aujourd'hui à une vingtaine de milliards, s'élèvera à quarante ou cinquante milliards de francs. Si l'on songe au volume d'affaires que l'Angleterre règle avec l'approvisionnement que nous avons rappelé tout à l'heure, il n'est pas téméraire de conclure que cinquante milliards suffiront aux transactions du genre humain, d'autant plus que, selon toute probabilité, la tendance actuelle, qui est de substituer, comme nous l'avons expliqué, le billet au métal, le chèque et le mandat au billet, et la simple compensation en compte courant chez le banquier à tout autre mode de paiement, ne fera que s'accentuer. Mais en admettant même qu'il faille cent milliards d'or pour organiser sur une base uniforme les systèmes monétaires de toutes les nations, on peut conjecturer que, vers le milieu du siècle prochain, cette quantité aura été produite.

Déjà les Américains, dont la vue perce l'avenir, se préoccupent de l'organisation des comptes dans les banques et des viremens de ces banques entre elles plus encore que de l'émission des billets : c'est ce que déclarait à mes élèves de l'École des sciences politiques un de mes collègues transatlantiques, professeur dans l'une des grandes universités de là-bas : il assistait à mon cours, un jour où je définissais le billet de banque, et fit sur ma demande un bref exposé des idées essentielles sur la matière des économistes ses compatriotes : il insista sur ce fait que déjà maintenant ils relèguent au second plan la monnaie proprement dite comme moyen de régler les transactions. Aussi est-il étrange d'assister à une campagne argentiste endiablée précisément dans un pays où certains penseurs ont déjà la perception claire de la prochaine étape du développement économique de l'humanité. La rage avec laquelle les partisans de Bryan réclamaient l'accroissement énorme du stock monétaire des États-Unis, qui résulterait de la libre frappe de l'argent, ne peut s'expliquer que par une méconnaissance absolue des véritables principes sur lesquels repose la monnaie et sur une idée aussi fausse qu'exagérée de son pouvoir. Une simple réflexion à cet égard fera toucher du doigt la grossièreté de l'erreur dans laquelle tombent ceux qui croient que le moyen le plus efficace d'améliorer la situation d'un peuple est d'accroître sa richesse métallique. Concevons pour un instant

la France isolée du reste du monde et vivant sur son fonds, ce qui ne lui serait pas impossible, puisqu'elle produit dans une bonne année tout le blé qu'il lui faut, qu'elle exporte du vin et du sucre et qu'elle peut élever et nourrir assez d'animaux de toute sorte pour ses besoins. Supposons que, dans une France ainsi entourée d'une muraille de Chine, un coup de baguette double tout à coup la quantité de monnaies d'or, d'argent, de cuivre, que renferment les caves de nos banques et les poches des particuliers. En serons-nous plus riches? La position relative de chacun par rapport à son voisin n'aura pas changé. Nous n'aurons ni plus de céréales, ni plus de viande, ni plus de fruits, ni plus de maisons, ni plus de vêtemens parce que nous aurons plus de monnaie. Mais ce qui est vrai, c'est que, avec cette monnaie plus abondante, nous pourrions, en supposant alors la muraille abattue et le contact rétabli entre l'univers et nous, acheter au dehors d'autres produits, matières premières ou objets fabriqués, dont nous désirerions faire l'acquisition.

C'est au point de vue des échanges internationaux que, dans l'état actuel de l'humanité, les métaux universellement admis en paiement nous rendent le plus de services, et c'est précisément parce que l'argent n'est plus admis en paiement par les pays civilisés que les Américains feraient fausse route en voulant lui rendre la force libératoire. Ils auraient eu beau légiférer en ce sens : si les puissances européennes conservent leur système monétaire actuel, le dollar d'argent américain frappé en quantités illimitées ne vaudrait que son poids d'argent sur le marché international, comme la piastre mexicaine ou le yen japonais. Nous avons montré la crise violente que ce changement d'étalon amènerait pour les particuliers et les sociétés américaines qui ont contracté des dettes à l'étranger. En admettant même que, au bout d'un certain temps, les blessures cruelles infligées de ce chef se cicatrisent, que l'équilibre se rétablisse, notamment pour les compagnies de chemins de fer, par l'élévation des tarifs, nous ne voyons pas qui, sauf les propriétaires de mines d'argent, retirerait un avantage de cette révolution. Nous ne pouvons donc, en amis sincères, que féliciter nos voisins d'outre-mer d'avoir élu un président qui leur épargne une semblable expérience. Souhaitons que, loin de les entraîner à l'aventure périlleuse où une partie de la nation semblait prête à se lancer, Mac-Kinley les retienne au port et leur inspire, grâce à une vue plus réfléchie des choses, le désir d'asseoir définitivement leur système monétaire et fiduciaire sur la base solide du monométallisme, seul capable d'épargner au pays le retour des épreuves qu'il vient de traverser.

VI

L'étalon d'or marque l'étape contemporaine du développement économique de l'humanité. Combien de temps s'y arrêtera-t-elle? Combien de temps les hôtels de monnaies du monde resteront-ils ouverts à la libre frappe de l'or? Si plaisante que puisse paraître aujourd'hui cette préoccupation, il est permis de la concevoir à celui qui cherche à jeter quelque clarté sur l'avenir des peuples et à deviner la route où ils chemineront demain. Il lui est loisible d'envisager dès aujourd'hui l'époque où l'or subira, lui aussi, la loi des destinées. L'airain a fait place au cuivre, le cuivre à l'argent: ce dernier est déjà déchu dans une partie du monde de sa force libératoire; le roi de la terre, comme l'écrivait il y a quelques années un illustre économiste allemand, est détrôné. Notre génération a vu le jour à une époque où les craintes de dépréciation de l'un des deux métaux ne s'appliquaient pas à l'argent; son attention n'a pas été suffisamment arrêtée sur les évolutions historiques qui auraient pu la préparer à comprendre la transformation dont elle est le témoin et en partie l'acteur inconscient; elle vit enfin à une époque où les événemens se précipitent avec une rapidité dont rien dans les siècles passés ne peut donner une idée. De même que le globe n'est plus, sous beaucoup de rapports, qu'une seule contrée, parcourue en tous sens par plus d'hommes durant leur vie qu'il n'y avait au siècle dernier de Parisiens ayant visité Marseille, de même la facilité extrême des communications semble avoir imprimé une allure vertigineuse aussi bien à l'existence des nations qu'à celle des individus. Il a fallu des siècles pour amener la démonétisation successive de métaux qui furent, eux aussi, des métaux précieux, c'est-à-dire monétaires, tels que le fer à Sparte, le cuivre en Égypte et dans les premiers temps de Rome. Peu d'années ont suffi de nos jours pour enlever à l'argent un caractère qui ne lui avait été contesté dans aucune des civilisations dont la nôtre est sortie et qu'il avait conservé durant dix-huit siècles de l'ère chrétienne. Ces substitutions, à travers les âges, d'un étalon à l'autre ne nous frappaient pas, parce qu'elles s'étaient opérées lentement et surtout parce que les études historiques n'avaient pas jusqu'ici mis en relief leur caractère et leurs conséquences. Nous voici réveillés de notre indifférence et contraints d'ouvrir les yeux. Le calcul que nous avons fait plus haut prouve qu'il n'y a rien d'absurde à prévoir le jour où l'or à son tour sera surabondant.

Non seulement la production annuelle s'en élève aujourd'hui

à des chiffres qui n'avaient jamais été atteints, même à l'époque de la découverte des gisemens californiens et australiens, qui amenèrent pourtant des hommes comme Michel Chevalier à demander la démonétisation de l'or ; mais l'or une fois produit se conserve bien mieux, parce qu'il circule beaucoup moins. Il a une tendance constante à s'accumuler dans les caves des grandes banques d'émission, où il échappe aux chances de perte et d'usure par le frai ; des pièces et des lingots ainsi enfermés gagent les billets ou les simples viremens qui les représentent et servent à régler les transactions. Déjà les expéditions d'espèces à l'intérieur d'un pays comme la France deviennent une rareté. Entre Paris et Lyon, entre Marseille et Bordeaux, les dettes s'éteignent et les créances s'encaissent par des transferts de banque, en particulier de la Banque de France. Il n'en va pas encore ainsi pour tous les règlemens internationaux. Les lingots et les monnaies d'or circulent d'un pays et d'un continent à l'autre. Ces expéditions ont joué un grand rôle dans les relations financières et commerciales des États-Unis avec l'Europe. Depuis un quart de siècle, depuis notamment que les blés américains ont pris une place considérable dans l'approvisionnement du Vieux Monde, les banquiers ont eu les yeux fixés sur les mouvemens du numéraire entre New-York d'une part, Liverpool et le Havre de l'autre. Il y a une quinzaine d'années, quand notre récolte de céréales était médiocre, nous entrevoyions avec terreur les saignées que l'automne devait apporter à l'encaisse de la Banque de France, quand il nous faudrait payer les blés importés. Depuis lors, le stock d'or des grands instituts d'émission a augmenté dans des proportions telles que la perspective d'un retrait de quelques centaines de millions de francs, à prélever sur les dix milliards qui reposent dans les capitales européennes, n'inspire plus les mêmes craintes. Au contraire, les exportations d'or de New-York ont à un moment ému la place de Londres, en produisant une baisse des fonds américains, en particulier des titres de chemins de fer dont une grande quantité se trouve dans les portefeuilles anglais. Par un effet très curieux, qui indique l'étroite solidarité qui unit les marchés financiers les uns aux autres, l'Europe redoutait cet été de voir arriver dans ses banques l'or qu'elle convoitait jadis si ardemment et dont l'exode l'inquiétait au plus haut degré. C'est qu'elle commence à sentir qu'elle en possède assez, et que le contrecoup d'une crise américaine lui ferait beaucoup plus de mal que des centaines de millions d'or ne peuvent lui faire de bien. Lorsque à la fin d'août 1896 des expéditions d'or de France à New-York se sont produites, elles ont été saluées avec satisfaction : peu s'en est fallu qu'on ne votât des remerciemens à la maison de banque

qui les opérait! C'était précisément la même qui dans les années précédentes en avait été l'importateur le plus actif.

Ces allées et venues de lingots d'or en sens contraire, à quelques semaines d'intervalle, sont la démonstration la plus claire de l'intérêt qu'il y aurait à établir la Chambre de compensation internationale dont nous avons émis l'idée et exposé le projet (1). Cette chambre remplacerait, par de simples viremens de lingots préalablement déposés par chaque pays dans ses caves, les envois d'espèces qui, entre pays à étalon d'or, sont le moyen par excellence de régler les soldes créditeurs ou débiteurs. Ces soldes ne résultent pas seulement de ventes ou d'achats de marchandises. Les exportations d'or américaines de 1896 ont été en grande partie dues à ce que beaucoup de capitalistes américains, par crainte d'une détérioration de l'étalon national, transformaient leurs dollars en francs ou en livres sterling, c'est-à-dire les expédiaient en France ou en Angleterre. Comme aucun de ces deux pays n'est menacé d'une révolution monétaire, ces capitalistes comptent qu'à tout moment une livre sterling ou un franc y représentera un poids d'or déterminé. Inversement des Européens qui avaient effectué des placemens en Amérique faisaient revenir leurs fonds de là-bas, avant que la dépréciation redoutée ait eu lieu. Ces mouvemens d'espèces procèdent donc de la crainte de l'avenir et non pas de causes naturelles, telles que des exportations ou importations. Car cette année même, les capitaux se sont resserrés en Amérique, le taux de l'escompte s'y est élevé, et, s'il n'y avait pas d'inquiétude monétaire, la logique voudrait que l'or européen allât s'employer là où les taux d'intérêt sont plus rémunérateurs que de ce côté-ci de l'Océan. C'est ce qui se passerait par exemple entre la France et l'Angleterre, si le marché de l'un des deux pays éprouvait une secousse. C'est ce qui advint en 1891 lors de la suspension Baring, quand nous avons prêté 75 millions d'or à la Banque d'Angleterre : nous aidions à conjurer une crise dont le contre-coup nous atteignait et nous savions que nous serions, sans difficulté, remboursés dans la monnaie que nous prêtions.

Ce ne serait pas un des moindres désastres amenés par la législation argentiste que d'empêcher précisément les étrangers de continuer à l'Amérique leurs prêts, dont ce pays jeune a encore besoin, ou de les obliger à stipuler dans une monnaie qui ne serait plus l'étalon légal. Dès ce moment, l'Américain débiteur, s'obligeant à rembourser en or, ne pourrait pas chiffrer en dollars l'étendue de l'engagement qu'il contracterait; car la prime

(1) *Annales de l'École des sciences politiques*, janvier 1895.

sur l'or pourrait varier du simple au double, au triple, au quadruple, entre le jour de la signature du contrat et celui de l'exécution. Les hommes prudens éviteraient le plus possible de souscrire de pareilles obligations, et éprouveraient d'ailleurs beaucoup de peine à trouver des prêteurs qui consentissent à courir les risques énormes qu'elles impliquent.

Les argentistes américains et les bimétallistes d'Europe auront rendu, sans le vouloir, un service à l'humanité, en la forçant à serrer de plus près le problème monétaire, à saisir corps à corps ce mystère qui a tourmenté tant de philosophes et donné naissance à d'innombrables erreurs. Ce qui se passe maintenant servira plus à faire comprendre la véritable nature de la monnaie que les études économiques des siècles passés. Quel qu'eût été le résultat de l'élection américaine du 3 novembre, un enseignement d'une haute portée, quoique d'une nature bien différente dans l'un ou l'autre cas, devait s'en dégager. En mettant en minorité les argentistes, le peuple américain s'est prononcé en faveur du maintien de l'étalon d'or, et a coupé court aux idées de restauration bimétalliste qui ont agité le monde depuis quelques années. Et si nous croyons au triomphe universel à un moment donné de cette solution, ce n'est nullement par haine de l'argent, comme se l'imaginent les partisans de l'opinion contraire. La théorie scientifique n'exige qu'une chose : la constitution de la monnaie libératoire en un seul métal. Peu lui importe que ce métal soit l'or ou l'argent. Mais l'expérience nous démontre que l'or, ayant aujourd'hui, de par le consentement universel, une valeur trente fois supérieure à celle du métal blanc, est mieux apte à remplir le rôle d'étalon.

Que si au contraire Bryan eût été nommé, et que toutes les autres conditions nécessaires pour l'adoption d'une loi de libre frappe de l'argent se fussent trouvées réunies, les États-Unis auraient donné encore une fois à l'univers une incomparable leçon de choses, comme ils l'ont fait de 1878 à 1893 sous le régime du Bland bill et du Sherman bill. L'expérience cette fois ne se bornant pas à un achat de quantités limitées d'argent, la production argentifère du monde eût afflué aux hôtels des monnaies des États-Unis. Non content de cette perspective, trop lente peut-être à se réaliser, un fanatique n'a-t-il pas déclaré qu'après tout il est inutile d'extraire l'argent des mines? Il se conserve là aussi bien que dans les caves de la Trésorerie à Washington et peut servir à gager les billets, en continuant à reposer dans les puits et les galeries d'abatage !

Nous avons essayé de montrer quels seraient les effets d'une législation de ce genre sur la vie économique du pays. Combien

de temps aurait-il fallu à l'opinion publique pour s'en émouvoir? Au bout de combien de mois le bon sens du peuple eût-il fait justice des chimères des politiciens et les eût-il forcés d'arrêter l'accumulation d'un métal inutile, à un prix factice? L'avenir seul nous l'eût appris. Mais ce qui semble certain, c'est que le rappel d'une loi semblable se serait moins fait attendre que celui de la loi Sherman en 1893 : elle ne serait pas restée trois ans en vigueur. D'un autre côté, il n'y a plus lieu de supposer qu'une augmentation brusque de la production, déjà si considérable, de l'or, doive jamais éveiller dans le monde des craintes semblables à celles d'il y a une quarantaine d'années et inspirer des idées de démonétisation du métal jaune et de retour au monométallisme argent. La production de ce dernier métal est elle-même trop grande et peut être trop facilement accrue pour qu'il y ait chance de voir son prix s'élever beaucoup par rapport à celui de l'or. La connaissance que nous avons de la répartition des gisemens métalliques à la surface du globe ne nous permet pas de supposer que l'univers ait jamais intérêt à bouleverser encore une fois son organisation économique actuelle et à revenir en arrière.

Une des conquêtes des dernières années a été de mettre en lumière la nécessité de n'avoir qu'un seul métal pour étalon monétaire. Nous avons démontré que l'or est ou va être, dans un laps de temps qui ne dépassera pas deux générations, assez abondant pour tous les besoins. Les peuples qui l'ont déjà le garderont et ceux qui ne l'ont pas encore l'adopteront comme mesure de la valeur, en attendant la future évolution qui ne nous mènera ni au bimétallisme, ni au monométallisme, mais peut-être à l'*amétallisme*, c'est-à-dire un état dans lequel les hommes auront trouvé, pour évaluer leurs richesses et opérer leurs échanges, une commune mesure plus simple encore que les métaux précieux.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

ESSAIS
DE LITTÉRATURE PATHOLOGIQUE

II [1]

L'OPIUM. — THOMAS DE QUINCEY

DERNIÈRE PARTIE

Œuvres complètes de Thomas de Quincey, 14 vol. — *De Quincey's Life*, par A. H. Japp. — *De Quincey*, par David Masson. — *De Quincey and his friends*, par James Hogg. — *Recollections of Thomas de Quincey*, par J. Ritchie Findlay.

Chaque vice a son humeur particulière. Un ivrogne cesse de boire, il s'en porte mieux : le vin est bon enfant et ne garde pas rancune à qui lui est infidèle. Un morphinomane sevré brusquement de son poison peut en mourir ou en perdre la raison : la morphine est méchante et se venge de qui la délaisse. Les livres de médecine contiennent des exemples saisissans des dangers auxquels on s'expose en la bravant. Une femme avait été amenée au Dépôt de la Préfecture de police. On la vit soudain défaillir, et bientôt elle parut expirante d'un mal qui présentait les symptômes du choléra. Une piqûre de morphine la ressuscita : c'était une morphinomane en état d' « abstinence » et de « besoin ». Une autre malheureuse mourut à l'hôpital avec un « soubresaut violent, l'écume aux lèvres », parce qu'on lui avait supprimé la morphine, par degrés, mais trop vite encore. Un jeune

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

médecin qu'on empêchait de se faire une injection « fut pris d'un véritable accès de manie furieuse. » Les accès se renouvelèrent et il en mourut. Des femmes du monde à court d'argent ont volé pour acheter de la morphine. Des hommes qu'on aurait crus fiers se sont prosternés « en vrais supplians » devant leur médecin, pour obtenir du poison. La science a fait à ces malheureux, aux impulsions sauvages et irrésistibles, l'aumône honteuse de la « responsabilité atténuée », leur signifiant par là qu'ils avaient perdu jusqu'aux derniers restes de leur dignité d'homme. « Quand le délit, écrit le docteur Pichon, a été commis dans le dessein immédiat de se procurer de la morphine, l'accusé doit être exonéré. La souffrance est trop forte; on ne peut pas y résister. On ne parvient à se guérir que par une diminution lente et méthodique de la dose, et à travers de telles angoisses, que bien peu vont jusqu'au bout s'ils ne sont en pouvoir de médecin, dans un hospice ou un asile (1). »

La domination de l'opium est peut-être plus terrible encore. Lui aussi, il est un tyran impitoyable, acharné à faire souffrir qui essaie de lui échapper. La lutte que nous allons raconter est véritablement effroyable.

I

Le jour où Thomas de Quincey, acculé au suicide ou à la folie, se résolut sous l'aiguillon de la terreur à l'effort qu'il avait refusé à des motifs plus nobles, il connut l'étendue de son malheur et le poids de ses chaînes. Il eut beau procéder par degrés, il endura des tortures qui le précipitèrent de rechute au rechute. Sa bouche se remplissait d'ulcères et d'enflures. Chaque respiration lui coûtait une nausée. Il éprouvait des douleurs atroces à l'estomac. Une surexcitation violente ne lui permettait point de fermer l'œil, ni de tenir en place. Il lui arrivait alors de se jeter comme un fou sur son flacon de laudanum et de boire à longs traits : « Ne me demandez pas combien. Dites, vous, les plus sévères, qu'auriez-vous fait à ma place? Je recommençais à m'abstenir; j'en reprenais; je recommençais, et ainsi de suite (2). »

Il sentait le joug de la « noire idole » s'appesantir à chaque rechute. La troisième fut suivie de « phénomènes nouveaux et monstrueux » sur lesquels il ne s'explique pas davantage, et qui eurent l'heureux effet d'aiguiser ses terreurs : « Quand il me fut impossible de me dissimuler que ces effroyables symptômes pour-

(1) V. *le Morphinisme*, par le Dr Pichon.
(2) Lettre au *London Magazine* du mois de décembre 1821.

suivaient leur marche en avant, sans jamais s'arrêter et en accélérant leur allure avec une régularité solennelle, je fus pris de panique, et j'essayai pour la quatrième fois de rétrograder. Mais au bout de quelques semaines, j'eus la profonde conviction que c'était impossible. Or, je vis dans mes rêves, qui traduisaient tout en leur langage, que les hautes portes qui étaient placées au bout des immenses avenues de ténèbres, se déroulant devant moi, et qui étaient restées ouvertes jusqu'ici, me barraient enfin la retraite; elles étaient fermées, et tendues de crêpes funéraires (1).

Il compare son état d'esprit, à la suite de ce rêve, à celui d'une personne qui courait délivrer un condamné à mort, et qui arrive trop tard : « Les sentimens évoqués par la révélation soudaine que *tout est perdu* s'amassent silencieusement dans le cœur; ils sont trop profonds pour se traduire par des gestes ou des paroles, et rien n'en transpire au dehors. Si le désastre dépendait d'une condition quelconque, s'il était le moins du monde douteux, il serait naturel de pousser des cris, de faire appel à quelque sympathie. Mais lorsqu'on comprend qu'il s'agit d'un désastre absolu, lorsque aucune sympathie ne peut être une consolation, et aucun conseil apporter d'espérance, la voix s'éteint, le geste se glace, et l'âme humaine se replie vers son centre. Pour moi, du moins, à la vue de ces portes redoutables fermées et tendues de draperies de deuil, comme si la mort était déjà un fait accompli, je ne parlai pas, je ne tressaillis point, je ne poussai point de gémissemens. Un profond soupir monta de mon cœur, et je restai muet pendant bien des jours. » Il sentait sur lui « la force de la folie », et un désespoir farouche l'étreignait.

Cela dura des années. Chaque pas en avant était suivi d'une reculade, et le supplice des cauchemars recommençait. Quincey en était arrivé à avoir des hallucinations en plein midi. Jusqu'aux fleurs des bois et aux herbes des champs devenaient des « faces humaines » pour ses yeux en délire, et, si ces visions ne figurent point dans les *Confessions d'un mangeur d'opium*, c'est que ces portions de son manuscrit ont été détruites par accident. Des hallucinations de l'ouïe s'étaient jointes à celles de la vue. Il entendait les cris d'agonie des ouragans de victimes emportés furieusement à travers ses rêves, et les profonds soupirs de la pauvre Anne, d'Oxford-Street, dont le visage navré le hantait, lui « brisant le cœur. » Une nouvelle tentative amenait une nouvelle défaite, et l'on s'étonnerait qu'il ait tenu bon, même sous le puis-

(1) Œuvres complètes, *Suspiria de profundis : Dreaming.*

sant stimulant de la peur, s'il ne nous avait confié les joies intenses que lui valait, en dépit de tout, chaque nouvelle bataille. Sa forte intelligence secouait aussitôt sa torpeur, en partie du moins. Elle revivait, et le spectre de l'idiotie reculait. Il écrivait à un ami pendant l'un de ces bienheureux réveils : « Je vous jure qu'en ce moment, j'ai plus d'idées en une heure, que je n'en ai dans toute une année sous le règne de l'opium. C'est une véritable inondation. On dirait que toutes les idées qui avaient été gelées depuis dix ans par l'opium ont fondu à la fois, comme les paroles de la légende. Telle est mon impatience, qu'il m'en échappe cinquante, pour une que je réussis à attraper et à fixer sur le papier. » Pouvoir penser, travailler, quand on y avait presque renoncé après de si hautes ambitions, cela vous soutient un homme et le ferait passer à travers le feu.

Ses malheurs venaient aussi à son secours. Il eut un allié efficace, sinon bienvenu, dans la misère installée à son foyer. Quand il eut des dettes partout, plus de crédit et pas un sol, il fallut bien ménager l'opium, bon gré mal gré.

Il finit ainsi, contre toute attente, par remonter cahin-caha une partie de la pente. Pourquoi telle rechute fut moins prompte, telle autre moins profonde, nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'en 1821 il avait retrouvé des éclairs de lucidité dont il profita pour prendre la plume. Les débuts furent pénibles au delà de toute expression. Il ne pouvait travailler qu'à bâtons rompus, et moyennant un supplément d'opium qu'il « payait ensuite chèrement. » La crise apaisée, il fallait saisir au vol le nouveau répit. A regarder ce malheureux se débattre ainsi, on finit par être soi-même sous une impression de cauchemar, et c'est avec soulagement qu'on voit poindre l'aurore de sa demi-délivrance. Par morceaux, par débris plutôt, Quincey commençait à produire; jouissance aiguë, mêlée toutefois d'abondantes amertumes, car il plaçait les lettres trop haut pour ne pas abhorrer la pensée d'en faire un métier, et il se savait condamné, de par son désordre et ses fautes, à n'en faire jamais que par métier. Il lui échappe çà et là des mots douloureux sur sa « malheureuse vie, odieuse à son cœur, de besognes littéraires. » Ces besognes détestées l'obligeaient en outre à se rendre compte des ravages accomplis par l'opium dans ses facultés mentales, et c'était une triste vérification, rappelant la *Revue nocturne* du poète allemand, où l'ombre du grand empereur passe en revue les ombres de la grande armée. L'ombre du génie de Quincey passait la revue des dons qui avaient promis à l'Angleterre un grand écrivain, et les plus beaux n'étaient désormais que des ombres.

Son intelligence était devenue incapable d'efforts suivis. D'après Quincey, observateur curieux et attentif des autres mangeurs d'opium aussi bien que de lui-même, il n'y a pas d'effet plus certain. Coleridge en eut sa carrière interrompue, presque brisée. Quincey analyse les raisons de cette impuissance avec beaucoup de netteté, pour les avoir souvent éprouvées. L'intelligence est débilitée. Elle est pour ainsi dire molle, et dans un état de continuelle torpeur. On peut la ranimer pour quelques heures en prenant un peu d'opium, mais ce n'est pas une activité normale et régulière ; ce sont des espèces « d'efforts spasmodiques et irréguliers », qui laissent le cerveau épuisé, hors de service pour un temps plus ou moins long. On conçoit l'extrême difficulté de mener à bonne fin une œuvre de longue haleine dans de pareilles conditions : « Tous les mangeurs d'opium ont l'infirmité de ne jamais finir un travail. » Chez tous, l'infirmité est aggravée par un invincible et bizarre dégoût pour ce qu'ils viennent d'écrire ou seulement de penser. Il suffit qu'un sujet quelconque ait occupé leur esprit, pour qu'il leur inspire tout d'un coup, sans aucun autre motif, « une horreur puissante... un dégoût puissant. » A la mort de Quincey, on trouva des centaines de lettres qu'il n'avait jamais pu prendre sur lui de finir. Coleridge, plus gangrené encore, lui confiait qu'un sujet dont il avait simplement causé était un sujet perdu : il y avait désormais une barrière insurmontable entre lui et la page à écrire (1).

Une autre lacune, qui se produit également, à la longue, chez tous les mangeurs d'opium, achève de leur rendre impossible d'élever leur « monument », celui auquel ils avaient droit de par leur génie, grand ou petit. « La faculté du jugement, dit Quincey de lui-même, — et ses paroles s'appliquent également à Coleridge, — était cruellement entamée, parfois même complètement abolie, à l'égard de tout ce que j'avais écrit depuis peu de temps... C'était cette impuissance enfantine, ou paralysie sénile, du jugement, qui met un homme dans la pénible impossibilité d'embrasser l'ensemble de ce qu'il vient de produire, de voir où cela mène. On est aussi incapable de grouper des idées et de saisir leurs relations entre elles, qu'un ivrogne de suivre une chaîne de raisonnemens (2). »

Quincey ne parle pas, en ce qui le concerne, de la reine des facultés, de la créatrice : l'imagination; mais il s'en exprime nettement au sujet de Coleridge, qui cessa très tôt, comme on sait,

(1) Œuvres complètes : *Coleridge and opium eating, Recollections of Charles Lamb, Story of a Libel.*

(2) *Recollections of Charles Lamb.*

de faire des vers : « Nous sommes d'opinion, dit Quincey, que l'opium tua le poète chez Coleridge. Ses tourmens réduisirent pour toujours au silence « la harpe de Quantock (1). » La chose va de soi à ses yeux. Les lambeaux de prose poétique que nous a laissés Quincey doivent donc nous remplir d'amers regrets, car belle et forte était l'imagination qui a pu, étant blessée à mort, donner au monde les *Suspiria de profundis*.

Sa mémoire avait résisté, sans être absolument intacte. On se souvient qu'elle avait été exceptionnelle de vigueur et d'ampleur, et qu'il avait passé sa première jeunesse à la charger impunément d'un immense butin. L'opium en avait affaibli certaines parties, la mémoire des notions techniques, par exemple; mais, de tout le reste, jamais Quincey n'oublia rien. Il a fait des flots de citations, en prose et en vers, en grec et en latin aussi volontiers qu'en anglais, il les a faites de souvenir la plupart du temps, faute de savoir retrouver un livre dans le désordre de son cabinet de travail, et l'on pourrait presque compter sur ses doigts les endroits où il s'est trompé. Des vers lus une seule fois lui remontaient à l'esprit au bout de vingt ans, et cela jusqu'à la fin de sa longue existence, lorsqu'il eut derrière lui près d'un demi-siècle d'opium. Cette immunité d'un coin du cerveau ne s'observe guère, paraît-il, chez les morphinomanes, qui ne sauvent du naufrage pas une de leurs facultés intellectuelles. Toutes « diminuent, » et la première « qui se perd », c'est justement la mémoire : « Elle se perd de très bonne heure (2), dit le docteur Pichon. Dans toutes nos observations nous avons signalé le fait à un moment de l'intoxication morphinique. Chez certains intoxiqués la mémoire disparaît tôt, chez d'autres elle subsiste assez longtemps; mais chez tous cette faculté finit par sombrer. Dans tous les cas que nous avons pu observer, c'est un des premiers symptômes que remarque le malade. Et ce phénomène va s'accentuant avec les progrès de l'intoxication, et le morphinomane lui-même remarque bien cette aggravation. »

Il nous reste à dire la plus cruelle de toutes les pertes qu'il avait subies. La volonté s'était réveillée : elle n'était pas guérie et ne le fut jamais. Elle n'était plus le paralytique supplicié par l'angoisse, « qui voit entrer les assassins de ceux qu'il aime et ne peut faire un mouvement pour les secourir »; mais elle était l'infirme qui fait deux pas avec des béquilles, n'en fera jamais trois et se sent incurable. Lui-même, et je ne sais rien au monde de plus

(1) Allusion à des vers de Wordsworth où Coleridge est ainsi désigné.

(2) Je dois dire que, d'après le Dr Ball, la mémoire, au contraire, ne serait pas « sérieusement affectée ». V. *la Morphinomanie* (1885).

humiliant, de plus désolant pour un honnête homme, — lui-même n'était plus qu'un malade, celui qui a le droit de renier en partie la responsabilité de ses actes, de réclamer aux lois et aux hommes un peu d'indulgence, parce qu'il n'est plus maître de soi. L'opium et la morphine marchent ici la main dans la main. « L'inertie morale, dit encore le docteur Pichon, forme... le fond du caractère chez le morphinique, et c'est à cette inertie qu'il doit de se laisser dominer par ses mauvais instincts, de ne pas résister à une mauvaise incitation de son esprit, alors qu'à l'état sain, son bon sens normal se fût immédiatement révolté. Ainsi donc, le premier fait qui ressort de cette inertie chez le morphinomane, c'est une *diminution du libre arbitre* en rapport avec le degré d'intoxication, et par là même une diminution de responsabilité. » On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de philosophie. Le docteur Pichon s'adresse aux médecins légistes et emploie les mots dans le sens pratique, si j'ose ainsi parler, où les prendrait un tribunal. Le docteur Ball renchérit sur lui quand il écrit : « L'état normal des morphinomanes peut s'exprimer en quelques mots : c'est une paralysie de la volonté, un engourdissement du moi (1). » Un peu plus loin, le docteur Ball emploie l'expression « amoindrissement du moi ». Elle est très heureuse appliquée à Quincey, dont les instincts étaient doux et purs, de sorte qu'il ne fit jamais volontairement de mal à personne, mais qui n'en fut pas moins le jouet, risible et piteux, de ses instincts et de ses impulsions.

En résumé, il était devenu impropre à l'action, dans les grandes ou les petites choses, qu'il s'agît de repenser le système de Kant ou de mettre des souliers. Il était énervé, dans le vrai sens du mot. Coleridge, en proie au même mal, ne valait pas mieux. Quincey le raille doucement de son penchant invincible à la « procrastination ». « C'était, dit-il, l'un des traits caractéristiques de sa vie quotidienne. Quand on le connaissait, il ne venait pas à l'esprit de compter sur un rendez-vous ou un engagement quelconque de Coleridge. Ses intentions avaient beau être invariablement honnêtes, personne n'attachait la moindre importance à ses promesses. Ceux qui l'avaient invité à dîner... allaient le chercher ou y envoyaient quelqu'un. Quant aux lettres, à moins que l'adresse ne fût d'une main de femme la recommandant à son estime et à son cœur, il les jetait au rebut, sans même les ouvrir la plupart du temps... et n'y répondait jamais (2). » Ce portrait pourrait être celui de Quincey vieillissant, quoiqu'il ne s'en vante pas.

Il entrait donc très diminué dans la carrière des lettres. Il

(1) *La Morphinomanie.*
(2) Œuvres complètes : *Samuel Taylor Coleridge.*

avait d'autre part le désavantage d'être un écrivain besogneux, obligé de produire quand même et avec l'inquiétude lancinante des bouches à nourrir, lui qui n'avait jamais commandé à ses nerfs et que l'opium avait laissé sans aucune défense contre leurs caprices et leurs révoltes. Le souci des siens et la pression de la nécessité, qui grandissent et exaltent l'homme sain, écrasaient Thomas de Quincey. Tant qu'un homme est seul, disait-il, la misère n'est pas un mal. — « Lutter n'est pas souffrir... Ce sont la femme et les enfans, les biens les plus précieux de l'homme, qui lui créent par cela même les angoisses les plus mortelles, qui rembourrent son oreiller d'épines et sèment de chausse-trapes sa route quotidienne. Prenez le cas d'un homme de qui dépendent des êtres si chers, sans autre appui que lui. Supposez-le privé subitement de ses ressources. L'idée que, s'il ne réussit pas, c'est la ruine immédiate, paralyse toutes ses facultés, à commencer par l'esprit créateur, qui est un organe des plus délicats, surtout lorsqu'il est aux prises avec des sujets aussi fugaces que ceux qui relèvent de la sensibilité et de l'imagination. Ce sont des provinces de la littérature où le succès est toujours douteux, même dans les meilleures conditions. Le succès devient impossible, quelques dons que l'on possède, quand les facultés ne sont pas dans un état d'épanouissement; et, dans le cas qui nous occupe, il faut conserver cet épanouissement alors que le plus effroyable des abîmes est béant sous vos pieds; il faut que l'inspiration du poème ou du roman naisse des pleurs de petits enfans réclamant leur pain quotidien (1). »

Raison de plus pour choisir un genre littéraire où l'on pût se passer d'imagination. L'œuvre de Thomas de Quincey est en harmonie avec les conditions physiologiques et morales qu'on vient de voir. On peut dire de lui comme de Hoffmann, que sa voie littéraire était tracée au moment où il se mit à écrire, et qu'il ne pouvait guère faire que ce qu'il a fait.

II

Sa première tentative pour se remettre au travail remonte à 1818. Il avait été nommé rédacteur en chef, aux appointemens d'une guinée par semaine, soit 1300 francs par an, d'une feuille locale fondée par les tories pour combattre « parmi les agriculteurs les infâmes doctrines de Brougham. » Quincey était encore en plein dans les cauchemars de l'opium, et sa direction s'en ressen-

(1) Œuvres complètes : *Oliver Goldsmith.*

tit. Il nourrissait l'abonné d'histoires de crimes et de comptes rendus de cours d'assises; beaucoup de numéros ne contenaient pas autre chose. Pour intermèdes à ces horreurs, des articles où le rédacteur en chef « s'efforçait d'élever les fermiers du Westmoreland dans la région des principes philosophiques (1). » Ses lecteurs n'y comprenaient goutte et réclamaient. Quincey s'entêtait. Il finit par leur répondre dans le journal d'être sans inquiétude; qu'il était le seul homme de toute la Grande-Bretagne capable de les initier à la philosophie allemande, et qu'il leur promettait pour la *Gazette* une sérieuse influence dans le monde des universités. — On se sépara.

Il fit une seconde tentative en 1819. Il avait réfléchi (je demande pardon aux économistes de ce qui va suivre) qu'étant décidément tombé dans « l'imbécillité », il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur l'économie politique, cette « rinçure de l'esprit humain », et il s'était mis en devoir de dicter à sa femme une brochure sur les *Systèmes de l'avenir*. Mais il était encore trop tôt. L'opium ne lui permit pas de poursuivre, et le manuscrit des *Systèmes* alla rejoindre dans un tiroir le grand ouvrage philosophique sur la réforme de l'esprit humain.

Deux ans après, Quincey avait retrouvé des lueurs de liberté d'esprit. Talonné par la misère, il vint chercher du travail à Londres, et y écrivit pour une revue, en se reprenant à bien des fois et avec des difficultés inouïes, deux petits articles qui sont devenus dans la suite des années, à force d'additions et de développemens, le volume fameux des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. La première partie parut au mois d'octobre (2) 1821, la seconde le mois suivant, toutes deux sans nom d'auteur. L'une et l'autre piquèrent vivement la curiosité. Le sujet était original, presque trop pour beaucoup de lecteurs, qui se demandèrent si ce n'était pas du roman. Mais, vraies ou fausses, fiction ou réalité, ces pages anonymes étaient très belles; on a pu en admirer la langue souple et colorée à travers les traductions de Baudelaire que nous avons citées plus haut (3). Elles étaient aussi très indiscrètes, et ce n'était pas pour déplaire à un public qui n'avait pas encore été rassasié de confidences intimes par les romantiques de toutes races. Nous sommes aujourd'hui saturés jusqu'à l'exaspération de confidences intimes. Nous commençons à nous rebéquer contre les écrivains qui, non contens de nous initier à leurs affaires de cœur et d'argent, nous prennent à témoin, comme

(1) Japp, *De Quincey's Life*, etc.
(2) D'après M. Japp. Un autre biographe, M. David Masson, dit septembre.
(3) V. la *Revue* du 1er novembre.

Thomas de Quincey, de l'état de leurs digestions. En 1821, il y avait encore de l'inattendu dans le passage des *Confessions d'un mangeur d'opium*, pour n'en citer qu'un, où passe un souffle de M. Purgon et où la question « digestion » est traitée en détail, au point de vue des gens de lettres en général et de Thomas de Quincey en particulier. Moins ingénu, ce dernier aurait pu se douter, à un dîner donné en son honneur par le *London Magazine*, de l'amusement causé au public par certains de ses épanchemens. Il remarqua que tous les regards se fixaient sur lui, que tous les yeux riaient et que certains d'entre eux étaient évidemment « pleins de malice (1) » ; mais il ne fit aucun rapprochement entre cette circonstance, qui le choqua beaucoup, et le contenu de ses *Confessions*.

Son succès n'en souffrit pas, au contraire, et Quincey fut dès lors recherché des directeurs de revues. Le charme était suffisamment rompu pour qu'il pût être un collaborateur fécond, bien que toujours irrégulier. Malgré des périodes de stérilité dues à ses rechutes (une année entière en 1822), la collection de ses œuvres choisies forme aujourd'hui quatorze volumes, contenant plus de cent *essais* extrêmement variés de ton et de sujet, quelques fantaisies poétiques et beaucoup de souvenirs personnels. Des livres aussi morcelés s'analysent difficilement, en tout état de cause. Il n'y faut même pas songer avec Quincey, qui demeura en littérature l'homme aux « efforts spasmodiques et irréguliers », condamné aux digressions à perpétuité. Les idées ne lui manquent pas, et il y en a beaucoup d'ingénieuses, il y en a quelques-unes de vraiment originales ; mais son intelligence est, pour ainsi parler, pleine de trous, à travers lesquels les idées coulent sans qu'il puisse les retenir. C'est une vraie passoire, d'où il sort parfois des articles sans queue ni tête, par exemple l'article sur *Sir William Hamilton*, où Quincey parle de tout excepté de son sujet : de l'influence des chemins de fer sur l'argot, de la supériorité de Milton sur Homère, de l'admiration « bestiale » des anciens Grecs pour les exercices athlétiques, du caractère destructif des doctrines de Kant, etc., etc. Il n'y a que de son héros qu'il ne nous parle point. Quelques lignes nous apprennent où il l'avait rencontré et connu ; mais nous n'avons pas une ligne, pas un mot, sur les travaux philosophiques de William Hamilton, et cet article n'est pas unique en son genre dans la collection. Que serait-ce si Quincey ne s'était revu et refondu avec beaucoup de soin sur ses vieux jours, après avoir fait sa paix avec l'opium?

(1) *London Reminiscences.*

La médecine a constaté que les morphinomanes ont le « caractère versatile » et changent d'humeur, d'idée, selon qu'ils sont plus ou moins sous l'action du poison. Le même individu passe en quelques minutes de la tristesse à la gaieté, du plus sombre mutisme à une animation turbulente : une piqûre a fait le miracle. En étudiant Quincey et ses aveux perspicaces, il semble — je le dis timidement — qu'en dehors des causes intermittentes de « versatilité » dues aux alternances d'ivresse et d'état de besoin, on sente chez lui, à partir d'une certaine époque, une cause profonde et constante, agissant uniformément, de ce décousu extraordinaire de la pensée. Les solutions de continuité qui m'ont fait comparer son intelligence à une passoire n'étaient plus des accidens passagers. Il y avait désormais en lui un je ne sais quoi (1) qui les perpétuait, et produisait un émiettement général des idées aussi bien que des impulsions.

On ne peut que présumer ce qu'aurait été Quincey écrivain, dans d'autres circonstances, et en possession de tous ses moyens. On est réduit à le conjecturer d'après les idées qu'il a semées à l'aventure, le plus souvent hors de leur place. C'est un travail de reconstitution analogue à ceux qu'essaient les architectes pour les ruines antiques, et assujetti aux mêmes chances d'erreur; la faculté métaphysique, la plus haute qui ait été donnée à l'homme, et, jadis, la pierre d'angle des vastes ambitions de Quincey, était celle de toutes qui avait le plus souffert chez lui; il n'en faut pas davantage pour changer la physionomie d'une intelligence au point de la rendre méconnaissable.

Les spéculations personnelles avaient cédé la place, dans son esprit débilité et rétréci, à de simples antipathies ou sympathies pour les spéculations des autres, qu'il jugeait maintenant par des raisons « morales », les argumens « intellectuels » lui paraissant offrir des dangers à un bon chrétien de sa sorte, anglican intransigeant par-dessus le marché. Il affichait une aversion un peu puérile pour les « démolisseurs » en philosophie, à moins qu'après avoir déblayé le terrain, ils ne se missent incontinent à reconstruire. Kant, son ancien maître tant admiré, tant respecté, était devenu de sa part l'objet de « l'une de ces haines comme on dit qu'en éprouvent les hommes à l'égard du sinistre enchanteur, de quelque nom qu'on le nomme, dont les séductions détestables les ont attirés dans un cercle d'influences malignes (2). » Il l'accusait d'être de ces « démolisseurs » qui dévastent les âmes, et ajoutait :

(1) La paralysie de la volonté, me dit un médecin, car tout effort d'attention exige un effort de volonté. L'une meurt en même temps que l'autre.

(2) Œuvres complètes, *German studies and Kant in particular* (1836).

« J'en ai été misanthrope plus de dix ans. » — Il est impossible de préjuger ce qu'aurait valu la métaphysique de Quincey; pour restituer un monument, encore faut-il en posséder quelque reste, et nous sommes ici en face du néant.

Nous connaissons très bien, en revanche, ses idées sur la façon d'écrire l'histoire. Il aurait signé des deux mains, à condition d'en retrancher la philosophie et les philosophes, ces lignes de Fustel de Coulanges : « Il faut, en histoire comme en philosophie, un doute méthodique. Le véritable érudit, comme le philosophe, commence par être un douteur. » Quincey était de ceux qui ne croient pas « que tout a été dit, et qu'à moins de trouver des documens nouveaux il n'y a plus qu'à s'en tenir aux derniers travaux des modernes. » Il inclinait toujours, comme l'illustre auteur de la *Cité antique* (malheureusement pour Quincey, là s'arrête la ressemblance) « à écarter les opinions reçues, même quand elles avaient les avantages d'une longue possession », et à préluder à l'examen de chaque question en « faisant d'abord table rase... de tout ce qu'on avait publié antérieurement (1). » Les faits de l'histoire, disait-il, sont les ossemens desséchés du passé : « Non seulement ils peuvent revivre, mais d'une variété infinie de vies. Les mêmes faits, considérés sous des jours différens, ou dans leurs relations avec d'autres faits, offrent éternellement matière à des spéculations nouvelles, inépuisables comme les combinaisons dont ils sont susceptibles. Ces spéculations en font à leur tour des faits nouveaux, et cela est sans fin... Je ne parle pas simplement des raisons subjectives, tirées de la différence des esprits, qui sont cause qu'il y a autant de manières d'interpréter et de juger les événemens qu'il y a d'historiens. Je prétends qu'objectivement, tous les grands faits de l'histoire doivent aux progrès des sciences sociales de prendre perpétuellement des aspects nouveaux, qui rendent perpétuellement nécessaire de les rejuger au point de vue moral. » Il disait aussi : « La chimie est la science des formes et des forces qui sont contenues à l'état latent dans tout ce qui existe, épiant l'occasion d'être. Il en est des faits de l'histoire comme des élémens chimiques : il n'y a pas non plus de fin à leurs capacités de transformation (2). »

Quincey rejugeait les grands faits de l'histoire d'après ces principes, et remettait en question les opinions les plus vénérables. Il soutenait que l'empire romain n'a pas été détruit par les barbares, qu'il s'est détruit lui-même par les vices de sa civilisation, et que les Goths, ou les Vandales, loin d'être responsables

(1) *Revue* du 1er mars 1896. *Fustel de Coulanges*, par M. Paul Guiraud.
(2) *Greece under the Romans* (1836).

de son effondrement, ont été les sauveurs de l'Occident. Ils ont arrêté sa décomposition en lui infusant un sang jeune et sain. « Ils ont été les restaurateurs et les régénérateurs de l'intelligence romaine épuisée. Sans eux, la population indigène de l'Italie aurait probablement été éteinte, vers le VIe ou le VIIe siècle, par la scrofule, la folie et la lèpre. » Les Romains ont été les vrais barbares; l'Europe serait aujourd'hui beaucoup moins avancée, s'il n'y avait pas eu des Goths et des Vandales sur la terre. — Arrivé à ce point, Quincey se met en devoir de démontrer sa thèse, mais il avait compté sans les infirmités mentales qui lui interdisaient de suivre une piste; au lieu des preuves que nous attendions, nous lisons que les auteurs de l'*Histoire Auguste* aimaient trop les anecdotes, et trois ou quatre argumens de la même force. Quincey se dérobe, et une idée originale prend l'aspect d'un paradoxe lancé au hasard (1).

Il en est de même pour sa théorie du paupérisme. Quincey en fait « une maladie particulière au monde chrétien. » Il affirme que le christianisme a favorisé son apparition et son développement de plusieurs manières, la principale, la plus malfaisante, ayant été d'encourager les naissances « en protégeant le principe de vie comme un mystère sacré. » N'y avait-il réellement pas d'indigens à Babylone et dans la Rome antique? La question valait la peine d'être élucidée. Quincey passe outre sans s'y arrêter, sans l'avoir posée, et sa théorie du paupérisme (2) reste aussi une idée en l'air. Tels qu'ils sont, cependant, avec leurs énormes défauts, ses travaux d'histoire font regretter ce qu'ils auraient pu être sans l'opium.

En littérature, il procédait volontiers par généralisations. Il divisait tout ce que les hommes ont jamais composé en deux grandes classes, répondant à deux fonctions distinctes, très différentes, bien qu'en fait elles se mêlent et se confondent souvent : « — Il y a premièrement la *littérature-savoir*, et, secondement, la *littérature-force*. La fonction de la première est d'instruire, celle de la seconde de faire *mouvoir;* l'une est un gouvernail, l'autre une rame ou une voile. La première ne parle qu'à l'intelligence discursive; la seconde s'adresse en dernière analyse à l'intelligence supérieure, ou raison, mais toujours *à travers* des émotions de plaisir ou de sympathie... Le public a si peu réfléchi aux fonctions supérieures de la littérature, qu'on se ferait accuser de paradoxe en avançant que l'objet de donner des informations n'est pour les livres qu'une pauvre fin, et une fin secondaire... Il

(1) *Philosophy of roman history* (1839).
(2) *Greece under the Romans.*

y a une chose plus précieuse encore que la vérité : c'est la sympathie profonde pour la vérité... La littérature-force restaure et rafraîchit continuellement l'idéal de celles de nos qualités qui sont les plus précieuses à la face du ciel. Que vous apprend le *Paradis perdu?* Rien du tout. Un livre de cuisine ? Quelque chose à chaque ligne. Placerez-vous pour cela ce misérable livre de cuisine au-dessus du divin poème? Ce que vous devez à Milton n'est pas du *savoir*, que vous pourriez ensuite multiplier un million de fois sans vous élever d'un échelon au-dessus de la terre. Vous lui devez *de la force*, c'est-à-dire l'exercice et l'expansion des capacités de sympathie avec l'infini qui sont latentes en vous. Chaque influx de cette force vous soulève au-dessus de la terre. Dès le premier pas, c'est un mouvement ascensionnel. (1) »

Nous possédons en France un exemple de littérature-force que Quincey n'aurait pas admis, parce qu'il n'avait songé qu'aux poètes en formulant sa théorie, et qui n'en est pas moins typique. Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau ont bouleversé le monde. Ils l'agitent encore : « La révolution française ne fait que commencer, » écrivait Quincey en 1845, et nous pourrions presque en dire autant en 1896.

La littérature-savoir, poursuivait-il, a constamment besoin d'être renouvelée; c'est un des signes de son infériorité. La littérature-force est éternelle, tout en ayant éprouvé une espèce de brisure, aussi nette que profonde, lors de l'introduction dans le monde de l'idée chrétienne du péché. Les païens ne savaient pas ce que c'est que « pécher »; dans le sens où nous prenons le mot depuis tantôt dix-neuf siècles. Ils connaissaient « le vice » et « la vertu », opposaient « le coupable » à « l'innocent », mais tous ces mots leur représentaient des idées différentes des nôtres, puisqu'ils n'attachaient pas aux préceptes de la morale le caractère de « sainteté » qu'un chrétien attache aux dix commandemens et qui donne une saveur de sacrilège à chaque violation de la loi. Leur psychologie et leurs motifs d'action en étaient tout autres, et cela se voit de reste dans leur théâtre. On pourrait presque ramener à une seule les différences qui séparent une tragédie grecque d'une tragédie moderne. L'une est d'avant l'idée de péché, l'autre d'après; il a suffi d'une idée pour couper en deux le monde moral et littéraire (2).

Quincey était encore sur les bancs, qu'il pensait déjà ces choses. Il les avait eues présentes à l'esprit et s'était abandonné à

(1) *The poetry of Pope* (1848).

(2) Œuvres complètes : *Oxford* (1835). — *Glance at the works of Mackintosh* (1846). — *The Theban Sphinx* (1849).

leur influence tandis qu'il étudiait le grec et la littérature antique. Jamais il ne les avait perdues de vue, puisqu'il y revient dans trois au moins de ses articles. L'on devait croire que, se décidant un jour à exposer ses idées sur le théâtre grec (1), il ferait ample usage d'une formule aussi féconde. L'opium, apparemment, la lui fit prendre ce jour-là en « puissant dégoût », car on n'y trouverait même pas une allusion dans la *Théorie de la tragédie grecque* ou dans l'*Antigone de Sophocle*.

Ses jugemens sur les modernes lui étaient dictés par un « John-bullisme » éhonté, dont il est le premier à plaisanter: « Quand il s'agit de mes compatriotes, qu'ils aient tort ou raison, cela ne fait aucune différence pour moi. » Son patriotisme n'était jamais si intransigeant qu'en littérature. Il y était injuste avec fureur ou délices, suivant les cas; mais il avait ses motifs pour devenir, à l'occasion, absurde et de mauvaise foi. Quincey était grand ennemi des influences étrangères en littérature. Il adjurait les écrivains anglais de se retremper exclusivement aux sources nationales. On dirait qu'il pressentait le cosmopolitisme intellectuel de la fin du siècle et qu'il l'avait en horreur d'avance, tant il met d'ardeur à combattre les modèles étrangers. L'esprit latin lui était en particulière aversion. Toutes les armes lui sont bonnes contre la France, même les mensonges, pourvu qu'il dégoûte ses compatriotes de nous imiter. Il affirme, lui l'érudit impeccable, que nous n'avons pas eu de littérature au moyen âge, ni exercé la moindre influence, à aucune époque, sur les lettres britanniques; ceux qui disent le contraire sont bons à enfermer. Comment la France pourrait-elle agir sur les esprits en dehors de ses frontières, elle qui ne possède pas un seul livre ayant modifié d'une façon durable « les modes de penser et d'agir et les méthodes d'éducation » des Français? Quincey imprimait ces fantaisies patriotiques moins d'un demi-siècle après la mort de Voltaire et de Jean-Jacques (2). Je dois dire à sa décharge qu'il n'avait pas le sens de la littérature française; je n'en veux d'autre preuve que la phrase où, à propos de nos prosateurs et sans la moindre malice, il met Florian et Chateaubriand sur la même ligne; Florian est même nommé le premier, mais c'est peut-être sans intention.

En principe, Quincey faisait une exception pour l'influence allemande et la recommandait à ses compatriotes. Dans la pratique, il travaillait à démolir son représentant le plus éminent:

(1) *Theory of greek tragedy* (1840). — *The Antigone of Sophocles* (1846).

(2) Œuvres complètes : *John Paul Frederick Richter* (1821). — *Lord Carlisle on Pope* (1851). — *The poetry of Pope* (1848); et *passim*.

« Caliban ivre, écrivait-il, ne s'est jamais donné une idole plus débile et plus creuse que l'Allemagne moderne en la personne de Gœthe. » La réputation « extravagante » de ce faux grand homme est un bel exemple de ce qu'on obtient avec le « puffisme », en ne craignant pas de frapper fort. *Wilhelm Meister* est une « abomination », l'un des romans les plus « répugnans » et les plus « ennuyeux » que l'on puisse lire. *Hermann et Dorothée* amuse les bonnes gens qui n'ont pas beaucoup de littérature. Personne n'a jamais compris un mot à *Faust*, ni à divers autres écrits que l'auteur avait faits à dessein inintelligibles, afin de susciter entre les critiques allemands des polémiques profitables à sa réputation. Il les aurait mis d'accord en deux mots, si le sens de ce qu'il avait dit avait eu la moindre valeur à ses propres yeux ; mais il jugeait de bonne politique d'entretenir la querelle, car il était important que son nom continuât d'agiter le monde, et parfaitement indifférent qu'on se méprît ou non sur sa pensée. » Du reste, l'idole branlait déjà sur sa base ; Quincey ne lui en donnait pas « pour deux générations » avant de s'écrouler, les défis au « bon sens » ne pouvant jamais se prolonger longtemps (1).

Il concentrait toutes ses sympathies sur la littérature anglaise, qu'il aimait avec passion dans ses manifestations les plus diverses, et sans craindre les innovations, ainsi qu'on l'a vu à propos de Wordsworth et de Coleridge. Pendant toute sa jeunesse, les lakistes avaient été vilipendés en Angleterre, beaucoup plus violemment que ne l'ont jamais été chez nous les décadens ou les symbolistes. En dehors d'une très petite église, on ne daignait connaître Wordsworth et Coleridge que pour « les piétiner, leur cracher dessus. Il n'y avait jamais eu d'exemple d'hommes tenus pour aussi abjects par l'opinion publique ; il n'y en a jamais eu depuis et il n'y en aura jamais... Ils étaient les parias de la littérature (2). » Quincey, qui professait un véritable culte pour Milton et qui proclamait la *Dunciade* « immortelle (3) », — Quincey fut néanmoins l'un des premiers fidèles, et des plus fervens, de la chapelle lakiste. Bien qu'il ne le dise nulle part, il était de ceux qui pensent que l'art doit se transformer sans cesse, sous peine d'être mort, ce qui est le seul vrai malheur. Un art quelconque ne peut pas plus s'arrêter au point de la perfection qu'à tout autre ; la tragédie de Racine était parfaite, et les imitateurs de

(1) *Gœthe as reflected in his novel of Wilhelm Meister* (1824). Cet article avait été écrit à l'occasion de la traduction de *Wilhelm Meister*, par Carlyle. Quincey y attaquait aussi très violemment le traducteur et sa préface. — V. *Gœthe* (1835).

(2) *Recollections of Charles Lamb.*

(3) Note sur *Pope*. Sans date, mais postérieure, selon toute vraisemblance, à 1830.

Racine ont été un fléau littéraire. En tout pays, on devrait être reconnaissant aux jeunes iconoclastes qui travaillent à briser les vieux moules, sans se soucier des quolibets de la foule : ils représentent la vie, ils *sont* la vie. Peu importe qu'ils soient destinés ou non à créer le nouveau moule qui s'imposera à son tour à l'admiration de cette même foule. Si ce n'est pas eux, ce sera un autre, un homme de génie à peine né peut-être, ou encore à naître, qui trouvera le terrain déblayé et les bénira de lui avoir épargné une besogne ingrate.

L'amitié n'entrait pour rien dans l'admiration que les poésies de Wordsworth et de Coleridge inspirèrent toujours à Quincey. L'idylle des lacs, entre hommes de génie, avait vécu ce que vivent les idylles. On s'en aperçut de reste à la mort de Coleridge. Six semaines après (1), sa vie intime était étalée au grand jour dans une série d'articles plus spirituels que charitables. On y voyait Coleridge dans son ménage, se disputant avec sa femme; Coleridge prenant un individu à gages pour l'empêcher de force d'entrer chez le marchand d'opium, et passant sur le corps de son homme; Coleridge annonçant une conférence, et les belles dames s'en retournant bredouille après l'avoir attendu plus d'une heure; Coleridge réussissant à se réveiller pour sa conférence, et se rendormant sur l'estrade; Coleridge se levant le soir et apparaissant en bonnet de nuit, avec plusieurs étages de mouchoirs par-dessus son bonnet; Coleridge se mettant en traitement chez un médecin et le convertissant à l'opium (2); Coleridge ravagé, avili, comme Quincey lui-même et par la même cause; ayant comme lui le sens moral intact (3) et la volonté paralysée; devenu comme lui l'écrivain des digressions et des « passages isolés (4) », faute de pouvoir suivre une idée; comme lui débraillé, désordonné, décousu, burlesque à la fois et tragique : au demeurant, le dernier homme du monde pour lequel Thomas de Quincey aurait eu le droit d'être sévère, et les articles étaient signés : *le Mangeur d'opium anglais*.

Quatre ans après, ce fut le tour de Wordsworth, qui n'était pas mort et prit très mal la chose. On a beau être un vertueux père de famille, il n'est jamais agréable, surtout pour un poète, qu'un critique célèbre vienne dire au public à peu près ceci : « Le

(1) Coleridge est mort le 25 juillet 1834. Les articles intitulés *Samuel Taylor Coleridge, par le Mangeur d'opium anglais*, ont commencé à paraître au mois de septembre suivant.

(2) Ce dernier détail se trouve dans un article postérieur : *Coleridge and opium-eating* (1845).

(3) Lettre de Coleridge à son médecin.

(4) *Coleridge*, par H. D. Traill (Londres, Macmillan).

fameux Wordsworth (à cette époque, il était devenu fameux) vieillit mal; il devient rougeaud. Il a des jambes — quelles jambes! bonnes, mais pas ornementales; c'est l'avis unanime des femmes. Et son dos! Tout rond! Quand on le voit par derrière, ça lui donne un air mesquin (1). Ce que j'en dis est pour l'amour de la vérité, car je tiens en profond mépris, depuis ma plus tendre enfance, depuis que j'ai le sentiment de la vraie dignité humaine, cette passion de savoir comment les gens sont faits qu'on remarque chez tant de grandes personnes, — chez Coleridge et Wordsworth sans aller plus loin. Que me font, à moi, les jambes d'un homme (2)? Il n'y a que son cœur et son esprit qui comptent, et ni l'un ni l'autre ne sont aimables chez Wordsworth. Il est insociable et égoïste. Il a mauvais caractère, et son arrogance ne permet pas d'entretenir avec lui des relations agréables. Croirait-on qu'il a la prétention de monopoliser les impressions sur les beautés de la nature? Quand on essaie de placer son mot, il a une manière de ne pas écouter qui est positivement insultante (3). Je ne me serais pourtant pas brouillé avec lui, malgré tout, sans sa femme. Elle est trop bête. Ma cuisinière avait fait des commérages, avait été malhonnête, soi-disant par mon ordre. Devait-on la croire, me connaissant? On la crut, et ce fut le commencement de la brouille; mais on ne l'aurait pas crue qu'il en eût été exactement de même : on ne peut pas vivre avec Wordsworth. Sa sœur était une charmante personne, qui m'a rendu beaucoup de services. Il est dommage qu'elle soit devenue folle. — Ce que je viens de vous conter vous a peut-être étonnés? On a tant poétisé l'histoire des lakistes vivant harmonieusement en face de la nature... La vérité vraie, c'est qu'ils étaient tous mal ensemble. » — Quelques lecteurs conclurent de ces articles que Thomas de Quincey était méchant. « Petit misérable! criait Southey. Il faut le cravacher. » Southey avait tort. Quincey n'était pas méchant. Il n'était qu'intempérant dans son langage, trop communicatif à ses heures et *volens nolens*, comme les ivrognes du vin; il disait alors tout haut ce que beaucoup de braves gens, qui ne se croient pas féroces pour cela, pensent tout bas de leurs meilleurs amis.

En tout cas, ses confidences sur le caractère ou les jambes de ses anciens dieux ne l'entraînèrent jamais à se montrer ingrat envers leur génie. Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'histoire de l'école romantique anglaise. Il suffira de dire qu'elle a été la

(1) Œuvres complètes : *The lake poets : William Wordsworth* (1839). — *William Wordsworth and Robert Southey* (1839). — *Southey, Wordsworth and Coleridge* (1839).
(2) *Id. : Professor Wilson* (1829).
(3) *Id. : Gradual estrangement from Wordsworth* (1840).

glorification des idées de Quincey sur la nécessité de remonter aux sources nationales, de rompre avec le vocabulaire « livresque », d'entrer en communion avec la nature, et de faire en poésie une large part aux sensations. Et Quincey ne demeura point passif dans la grande bataille romantique. Il mit au service des siens tout ce qu'il possédait d'éloquence et d'influence, et fut l'un des artisans de la victoire finale de Coleridge et de Wordsworth (1) sur les défenseurs de l'esprit classique.

La passion des vers était dans sa pensée un simple retour à la nature. Il soutenait que la poésie avait été aux origines le langage « naturel » de l'humanité dans toutes les occasions solennelles ou seulement importantes, tandis que la prose avait été « l'invention », la « découverte » de quelques hommes de génie : « Quoi? direz-vous; les hommes parlaient en vers? — Dans les temps primitifs, il leur aurait paru contre nature, et absurde, qui plus est, de parler en prose. Il fallait alors des raisons passionnantes pour motiver une harangue publique... et, dans les sociétés encore simples... les sentimens violens revêtent nécessairement la forme du mètre, qui autorise les termes emphatiques, les antithèses, et autres effets de rhétorique... Nous sommes convaincus qu'il a fallu plus d'efforts, un siècle avant Hérodote, pour amener les esprits à renoncer au diapason poétique avec lequel ils s'étaient accordés de longue date, qu'il n'en faudrait à un journaliste moderne pour revenir brusquement au vers lyrique (2). »

Voilà des renseignemens assez complets sur les richesses intellectuelles dilapidées par Quincey. La nature généreuse avait réuni en sa faveur les dons du poète à ceux du penseur. Elle l'avait doté, dans sa munificence, d'une grande imagination pleine de fantaisie, et d'un esprit aigu, fécond en idées hautes et neuves. Après qu'il eut irrémédiablement gâché ces beaux présens, il ne lui resta guère, sa magnifique langue mise à part, que le pouvoir de jeter le trouble et le désarroi dans l'esprit du lecteur en le privant des lisières de la convention et du lieu commun. Mais il a exercé ce pouvoir avec génie, et rien n'a pu le lui ôter, car il tenait à la constitution intime de son esprit.

Quincey était de ceux qui sont plus frappés, en toute chose, des différences que des ressemblances. Il existe une autre famille d'esprits pour lesquels c'est l'opposé. Les premiers s'amusent beaucoup plus dans la vie; ils ont une vision pittoresque du monde qui leur est un perpétuel divertissement. Quincey ne pouvait pas s'expliquer la fortune du mot de l'*Ecclésiaste :* « Il n'y a rien de

(1) *On the genius of Thomas de Quincey*, par Shadworth H. Hodgson.
(2) *Style* (1840). — *Philosophy of Herodotus* (1842).

nouveau sous le soleil. » Rien ne lui paraissait plus contraire à la vérité. C'est, disait-il, la plainte d'un blasé, qui ne peut pas découvrir des jouissances nouvelles, puisqu'il ne peut plus jouir de rien. « La pénurie dont il gémit comme étant inséparable de la condition humaine n'est pas objective, dans son cas; elle est subjective... Ce n'est pas le *prenable* qui est en défaut; c'est le *prenant*... La vérité est qu'il n'y a rien de vieux sous le soleil. » De même qu'il n'existe pas deux feuilles pareilles dans toute la terre, il n'existe pas non plus deux actions humaines parfaitement semblables, deux sentimens tout à fait identiques. Objets matériels ou passions, événemens ou esprits sont « individualisés » à l'infini par la nature, au moyen d'un fonds inépuisable de variantes, de détails ajoutés ou supprimés, de circonstances extérieures, de nuances dans les idées et les impressions, qui lui permettent de ne jamais se répéter. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » est un de ces lieux communs faux et menteurs qui courent le monde parce que personne ne prend la peine de les considérer et de les réfuter (1). »

A partir de 1845, Quincey entremêla ses articles de fragmens singuliers et quelquefois admirables, qu'il avait annoncés sous ce titre général : *Suspiria de profundis : suite aux Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. C'est là qu'il faut chercher ses chefs-d'œuvre; mais les *Suspiria de profundis* sont liés trop intimement à sa vie intérieure pour pouvoir se séparer de sa biographie.

III

Le succès ne lui avait pas tourné la tête. Plus timide et plus nerveux que jamais, Quincey se cachait du monde et de ses meilleurs amis dans les garnis de Londres ou d'Édimbourg; il fallait quelquefois de longues recherches et beaucoup de sagacité pour retrouver sa trace. Il donnait pour excuse de ses allures mystérieuses qu'il était perpétuellement pourchassé par des créanciers, et il y avait là dedans une part de vérité. Quincey était voué à la misère, et il n'aurait pas eu huit enfans qu'il n'en aurait été ni plus ni moins. Il était pauvre par des raisons « subjectives », comme l'auteur de l'*Ecclésiaste* était pessimiste. La paralysie de la volonté en avait fait dans la vie pratique un tout petit enfant, incapable de l'acte le plus simple. Il en était venu à ne pas savoir payer une note, même quand il avait l'argent. A sa mort, on trouva dans ses papiers une collection de factures qu'il avait cachées pour n'y plus penser. C'était sa manière de régler les

(1) Œuvres complètes : *Charlemagne* (1832), et *passim*.

affaires, mais ses créanciers ne l'entendaient pas ainsi et réclamaient. Quincey n'ouvrait pas leurs lettres; il avait un flair infaillible pour deviner celles qui « le rendraient malheureux », et il les envoyait rejoindre les factures. Les créanciers se décidaient un beau jour à venir le relancer, et c'est alors qu'il prenait la fuite de taudis en taudis. Son imagination grossissante lui montrait toute une meute sur ses talons; il se figura pendant des années avoir la moitié des logeuses d'Édimbourg à ses trousses.

Jamais on ne put lui apprendre à toucher une traite. Un directeur de revue, Charles Knight, avait pris chez lui, à Londres, ce collaborateur fugace. Un soir, plus de Quincey. Au bout de plusieurs jours, on le retrouva dans un bouge d'un quartier mal famé. Il avait reçu une traite de sa mère et n'avait pas réussi à la toucher à cause d'une horrible complication : elle n'était pas échue. Alors il s'était sauvé, de peur d'avoir à entrer dans des explications avec le domestique de son hôte sur un projet qu'il avait dû abandonner. Charles Knight le décida à revenir en lui jurant qu'il aurait son argent le lendemain matin. Quincey n'en croyait pas ses oreilles : « Quoi ? Comment ? s'écriait-il. Est-ce possible ? Est-ce qu'on peut la toucher avant l'échéance (1) ? »

Une autre fois, il tombe chez un ami au milieu de la nuit, force sa porte et lui explique gravement, dans son langage arrondi, un peu cérémonieux, qu'il lui faut absolument, à l'instant même, sept shellings six pence. Pendant ce discours, Quincey croit remarquer que le visage de son ami se rembrunit et il se rappelle fort à propos qu'il a sur lui un « document » pouvant servir de « garantie ». Il fouille dans ses poches et en tire une quantité inimaginable de bouts de ficelle, de bouts de crayon, d'objets informes, innommables, parmi lesquels se trouve enfin une petite boulette de papier : « Il la déchiffonne. C'était un billet de banque de cinquante livres sterling. » Quincey avait essayé de le changer, s'était heurté, comme pour la traite, à des difficultés insurmontables, et avait pris le parti d'aller demander à un ami « une monnaie ayant cours dans le royaume (2). »

L'ami se recoucha, mais Quincey n'était pas au bout de ses peines. Son sentiment esthétique, qui ne le tourmentait guère pour sa toilette, ne lui permettait pas de donner une pièce blanche, ou un sou, qui ne fût pas propre et reluisant. Il s'imposait de les fourbir avec une peau avant d'en faire usage, les enveloppait dans du papier en attendant, et les mettait en lieu sûr. Autant de serrés, autant de perdus. Ses héritiers ramassèrent de ces

(1) *Passages of a working life*, par Charles Knight.
(2) *The Book-Hunter*, par John Hill Burton.

petits paquets dans tous les coins de ses nombreux domiciles; il s'en trouva pour une grosse somme.

Sa famille avait des demeures fixes : aux Lacs jusqu'en 1830, à Édimbourg les dix années suivantes, puis à Lasswade, près d'Édimbourg. Quincey n'en avait pas et ne pouvait pas en avoir, même quand un ami le débarrassait de ses créanciers, même quand il était censé habiter avec les siens. A peine était-il installé dans une pièce, qu'il y « neigeait », selon son expression. Il neigeait des livres, il neigeait des revues, des journaux, des paperasses, et cela envahissait tout, grimpait partout, le long des murailles, sur les sièges, sur les meubles, sur le lit, dans des ustensiles de ménage oubliés par hasard, ou arrivés, sans qu'on sût comment, dans son cabinet de travail. La logeuse y retrouvait ses baquets pleins d'épreuves d'imprimerie. Mlles de Quincey y retrouvaient leur baignoire débordante de papiers en fouillis. Le plancher ne tardait pas à disparaître sous une épaisse couche blanche, à la réserve d'un petit sentier conduisant à la cheminée, avec embranchement vers la table, où Quincey se réservait grand comme la main pour écrire. Mais la neige tombait toujours. Quand elle avait recouvert toute la table, Quincey écrivait dans sa main. Quand elle avait effacé le sentier, Quincey lui ouvrait les pièces voisines. Quand l'appartement était « enseveli », qu'il n'y avait même plus moyen de se glisser dans le lit, il donnait un tour de clef et allait recommencer ailleurs, après avoir adjuré sa logeuse de ne toucher à rien. Il était pathétique en défendant ses papiers. Sa carrière était perdue si on les dérangeait, puisqu'il ne s'y reconnaissait qu'à « la position » de chaque feuille. Il aimait mieux payer deux loyers, trois loyers... On lui a connu six de ces « dépôts » à la fois, sans compter ceux qu'il avait oubliés, ni ceux qu'il continuait à payer et qui étaient depuis longtemps balayés, loués à d'autres, ni ceux où il n'avait jamais mis le pied que dans les discours de propriétaires inventifs et sans scrupules, qui le faisaient trembler pour des papiers imaginaires. L'un lui vendait des ballots de paille pour des manuscrits. L'autre, plus malin, prenait l'argent et ne rapportait jamais rien. Tous les moyens étaient bons pour plumer Quincey.

Le visiteur qui était parvenu à le dépister et à le prendre au gîte trouvait un petit être débile, affublé de haillons, les pieds nus dans des savates, à moins qu'il n'eût des bas et pas de souliers, ou un bas à un pied et une pantoufle à l'autre. La figure, toute en front, était intelligente et fine. La bouche n'avait plus une seule dent : l'opium et la morphine les font tomber (1). La pâleur

(1) Pichon, *loc. cit.*

transparente de cette chétive créature, ses mains diaphanes, ses prunelles voilées et sans regard, ses vêtemens trop larges et qui semblaient vides, lui donnaient un air immatériel, surnaturel. C'était une ombre, qui dormait les yeux ouverts tout du long du jour. « Pauvre petit ! disait Carlyle, touché de son apparence faible et misérable. C'est un innocent, et rien ne serait plus facile que de l'effacer d'un coup d'éponge. Pauvre petit Quincey ! »

Vers le soir, son cerveau s'éveillait peu à peu, et l'ombre se mettait à parler bas, d'une voix dolente et harmonieuse qui « semblait venir du pays des songes », tandis que ses yeux s'emplissaient de lueurs et que son regard « plongeait dans l'invisible. » Il avait l'air, dit un contemporain, de lire ce qu'il disait sur la muraille d'en face. — Peut-être le lisait-il en effet. Lui aussi, comme Hoffmann, cet autre visionnaire, il avait la sensation aiguë d'un monde *à côté*, aussi réel que le monde que nous connaissons tous, et ouvert à quiconque sait user des moyens de communication mis à notre service par la nature. Il disait : « La machine à rêver qui est implantée dans le cerveau humain n'y a pas été mise pour rien. » Elle n'est pas également puissante chez tous les hommes. Les uns « rêvent magnifiquement », les autres pauvrement ; cela dépend des complexions. Belle ou médiocre, la faculté du rêve est le canal par lequel nous pénétrons dans l'univers invisible. Quincey se rangeait parmi les privilégiés qui ont possédé cette faculté à un degré supérieur dès le jour de leur naissance, et se vantait de l'avoir développée « presque surnaturellement » par l'opium, ce qui n'était que trop vrai. Que n'avait-il pas rêvé, même en plein jour et en se promenant ? Il en parlait volontiers. Ses récits du monde occulte, murmurés de sa voix musicale, comptaient parmi les spectacles curieux d'Édimbourg : « Il racontait, dit un témoin, de profonds mystères tirés de sa propre expérience. C'étaient des visions qui lui étaient apparues dans des montagnes absolument solitaires. C'étaient des événemens qui illustraient, s'ils ne les prouvaient, les doctrines sur les rêves, les avertissemens prophétiques, la seconde vue et le magnétisme (1). »

Une tasse de café le ramenait sur la terre en achevant de dissiper le sommeil. Le causeur s'animait et ravissait son auditoire. Il était incomparable, de l'avis de tous ceux qui l'ont entendu. Quincey causait en artiste, et non en bavard. Il savait écouter. Il élevait et élargissait tous les sujets, et il s'exprimait avec une courtoisie aristocratique rendue frappante par ses accoutremens de mendiant romantique. Les maîtres de maison d'Édimbourg

(1) *Memoirs of a literary veteran*, par R. P. Gillies.

ambitionnaient tous de l'avoir à dîner; mais ce n'était point chose facile. Il ouvrait rarement les invitations; elles étaient classées parmi les correspondances qui « le rendaient malheureux. » D'ailleurs, ouvertes ou non, il était incapable d'aller à heure fixe à un endroit donné; l'opium avait aboli chez lui la notion du temps. Il fallait l'envoyer chercher. Le « pauvre petit » suivait le messager sans résistance, sinon de bon cœur, et les invités avaient un double régal. Celui des yeux, premièrement. Voici dans quel appareil Quincey parut un soir à un dîner de cérémonie : « Il portait un paletot en grosse étoffe à longs poils, râpé, troué, et boutonné jusqu'au menton. Au cou, un mouchoir de couleur. Aux pieds, des chaussons de lisière pleins de neige. Son pantalon — quelqu'un suggéra que son pantalon était un caleçon noirci avec de l'encre, mais il n'aurait jamais pris la peine de déguiser son caleçon (1). » Au bout de cinq minutes, personne ne pensait plus au costume de Quincey; on était tout oreilles.

Il y avait plus difficile encore que de l'avoir; c'était de ne plus l'avoir et de le faire repartir. L'inquiétude qui pousse l'homme à changer de place sans raison lui paraissait monstrueuse : elle tue le rêve. Quand Thomas de Quincey se trouvait bien quelque part, il y restait, sourd à toutes les insinuations. On n'avait d'autre ressource que de l'attirer par ruse et adresse à la porte de la rue, où ses instincts de noctambule devenaient le salut. L'obscurité le fascinait. Il s'y élançait, et ne reparaissait chez lui que le lendemain. Nul n'a jamais su où il allait dans l'intervalle. Les paysans des environs d'Édimbourg prétendaient qu'il se promenait la nuit dans les bois avec une lanterne. On savait par lui-même qu'il aimait à coucher à la belle étoile; il s'élevait fréquemment, avec chaleur et amertume, contre la « barbarie » et la « brutalité » de la loi anglaise, qui assimile les dormeurs en plein air à des vagabonds. Après une nuit passée dans un sillon, le petit garçon d'un de ses amis demanda deux sous à son père pour ce pauvre bonhomme plein d'herbe et de terre.

Il ne manquait pas de gens qui s'estimaient trop heureux de le garder, et non pas seulement pour s'en amuser; on l'aimait. Quincey restait chez eux plusieurs jours ou quelques mois, selon les circonstances, puis il disparaissait comme il était venu, sans l'avoir projeté ni savoir pourquoi. C'était le plus doux et le plus poli des commensaux, mais non le moins embarrassant. A peine osait-on le perdre de vue. Il dévastait à présent les bibliothèques, lui, Thomas de Quincey, jadis impitoyable pour

(1) John Hill Burton, *loc. cit.*

Wordsworth parce qu'il avait coupé un livre avec le couteau du beurre. Il arrachait dans une édition *princeps* le chapitre dont il avait besoin. Il écrivait ses articles sur les marges d'un livre de luxe. Il mettait une reliure de prix dans sa cuvette. L'opium en avait fait un Vandale, un monstre, à l'égard des livres, qu'il avait tant aimés. Un bibliophile lui avait prudemment dissimulé sa bibliothèque : « Au point du jour, un cri de triomphe : *Eureka!* m'appelle dans sa chambre. Un instinct infaillible l'avait conduit droit aux livres, dont il avait déjà formé un amoncellement autour de lui. Le mieux relié de mes in-quarto gisait à terre sur un objet de literie, devant Quincey à plat ventre et en chemise... Il venait de découvrir un anachronisme très remarquable... La scène que j'avais sous les yeux me rappelait la Tentation de saint Antoine dans les toiles des maîtres hollandais (1). »

Il mettait continuellement le feu en travaillant, au beau milieu de la nuit. C'était encore la faute de l'opium, qui lui causait de brusques sommeils. Il tombait le nez sur sa chandelle et la renversait. Tant mieux s'il l'éteignait du coup, sinon elle allumait « la neige. » Cela le réveillait, et son premier soin était de fermer sa porte à double tour, de peur qu'on n'eût l'idée d'éteindre le feu avec de l'eau : tout plutôt que de laisser mouiller ses papiers! Il étouffait l'incendie avec sa garde-robe, quitte à avouer le lendemain qu'il ne pouvait pas quitter sa chambre faute de culottes.

Il commandait à la cuisine, sous prétexte que son estomac exigeait une nourriture spéciale, et il n'y avait pas de fin aux complications domestiques qui en résultaient. Une maîtresse de maison nous a conservé l'un des discours qu'il avait prononcés avec solennité devant ses casseroles : « Vu la dyspepsie qui afflige mon système et la possibilité de quelque trouble additionnel dans mon estomac, il se produirait des conséquences désastreuses incalculables, de nature à augmenter mon irritation nerveuse et à m'empêcher de vaquer à des affaires d'une importance capitale, si vous oubliiez de couper le mouton diagonalement, plutôt que longitudinalement (2). » Ce noble langage terrorisait les servantes écossaises, déjà impressionnées par sa tournure de sorcier et par les légendes qui couraient sur son compte. L'une d'elles s'attendait à le voir s'envoler par la cheminée. Une autre quitta précipitamment la maison et refusa d'y rentrer : « M. Quincey lui faisait trop peur — il avait des mots épouvantables! » Il arrivait quelquefois qu'il les subjuguait : « Ah! monsieur, s'écriait l'une de ces gothon, vous êtes un grand homme, un très grand

(1) John Hill Burton, *loc. cit.*
(2) Mrs Gordon, *Memoir of Wilson.*

homme; personne ne vous comprend! » Les hôtes étaient perdus quand la cuisinière le prenait en affection. Quelqu'un avait prié un gourmet à dîner. On servit des tripes et du flan; c'était Quincey qui avait changé le menu à cause « de l'état de son estomac, source perpétuelle d'affliction pour lui. » On eut de la peine à apaiser l'invité (1). »

Malgré toutes ces choses, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de raconter, il n'aurait tenu qu'à lui de passer sa vie entière chez l'un ou chez l'autre. Il était de ceux qui gagnent les cœurs par un charme indéfinissable : « Jamais homme plus aimable, jamais homme doué d'autant de séduction n'a foulé cette terre. Le voir et le connaître, c'était l'aimer et le vénérer. Humble au point où cela devient un défaut, simple comme un enfant, chacun de ses actes, chacune de ses paroles respirait néanmoins la noblesse et accusait une nature raffinée (2). »

Les siens l'adoraient tout les premiers. Dieu sait pourtant s'il avait été un bon père de famille! Sa femme était morte jeune, de misère et de souci. Ses enfans s'étaient élevés tout seuls. Ce n'était pas faute de tendresse de sa part; c'était l'opium et son cortège d'infirmités mentales. La perte de trois de ses fils l'affecta profondément sans rien changer à son train de vie. Il eut sa dernière grande rechute après la mort de l'un d'eux, en 1842. Il était remonté à cinq mille gouttes de laudanum par jour, avec quelles conséquences, ses lettres et son *Journal* manuscrit nous l'apprennent : « (1844)... Dès qu'il s'agit de composer, de suivre et de développer une idée, je ne me rends que trop bien compte à quel point l'intelligence est atteinte par ma condition morbide. Cette ruine m'aide à voir clair dans l'état où était Coleridge sur la fin de sa vie. J'ai compris son chaos par les ténèbres du mien, et tous deux étaient l'œuvre du laudanum... On peut encore créer des fragmens isolés, mais il manque le lien, la vie, le principe qui relie les diverses parties à un point central. Une incohérence sans bornes, une impossibilité lugubre de se rattacher à une idée dominante : tel est l'incube hideux qui pèse continuellement sur mon esprit. »

Avec la difficulté du travail était revenue la répulsion nerveuse pour la page commencée : « Ce que j'écris m'inspire tout à coup une sombre et frénétique horreur. Il n'y a pas de termes pour rendre l'ouragan subit de révélations effroyables qui s'abat sur moi, du fond d'une éternité qui n'est plus à venir, mais passée et irrévocable. Il me semble que ce que j'écrivais est enveloppé

(1) J. G. Bertram, *Some Memoirs of Books, Authors and Events.*
(2) *Recollections of the Glasgow Period*, par Colin Rae-Brown.

subitement dans une nappe de feu, — mon papier m'a l'air empoisonné; — je ne peux plus en supporter la vue, et je l'ensevelis parmi d'énormes tas de lettres inachevées, d'articles commencés et abandonnés dans des circonstances analogues. Personne n'est témoin de ces crises; je vis complètement seul dans mon cabinet de travail. »

Ailleurs : « Je connais quelqu'un qui s'est bien souvent jeté à bas de son lit, au milieu de la nuit, — tombant à genoux, tandis que la sueur inondait son visage ravagé, et criant d'une voix à réveiller toute la maison : « O Christ, aie pitié de moi pécheur! » tant était atroce le monde d'horreurs que le sommeil ouvrait devant mes yeux (1). »

Il n'en était plus à se sentir guetté par la folie, comme lors de ses précédens excès, mais agrippé par elle, déjà dément et marchant rapidement au suicide. La peur lui fut une fois de plus secourable. Elle lui donna la force de diminuer considérablement la dose d'opium, malgré les tortures de l'état de besoin. « J'éprouvais, raconte Quincey, des effets tellement atroces et dont les médecins ne se doutent pas, que j'étais heureux de retomber. Cependant, je persistai. J'ai redescendu l'échelle, silencieusement, sûrement... » Il trouva sa récompense au pied de l'échelle, et fut sauvé alors qu'il n'espérait plus : « Pendant six mois, pas de résultat, — un état d'une morne uniformité, — une désolation complète, — une détresse si profonde, que je ne pouvais plus me cacher l'impossibilité de continuer à vivre en portant une croix pareille. Je tenais mon *Journal*, comme le naufragé dans une île déserte qui n'a plus qu'un jour de vivres. Le vendredi 23 février, je pus dire pour la première fois, dans le langage de l'Écriture : « Et l'homme était assis, vêtu, et dans sa raison. » L'expression n'est pas trop forte, j'avais su tout le temps que je n'étais plus tout à fait dans mon bon sens (2). »

Son traité avec le « noir tyran » date de cette affreuse crise, Quincey ne se berça plus de l'espoir de s'en affranchir tout à fait, mais il modéra définitivement son tribut et vécut en paix sa vieillesse. Des héritages lui avaient ramené l'aisance. Il profita de ce qu'il était au port pour résumer les expériences d'une existence féconde en erreurs et en peines. Personne ne connaît la vie intérieure de personne. Nos proches l'ignorent. Les gens avec qui nous habitons sous le même toit l'ignorent : « Elle coule à part, parallèlement à notre vie extérieure, et secrète pour tous. C'est un monde dans lequel le dernier des hommes a besoin

(1) Japp, *loc. cit.*
(2) Japp, *loc. cit.*

de demeurer solitaire, et ne peut pas admettre l'être même qu'il aime le plus au monde (1). » Mais ce courant invisible nous porte vers des conclusions qui sont le fruit, doux ou amer, de chaque destinée humaine, et dont il ne nous est pas interdit de faire profiter les autres. Quincey écrivit dans cette pensée une collection de petits morceaux en prose poétique. Le plus grand nombre ont été perdus dans « la neige », ou brûlés dans un des commencemens d'incendie allumés par son imprudence. Les autres forment les *Suspiria de profundis*, soupirs d'une âme fatiguée qui cherche le repos dans une vision mystique de l'univers. Ils sont d'un poète chez qui la pensée flotte toujours dans les brumes du rêve, et auquel les réalités se présentent naturellement revêtues de symboles.

Les *Suspiria* qui nous restent sont des hymnes à la Douleur, déesse auguste et bienfaisante, ferment de l'univers. La maudire est blasphémer. Sans elle, les grands bonheurs de la vie n'existeraient pas : « Il n'est pas de joie parfaite où il n'entre *du terrible*. » Il y a de la douleur dans la joie de vivre. Il y en a dans l'âme de tout homme qui voit plus avant que la surface des choses. Elle est le « talisman » auquel nous devons les « révélations intellectuelles (2) »; nous ne sommes rien tant que nous n'avons pas souffert. Elle est le tremblement de terre avec lequel Dieu « laboure » l'avenir. Il faut des « calamités » pour les desseins d'en haut. « Comprenez bien ceci (3)... Le temps présent et même le point mathématique périt mille fois avant que nous ayons pu affirmer sa naissance. Dans le présent, tout est fini, et aussi bien ce fini est infini dans la vélocité de sa fuite vers la mort. Mais en Dieu il n'y a rien de fini; en Dieu il n'y a rien de transitoire; en Dieu il n'y a rien qui tende vers la mort. Il s'ensuit que pour Dieu le présent n'existe pas. Pour Dieu, le présent, c'est le futur, et c'est pour le futur qu'il sacrifie le présent de l'homme. C'est pourquoi il opère par le tremblement de terre. C'est pourquoi il travaille par la douleur. Oh! profond est le labourage du tremblement de terre! Oh! profond, profond est le labour de la douleur! mais il ne faut pas moins que cela pour l'agriculture de Dieu. Sur une nuit de tremblement de terre, il bâtit à l'homme d'agréables habitations pour mille ans. De la douleur d'un enfant il tire de glorieuses vendanges spirituelles qui, autrement, n'auraient pu être récoltées. Avec des charrues moins cruelles le sol réfractaire n'aurait pas été remué. A la terre,

(1) *Fragment inédit*. Japp.
(2) *Suspiria*, etc. : *Vision of life*.
(3) *Suspiria*, etc. : *Savannah-la-Mar*.

notre planète, à l'habitacle de l'homme, il faut la secousse; et la douleur est plus souvent encore nécessaire comme étant le plus puissant outil de Dieu; oui, elle est indispensable aux enfans mystérieux de la terre (1). »

Les Romains avaient une déesse nommée Levana, « qui conférait au nouveau-né la dignité humaine » et veillait ensuite sur son éducation (2). « Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici de cette pédagogie qui ne règne que par les alphabets et les grammaires. L'éducation de Levana représente ce puissant système de forces centrales qui est caché dans le sein profond de la vie humaine et qui travaille incessamment les enfans, n'arrêtant ni jour ni nuit, leur enseignant tour à tour la passion, la lutte, la tentation, l'énergie de la résistance... »

Une pareille éducatrice ne peut que « révérer profondément les agens de la douleur. » Les chagrins des enfans, quoi qu'on en dise, sont aussi cuisans que ceux des hommes. Beaucoup de pauvres petits en meurent; seulement, on donne un autre nom à leur maladie. « C'est pourquoi Levana s'entretient souvent avec les puissances qui font trembler le cœur de l'homme; c'est pourquoi elle raffole de la douleur. » Quincey l'avait vue souvent en rêve, avec les trois ministres de ses desseins mystérieux, trois sœurs, « trois puissantes abstractions qui s'incarnent dans toutes les souffrances individuelles du cœur humain... Appelons-les donc *Nos dames de douleur*. Je les connais à fond et j'ai parcouru leurs royaumes en tout sens. Elles sont de même famille; et leurs routes sont très distantes l'une de l'autre; mais leur empire est sans bornes (3). Je les ai vues souvent conversant avec Levana, et quelquefois même s'entretenant de moi. Elles parlent donc? Oh! non. Ces puissans fantômes dédaignent les insuffisances du langage. Elles peuvent proférer des paroles par les organes de l'homme, quand elles habitent dans un cœur humain; mais, entre elles, elles ne se servent pas de la voix; elles n'émettent pas de sons; un éternel silence règne dans leurs royaumes. » Étant des symboles, elles s'expriment par signes; à chacun de traduire leurs hiéroglyphes.

« La plus âgée des trois sœurs s'appelle *Mater Lachrymarum*, ou Notre-Dame des Larmes. C'est elle, qui, nuit et jour, divague et gémit, invoquant des visages évanouis. C'est elle qui était dans Rama, alors qu'on entendit une voix se lamenter, celle de Rachel pleurant ses enfans et ne voulant pas être consolée. Elle était

(1) Traduction Baudelaire.
(2) *Suspiria*, etc. : *Levana and our Ladies of Sorrow.*
(3) Une grande partie de ce qui suit a été traduit par Baudelaire.

aussi dans Bethléem, la nuit où l'épée d'Hérode balaya tous les innocens hors de leurs asiles... Ses yeux sont tour à tour doux et perçans, effarés et endormis, se levant souvent vers les nuages, souvent accusant les cieux. Elle porte un diadème sur sa tête. Et je sais par des souvenirs d'enfance qu'elle peut voyager sur les vents quand elle entend le sanglot des litanies ou le tonnerre de l'orgue, ou quand elle contemple les éboulemens des nuages d'été. Cette sœur aînée porte à sa ceinture des clefs plus puissantes que les clefs papales, avec lesquelles elle ouvre toutes les chaumières et tous les palais... C'est à l'aide de ces clefs que Notre-Dame des Larmes se glisse, fantôme ténébreux, dans les chambres des hommes qui ne dorment pas, des femmes qui ne dorment pas, des enfans qui ne dorment pas, depuis le Gange jusqu'au Nil, depuis le Nil jusqu'au Mississipi. Et comme elle est née la première et qu'elle possède l'empire le plus vaste, nous l'honorerons du titre de Madone. »

On aura reconnu dans ce qui précède une réminiscence du grand chagrin de son enfance et des visions douloureuses qui l'obsédèrent à la mort de sa sœur préférée. Le paragraphe suivant est une allusion non moins transparente aux deux pauvres idiotes, dont le sort cruel lui révéla l'existence des « parias » de toute espèce pour lesquels les sociétés humaines se montrent si dures.

« La seconde sœur s'appelle *Mater Suspiriorum*, Notre-Dame des Soupirs. Elle n'escalade jamais les nuages et elle ne se promène pas sur les vents. Sur son front, pas de diadème. Ses yeux, si on pouvait les voir, ne paraîtraient ni doux, ni perçans; on n'y pourrait déchiffrer aucune histoire; on n'y trouverait qu'une masse confuse de rêves à moitié morts et les débris d'un délire oublié. Elle ne lève jamais les yeux ; sa tête, coiffée d'un turban en loques, tombe toujours, et toujours regarde la terre. Elle ne pleure pas, elle ne gémit pas. De temps à autre elle soupire inintelligiblement. Sa sœur, la Madone, est quelquefois tempétueuse et frénétique, délirant contre le ciel et réclamant ses bien-aimés. Mais Notre-Dame des Soupirs ne crie jamais, n'accuse jamais, ne rêve jamais de révolte. Elle est humble jusqu'à l'abjection. Sa douceur est celle des êtres sans espoir... Si elle murmure quelquefois, ce n'est que dans des lieux solitaires, désolés comme elle, dans des cités ruinées, et quand le soleil est descendu dans son repos. Cette sœur est la visiteuse du paria, du juif, de l'esclave qui rame sur les galères;... de la femme assise dans les ténèbres, sans amour pour abriter sa tête, sans espérance pour illuminer sa solitude;... de tout captif dans sa prison; de tous ceux qui sont trahis et de tous ceux qui sont rejetés; de tous ceux qui

sont proscrits par la loi de la tradition, et des enfans de la disgrâce héréditaire. Tous sont accompagnés par Notre-Dame des Soupirs. Elle aussi, elle porte une clef, mais elle n'en a guère besoin. Car son royaume est surtout parmi les tentes de Sem et les vagabonds de tous les climats. Cependant dans les plus hauts rangs de l'humanité elle trouve quelques autels... »

La dernière sœur n'a qu'un petit nombre de sujets. Son royaume se dépeuple au fur et à mesure qu'il se peuple, car sa verge est meurtrière; Quincey en savait quelque chose : « Mais la troisième sœur, la plus jeune! — Chut! quand nous parlons *d'elle*, que votre voix soit comme un murmure! Son domaine n'est pas grand, autrement aucune chair ne pourrait vivre; mais sur ce domaine elle est la toute-puissance. Son front couronné de tours comme celui de Cybèle s'élève presque hors de portée de nos regards... Malgré le triple voile de crêpe dont elle enveloppe sa tête, si haut qu'elle la porte, on peut voir d'en bas la lumière sauvage qui s'échappe de ses yeux, lumière de désespoir toujours flamboyante, les matins et les soirs, à midi comme à minuit, à l'heure du flux comme à l'heure du reflux. Celle-là défie Dieu. Elle est la mère des démences et la conseillère des suicides. Profondes sont les racines de son pouvoir, mais petite est la nation sur qui elle règne. Car elle ne peut appesantir sa main que sur ceux-là chez qui une nature douée de profondeurs a été bouleversée de fond en comble par des convulsions intérieures, chez qui le cœur tremble et le cerveau vacille sous les souffles combinés des tempêtes du dehors et de celles du dedans. La Madone marche à pas incertains, tantôt rapides, tantôt lents, toujours avec une grâce tragique. Notre-Dame des Soupirs s'avance avec timidité et comme furtivement. Mais leur jeune sœur n'a que des bonds imprévus, des élans de tigre. Elle ne porte pas de clefs; car, ne venant que rarement parmi les hommes, elle arrache toutes les portes là où il lui est permis d'entrer. Et son nom est *Mater Tenebrarum*, Notre-Dame des Ténèbres. »

Les trois sœurs prirent Quincey dans son berceau et le bercèrent sur leurs genoux redoutables. Notre-Dame des Larmes touchait sa tête, appelait du doigt Notre-Dame des Soupirs, et ses signes, qu'aucun homme ne peut lire excepté en rêve, pouvaient se traduire ainsi : « Vois! le voici, celui que... j'ai consacré à mes autels. C'est lui que j'ai fait mon favori. Je l'ai égaré, je l'ai séduit, et du haut du ciel j'ai attiré son cœur vers le mien. Par moi il est devenu idolâtre; par moi rempli de désirs et de langueurs, il a adoré le ver de terre et il a adressé ses prières au tombeau vermiculeux. Sacré pour lui était le tombeau; aimables

étaient ses ténèbres; sainte sa corruption. Ce jeune idolâtre, je l'ai préparé pour toi, chère et douce sœur des Soupirs! Prends-le maintenant sur ton cœur, et prépare-le pour notre terrible Sœur. Et toi, — se tournant vers la *Mater Tenebrarum*, — reçois-le d'elle à ton tour. Fais que ton sceptre soit pesant sur sa tête. Ne souffre pas qu'une femme, avec sa tendresse, vienne s'asseoir auprès de lui dans sa nuit. Chasse toutes les faiblesses de l'espérance, sèche les baumes de l'amour, brûle la fontaine des larmes; maudis-le comme toi seule sais maudire. Ainsi sera-t-il parfait dans la fournaise; ainsi verra-t-il les choses qui ne devraient pas être vues, les spectacles qui sont abominables et les secrets qui sont indicibles. Ainsi lira-t-il les antiques vérités, les tristes vérités, les grandes, les terribles vérités. Ainsi ressuscitera-t-il avant d'être mort. Et notre mission sera accomplie, que nous tenons de Dieu, qui est de tourmenter son cœur jusqu'à ce que nous ayons développé les facultés de son esprit. »

Quincey ne pouvait oublier son humble amie d'Oxford-street dans cette récapitulation des souffrances humaines. Il pensait à la pauvre Anne et à sa cruelle, mais banale, histoire en écrivant la *Fille du Liban* (1), où une malheureuse comme elle est relevée, sauvée et glorifiée par un homme de Dieu qui la rencontre de nuit dans un carrefour de Damas, et qui n'est rien moins que l'un des quatre Évangélistes. Je suis contraint d'abréger.

Au coin d'une place, à la lueur d'un feu de bourgeons de cèdre, l'Évangéliste aperçoit une figure d'une grâce tellement éthérée qu'elle semble surnaturelle. Ce n'est pourtant qu'une femme, et là, dans ce coin solitaire, on devine ce qu'elle attend. « Pauvre fleur flétrie, gémit l'Évangéliste, est-ce donc pour offenser ainsi le Saint-Esprit que tu as été si divinement douée de beauté? — La femme, toute tremblante, dit : Rabbi, que faire? tout le monde m'a abandonnée. — Écoute, dit le prophète, je suis l'envoyé de Celui que tu ne connais pas, de Celui qui a fait le Liban et les cèdres du Liban, et la lumière et les ténèbres, et la mer et les cieux, et l'armée des étoiles. Demande ce que tu voudras, et par moi tu l'obtiendras de Dieu. — Et la fille du Liban, tombant à genoux et joignant les mains, s'écria : « Seigneur, ramène-moi dans la maison de mon père. — Ma fille, ta prière a été entendue dans le ciel. Le soleil ne se couchera pas pour la trentième fois derrière le Liban avant que je t'aie ramenée dans la maison de ton père. »

Elle resta dès lors sous la garde de l'Évangéliste, qui l'instruisit

(1) *The Daughter of Lebanon*. Quincey a réuni ce fragment aux *Confessions*.

dans sa foi, et, le matin du trentième jour, elle reçut le baptême. Quand le soleil s'abaissa sur l'horizon, l'Évangéliste se leva et dit : « Fille du Liban, l'heure est arrivée de remplir ma promesse. Veux-tu que Dieu l'accomplisse dans un sens meilleur et dans un monde plus heureux? » Mais la fille du Liban s'assombrit à ces paroles; elle voulait revoir ses collines natales et sa compagne d'enfance, une douce sœur jumelle. Les vapeurs du délire vinrent obscurcir son cerveau et d'épais nuages lui cachèrent le Liban. L'apôtre se leva une seconde fois, et, approchant de sa tempe son bâton pastoral, il dissipa les vapeurs du délire, puis tournant le bâton vers le Liban, il refoula les nuages qui le voilaient. Elle aperçut alors la maison de son père, mais n'y distingua aucune trace de sa sœur. L'Évangéliste, prenant en pitié son chagrin, dirigea ses regards vers le ciel, qui s'ouvrit, laissant voir ces mystères qui ne se révèlent qu'aux yeux des mourans. Et d'en haut se penchait vers sa couche celle qu'elle regrettait, sa sœur, qui, après l'avoir attendue vainement dans le Liban, était morte de chagrin et l'attendait dans le Paradis. — Veux-tu maintenant? lui demanda encore l'apôtre. — Oui! oui! répondit-elle, et l'instant d'après la fille du Liban n'était plus qu'un blanc cadavre dans une blanche robe baptismale. Le soleil s'enfonçait sous l'horizon, et l'Évangéliste, les yeux baignés de saintes larmes, rendait grâces à Dieu d'avoir, avant que le trentième jour fût achevé, rendu la Madeleine du Liban à la maison de son père. — Une justice plus haute, plus clairvoyante, avait pardonné celle que la justice des hommes vouait à l'infamie, et la pauvre Anne, si triste et si pâle, se reposait enfin dans le Paradis.

Ces merveilleux *Alleluias* à la douleur sont les chefs-d'œuvre de leur auteur. On connaît maintenant Quincey tout entier, et, quand nous aurons dit que cet échappé d'un autre monde — ce « mort en vie », écrivait James Payn — cessa définitivement de se réveiller le 8 décembre 1859, nous n'aurons plus rien à ajouter. Il ne nous restera qu'à nous étonner que plusieurs en Angleterre, parmi ses dévots, aient cru rendre service à sa mémoire en le défendant d'avoir été « abondant en promesses, impuissant à l'exécution. » Si jamais homme gâcha les dons reçus en naissant, ce fut celui-là. Quincey n'avait pas vingt ans, qu'il avait déjà coupé son blé en herbe; à l'université, il ne pouvait plus travailler qu'en s'excitant avec l'opium. Certainement, il a une excuse. Qui n'en a pas dans ce monde? Son excuse était d'avoir eu un père malsain, d'être venu au monde malsain : s'il n'eût versé d'un côté, il eût sans doute versé de l'autre, dans l'alcool, dans la débauche, que sais-je? mais ce qui atténue sa faute n'en avait pas atténué

les conséquences, et il faut les regarder en face une dernière fois.

Carlyle l'avait bien nommé. C'était vraiment « le pauvre petit Quincey », dont il fallait se hâter de rire sous peine d'en pleurer, avec ses haillons répugnans, sa flétrissure physique et morale. Il s'est vanté quelque part d'être « un intellectuel »; il n'avait pas tort, en ce sens que ce qui avait survécu du Quincey originel était purement intellectuel. La fibre morale était morte, bien morte. Quincey n'était plus à aucun degré une force morale, grande ou petite, mais l'atrophie des élémens actifs et énergiques de son âme ne l'avait pas empêché, ainsi qu'on l'a vu, de garder de très belles parties d'intelligence et de sensibilité. Il avait des préférences esthétiques pour le bien. Il ressemblait sous ce rapport à certains intellectuels de notre génération, qui sont amoraux, mais sauvés par le goût des élégances d'esprit, et il fut en cela un précurseur, car son temps ne connaissait pas encore ce mal, la grande plaie de l'époque actuelle : « De nos jours, disait Coleridge, les hommes sont en général supérieurs à leurs idées. Presque tous agissent et sentent plus noblement qu'ils ne pensent (1). » C'était le contraire pour « le pauvre petit »; il pensa toujours noblement, mais sa conduite était misérable.

Que l'on contemple maintenant cette pure intelligence. Les admirateurs de Quincey réclament pour lui plus que du talent : du génie, et ils ont raison. La plupart des critiques anglais se sont néanmoins refusés à attacher de l'importance à son œuvre, malgré ses luttes en faveur des lakistes, malgré tout ce qu'il a fait pour initier l'Angleterre à la pensée allemande, et les critiques ont eu raison. Qu'est-ce qu'un génie qui ne donne plus que des miettes de pensée, des miettes d'idées et de raisonnemens, où rien ne se tient et rien ne se suit? Qu'est-ce que le monument littéraire d'un génie en poussière? Quincey écrivait un jour à un ami, en parlant de ses propres ouvrages : « C'est comme si l'on trouvait de fins ivoires sculptés et des émaux magnifiques mêlés aux vers et aux cendres, dans les cercueils et parmi les débris de quelque monde oublié ou de quelque race disparue. » Des bijoux de grand prix parmi les ossemens et la poussière d'un tombeau, voilà en effet ce que Thomas de Quincey nous a laissé; voilà quelle a été l'œuvre de l'opium.

ARVÈDE BARINE.

(1) *Anima poetæ.*

LES ORIGINES ORIENTALES

DE LA MYTHOLOGIE GRECQUE

Qui n'a présent à l'esprit le mythe d'Aphrodite Astarté naissant, sur les côtes de la Grèce, de l'écume de la mer, et qui ne serait tenté de crier au sacrilège si l'on venait à lui dire que la déesse chantée par Homère et par tous les poètes de la Grèce est arrivée dans l'île de Chypre sur les bateaux des marchands phéniciens, et qu'elle a été adorée sous la forme d'une pierre noire avant de revêtir les traits de cette beauté idéale qui l'entoure de l'auréole d'une éternelle jeunesse? Et pourtant ce mythe, dans lequel s'est incarné le caractère créateur et spontané du génie grec, n'avait pas, à l'origine, la signification que nous sommes habitués à y mettre. Les anciens le savaient bien, et, quand ils représentaient leur déesse sortant des flots, portée sur une conque marine qu'entourait une armée de dauphins, d'amours et de tritons, ils voulaient exprimer par là qu'elle était venue de par delà les mers et que son culte avait été importé d'Orient en Grèce. Non, la blonde Astarté, ou de quelque autre nom qu'on la nomme, n'a pas été créée tout d'une pièce par le génie de la Grèce, pas plus que Minerve n'est sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Nous avons fabriqué une mythologie classique de convention, et ce panthéon immuable des douze grands dieux de l'Olympe, qui aurait passé tout d'une pièce des Grecs aux Romains, n'est qu'une invention du XVIIe siècle, jaloux de mettre en toutes choses celle belle uniformité qu'il avait fait triompher dans l'État, comme dans la langue et dans la poésie.

Ce sera l'honneur de l'archéologie au XIXe siècle d'avoir brisé ces cadres artificiels et d'avoir saisi les véritables liens des choses et leurs ramifications. Il n'existe pas, dans le domaine de la mythologie et de l'art, plus que dans celui de l'histoire naturelle, de

génération spontanée. Il n'y a pas d'enfantement sans conception. Tout fait nouveau a son explication dans un fait antérieur. Toutes les créations de l'esprit humain ont à leur base un emprunt. Créer, c'est mettre son cachet propre et l'empreinte de son génie à des élémens qu'on a reçus du dehors, et dire avec La Fontaine : « Je l'ai dit comme mien. »

La Grèce n'a pas procédé autrement. Elle a fait à l'égard de l'Orient ce que les modernes ont fait à l'égard des anciens. Elle a pris les matériaux de sa civilisation, non pas tant à l'Inde, avec laquelle elle était sans aucun contact depuis une longue série de siècles, qu'à ses voisins immédiats, à l'Egypte, à l'Asie Mineure, et surtout aux Phéniciens, qui ont joué, durant toute l'antiquité, le rôle d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Nous commençons à pouvoir l'établir pour sa mythologie, nous l'entrevoyons pour son art, et peut-être démontrera-t-on quelque jour que sa poésie religieuse, elle aussi, s'est inspirée de l'Orient, et que l'élément fondamental du drame grec, le chœur, avec ses strophes, ses antistrophes et ses répons, a été importé à Delphes par les femmes tyriennes que l'on faisait venir pour y chanter dans les fêtes sacrées d'Apollon.

Toutes ces idées, familières à ceux qui s'occupent des études sémitiques, se sont peu à peu imposées à l'attention des hellénistes dont l'esprit était ouvert aux questions dépassant l'horizon de la littérature classique. Ceux mêmes qui les combattent sont obligés d'en tenir compte. Tout récemment, elles ont donné lieu, au sein de l'Académie des Inscriptions, à une discussion d'un éclat et d'une ampleur inaccoutumés dont on n'a pas perdu le souvenir, et le dernier congrès des Orientalistes tenu à Genève, par une heureuse innovation, a ouvert une section Grèce-Orient, consacrée à l'étude des rapports de la Grèce antique avec l'Orient. Il est impossible, en effet, de toucher aux origines de la Grèce sans se heurter à la Phénicie, à l'Égypte, à l'Assyrie ; l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité*, de M. Georges Perrot, en fournit presque à chaque page la preuve. Sous l'impulsion de son éminent directeur, l'École normale est entrée dans cette voie, et nous avons vu de jeunes savans, nourris dans les études classiques, se tourner du côté de l'Orient et se tailler, pour le plus grand bien de nos études, leur domaine propre dans le champ si vaste de l'antiquité sémitique.

M. Victor Bérard est de ce nombre. Rompant avec les idées reçues, il s'est appliqué à rechercher les traces de la religion phénicienne dans les plus vieux cultes de l'Arcadie qui a été, avec Thèbes, l'un des foyers principaux de la religion grecque, et il l'a fait avec cet enthousiasme et cette ardeur juvénile qui ne

connaissent pas de difficultés; si pénétré de son sujet qu'il semble que ceux qui lui ont indiqué la voie soient des retardataires, et que si on n'accepte pas toutes ses conclusions on ne lui accorde rien. Il y a dans cette tentative un fait intéressant et nouveau, c'est qu'elle émane, non plus d'un orientaliste, qu'on pouvait toujours accuser de parti pris, mais d'un helléniste, qui vient apporter le précieux appui d'une connaissance approfondie des auteurs grecs à une thèse qui est la nôtre. Et, puisque M. Victor Bérard veut bien se réclamer de mon nom, mon seul mérite en cette affaire est d'avoir invoqué le témoignage de Pausanias et d'avoir dit, dans un travail ancien déjà, ce que je crois juste encore aujourd'hui : les cultes de Mégalopolis en Arcadie trahissent une influence phénicienne profonde, et la Vénus Uranie, Pandêmos et innomée de Mégalopolis, de même que la Vénus Uranie, Pandêmos et Apostrophia de Thèbes, ne sont que les trois formes, céleste, terrestre, infernale, que revêt dans tout l'Orient sémitique la grande déesse, au fond la seule, qui est un des élémens fondamentaux de cette triade qu'on retrouve partout, depuis Babylone jusqu'à Carthage, et que j'ai appelée la Trinité carthaginoise.

I

Lorsque après avoir longé les côtes de l'Attique on arrive en vue du Pirée, on ne remarque tout d'abord que les formes accidentées du Lycabète, auquel Athènes est adossée; mais, peu à peu, on voit s'en détacher dans une lumière douce, dominant la plaine qui l'entoure, une petite hauteur aux flancs abrupts, que couronne une ligne pure et simple, harmonieuse dans ses contours, dont la vue fait éclater des cris d'enthousiasme et remplit l'âme d'émotion : c'est l'Acropole et le Parthénon. Telle est la magie des chefs-d'œuvre qui ont bercé notre jeunesse et dont l'humanité se nourrit depuis que la Grèce existe, qu'Athènes paraît se résumer dans son acropole de même que la Grèce tout entière se résume dans Athènes. Les chefs-d'œuvre ont un rayonnement qui fait pâlir tout ce qui les environne. Athènes a éclipsé Sparte, et, malgré ses défaites et ses dissensions intestines, elle a plus fait pour l'esprit humain que les armées et la puissante organisation militaire de sa rivale.

Et pourtant, derrière la merveilleuse efflorescence de cette civilisation, se dresse tout un passé qui l'a préparée et sans lequel on ne la comprendrait pas. Pallas a reçu des mains de Phidias son expression la plus parfaite et sa forme définitive; mais la tête de Gorgone qui se voit sur son égide nous reporte à d'an-

ciennes combinaisons religieuses dont les Grecs du temps de Périclès avaient perdu le sens. Ce n'est pas à Athènes qu'il faut chercher les origines de la mythologie grecque; c'est à Thèbes, à Delphes, à Mantinée, sur les bords du lac Copaïs et sur les pentes du mont Lycée, dans tous les vieux sanctuaires de la Béotie et de l'Arcadie; c'est là que le culte de Pallas comme celui de Déméter et beaucoup d'autres avec eux ont pris naissance pour se répandre ensuite sur toute la Grèce. Ces vieux sanctuaires en plein air avec leurs enceintes sacrées, leurs rites barbares, leurs bétyles et leurs divinités multiples et complexes, dont plusieurs ont continué d'être adorées sous des vocables sémitiques, contrastent singulièrement avec l'idée que nous sommes habitués à nous faire des cultes helléniques et nous apparaissent comme les témoins d'une autre religion, et ils viennent confirmer les récits longtemps méconnus des auteurs anciens sur les origines phéniciennes de quelques-uns des dieux les plus célèbres de la Grèce.

La Grèce a personnifié ses attaches avec le monde oriental en Cadmus, ce roi ou ce marchand phénicien, fils d'Agénor et de l'éléphassa, suivant les uns, de Tyro, suivant les autres, qui fut l'époux d'Harmonia et le père de Sémélé. On a cherché de divers côtés au nom de Cadmus une étymologie grecque; mais ces étymologies n'ont pas plus de valeur que celles que les Grecs eux-mêmes fabriquaient pour expliquer les noms des dieux qu'ils ont reçus de l'étranger. Les Grecs ont donné à leurs étymologies un air de vraisemblance par les altérations qu'ils ont fait subir à ces noms, pour les plier aux exigences de leur langue, et ils ont greffé sur elles des mythes gracieux qui les ont popularisées; mais au fond elles sont de même ordre que celles dont abonde l'ancienne littérature du peuple juif. Le nom de Cadmus est un nom sémitique; de quelque façon qu'on l'explique, il est hors de doute qu'il se rattache à la racine *Kedem*, « Orient ». C'est Cadmus qui a donné aux Grecs l'alphabet, qu'ils ont appelé de son nom les « caractères cadméens », ou les *phoinikeia*, les « caractères phéniciens ». Ses rapports avec l'ancienne civilisation thébaine sont établis par l'accord unanime des auteurs grecs. Il est le fondateur de Thèbes, dont la citadelle a porté, jusqu'aux derniers temps de l'indépendance, le nom de Cadmée. Le dieu souverain de Thèbes lui-même, Elieus, est l'équivalent exact d'Élioun, le grand dieu phénicien que Sanchoniathon traduit par Hypsistos.

L'influence des Phéniciens ne s'est pas fait sentir en Béotie seulement. Partout où ils trouvaient une anse sûre, ces hardis marchands établissaient un comptoir. Deux choses le composaient: en haut, sur le rocher, un temple qui leur servait de phare et annonçait les plaisirs de la terre aux matelots pressés d'y appor-

ter leurs ex-voto; en bas, protégé par le promontoire, un port. Ils y installaient avec eux leurs divinités protectrices, Melqart, l'Hercule tyrien; Astarté, et le souverain guérisseur, le dieu des incantations et des mystères, qu'ils sculptaient à la proue de leurs navires, le huitième des Cabires, Echmoun, dont les Grecs ont fait leur Esculape. De là viennent les innombrables Portus Herculis, Portus Veneris et les Asklèpieia qui bordent les côtes de la Méditerranée. Port-Vendres est un Portus Veneris; Monaco s'appelait, de son nom complet, Portus Herculis Monœci, et les Grecs, ces grands inventeurs de mythes et d'étymologies séduisantes et artificielles, qui en connaissaient l'origine phénicienne, l'expliquaient par Hercule *Monoïkos*, c'est-à-dire Hercule qui n'a qu'un seul temple, le temple de Tyr. En réalité, le Portus Herculis Monœci est le « port d'Hercule qui donne le repos », en phénicien, *Melkart Menouakh*. Les îles, si nombreuses dans la Méditerranée, Icarie, Ébusus, Ithaque, Éthalie, Ænaria, Énarime, Enosim, Egylia, peut-être Égine, toutes commençant par le mot *ei* ou *i*, qui signifie « île » en phénicien, nous ont conservé le souvenir de ceux qui les premiers les ont colonisées; Salamine, qui se retrouve dans l'île de Chypre et aux portes d'Athènes, est le mot propre en phénicien pour désigner un port, c'est le Havre de grâce.

De toutes les îles de la Méditerranée, Chypre est celle où l'influence phénicienne s'est fait le plus fortement sentir. L'épigraphie nous a permis de reconstituer l'histoire d'un royaume phénicien qui a occupé le sud de l'île, depuis le VIe ou le VIIe siècle avant notre ère. Au nord, dans la région de Lapithos et de Cérynie, des découvertes toutes récentes nous ont démontré l'existence d'un centre phénicien non moins important peut-être. Mais, au-dessous de ces influences historiques, dont on peut déterminer la date, toute l'île est pénétrée par des influences plus profondes, qui ont laissé leur trace dans les noms de ses villes et de ses rivières et dans les cultes qui l'ont rendue célèbre par le monde entier.

C'est à Chypre qu'Astarté aborda, venant de la côte de Syrie; les sanctuaires de Paphos et d'Idalie, où elle était adorée sous la forme d'une pierre conique, sont des sanctuaires sémitiques. De là, on peut la suivre dans ses pérégrinations jusqu'aux portes de la Grèce. L'île de Cythère, son séjour de prédilection, est tout imprégnée de souvenirs phéniciens. Là se trouvait le sanctuaire d'Aphrodite-Ourania, dont les Phéniciens avaient enseigné le culte aux habitans de Cythère; ils leur avaient aussi enseigné l'art de teindre les étoffes en pourpre, et c'est à cette industrie que l'île doit son nom de Porphyrousa. Un de ses ports était appelé

Phoinikous; tout à côté se trouvait la petite île de Cothôn, « la petite » en phénicien.

De l'île de Cythère au continent grec, il n'y a qu'un pas. M. Clermont-Ganneau l'a franchi et, avec sa merveilleuse habileté à se retrouver dans les labyrinthes de la mythologie, il a suivi la trace des Phéniciens sur toutes les côtes du Péloponèse. Leur passage en Laconie est marqué par la ville d'Aphrodisias, située sur le promontoire même, en face de Cythère. Sur l'autre versant du cap Saint-Ange, le petit port de Sidé, fondé par Sidé, fille de Bélus, nous rappelle le nom de Sidon. Pénétrant plus avant, au fond du golfe de Laconie on rencontre Amyklée, ainsi appelée de Resef-Mikal, le dieu au javelot, l'Apollon phénicien, dont le nom revient à chaque instant sur les inscriptions de Citium et d'Idalie. Les Grecs en ont fait l'Apollon d'Amyklée, cet Apollon d'un aspect singulièrement oriental, qui avait, au dire de Sanchoniathon, quatre bras et quatre oreilles, peut-être en souvenir des quatre ailes qui couvraient le corps des grands dieux de l'Assyrie. Mais s'ils ont traduit son nom, les Grecs lui ont laissé son vocable, et ce vocable s'est imposé, dès l'époque homérique, à la ville qui était le centre de son culte en Grèce. Sparte même n'échappe pas à la loi commune, s'il faut en croire la tradition qui lui donne pour fondateurs les Spartoi, chassés de Thèbes, la rattachant ainsi à ces hommes nés des dents de dragon qu'avait semées Cadmus. La mythologie a exprimé la même idée en mêlant aux origines de Sparte le héros fabuleux Amyklas, frère de Lakedaimôn et père de Spartos.

De l'autre côté du Péloponèse, l'Élide présente des traces plus profondes encore de l'influence phénicienne. Hercule, dont les exploits marquent les étapes des Phéniciens dans le bassin de la Méditerranée, joue un grand rôle dans l'histoire fabuleuse de l'Élide. C'est lui qui la conquiert, avec le concours des Argiens, des Arcadiens et des Thébains, et qui plus tard nettoie les écuries d'Augias, le fils d'Eleus ou Elieus, ancêtre mythique des Éléens, en y faisant passer l'Alphée. Il est le grand importateur des arbres en Élide, et c'est sans doute à lui qu'on doit l'introduction du byssus, cette plante asiatique, de nom comme d'origine, et qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Grèce. Toutes les légendes qui le concernent sont pleines de paronomasies qui font miroiter devant nos yeux des mots sémitiques. Le nom de l'Alphée est un mot sémitique, il signifie le bœuf, et peut-être est-ce l'origine du mythe des écuries d'Augias; non loin de là était une autre rivière, l'Alkidas, dont le nom antique, Jardanos, n'était plus compris des Grecs; nous savons à quelle langue il faut en demander l'explication, c'est le frère du Jourdain. Il n'est pas jus-

qu'à Elieus, le père d'Augias, qui ne nous rappelle cet autre Elieus, dieu souverain de Thèbes. Les anciens eux-mêmes avaient le sentiment du peu de solidité des étymologies grecques, et Pausanias nous dit que les Grecs ont joué sur les mots quand ils ont fait de cet Elieus, par une légère modification, Hélios, le Soleil.

L'Alphée et l'Eurotas nous font remonter jusqu'au plateau central de l'Arcadie, d'où ils sortent pour arroser, l'un l'Elide, l'autre la Laconie. On ne s'attendrait pas, à première vue, à voir les Phéniciens pénétrer si avant dans l'intérieur des terres; mais ceux qui ont longé les côtes du Péloponèse savent quelle terreur inspire encore aujourd'hui aux marins la masse formidable du cap Matapan, qui s'avance en pleine mer comme une paroi gigantesque, sans aucun abri contre les tempêtes qui assaillent les navires. Les Phéniciens devaient chercher à l'éviter, attirés d'ailleurs vers ces hauts sommets qu'on découvre de la pleine mer par une crainte superstitieuse; et le culte y a conservé d'autant mieux son caractère oriental qu'ils étaient moins accessibles à la civilisation facile et au syncrétisme religieux des villes de la côte. C'est là que M. Victor Bérard a établi son quartier général, guidé par une inscription grecque dédiée à un Zeus Keraunos, « Jupiter foudre », dans lequel M. Foucart, le premier, n'avait pas hésité à reconnaître une divinité sémitique, et il s'est attaqué, non plus seulement à quelques divinités plus ou moins secondaires, mais à Zeus, au plus grec de tous les dieux, et à l'une des formes les plus vénérées de ce dieu, au Zeus Lykaios. Cela mérite qu'on s'y arrête.

Le mont Lycée a de tout temps été considéré par les Arcadiens comme leur montagne sacrée. Perdu au milieu d'un chaos de montagnes, dans la partie la plus sauvage de l'Arcadie, celle qui domine l'Elide, il inspirait une sorte de terreur religieuse. Tous les poètes grecs et latins, depuis Hésiode jusqu'à Ovide, ont chanté l'histoire de Lycaon, fils de Pelasgos. Zeus se rend un soir chez le tyran qui égorge son propre fils, et pose les chairs sur la table du dieu. Le dieu, irrité, met le feu à la maison de l'impie et le change lui-même en un loup. Ce sacrifice humain, le dieu qui y met le feu avant de disparaître, comme l'ange de Jéhovah lorsqu'il apparaît à Manoah pour lui annoncer la naissance de Samson, ce dieu qui porte le nom de la montagne, qui n'est pas le dieu du Lycée mais le dieu Lycée, comme le Zeus Carmel, le Zeus Casios et le Baal-Liban, nous transportent bien loin de la Grèce. Ici, c'est la conception même du temple et du culte, c'est-à-dire la manière d'adorer la divinité, ce qu'il y a de plus permanent dans la religion, qui est sémitique.

Le culte, chez les peuples sémitiques, peut toujours se rame-

ner à un type uniforme, le culte des hauts lieux. Un tertre naturel ou artificiel, avec une plate-forme sur laquelle on adore la divinité. Au fond, c'est une réduction du culte des montagnes qui tient une si grande place dans les religions orientales; qu'elles s'appellent Sinaï, Carmel, rocher sacré de la montagne de Sion, l'idée est toujours la même. Le dieu est représenté le plus souvent sous une forme rudimentaire et grossière : un cône, une pyramide, une pierre qui se dresse en l'air, un hermès, c'est-à-dire une pierre qui est un dieu. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver sur les hauts lieux le temple à la façon des Grecs et des Romains. Un espace consacré, à ciel ouvert, avec une arche contenant l'image de la divinité, parfois recouverte d'une tente, et, par devant, un autel et quelques symboles sacrés qui participent de la divinité du dieu, voilà tout l'appareil du culte. C'est le type du sanctuaire que nous ont révélé dans ces dernières années les fouilles pratiquées dans l'Afrique romaine. Le sanctuaire d'Aïn-Tounga, celui du Baal-Carnensis, déblayé par M. Toutain, n'étaient pas faits de différente façon.

On croirait y être transporté en lisant la description que fait Pausanias du sanctuaire de Zeus Lykaios sur le mont Lycée : « Sur la plus haute pointe du Lycée est un tertre de terre : c'est l'autel de Zeus Lykaios. De là, on aperçoit presque tout le Péloponèse. Devant l'autel, deux colonnes se dressent, presque dans la direction du soleil levant; des aigles avaient été gravés sur elles, mais à la mode très ancienne, et ils étaient dorés. C'est sur cet autel que l'on fait à Zeus Lykaios de mystérieux sacrifices. » Ainsi, un autel à ciel découvert et deux colonnes sur lesquelles deux aigles sont gravés « à la mode très ancienne », voilà ce dont se compose le sanctuaire.

Ces deux colonnes qui ont frappé Pausanias, et sur lesquelles il insiste à ce point, nous ramènent aux cultes de la côte de Syrie, dont elles sont un des élémens essentiels; elles sont le symbole divin par excellence, l'image même de la divinité. Quand Hérodote visita le temple de Melkart à Tyr, il fut surpris d'y voir deux stèles, l'une d'or fin, l'autre d'émeraude, qui brillait durant les nuits, comme la colonne de fumée des Hébreux qui devenait colonne de feu pendant la nuit. Partout où nous trouvons le culte de Melkart, il se reconnaît à cette double colonne. A Malte, ce sont ces deux colonnes identiques de forme conique, rappelant la massue d'Hercule, dont les bases portent une même dédicace phénicienne et grecque à Melkart Baal de Tyr, en grec Héraklès Archégète. A Gadès, dans le temple d'Héraclès, on voyait deux colonnes de bronze, de huit coudées, et quelques-uns prétendaient même que c'était de là qu'était venu le nom des Colonnes

d'Hercule. Il faut attribuer un sens analogue aux colonnes de bronze, couronnées de chapiteaux en forme de grenades, qui se dressaient dans le temple de Jérusalem, des deux côtés de l'entrée, et portaient les noms mystérieux de Iakin et de Boaz. Les monnaies qui nous ont conservé les images des temples d'Éphèse et de Paphos nous présentent de même une façade décorée de deux colonnes libres ; sur les monumens de Carthage enfin, rien de plus fréquent que de voir, à la place occupée par les symboles divins, une colonne solitaire surmontée de la grenade. Ici, pas de grenade, pas de noms mystérieux ; mais cet aigle doré, de style archaïque, n'est autre chose que le disque ailé qui s'étale sur tous les monumens religieux de l'Égypte et de la Phénicie.

Les autres temples du Zeus Lykaios présentaient, avec quelques différences, la même disposition générale. La description qu'en donne Pausanias répond si fidèlement à celle du tabernacle juif qu'on la dirait copiée sur le livre de l'Exode : deux autels, avec deux tables et deux aigles égaux aux tables qui nous rappellent les chérubins dont les ailes se rejoignaient par-dessus l'arche de l'alliance. Notez aussi cette enceinte à ciel ouvert entourée de pierres, dans laquelle il était défendu aux mortels de pénétrer sous peine de mort. Celui qui y pénétrait était aussitôt lapidé. C'est la conception du Sinaï, que Moïse entoure d'une barrière, pour que le peuple ne risque pas de périr en s'approchant de Jéhovah. Le même usage se retrouve dans le sanctuaire qui occupait le sommet du Carmel, comme aussi dans le temple de Poseidon près de Mantinée, un Poseidon qui a, nous le verrons plus loin, de singulières attaches avec la Phénicie ; la stèle du temple, découverte par M. Clermont-Ganneau, nous a prouvé qu'il a été en vigueur jusqu'au temps d'Hérode dans le temple de Jérusalem.

L'origine étrangère du culte du Lycée ne ressort pas moins clairement des pratiques sanglantes dont il était entouré. On pourrait se demander si les termes assez enveloppés dont se sert Pausanias impliquent nécessairement l'horreur des sacrifices humains par lesquels on honorait Moloch en Phénicie, Melkart à Carthage ; le témoignage des auteurs anciens ne laisse aucun doute à ce sujet : « Pour nous, dit Platon, les sacrifices humains loin d'être une loi, sont une impiété ; pour les Carthaginois au contraire c'est un usage sacré. Et ne va point alléguer que seuls les barbares ont des lois si différentes des nôtres ; dans les fêtes du Lycée, les Hellènes font les mêmes sacrifices. » Ainsi donc du même coup Platon affirme la réalité des sacrifices humains du mont Lycée et leur affinité avec les pratiques religieuses des Carthaginois. Théophraste n'est pas moins catégorique : « Jusqu'à nos jours, dit-il, les Arcadiens dans leurs fêtes du Lycée et les Car-

thaginois dans leurs fêtes de Kronos font en commun des sacrifices humains; bien plus, à certaines époques périodiques ils vont jusqu'à arroser l'autel du sang des leurs. » C'est ce que Pausanias exprimait d'une façon mythique lorsqu'il disait au commencement de ses Arcadiques : « Lycaon, fils de Pelasgos, porta sur l'autel de Zeus un enfant nouveau-né, le sacrifia et arrosa l'autel avec le sang. » S'il emploie, lorsqu'il parle de son temps, un langage plus énigmatique, c'est à cause de cette sorte de pudeur qu'on a de parler de certaines choses autrement que par euphémismes. Comme l'auteur de l'histoire de Jephté, on laisse planer un voile de mystère sur l'horreur de certains actes sacrés. Et Pausanias ajoute : « Je n'ai pas eu envie d'approfondir la chose; qu'il en soit ce qu'il est et ce qu'il a toujours été. »

En Achaïe, les Patréens étaient, d'après une ancienne tradition, assujettis à une pratique analogue, et les sacrifices d'enfans ne devaient cesser chez eux que quand un roi étranger apporterait un dieu étranger. Or, après la prise de Troie, Eurypylos reçut comme butin un coffre, — nous dirions dans le langage biblique une arche, — dans lequel était enfermée la statue d'Héphaistos. L'ayant ouvert pour voir ce qu'il contenait, il fut frappé de folie, et un oracle lui dit qu'il recouvrerait la raison en consacrant cette arche en un lieu où l'on ferait des sacrifices étrangers. Il arrive à Patræ; du même coup les sacrifices humains prirent fin; les enfans libérés se rendirent pour célébrer leur délivrance dans le temple d'Aisymnètès, et le fleuve qui s'appelait auparavant Ameilichos « l'implacable », reçut le nom de Meilichos. Tout est à noter dans cette légende : les sacrifices humains appelés sacrifices étrangers et rattachés à un culte étranger; cette arche sainte qui renferme l'image du dieu; son propriétaire frappé de folie pour l'avoir ouverte, comme les gens de Beth-Semes qui sont frappés d'une plaie mortelle pour avoir regardé à l'intérieur de l'arche de Jéhovah; enfin le nom de Meilichos, autour duquel tourne toute la légende, et qui nous a conservé, comme son homonyme le Milichus libyen, comme la Mulucha de Maurétanie, le nom à peine altéré du dieu Moloch; les fleuves sont un des grands véhicules des noms divins. Il n'est pas jusqu'au temple d'Aisymnètès qui ne nous rappelle Echmoun, le dieu guérisseur, le grand libérateur, de même que l'Isménos, ce fleuve de Béotie, qu'Hésychius appelle le « pied de Cadmus », et près duquel se trouvait l'Ismenion, le temple d'Apollon Ismène.

Comme le dieu de Patræ, le Zeus Lykaios, ou, si l'on aime mieux, le Baal Louki devait appartenir à la famille des Molochs. Au reste, le grand dieu des Phéniciens avait encore d'autres sanctuaires en Grèce. Il est difficile de ne pas le reconnaître

dans ce Zeus Meilichios que nous retrouvons à Tégée, en pleine Arcadie, et à Sicyone, où il était adoré sous la forme d'une pyramide; on peut suivre ses traces jusqu'en Attique, où Thésée lui immole des brigands, et jusqu'en Eubée, et c'est encore lui sans doute, qu'il faut reconnaître dans le dieu marin que Sanchoniathon appelle Diamichion ou mieux Dia Milichion, et qu'il identifie, comme le faisaient les Patréens, avec Héphaistos, la forme grecque de Phtah, le démiurge, le grand forgeron de l'univers et le prototype des Patèques phéniciens.

Le caractère profondément oriental de tous ces dieux de la Grèce antique nous fait comprendre certaines particularités, jusqu'à présent inexpliquées, du culte le plus célèbre de l'Élide, celui du Zeus Olympien. A Olympie comme à Jérusalem, l'accès du temple de Zeus était rigoureusement interdit aux femmes, qui ne pouvaient s'avancer que jusqu'à une certaine limite, la « barrière des femmes ». Mais elles avaient comme compensation certaines pratiques, singulièrement analogues à celles des pleureuses d'Adonie et de Thammouz, que les prophètes nous montrent se livrant à leurs lamentations jusque dans le temple de Jéhovah; à un jour fixe, au moment où le soleil allait achever sa carrière, les femmes d'Olympie se frappaient la poitrine pour pleurer sur la mort d'Achille. Et ce n'étaient pas les seules ressemblances du temple d'Olympie avec celui de Jérusalem. Sans doute on voyait à Olympie la statue de Jupiter qui eût paru une profanation à Jérusalem; mais on faisait à cette statue des onctions d'huile, usage qui paraissait étrange aux Grecs eux-mêmes, et le sanctuaire du dieu était fermé par un voile de laine, cadeau d'Antiochus, de fabrique assyrienne et teint de pourpre phénicienne, qui se repliait de haut en bas, comme le voile du temple de Jérusalem. Il est permis de se demander avec M. Clermont-Ganneau si ce voile ne serait par le propre voile du Temple, enlevé par Antiochus IV et offert par lui en trophée à Zeus olympien, dont il substitua le culte à celui de Jéhovah dans le temple de Jérusalem.

Les cultes de l'Attique ont en général un caractère plus doux et plus humain; et pourtant on peut encore saisir le lien qui les rattache aux cultes de l'Arcadie et de la Béotie. En même temps que chez Lycaon en Arcadie, Zeus paraissait aussi chez Cécrops en Attique. Lycaon lui donna le nom de Lykaios, Cécrops celui d'Hypatos. Mais Cécrops et Lycaon n'avaient pas la même sagesse dans les choses des dieux. Cécrops ne voulut pas sacrifier d'être vivant, mais il fit brûler sur son autel des pains que les Athéniens appellent *pelanoi*, équivalent exact des « pains de proposition » qui figuraient sur la table de Jéhovah, et des gâteaux en forme de croissant qu'on offrait à la reine des cieux

et que nous mangeons encore aujourd'hui, sans nous douter de leur signification primitive. Le Zeus Hypatos de l'Attique, ce « Zeus suprême », qui était adoré sur le mont Hypatos, aux confins de la Béotie et de l'Attique, auquel on offrait, en place de victimes humaines, des gâteaux sacrés et dont les Grecs savaient encore la parenté d'origine avec le Zeus Lykaios, se rattache par un lien direct au dieu suprême de Thèbes, à ce Zeus Hypsistos, introduit par Cadmus en Béotie. Par leur culte, par les rites qui l'accompagnaient et par leur nature même, ces dieux, si étroitement apparentés, qui formaient le fond de l'ancienne mythologie grecque, nous apparaissent comme des dieux sémitiques. La tradition grecque avait conservé le souvenir de leur origine, et l'étymologie, incertaine et vacillante quand elle est seule, vient confirmer les inductions positives que nous pouvons tirer de leur caractère.

Zeus Keraunos, Zeus Meilichios, Zeus Lykaios, Zeus Hypatos, Zeus Hypsistos, tous ces noms, si sémitiques par leur formation même, nous permettent de jeter un coup d'œil sur la manière dont les Grecs ont traduit les noms des dieux de ces Orientaux qui ont été de tout temps les instituteurs religieux de l'humanité. Ils ont pris Zeus, le roi de l'Olympe, pour rendre le nom de Baal, qui était devenu, chez les peuples de la côte de Syrie, synonyme de dieu, et ils lui ont donné comme surnoms, tantôt les traduisant, tantôt se bornant à les transcrire, les vocables qui servaient à désigner les formes différentes de ce dieu un et multiple, et qui étaient en réalité autant de noms propres divins. La forme seule est grecque, son contenu, — les anciens le savaient déjà, — est une importation de l'Orient.

II

Si les Grecs ont emprunté aux Phéniciens plusieurs des traits de leur Zeus, ils devaient leur prendre à plus forte raison leurs déesses et ces dieux secondaires qui occupent une place d'autant plus considérable dans l'adoration des fidèles, qu'ils sont plus jeunes et plus vivans et paraissent plus rapprochés de l'homme. Les déesses sont reines partout où elles paraissent, et elles s'emparent du pouvoir que la femme a toujours exercé par la force de la puissance mystérieuse qui attache l'homme à ses pas.

Les déesses de la Grèce antique présentent au plus haut degré ce caractère de complication apparente reposant sur une donnée religieuse très simple, qui est le trait propre des cultes de la côte de Syrie. Comme Zeus, et plus que lui, elles sont une et multiple. Les traits d'Aphrodite et de Déméter se confondent, à

Thèbes et à Mégalopolis, et, d'autre part, les deux déesses nous y apparaissent sous des formes multiples, caractérisées par des appellations différentes, qui ont donné naissance, dans la mythologie grecque, à autant de divinités distinctes.

Chose curieuse, les préjugés classiques sont si forts qu'il faut lutter pour faire admettre une chose qui était connue de tous les Grecs. « On voit à Thèbes, dit Pausanias, des statues en bois d'Aphrodite tellement anciennes, qu'on prétend qu'Harmonie les a dédiées; elle les fit faire, dit-on, avec les ornemens de bois qui étaient au haut de la proue de Cadmus. De ces Vénus, la première se nomme Uranie, la seconde Pandêmos, la troisième Apostrophia. » Traduisez en notre langage le style figuré de la mythologie, cela veut dire que les trois déesses étaient les divinités que les marins phéniciens mettaient à la proue de leurs navires; ou plutôt, c'était la même déesse sous ses trois aspects différens. On retrouve cette triple Aphrodite à Mégalopolis en Arcadie, non loin d'une vieille statue de Baal Hammon, comme à Thèbes, adorée sous les vocables d'Uranie et de Pandêmos; la troisième n'avait pas de surnom. A Elis, la célèbre Aphrodite au bouc du sculpteur Scopas, l'image classique de la Pandêmos, était érigée, non dans un temple à part, mais dans l'enceinte sacrée, dans le *temenos* qui dépendait du temple d'Aphrodite-Uranie. Uranie est la reine des cieux, à laquelle les enfans d'Israël faisaient des encensemens, et si le nom de Pandêmos est moins facile à expliquer, le titre d'Apostrophia nous rappelle le mythe assyrien du retour d'Istar des enfers, juxtaposant ainsi la forme céleste et la forme infernale de la grande déesse.

On voit combien cette Vénus primitive diffère du type classique qui a fait de la Vénus grecque l'expression la plus parfaite de la beauté idéale. La Vénus orientale, c'est la déesse féconde qui tient ses seins dans ses deux mains et découvre sa nudité. C'est sur les côtes de la Grèce que le mythe de Vénus sortant de l'œuf du monde a donné naissance à la gracieuse légende de Vénus naissant de l'écume des flots. C'est là que les bras de la déesse se sont détachés de son corps pour tordre sa blonde chevelure et qu'elle a reçu le nom d'Aphrodite; mais le nom même d'Aphrodite n'est, comme celui d'Amphitrite, qu'une altération du nom d'Astoret, devenu Aphtoret, et traité de deux façons différentes par l'imagination créatrice des Grecs.

Cette triple déesse, à la fois vierge et mère, qui est tantôt aux cieux et tantôt aux enfers, offre une singulière ressemblance avec Déméter, la grande mère, que les anciens confondaient avec Cybèle, et que les aventures de Koré sa fille rattachent au monde infernal. Déméter est la déesse souveraine de l'Arcadie, ce coin

de Grèce où tout est archaïque. Son culte y remplace celui d'Héra, l'épouse de Zeus et l'ennemie des Troyens et de Carthage. Elle y est adorée sous le triple vocable de Despoina, Kallisté, Sôteira, « maîtresse », « toute bonne » et « dieu sauveur », dans lesquels M. Bérard a reconnu avec raison les titres à peine déguisés de *Rabbat*, *Naamat*, *Oz-Hayim*, sous lesquels les Sémites invoquent tour à tour leur déesse souveraine.

Les représentations antiques de Déméter confirment les inductions que l'on peut tirer de son caractère. A Phigalie était un antre consacré à Déméter et dans cet antre un *xoanon*, c'est-à-dire une statue en bois de la déesse. Elle était représentée assise sur une pierre. Pour le reste du corps, elle ressemblait à une femme, mais elle avait la tête et la crinière d'un cheval; des serpens et toutes sortes de fauves étaient attachés à sa chevelure. Elle était vêtue d'une tunique qui la couvrait jusqu'aux pieds; elle avait un dauphin dans la main droite, dans la gauche une colombe. On l'avait surnommée Melaina, « la noire », à cause de son vêtement. Laissons de côté les serpens et la tête de cheval, qui nous rappellent Pallas et Poseidôn, mais dont l'étude nous entraînerait trop loin; cette « vierge noire » avec un dauphin dans une main, une colombe dans l'autre, est une divinité marine, sœur d'Aphrodite, de Sémiramis et de Derketo, la Vénus d'Askalon.

Une autre statue, non loin de celle-là, n'est pas moins instructive; elle représentait une des filles de l'Océan, dont le nom grec, Eurynomé, pourrait bien être un vocable sémitique et cacher une Naamat. Or, voici ce qu'en dit Pausanias : « J'ai appris des Phigaliens que c'est un *xoanon*, qu'elle est attachée par des chaînes d'or, et que, femme jusqu'aux cuisses, elle se termine en poisson. » Si l'on veut se figurer cette déesse, il faut se reporter à ces intailles orientales qui représentent un dieu et une déesse, moitié homme, moitié poisson, surmontés du disque et du croissant, et enveloppés de méandres qui figurent les flots, et dans lesquels l'imagination des Grecs a pu voir les mailles d'un filet. Ils en ont tiré le mythe gracieux de Dictynna, la déesse au filet qui, poursuivie par Minos, se jette dans les flots et tombe dans les filets d'un pêcheur. Dans Homère, la déesse au filet se nomme encore Aphrodite. Près d'elle, enfermé dans le même filet, était Arès. Et tous les dieux, riant, enviaient le sort d'Arès. Et le fils de Zeus disait à son frère Hermès : « Ne voudrais-tu pas être pris sous les mêmes liens pour dormir à côté de la blonde Aphrodite? » Seul le dieu des mers, Poseidôn, ne riait pas, et il intervint en faveur des captifs. Aussitôt délivrée, Aphrodite s'enfuit à Chypre, dans sa ville de Paphos. Au fond, les Grecs ne se trompaient pas.

L'étrangère Dictynna, M. Bérard le dit fort bien, est une déesse marine venue de l'Océan, comme notre Eurynomé ; son filet est un filet marin, le méandre des flots aux mailles dorées que connaissent tous ceux qui ont navigué sur les mers de Grèce au soleil levant.

Il ne faut pas se figurer autrement les vieilles images en bois qu'Harmonie avait faites avec les sculptures qui étaient à la proue des vaisseaux phéniciens. Chacun a pu voir les figures en relief, le plus souvent coloriées, qui décorent la proue de nos vaisseaux ; ces génies ailés ou ces femmes demi-nues, dont le torse seul est sculpté et dont les jambes se perdent dans les ornemens de la quille ou finissent en queue de poisson. L'existence de cet usage chez les premiers navigateurs nous est attesté par un passage fort curieux d'Hérodote. L'historien grec dit, en parlant du dieu Phtah, ce nain grotesque, que ses statues ressemblent aux patèques que les Phéniciens mettaient à la proue de leurs navires. Les patèques et les sculptures de bois dont parle Pausanias appartiennent à la même catégorie de représentations ; xoana et patèques sont deux formes différentes d'une pratique qui s'est perpétuée jusqu'à nous.

Nous avons là un exemple frappant de la persistance des croyances populaires au travers des changemens de religion. Les noms ont changé, les symboles antiques ont survécu aux dieux qui régnaient autrefois sur toute l'étendue de la Méditerranée. Cela veut-il dire que la grande déesse orientale ait eu de tout temps et partout le caractère d'une divinité marine? Non. Il est possible que ce caractère ne se soit développé chez elle qu'entre les mains des Phéniciens. Les déesses de ces hardis marins devaient devenir des divinités marines au contact des flots salés, suivant une loi constante en mythologie qui veut que les mythes se transforment suivant les milieux dans lesquels ils se propagent.

Cette confusion perpétuelle de divinités représentant des idées différentes choque les habitudes de clarté que nous portons jusque dans les questions de métaphysique et que nous prêtons volontiers aux anciens. Voilà une déesse qui, par certains traits, rappelle Minerve et les Gorgones, et qui est à la fois Déméter et Aphrodite. La confusion n'existe pas dans notre esprit, elle était dans la nature des choses. Les Sémites n'ont jamais mis entre leurs divinités les distinctions bien nettes que nous avons établies. Au fond, ils ne reconnaissaient qu'une grande déesse, à la fois mère et vierge, comme Tanit à Carthage, qu'ils adoraient sous son triple aspect céleste, terrestre et infernal, et qui changeait de nom suivant les lieux où elle était adorée et les attributs qui caractérisaient son image. Le génie des Grecs les a différen-

ciées et il en a tiré les déesses dont il a peuplé son Olympe, en cherchant à expliquer leur parenté par une série de mythes ingénieux; mais en même temps le souvenir de la triple déesse s'est perpétué dans une série de triades secondaires: les trois Grâces, qui furent adorées d'abord sous la forme de trois pierres tombées du ciel; les trois Gorgones, les trois Euménides, les trois Sirènes, qui reproduisent sous une forme réduite les trois aspects de la grande déesse.

De ces déesses, les unes ont conservé leur ancien nom, comme Aphrodite, Amphitrite, comme les Sirènes, où l'on reconnaît le mot hébreu *Sîr*, « chant », les Néréides, dont le nom paraît bien venir du mot *Nahar*, « fleuve »; d'autres les ont vus traduits ou transfigurés de telle façon qu'ils sont devenus méconnaissables. Une chose n'a pas changé, ce sont les anciens vocables sous lesquels elles étaient adorées et qui nous permettent de suivre le long des côtes de la Méditerranée l'expansion de ces anciens cultes importés par les Phéniciens en Grèce.

On éprouve quelque hésitation à enlever aux Grecs des lieux illustrés par leur histoire, et pourtant il est un grand nombre de villes grecques dont les noms ont perpétué le souvenir des divinités protectrices de leurs fondateurs phéniciens. Je ne parle pas des noms tels que Gortys, Crotone et tant d'autres, qui paraissent bien n'être, malgré tout, que des altérations du mot *Qart*, « ville » en phénicien, ni même de tous les Mégare qui désignaient les sanctuaires souterrains de la divinité, mais de toute une catégorie de noms de villes qui sont formés des noms mêmes des divinités qui y étaient adorées, des innombrables dérivés de Marathon, qui paraissent tous se rattacher au vocable *Marath*, « la Grande Dame »; Marathus, en Phénicie; Marathesion, près d'Éphèse; Marathonymon, en Bithynie; en Grèce, Marathon et son taureau tué par Héraklès; et puis de tous les noms de la famille de Karné, qui nous rappellent Astaroth Karnaïm, la déesse au croissant lunaire, Astarté aux Cornes de Vache.

M. Bérard rattache à une origine analogue ce vocable si obscur qui a donné, en Arcadie, Aphrodite et Athéna Makhanîtis, et, à Argos, Zeus Mékhaneus, le conjoint de la déesse guerrière Athéna Soteira. Est-ce de ce vocable divin que sont venus le nom de Mycènes et tous les Mékonion, Migonium, disséminés depuis l'Argolide jusqu'en Afrique et en Italie? M. Bérard croit pouvoir l'établir. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'il ait raison d'expliquer le vocable Makhanîtis par le mot phénicien *Makhanat*, « camp », qui figure à côté de la tête d'Amphitrite sur les monnaies de Carthage. Athéna Makhanîtis, c'est la « Vénus castrensis » des Carthaginois, de même que les « Castra Minervæ » sont

un de ces « camps de dieu », Makhané-Dan chez les Hébreux, Machanê-Tsor, à Memphis, qui sont une des formes des apparitions divines chez les peuples sémitiques.

Pour Eryx, en tous cas, le doute n'est plus permis, et son origine phénicienne nous est attestée par une inscription formelle. Comme tous les vocables étrangers, le nom d'Éryx nous est parvenu sous des formes différentes, appliqué à des divinités différentes aussi. A Psophis, en Arcadie, Aphrodite était adorée sous le nom d'Érycine, tandis que, pour Lycophron et Tite-Live, Hercyna est une épithète de Déméter. Les Grecs ont dédoublé la déesse et ont tiré de son épithète, par leur procédé habituel, une divinité secondaire. Hercyna est une jeune fille qui, tenant une oie, jouait avec Proserpine. L'oie s'enfuit dans une grotte et se réfugia sous une pierre ; Proserpine souleva la pierre, et aussitôt en jaillit le fleuve Hercyna. Au bord du fleuve est le temple d'Hercyna, avec une jeune fille tenant une oie, et dans la caverne on voit deux autres statues, tenant en main deux caducées : c'est Trophonios et Hercyna ; tout auprès, un bois sacré abrite le sanctuaire de Déméter et de Zeus.

Pour trouver la clef de cette légende si phénicienne dans sa donnée : la déesse à l'oiseau, la pierre sacrée, le double caducée, il faut aller en Sicile. Là se trouvait le mont Eryx, célèbre par le temple de Vénus Erycine, dont Cicéron, dans ses *Verrines*, a décrit le culte tout oriental et les débauches sacrées. Sur son emplacement, on a découvert jadis une inscription phénicienne qui, après avoir prêté longtemps à toutes les insanités, nous a livré son secret : c'est une dédicace à Astoret Erek-hayim, « Astarté qui prolonge la vie ». Et, comme pour confirmer la lecture d'Ernest Renan, presque au même moment, une autre inscription en Sardaigne nous a livré le nom de la déesse écrit d'une façon plus concise : Astoret-Erek. Erycine ou Hercyna est donc un vocable phénicien, c'est la déesse de longue vie, et, par une nouvelle transformation, elle est devenue en Attique la vierge Erigone, transportée par la faveur de Zeus au ciel, où elle est adorée comme la vierge céleste.

Il faut nous arrêter, pour finir cette énumération, à l'un des sanctuaires les plus illustres de la Grèce, l'un de ceux qui paraissent devoir le moins prêter à une étymologie étrangère, Delphes, le centre du culte d'Apollon. Là, nous n'avons pas d'inscriptions pour nous éclairer, mais toute une série de rapprochemens qui tous convergent vers un même point. La tradition grecque rattachait la fondation de Delphes et son nom même à des influences orientales. Le héros éponyme de Delphes, Delphos, était fils de Poseidôn et de Melaina, la Déméter phénicienne d'Arcadie. C'est

à Delphes qu'aborde Cadmus, l'époux de Téléphaé et le fils de Phoinix et de Telephassa, deux variantes du nom de Delphes qui vont nous mettre sur la trace de son origine; et, pour prouver que Cadmus était un Phénicien, Pausanias citait le nom d'Athéné Onka, l'Athéné béotienne; or Onka, disait-il, est le nom d'Athéné en phénicien.

Si cette tradition était exclusivement béotienne, on pourrait être tenté d'y voir un essai d'explication du nom de Delphes; mais nous retrouvons en Arcadie les mêmes noms dans le même agencement. Toute la légende de la Déméter arcadienne roule sur les deux mots Onka et Delphousa. La déesse, changée en jument, se cache dans les troupeaux d'Onkos, roi de Thelpousa ou Delphousia; non loin de là, on voyait son temple dans un lieu dit *en Onkeió*. De même qu'Onka, Telephassa, Thelpousa, Delphousia, Delphes, sont autant de formes différentes du même nom divin. Hesychius nous en apprend l'origine, quand il nous dit que Delephat est le nom de l'étoile de Vénus chez les Chaldéens. C'est le nom que les textes assyriens orthographient Dilbat. L'astre de Vénus est devenu un personnage mythologique, et ce personnage a donné son nom à toutes les sources qu'il a touchées. Telle encore cette source sacrée de Thelphousè en Béotie, qui était consacrée à Apollon. Apollon lui-même portait le surnom de Delphinios, qui avait valu à son temple, à Athènes, le nom de Delphinion. D'une des métamorphoses de ce nom est né Delphynès, ce dragon, moitié serpent, moitié jeune fille, qui gardait Jupiter enfant. Il est enfin devenu l'un des noms du serpent Pytho, tué par Apollon; et il est bien difficile de ne pas en voir une dernière transformation dans le Dauphin, le poisson sacré d'Aphrodite, qui figure parmi ses attributs à côté de la colombe, complétant ainsi le portrait de la grande déesse marine dont nous retrouvons les traits épars dans le panthéon hellénique.

III

Déméter, Aphrodite, les divinités maîtresses des anciens cultes de la Béotie et de l'Arcadie, Athéna même, dans une certaine mesure, nous apparaissent comme des divinités apportées en Grèce par le commerce de l'Orient, et elles sont associées à des dieux qui, sous des noms grecs, cachent des divinités orientales. Nous n'allons pas jusqu'à dire que la Grèce n'eut pas d'autres déesses à l'origine; outre ce fond religieux que tout peuple porte avec lui, elle a puisé à d'autres sources encore. Dans cette recherche, il faudrait faire une place spéciale à l'Asie Mineure, qui paraît avoir été le berceau du culte d'Apollon, sans

négliger non plus la Thrace et ces contrées hyperboréennes, moins barbares qu'on ne se le figure, leurs monumens archéologiques nous le prouvent chaque jour, et qui ont exercé sur la civilisation hellénique une influence plus considérable peut-être qu'on n'est généralement porté à l'admettre. Les dieux de la Grèce ont un caractère de complexité qu'attestent ces doubles noms, comme Phoibos-Apollo, Pallas-Athènè, qui sont presque toujours l'indice de la fusion de deux divinités en une; mais, plus nous allons, et plus nous trouvons que la part de la Phénicie a été capitale dans cette constitution du panthéon hellénique.

Certaines divinités même, qui paraissent purement helléniques, recouvrent souvent une divinité plus ancienne qu'elles ont absorbée. Poseidôn avait à Mantinée, comme Zeus, comme Déméter, une enceinte sacrée où il était interdit de pénétrer. Si son nom n'a rien d'oriental, il est accompagné d'une épithète qui pourrait bien nous cacher le nom véritable du Poseidôn de Mantinée; on l'appelait Damaios, ce que les Grecs expliquaient en disant qu'il est le dompteur des chevaux: mais quand on connaît la manière dont se transforment les noms divins en passant d'une langue dans une autre, il est permis de se demander si le nom du dieu, en passant en grec, ne s'est pas transformé en un surnom, et si le Poseidôn Damaios ne nous cache pas ce dieu Dôm ou Dâm, que nous rencontrons à plusieurs reprises sur les inscriptions phéniciennes ?

A Athènes, il y avait un temple « Dêmou kai charitôn ». Ce Dêmos ne saurait être le peuple personnifié, il n'aurait rien à faire avec les trois Grâces. Qui sait si nous n'aurions pas là le dieu Dâm associé à la triple déesse? Ainsi s'expliquerait le surnom de Damia que portait Déméter à Trézène, à Épidaure, à Égine; elle est avec Dâm dans le même rapport que la Baalat avec Baal; elle est aussi Pandêmos, c'est-à-dire Penê-Dâm, « la face de Dâm », de même qu'à Carthage la grande vierge céleste est Penê-Baal, « la face de Baal. » Et qui sait si le nom même de Déméter n'est pas une grécisation de son nom primitif, qu'il soit formé de l'accouplement de Dâm et d'Hathor, ou qu'il soit une simple altération du nom de Dâmat, l'épouse divine de Dâm.

Ainsi donc, une déesse, adorée sous un triple aspect, céleste, terrestre, infernal, et qui, sous chacun de ces aspects, est l'épouse d'un dieu du ciel, de la terre et des enfers, voilà la donnée fondamentale des plus anciens cultes de la Grèce. Mais, dans tous ces vieux sanctuaires que nous avons eu l'occasion d'étudier, l'image de la déesse n'est pas seule à côté de celle du dieu son époux. Presque toujours le couple divin est associé à une troisième divinité qui forme avec lui une véritable trinité.

En présence de Zeus, d'Héra et d'Apollon,
En présence du Génie de Carthage, d'Héraklès et de Iolaüs,
En présence d'Arès, de Triton, de Poseidon,
En présence des dieux alliés Hélios, Séléné et Gé,
En présence des Fleuves, des Etangs et des Eaux,
En présence de tous les dieux souverains de Carthage,
En présence de tous les dieux souverains de la Macédoine et du reste de la [Grèce.

Ainsi commence le protocole du traité d'alliance de Philippe de Macédoine avec le Sénat de Carthage, dont Polybe nous a conservé le texte. C'est la même conception que nous avons rencontrée dans les hauts lieux de l'Arcadie et de la Béotie; elle se trouve exprimée, d'une façon plus théorique encore, sur ces cippes, découverts à Hadrumète par M. l'abbé Trihidez, et qui offrent, à la place de l'image de la divinité, trois cippes, dont celui du milieu domine les autres.

Nous touchons là au côté le plus intime de ces vieux cultes, et à celui qui montre le mieux leurs attaches avec les religions orientales. Au fond de toutes les mythologies sémitiques, nous trouvons toujours un dieu suprême et une déesse qui n'en est que le dédoublement. C'est la Baalat à côté de Baal. Ce couple divin donne naissance à un jeune dieu, dont les noms varient à l'infini avec les lieux, et qui est représenté le plus souvent sous les traits d'un enfant. Ce dieu, qui n'occupe dans l'ordre mythologique qu'un rang secondaire, tient presque toujours le premier rang dans l'adoration des fidèles, et il tend à devenir partout le dieu suprême, par suite de la grande loi qui fait de l'amour le maître des dieux et des hommes, et peut-être aussi parce que l'homme adresse de préférence ses prières à ceux des êtres célestes qui se rapprochent le plus de lui et participent le plus à sa nature et à ses faiblesses. C'est le dieu aux mille noms; mais, qu'il s'appelle Adonis à Byblos, à Sidon Echmoun, Melkart à Tyr, ou bien encore Iolaüs, Adôdos, Ascagne ou Pygmalion, il a certains traits constans auxquels on le reconnaît toujours : c'est un dieu enfant qui meurt pour renaître. Tous les mythes qui se groupent autour de lui se rattachent toujours à la lutte du dieu avec un animal consacré à la déesse. Il a son tombeau, que l'on montre, et des fêtes qu'on célèbre en l'honneur de sa résurrection. Au fond, c'est le dieu solaire, l'amant de la déesse infernale, qui partage sa vie entre Perséphone et Aphrodite.

Ces traits sont si fortement marqués chez Adonis, qu'ils ont passé presque sans modifications dans la religion hellénique, avec le nom même du jeune dieu dont les femmes pleuraient la mort par les cris d'Adoni, « mon Seigneur! » Mais on les retrouve

également chez Melkart et chez Echmoun, et chez leurs correspondans grecs, Héraklès et Asklépios.

Les traits conventionnels de l'Hercule classique ne rappellent guère ceux d'un enfant. Les choses changent, si nous passons en Syrie. Là était adoré un dieu, Melkart, dans lequel les Grecs reconnaissaient l'Hercule tyrien. Au travers des rites sanglans de son culte, — les cultes funéraires ont toujours été accompagnés d'effusion du sang, — on retrouve encore le dieu-fils, frère jumeau d'Adonis. Ce jeune dieu, fils de Zeus et d'Asteria, était passé en Libye; il y fut tué par Typhon, et sauvé par Iolaüs qui lui mit une caille sous le nez. L'odeur de ce mets, qu'il avait tant aimé pendant sa vie, le ressuscita. A Tyr, la principale fête de Melkart s'appelait le « Réveil » ou la résurrection du dieu. Elle se célébrait autour d'un bûcher où le dieu perdait sa vieillesse et retrouvait sa force. Hiram, dit-on, avait le premier fixé cette fête au deuxième jour du mois de Peritios, qui correspondait au 25 décembre du calendrier romain, le jour où dans toute la Syrie on célébrait le *Dies Natalis Solis invicti*. A Corinthe, où Melicertès était mort, à Carthage, à Gadès, on montrait également son tombeau. Il était le grand dieu des Tyriens, celui qu'on rencontre dans tous les ports de la Méditerranée, et ses pérégrinations ne sont que l'image des voyages des Phéniciens dans les contrées les plus lointaines.

L'Hercule tyrien est le prototype de l'Hercule grec. Ces coupes de bronze repoussé, ou excellaient les Phéniciens, aiment à reproduire dans leurs représentations circulaires un héros, tantôt imberbe, tantôt barbu et vêtu de la peau de panthère, combattant avec un lion ou le portant sur son épaule, ou bien étranglant un oiseau gigantesque. M. Clermont-Ganneau a parfaitement démontré que c'est dans ces scènes figurées et dans d'autres du même genre qu'il faut chercher l'origine du cycle des travaux d'Hercule, le héros qui descend aux enfers et finit sa vie sur un bûcher. La massue même, sur laquelle il s'appuie dans les représentations classiques, où le type du dieu vainqueur, symbole de la force, a pris le dessus, rappelle étrangement cette colonne sacrée de forme conique que nous avons trouvée partout associée à Melkart. Les Grecs ont réduit le symbole divin à n'être plus qu'un accessoire; ils ont humanisé les traits d'Hercule et, par un dédoublement fréquent en mythologie, ils l'ont représenté appuyé sur la massue; mais il n'a pas perdu son caractère primitif et, dans tous les mythes dont les poètes et les artistes ont embelli son histoire, il nous apparaît comme le grand héros libérateur et il reste le *Sanctissimus Hercules tyrius invictus*.

La même idée se dégage du mythe d'Echmoun-Asklépios.

Asklépios, comme tout ce vieux fonds de divinités orientales importées en Grèce, est un dieu arcadien. Il y a, nous dit Cicéron dans son traité *De natura deorum*, trois Esculapes : l'un, fils d'Apollon, arcadien; le second, frère de Mercure, qui est enterré à Cynosure; on montre le sépulcre et le bois sacré du troisième en Arcadie, non loin du fleuve Lousios. A Thelpousa, auprès de la triple déesse et du sanctuaire d'Apollon Onkeiatès, se trouvait le temple d'Asklépios enfant et le tombeau de sa nourrice Trygon. Cet Asklépios était uni par les liens d'une étroite parenté avec le dieu phénicien Echmoun. Comme Echmoun, qui était aussi adoré sous les traits tantôt d'un enfant, tantôt d'un nain grotesque, Asklépios était un dieu guérisseur. Il avait pour symbole le serpent enroulé autour d'un bâton, frère du serpent d'airain que Moïse érigea dans le désert et dont la vue sauvait de la mort. Les Grecs savaient la parenté des deux divinités : sur l'inscription trilingue d'un autel en bronze, trouvé à Pauli-Gerrei en Sardaigne, et consacré à Echmoun par le directeur des salines en souvenir de sa guérison, Echmoun est rendu en grec par Asklépios et en latin par Ascolapios. Le dieu qui meurt pour renaître est en même temps le dieu qui guérit et le dieu sauveur.

Tous ces traits, les Grecs les ont condensés dans la figure d'Hermès, le plus grec de tous les dieux et le plus populaire peut-être, avec Aphrodite et Adonis, parce qu'il est le plus humain. Hermès est le grand intermédiaire entre les dieux et les hommes; c'est lui qui a inventé l'écriture et l'a donnée aux Égyptiens; suivant une autre tradition, il a apporté en Arcadie les lettres que Cadmus avait données aux Béotiens. Il est aussi le messager infernal, qui conduit les âmes dans le royaume des ombres; il est le dieu du sommeil et de la mort, mais en même temps, comme Asklépios, il est le dieu du caducée; comme Héraklès, avec lequel il présente tant de points de contact, il est le dieu sauveur, invoqué comme tel par la piété des fidèles. Il est le ministre des dieux, le dieu de la prophétie et de la divination, le héros, l'ange de Perséphoné, l'ange par excellence, qui règne dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Il joue un rôle analogue à celui de l'ange de Jéhovah, qui a lui aussi son bâton, avec lequel il touche l'oblation et y met le feu.

Le symbole d'Hermès par excellence, le caducée, est bien fait pour nous éclairer sur l'origine de son culte. On connaît la légende qui a enroulé les deux serpens autour du bâton de Mercure; l'art lui a donné sa consécration ; mais si nous nous reportons aux plus anciens monumens de l'art grec, nous y voyons un caducée sans serpens, formé de l'entrelacement de deux ra-

meaux qui se terminent en forme de croissant. Or ce caducée archaïque est celui que nous retrouvons sur les monnaies et les estampilles officielles de l'Afrique punique. Il y a plus; sur les monumens religieux de Carthage, le tronc du caducée, qui est le plus souvent enguirlandé, s'élargit à sa base et se termine par un pied qui en explique clairement la signification : le caducée était primitivement un mai, un arbre sacré, quelque chose comme la verge d'Aaron qui fleurit dans le sanctuaire, une *achérah* pour parler le langage hébraïque, surmontée du croissant et du disque, du grand symbole religieux de l'Orient. Les Grecs ont joué sur les mythes; ils ont fondu le caducée avec le bâton d'Esculape, et par une de ces transformations dont la massue d'Hercule nous a fourni un exemple, ils l'ont enlevé de sa base et l'ont mis dans la main de Mercure; mais alors même ils lui ont gardé son caractère miraculeux et ils lui ont donné des ailes.

Le caducée se rattache intimement à un autre symbole du même dieu, dont le nom est devenu synonyme d'Hermès dans l'antiquité. On connaît ces pierres fichées dans le sol, tantôt simplement équarries, tantôt surmontées d'un buste, auxquelles les Grecs ont donné le nom d'Hermès. C'était un reste du culte des pierres sacrées, qui a de si profondes racines chez les peuples sémitiques. Le nom générique dont les Grecs se sont servis pour désigner les pierres sacrées, « bétyle », est un nom sémitique; il signifie la « maison du dieu ». Les bétyles sont en effet des pierres dans lesquelles la divinité réside. Ce sont avant tout des aérolithes, des « pierres volantes », ou des « pierres animées », suivant le langage des anciens, douées d'un mouvement propre dont on ne s'expliquait pas l'origine; puis des pierres volcaniques de forme bizarre, puis une pierre que l'on dresse en terre et sur laquelle, comme Jacob à Béthel, on fait une libation.

L'hymne homérique, si instructif pour l'origine du culte d'Hermès, nous le montre, à peine sorti du sein de Maia, s'élançant du berceau à la recherche des bœufs d'Apollon... Il revient, il se cache au fond de son berceau, couvre ses épaules avec ses langes comme un enfant en bas âge. Mais il n'a pu cacher sa fuite aux yeux de sa mère, qui lui parle en ces termes : « Enfant rusé, qu'as-tu fait? D'où viens-tu pendant l'obscurité de la nuit? Il se cache dans ses langes parfumés et reste enveloppé comme un tison caché sous la cendre. » On croirait que Damascius avait en vue cette description d'Hermès, lorsqu'il disait : « J'ai vu le bétyle, tantôt caché dans ses langes, tantôt porté dans les mains de son serviteur; mais le serviteur ne saurait diriger les mouvemens de cette pierre emmaillotée. » Hermès est en effet l'ange céleste, le dieu qui vole, et son nom est resté si fortement attaché

à ces pierres, qu'elles l'ont gardé, lorsqu'elles n'ont plus été que de simples bornes.

Par tous ces attributs, Hermès nous apparaît comme la traduction en langage grec d'une idée sémitique : le dieu sortant de lui-même pour donner naissance à une manifestation distincte de lui, qui devient dieu à son tour. Ces manifestations sont multiples. Hermès n'est pas seul ; à côté de lui nous avons vu Adonis, Asklépios, Héraklès, Iolaüs, et cent autres qui se confondent si bien les uns dans les autres, que parfois on croirait n'avoir affaire qu'à un seul dieu. Il est le dieu aux mille noms. Ce dieu est à la fois tout petit et très grand. Dans l'hymne homérique, à peine né il est doué déjà d'une force miraculeuse ; et d'autre part, ces grands dieux des religions anciennes se trouvent souvent réduits à n'être plus que des êtres secondaires, des nains, des enfans, des servans de la divinité. Tel est le sort qui est arrivé à Ascagne, ce diminutif d'Askoun, l'Hermès phénicien, aux Cabires de la Samothrace frères d'Echmoun, et dont le nom *Kebirim* signifiait « les puissans », enfin aux Camilles, issus du même milieu mythologique. Rien n'est instructif comme le sort advenu à ces Camilles ; ils étaient primitivement l'ange qui se tient devant la face de dieu, *Kadm-El*, et peu à peu ils en sont venus, à Rome, à n'être plus que de petits servans de l'autel, indifféremment garçons ou filles ; le nom de Camille a gardé cette double acception. Mais les Romains avaient conservé le sentiment de leur origine, et continuaient à les appeler Hermès.

Un dernier trait de ces êtres, émanations fuyantes parfois et mal définies de la divinité, c'est qu'ils sont tantôt dieu, tantôt déesse ; tantôt ils n'ont pas de sexe, ou ils ont un sexe indéterminé. Ils appartiennent à ce que les Kasi-Kumuk appellent le genre ange. Adonis est androgyne ; les Orphiques l'appellent *Kourè kai Koros*. Comme Attys, Echmoun, l'Asklépios de Béryte, se mutile. « Hélas ! mon frère, hélas ! ma sœur ! Hélas ! mon seigneur, hélas ! ma seigneurie ! » criaient les femmes qui se lamentaient sur la mort de Thammouz. Hermès et ses symboles ithyphalliques semblent contredire cette théorie, et pourtant là aussi elle trouverait son application. On peut trouver un indice de son double caractère dans une parole de Macrobe qui nous dit que le caducée était formé de deux serpens, mâle et femelle. D'une façon plus générale, les symboles de ces dieux secondaires sont doubles : deux cippes sacrés, deux caducées ; ils vont toujours par paire ; comme le dieu qu'ils représentent, ils sont mâle et femelle. Les inscriptions phéniciennes nous ont révélé toute une série de noms divins complexes, formés de deux divinités accouplées, dans lesquels Echmoun occupe une place capitale : Astar-Kamos,

Moloc-Baal, Moloc-Astoret, Echmoun-Melkart, Echmoun-Astoret. Quand les Grecs ont voulu les traduire, ils en ont fait leur Hermaphrodite.

Renan était donc guidé par un sentiment juste de l'antiquité quand, dans son apothéose de Victor Hugo, il empruntait les grâces de la voix d'une femme pour annoncer les décrets du ciel aux habitans des Champs Élysées. Seulement, pour que son petit Camillus fût complet, il aurait pu lui laisser ses ailes. Rien n'est plus fréquent, sur les monumens figurés de l'antiquité grecque, que de voir des ailes à ces personnages célestes qui jouaient le rôle de messagers divins et qu'on désignait sous le nom commun d'Angeloï. C'était un souvenir des religions orientales; et, quand la Grèce a créé son type classique d'Hermès, elle ne lui a enlevé ses ailes que pour les lui attacher aux talons.

Saint Jérôme dit, dans une lettre à saint Paulin : « Bethléem, qui est pour nous aujourd'hui le lieu le plus auguste de toute la terre, fut ombragé jadis par un bois sacré de Thammouz, c'est-à-dire d'Adonis; et dans la grotte où le Christ petit enfant a vagi, on pleurait l'amant de Vénus. » Ces paroles du grand solitaire de Bethléem, qui avait une intelligence si profonde de l'Ancien Testament, expriment admirablement la loi fondamentale qui préside à la formation des religions : Pas plus qu'aucune autre chose, les religions ne se créent tout d'une pièce. Elles entrent en la place de celles qui les ont précédées, et plient les vieux mythes à une idée nouvelle.

Toute l'histoire de la religion grecque est là. Les Grecs devaient avoir à l'origine une religion très simple. Plus on avance, et plus on voit se réduire le nombre des dieux qui leur appartenaient en propre. Ce que nous avons essayé de démontrer pour quelques-uns d'entre eux doit être vrai de beaucoup d'autres. Dans ce domaine, l'emprunt ne nous apparaît pas comme l'exception, mais comme la règle. Ils ont puisé à plus d'une source sans doute. L'Égypte leur a peut-être fourni directement quelques-uns de ses dieux; ils ont dû beaucoup aussi à l'Asie Mineure, cette grande terre encore pleine de mystères où le contact de l'Orient et de l'Occident s'est opéré d'une façon si intime; mais la plupart des dieux et des déesses qui ont peuplé leur olympe leur sont arrivés par l'intermédiaire des Phéniciens. Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, les Grecs ont été les tributaires des peuples sémitiques plus avancés qu'eux en culture. Japhet a habité dans les tentes de Sem.

L'Asie occidentale, la patrie des peuples sémitiques, a été de tout temps le grand réservoir religieux de l'humanité. C'est de là

que se sont répandues, par une série d'invasions successives, toutes les religions qui ont régné sur l'Europe. La formation de la mythologie grecque est le résultat d'une de ces invasions. On a dit que, si les Grecs ont formulé l'idée du beau, les Romains celle du droit, l'idée religieuse appartient aux peuples sémitiques. C'est chez eux qu'est née cette idée d'un dieu insaisissable, qui sort de lui-même pour se manifester. Seulement, tandis que, chez les Juifs, d'un génie essentiellement unitaire, ces émanations divines sont restées à l'état flottant et n'ont jamais pris corps en un dieu doué d'une personnalité distincte, chez leurs voisins cette notion s'est développée et elle a donné naissance à ces superpositions de triades divines qui remplissent les cosmogonies orientales.

Qu'ont fait les Grecs? Ils ont distingué tous ces dieux qui se confondaient les uns dans les autres, ils ont apporté de l'ordre et de la clarté dans les conceptions religieuses de leurs devanciers, ils ont réduit leurs dieux à des proportions plus humaines; ils les ont faits à leur image; ils ont créé la mythologie. L'histoire des dieux n'a plus été que le prolongement de l'histoire de l'homme dans le passé. La mythologie grecque n'est donc, à proprement parler, qu'une explication rationaliste de la religion. La vraie religion grecque doit être cherchée dans les mystères qui ont perpétué au sein de la Grèce la tradition des anciennes croyances; et lorsque le génie grec, avec son besoin de clarté et son esprit philosophique, eut volatilisé le contenu des dogmes orientaux, une vague plus puissante, portée par l'orphisme et par le culte de Mithra, couvrit le monde, et le besoin de croire a amené le triomphe du christianisme.

Plus tard encore, quand le christianisme fut devenu religion officielle et qu'il eut reçu la forme invariable de ses dogmes, une nouvelle poussée de l'esprit oriental l'envahit et le gnosticisme tenta de faire pénétrer dans les cadres de la religion chrétienne toutes les vieilles théories cosmogoniques de l'Orient. Le christianisme en a triomphé, et il a balayé le grand abîme et Adamas et le Démiurge, et Éden et Achamoth, tous les couples divins et tous les Éons, pour ne laisser subsister que l'idée de la trinité dans toute sa simplicité, c'est-à-dire l'idée d'un dieu qui sort de lui-même pour se manifester à l'homme et se reproduit en un autre être également divin qui est son image parfaite.

Même depuis lors, ce procès ne s'est pas arrêté au sein du christianisme. Dans les anciennes religions de l'Orient, le dieu se dédouble; il devient déesse, et c'est de l'union de ces deux êtres divins que naît le dieu fils. Le christianisme avait conservé cette conception, en la spiritualisant. Il avait banni la déesse mère et

l'avait remplacée par la notion judaïque de l'esprit. Mais peu à peu la femme a repris ses droits, et à côté de cette entité religieuse trop abstraite pour être saisie par la piété des masses, on a vu grandir, dans l'adoration populaire, entre le médiateur et son père, l'étoile du matin, celle que M. Bérard appelle la grande puissance de bonté et d'amour, à la fois vierge et mère, la mère des consolations.

Il semble ainsi qu'il y ait certains cadres qui s'imposent à la pensée religieuse, et qui nous apparaissent comme une loi de l'esprit humain s'appliquant à certains objets. Au fond, la conception qui a été en quelque mesure celle de l'Égypte, de l'Inde et de la Chaldée, qui a triomphé avec les peuples sémitiques et leur a emprunté le christianisme, repose sur le besoin inné à l'homme d'entrer en rapport immédiat avec la divinité. Elle implique la foi en un dieu qui se fait homme, qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, et qui devient ainsi le sauveur du monde. Cette croyance, qui forme le fondement du sentiment religieux, est en contradiction avec l'esprit philosophique. L'histoire de la mythologie grecque n'est que la lutte de l'esprit rationaliste des Grecs contre les religions sémitiques. L'Hellène, ainsi que le dit M. Bérard, chassa l'inintelligible et l'inconnaissable, et, du même coup, le divin. Mais il est, suivant la belle expression de Renan, des problèmes qu'on ne peut passer sous silence sans injure pour la vérité; quand on croit les avoir écartés, ils se dressent à nouveau devant vous. Cette double tendance d'esprit a existé de tout temps et peut se résumer dans les deux doctrines de l'évolution et de l'émanation, qui se sont partagé l'antiquité. L'une part de ce qui est pour s'élever vers l'inconnu. L'autre, prenant le problème par l'autre bout, cherche à saisir le lien qui rattache le divin à l'homme. Si l'une a pour elle l'enchaînement scientifique des faits, l'autre a pour elle les aspirations du cœur et de la conscience avec lesquelles les faits sont souvent en contradiction; elle appartient à ces choses qui ne sont pas assez certaines pour qu'on fasse profession de les enseigner, mais qui ont assez de corps pour qu'on en cause, pour qu'on en vive, pour qu'on y pense toujours.

PHILIPPE BERGER.

CHILI ET BOLIVIE

NOTES DE VOYAGE

II[1]

ANTOFOGASTA

I

Quand nous parcourons de nouveaux pays, nous sommes souvent moins préoccupés de les découvrir que d'y trouver les sensations promises. S'ils ne répondent point à nos présomptions, nous sommes tentés de les dénigrer. La nature nous triche. J'ai horreur des reptiles, mais, si je traversais dix lieues de l'Amazone et que le trot de mon cheval n'en débusquât point, je m'estimerais frustré. En me risquant dans ces solitudes, ne savais-je pas les émotions qui m'y poindraient? N'en avais-je pas escompté l'âpre douceur? J'ai droit à mon frisson et à ma vipère. Un jour un Anglais, qui explorait la République Argentine, apprit qu'il existait dans la province de Salta une espèce de moustiques plus gros que des sauterelles. Ces insectes géans, dont ni portes ni fenêtres n'arrêtaient l'invasion, dévoraient les voyageurs. Notre Anglais, qui nourrissait un spleen solitaire, y courut. Il descend dans une misérable auberge et demande à l'aubergiste : « Avez-vous des moustiques? — Très peu, lui répond-on. — C'est

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

juste, pensa-t-il, on se garderait bien de me prévenir. » Il s'installe. La nuit venue, il allume sa bougie, et, pour ne point languir, il ouvre ses croisées. D'innocentes mouches entrèrent et consciencieusement se brûlèrent à la flamme. Point de moustiques, nul monstre. Impatienté, il sonne. L'hôte se présente : « Eh bien, et les moustiques? — Mais, señor, fait le brave homme, il n'y en a pas! — Il n'y en a pas? — Non. — Alors, que suis-je venu faire ici, je vous le demande? » — En effet, l'aubergiste se le demanda longtemps. Le paysage était admirable, le clair de lune féerique. Notre Anglais ne voulut rien voir. Nous lui ressemblons souvent; nous ne voyageons que pour jouir de nos moustiques. Là où ils ne bourdonnent pas, nous restons déçus et mécontens. C'est moins l'imprévu qui séduit, lorsqu'on court le monde, que le prévu réalisé. Et c'est pourquoi les lutins de notre imagination sont les plus merveilleux peintres des continens inconnus. Et puis il ne faut pas croire que le soleil naisse et meure différemment à Paris ou à Santiago! Bien des paysages, qu'on décrit avec amour à cinq mille lieues de sa patrie, on négligerait de les noter, si on pouvait les contempler de sa maison natale. Les multiples aspects de la nature se réduisent sous notre plume ou sous notre pinceau à un petit nombre de clichés dont la diversité ne consiste qu'en nuances légères. Mais ce que nous n'inventons pas, ce que nous n'évoquons jamais d'une manière satisfaisante, si nous ne l'avons point vu et entendu nous-mêmes, c'est l'homme des étranges latitudes, sa silhouette, son accent, son geste, son âme enfin, telle que l'ont façonnée les mœurs, les préjugés, l'air, le soleil, la brise, les miasmes ou les parfums. Il est l'impérissable amuseur du passant; il vaut qu'on affronte pour lui et les bourrasques de l'Océan, et le vent chaud des déserts. Je soupçonne ses grandes joies et ses grandes misères d'être partout les mêmes : mais ses tics, ses travers le classent, l'étiquettent; et la psychologie du voyageur s'attache plus au relief de l'individu qu'à son fond immuable. Les états d'âme, voilà les vrais paysages! Malheureusement, il me semble plus commode de mettre du rose sur du vert, et du rouge sur du noir, que de peindre ce qu'un regard vous trahit, ce qu'une parole vous dénonce, ce qu'une conversation vous révèle.

Quand, après mon séjour dans le désert, je revins à Iquique, j'appris que le paquebot du Nord avait trois jours de retard, par suite de la révolution du Pérou. Les révolutionnaires, à moins que ce ne fussent les révolutionnés, l'avaient retenu à Callao ou dans le port d'Arequipa. Cette guerre civile durait déjà depuis de longs mois, et j'ai été fort surpris de l'indifférence presque générale avec laquelle on accueillait les bulletins de victoire de

Piérola et ceux de Cacérès. On m'en donna une bonne raison : au Pérou, quand deux armées se sont battues, leurs deux généraux lancent le même soir, à la même heure, le même télégramme triomphant; et les deux partis se félicitent, chacun de leur côté, avec la même ardeur. D'ordinaire, c'est pendant le sommeil des troupes que la victoire se précise, et, le lendemain matin, le héros vaincu et dégrisé constate qu'il a perdu le champ de bataille. Il ne s'explique pas cette merveille et met sur le compte de la nuit ce que l'histoire lui mettra sur le dos. Pendant qu'il dormait, la terre a un peu trop tourné. Aussi les étrangers et les spectateurs des frontières ne s'émeuvent pas pour une dépêche, ni même pour deux. Ils attendent patiemment la défaite suprême. Puis, il faut l'avouer, le Pérou, toujours en ébullition, a blasé ses voisins sur les péripéties des luttes intestines. On se dit : « Tiens, c'est aujourd'hui qu'on va s'égorger à Lima », du même ton que les gens de Beaucaire doivent se dire : « Tiens, c'est aujourd'hui que les Tarasconnais promènent leur Tarasque. »

Au fond, rien n'est plus douloureux que d'assister aux dernières convulsions d'une république qui agonise et ne reprend conscience d'elle-même que pour se frapper et élargir les plaies. Il n'y a point d'État au monde où le sang ait plus abondamment trempé la terre. Son histoire s'ouvre par un massacre de dix mille Indiens, qui dura un quart d'heure. Courte et bonne, la saignée! Mais les Espagnols la payèrent son juste prix. Les fumées du sang les avaient à jamais enivrés, eux et leurs descendans. Quand ils n'eurent plus d'Indiens à tuer, ils se tournèrent les uns contre les autres. Pizarre décapita Almagro, Rada assassina Pizarre. Et la liste des crimes déroula ses rouges anneaux sous le soleil des tropiques. Les autodafés ne s'éteignirent que le jour où la guerre de l'Indépendance embrasa l'Amérique. La république sortit de la fournaise, et ce fut alors comme dans les généalogies lugubrement monotones de la Bible : il y eut un président, qui fut assassiné par un colonel, qui fut assassiné par un avocat, qui fut assassiné par un général. Quand par hasard le pistolet rate ou que le poignard dévie, la mort se commue en exil. Aujourd'hui le général Cacérès, qui avait usurpé le pouvoir, a décampé devant le général Piérola, qui l'usurpa jadis. Mais on s'est fusillé trois jours dans les rues de Lima : à peine convint-on d'un bref armistice pour enterrer les morts, qui devenaient menaçans. Et les raisons de ce carnage? Il n'y en a pas d'autres que l'ambition stupide de la présidence. Les derniers Péruviens se disputeront encore à main armée l'honneur de gouverner une nécropole. Présidens de cimetière! Le plus riche pays de l'univers, le pays de l'or, de l'argent, des belles moissons, dont la

rapacité n'a pu tarir les sources fantastiques, le pays où les paladins farouches se métamorphosaient en Aladins émerveillés, se stérilise et s'enveloppe pour mourir dans les haillons sanguinolens de sa misère anarchique. Au moment où je me trouvais à Iquique, Piérola n'était pas encore vainqueur. Cependant personne ne doutait de l'issue de la guerre. Dans ces états, dont les citoyens s'entre-déchirent, il est rare que l'insurrection ne triomphe point. Le gouvernement, né de l'émeute, s'est toujours rendu odieux; et le peuple, qui n'a pas l'esprit de Voltaire, ne se lasse point de remplacer une bête féroce par une autre.

Il me fallut donc attendre à Iquique l'arrivée du bateau. J'y retrouvai la société de nos compatriotes, et, au cours des conversations, que défrayait le plus souvent la question des salpêtres, ma naïveté commerciale fut ébahie d'apprendre comment s'opéraient les ventes de salitre. Je m'imaginais que les maisons d'Europe l'achetaient directement à celles de Tarapaca. Heureuse simplicité! Le nitrate de soude se vend à Valparaiso. Valparaiso le passe à ses agens d'Iquique. Ceux-ci traitent avec les représentans des compagnies maritimes. Ces compagnies, dont les navires l'emportent, le débitent à des négocians de produits chimiques, qui, eux-mêmes, en fournissent des marchands au détail, et ces derniers le livrent aux agriculteurs. Entre celui qui l'élabore et celui qui le consomme, cinq ou six intermédiaires s'échelonnent, font la chaîne. Un ou deux suffiraient. Et maintenant chiffrez le bénéfice des commissionnaires! On est effrayé du nombre de parasites que notre état social engendre. Pensez-vous que ces agens, ces sous-agens, ces succédanés de sous-agens facilitent les transactions? Erreur: ils les ralentissent. On a maintes fois essayé de s'affranchir de leur concours; et l'on s'en fût toujours bien trouvé, s'ils ne s'étaient immédiatement coalisés, et, au risque de ruiner les récoltes de dix provinces, n'avaient étouffé ces velléités d'indépendance sous l'éternel boisseau des accapareurs. Je comprends le commissionnaire qui fait l'article et dont on paie la lutte contre la concurrence. Mais, ici, ni concurrence à craindre ni réclames à organiser: les salitreros suffisent à peine aux besoins de la consommation ou s'arrangent de manière à ne point les excéder. Nos sociétés ressemblent souvent aux vieux donjons, dont les plantes parasites disloquent les derniers remparts.

Cependant j'en avais assez du salpêtre; et, comme je cherchais des diversions, le hasard mit sur ma route un aimable Péruvien, avec qui je ne tardai pas à lier connaissance.

C'était un homme qui portait un grand chapeau, de grands sourcils, un grand nez et de grandes moustaches. Sauf la taille, qu'il avait moyenne, tout était grand en lui, y compris le discours

qui ne manquait pas de grandiloquence. L'âge avait poivré sa moustache et saupoudré ses cheveux. Son visage réalisait le triomphe de la ligne busquée. Ses sourcils, son nez, sa barbe en croc, le redressement de son menton lui donnaient un air farouche de yatagan fait homme. On n'y voyait dans ses yeux non plus que dans un four; sa peau était cuivrée; mais ses trente-deux dents lançaient trente-deux éclairs. Au demeurant, le plus pacifique des hidalgos et le plus brave des bourgeois. Excellent père de famille, il adorait ses enfans et vénérait sa femme, issue, disait-il, de sang royal; mais, insoucieux du lendemain, il tirait le diable par la queue avec l'impertinence cavalière des Péruviens de bonne maison, qui ne doutent pas un instant que le diable n'en soit fort honoré. Enfin, cet homme sombre et tranchant était un raffiné de politesse. La première fois qu'il vous voyait, vous l'aviez conquis et il déclarait ne point ambitionner d'autre joie que celle de vous servir. Le lendemain vous ne pouviez lui demander l'heure qu'il ne vous offrît sa montre. Bourse, pénates, famille et lui-même, tout était mis à votre disposition. Il avait joué un rôle dans la politique du Pérou. Je ne me souviens plus de quel portefeuille il avait été chargé, mais il est aussi difficile de rencontrer en voyage un Péruvien qui n'ait pas été ministre qu'un Bolivien qui ne soit pas colonel. Qui sait si plus tard on n'en dira pas autant de certaines républiques européennes?

Un matin, il entra dans ma chambre.

— Monsieur, fit-il, vous parcourez l'Amérique pour vous distraire, et aussi pour vous instruire, vous et ceux qui vous liront.

— Mon Dieu, lui répondis-je, je n'oserais me flatter de l'espérance d'instruire mes contemporains, mais je ne serais point fâché de leur apprendre certaines particularités de ces régions lointaines, qu'ignore leur humeur casanière.

— Parfaitement! parfaitement! me répliqua mon interlocuteur; je viens vous faciliter votre tâche.

Il s'assit, prit une cigarette de la Havane, une de ces grosses cigarettes qu'on dirait roulées dans du papier d'emballage, l'alluma et continua :

— D'abord, monsieur, permettez-moi de vous demander quelle impression vous laissent cette pampa salitraire et cette ville d'Iquique!

Il ne me donna pas le temps de lui répondre.

— Mauvaise, n'est-ce pas? Vous avez été étonné, car nous vivons évidemment dans un pays unique au monde, puis écœuré. Ne dites pas non! L'écœurement est de rigueur. Je défie un voyageur désintéressé de ne point en remporter un souvenir de desséchante tristesse. Vous pouvez vous vanter d'avoir visité le

plus abominable hôpital de la convoitise humaine. La fièvre du chèque, la boulimie de l'or, la danse de Saint-Guy des millions, la peste noire de l'égoïsme, sans parler d'autres contagions moins allégoriques, vous avez tout vu. J'habite depuis cinq ans Iquique, et je ne saurais vous dire à quel point je jouis de ce spectacle. J'en éprouve une telle volupté que, m'offrît-on un château dans votre douce et plantureuse Touraine, où j'ai voyagé, je le refuserais pour assister plus longtemps à la décomposition de ce peuple.

Ses dents luisaient terriblement : je ne m'imaginais point qu'un tel sadisme intellectuel fermentât dans l'âme de cet ancien ministre; et je le regardais, presque abasourdi.

— Ah! ah! continua-t-il, vous ne me comprenez pas! Vous oubliez que je suis Péruvien et que cette terre nous fut volée par le Chili, oui, volée, monsieur! Les Chiliens l'ont annexée pour la livrer en pâture aux agioteurs et aux croupiers de leur douane. Ça leur portera malheur! Leur conquête nous vengera mieux qu'une armée victorieuse. Le guano nous a perdus, le salpêtre les ruinera. Rien ne démoralise plus vite une nation qu'un débordement de richesse, qui semble infini parce qu'il est torrentiel, et qui ne sollicite aucun effort méritoire parce qu'il est passager. Quand les machines se rouilleront à Tarapaca, dans un désert stérilisé, alors seulement le Chili se réveillera, comme un fumeur d'opium abruti par son rêve. Le flot d'or tari, il ne restera plus que le limon charrié et l'atmosphère viciée pour longtemps. On verra la génération du salpêtre se répandre à travers la république et y propager son défaut de sens moral et sa grossièreté d'esprit. D'ailleurs le mal est commencé : consultez les commerçans étrangers établis au Chili depuis vingt ans, il n'y en a pas un, pas un seul qui n'aura constaté le dépérissement de la probité et les progrès de la mauvaise foi. Ils vous diront tous que jadis le Chilien avait l'honnêteté rigide et ne plaisantait pas sur la parole donnée, qu'il était sévère pour lui-même, moins aveuglé par les questions de lucre, plus préoccupé de l'intérêt général. La forte race, monsieur! pas distinguée, mais robuste comme une forêt de chênes et résistante comme des forteresses basques. Vous l'avez comparée à la race romaine, je crois : elle le méritait, et, si je l'avoue, personne n'a le droit d'en douter. Aujourd'hui la malaria d'Iquique fait singulièrement vaciller sa belle flamme d'honneur. Les membres des plus hautes familles laissent protester leur signature; les particuliers vivent sur l'emprunt ; les banquiers spéculent sans vergogne; on ne songe qu'à la rapine. C'est tout à fait comme au Pérou, du temps des guanos! Patience : ça deviendra pire. Et c'est pourquoi je ne me fatigue point

du séjour d'Iquique, ni du spectacle de ses débauches, ni de la vue de ses millions. S'il ne tenait qu'à moi, je les multiplierais : je changerais son sable en grenailles d'or, ses pierres en lingots, ses rochers en pépites. Ah! tu nous a arraché notre bien, peuple de juifs portugais, ah, tu as soif d'argent! Eh bien, en voilà, en voilà! Prends, gorge-toi, crève!

Il s'était levé, le bras tendu vers la fenêtre, impétueux.

— Calmez-vous, lui dis-je.

Il se mit à rire :

— Je m'amuse, fit-il, et, Dieu me pardonne, je me croyais encore au parlement péruvien.

Il se rassit, alluma une seconde cigarette et continua :

— Ce que vous venez d'entendre, il faudra le répéter à vos lecteurs. C'est la vérité, caramba! la pure et sainte vérité. Le condor chilien en a dans l'aile. Il mourra du dernier grain de salpêtre, comme un perroquet d'un brin de persil, et les Anglais l'empailleront, à moins que les Allemands, toujours affamés, ne le mangent aux confitures. Que vous importe à vous, Français? Vous vous êtes, bien à tort, désintéressés de la côte américaine du Pacifique. Vous n'y avez point risqué de gros capitaux et votre influence y décroît chaque jour. Je ne le constate pas sans un vif regret : j'aime la France; j'y ai vécu ; elle est ma seconde patrie et ma terre de prédilection. Et je rêve pour elle une conquête pacifique, dont je m'autorise à vous soumettre le plan.

Il s'arrêta pour savourer ma surprise, et, comme à sa grande déception peut-être je ne m'épanchais pas en remerciemens, et que mon absence d'enthousiasme menaçait de compromettre son éloquence, il s'avança vers moi et me saisit la main :

— Cher monsieur! s'écria-t-il.

Et je lui répondis : — Cher monsieur! — Et j'attendis avec curiosité.

— Il ne dépend que de la France, continua-t-il, de dominer moralement et de posséder industriellement le plus riche pays de l'Amérique du Sud. Ce pays, qu'on s'accorde à considérer comme ruiné, abonde toujours en mines d'argent, d'or et de cuivre. Bien qu'on l'ait exploité durant trois siècles, on n'en a pas encore exploré toutes les merveilles...

— Mais c'est du Pérou que vous me parlez! m'écriais-je.

— Précisément.

— Hélas! monsieur, je suis de votre avis ; votre patrie me semble privilégiée. Son nom est devenu pour nous synonyme de richesse, et il le restera longtemps. Mais quels capitalistes seront assez téméraires pour y commanditer des entreprises, que vos gouvernemens éphémères non seulement ne sauraient garantir,

mais encore compromettraient par leurs exigences et entraîneraient dans leurs chutes? Je connais des Européens qui ont préféré abandonner et les mines qu'on leur avait concédées et les travaux qu'ils y avaient montés, plutôt que de subir le pillage des troupes ou de s'exposer à leur rançonnement.

— Je ne dis pas que ces choses-là ne se voient pas et je conviens de bonne grâce que, depuis le ministère dont j'ai fait partie — et encore! — le Pérou n'a pas eu de gouvernement sérieux. Mais le jour où une nation européenne — la France, par exemple, qui est la plus aimée — s'en donnerait la peine, ces tristes incidens ne se renouvelleraient plus.

— Eh quoi, le Pérou accepterait-il un protectorat?

— Protectorat! Le mot est gros, mais l'idée juste. Je ne voudrais point d'une tutelle reconnue et légalisée : je souhaiterais seulement un officieux patronage.

— Belle chimère!

— Très réalisable, je vous le certifie. Que réclament les Péruviens? Un gouvernement. S'ils en changent comme de chemise, n'allez point croire que ce soit par esprit d'insubordination : c'est bien plutôt par besoin d'être commandés. Que poursuivait don Juan, je vous prie, à travers ses mille et une aventures? L'amour, un idéal amour qui le retînt à jamais. De même le peuple péruvien ne cherche à travers ses révolutions que des maîtres fermes qui se l'attachent pour toujours; et l'on ne peut pas plus dire de lui qu'il n'est pas fait pour obéir, que de don Juan qu'il n'était point né pour aimer.

— Fort bien, interrompis-je, mais si votre peuple ne doit jamais rester plus fidèle à ses maîtres que le héros espagnol à ses maîtresses, les capitalistes me paraîtraient aussi fous de lui confier leur cassette que les pères de marier leur fille au meurtrier du Commandeur.

— Permettez : comparaison, quand on la prolonge, n'est jamais raison. Don Juan exigeait de la femme des qualités surhumaines que le Péruvien ne demande pas à son gouvernement.

— Sait-il lui-même ce qu'il veut?

— Justement, il ne le sait pas, et la seule chose qu'il réclame de ses présidens, c'est de le lui apprendre! Et voilà, monsieur, ce qu'aucun parti politique n'a jamais fait. Et la raison en vient de ce que les partis l'ignorent aussi.

— Mais alors, m'écriai-je en riant, je n'y vois plus goutte, et le soleil me brûle, si je comprends le rôle que la France jouerait dans une aussi profonde inconscience!

— Comment, vous ne devinez pas, monsieur? La France, ou l'Angleterre ou l'Allemagne, pourrait éclairer le gouvernement

sur ses intérêts à elle et lui persuader qu'ils sont les siens. Et le gouvernement crierait au peuple : « Nous avons trouvé l'objet de tes désirs. » Et le peuple le croirait et serait même enchanté de la perspicacité de ses ministres, et tout le monde y gagnerait, le peuple péruvien, les ministres et la France !

Il s'arrêta, passa son mouchoir sur son front, mais il reprit aussitôt :

— Quand je dis que la France pourrait éclairer le gouvernement péruvien, je donne au mot d'éclairer tous ses sens et principalement celui que les joueurs lui affectent. Je vous confesserai que je ne hais point les cartes et que le rocambole et le baccara ont abrégé un certain nombre de mes nuits. Eh bien, monsieur, lorsque vous vous asseyez à un tapis vert et qu'on vous prie d'éclairer, vous portez la main à votre poche. C'est surtout dans cette acception que le gouvernement péruvien désire être éclairé. Il juge qu'il n'y a point ici-bas de plus sûre lumière que celle de l'or. Nous avons nommé nos piastres *soles*, soleils, et logé ainsi la vérité dans une métaphore. C'est la monnaie, blanche ou vermeille, qui allume la lanterne de l'humanité. Je ne connais que deux choses, qui mettent de la flamme dans les yeux de tous les hommes, la vue d'une jolie femme et celle d'un billet de banque. La France devrait donc éclairer les maîtres du Pérou, et de telle sorte qu'ils ne pussent se tromper de route ni choir dans les ornières.

— Vous n'y pensez pas, lui dis-je ! La France se ruinerait en frais d'éclairage.

— Pas le moins du monde. Il s'agit simplement d'éclairer à propos. Quelques globes électriques valent mieux que des milliers de lampions. C'est une affaire de cinq cent ou six cent mille francs, ni plus ni moins.

— Par trimestre ?

— Pas même par an ! A chaque renouvellement normal des pouvoirs. Vous vous imaginez peut-être qu'un président et des ministres coûtent cher au Pérou ? Erreur, monsieur. Ils reviennent à bien meilleur marché qu'aux États-Unis ou dans la République Argentine. Avec 500 000 francs, je me chargerais de former un gouvernement à votre dévotion. Si notre pays est prodigieusement riche, nous, ses enfans, nous sommes prodigieusement pauvres. Pieroliste convaincu, je ne vous parlerai point de Piérola : mais regardez notre usurpateur actuel, le général Cacérès. Croyez-vous qu'il n'ait qu'à se baisser pour ramasser des rentes ? Le pauvre homme, que deviendrait-il sans sa femme ? Il a épousé pour son bonheur une métisse indienne qui ne rechigne point à la besogne. Du matin au soir elle élit domicile chez son pharmacien ; et c'est là, derrière le comptoir, qu'elle reçoit tous

ceux qui briguent un titre ou postulent un emploi. Pendant que l'apothicaire débite ses drogues, elle délivre des brevets, des charges, des honneurs. La même personne peut, dans la même boutique, acheter pour cinquante piastres de galons et vingt centavos d'ipéca. Et ne vous figurez pas que ce petit trafic soit un des griefs invoqués contre Cacérès! Il lui donne au contraire un peu de popularité. On se dit : « Voilà des gens qui ne sont pas fiers et qui ne rougissent pas de gagner leur vie. » Et on les respecte davantage. Le peuple aime beaucoup Mme Cacérès, et s'il lui en préfère une autre, ce ne peut être que Mme Pierola. Aussi vous comprendrez aisément que 500 000 francs bien distribués feraient du Pérou une nation d'intrépides gallophiles. La France obtiendrait toutes les concessions et tous les privilèges qu'il lui plairait ; et je ne suis pas de ceux qui vont répétant que vous ne savez pas coloniser. En quelque endroit que l'Anglais s'implante, on le subit plus qu'on ne l'accepte. Les Allemands ne réussissent qu'à force de plier l'échine. Ils ne colonisent pas : ils creusent des taupinières. Quant aux Yankees, nous ne pouvons les souffrir. Les Français s'établiraient au Pérou, dont ils assureraient la prospérité. Ils s'y enrichiraient, créeraient de merveilleux débouchés pour leurs capitaux, et le gouvernement leur garantirait son appui.

— Vous êtes un utopiste, lui dis-je. Le parti de l'opposition — et vous admettrez bien qu'il resterait quelques indisciplinés sous votre nouveau régime — aspirerait à jouir aussi des lumières de la République française, et n'attendrait point l'expiration des pouvoirs pour courir au vote avec des casques au lieu d'urnes et des cartouches en guise de bulletins. Une révolution éclaterait : la banque nationale saute, les industries s'écroulent et les insurgés vainqueurs, assis autour du tapis vert, prient la France d'éclairer derechef. Il faudrait faire descendre de nouvelles langues de feu sur ces bons apôtres.

— Non, monsieur! s'écria l'ex-ministre péruvien. Si les mutins menacent l'ordre, deux cuirassés français dans la rade de Callao les mettent à la raison; et, fort de leur présence, le gouvernement ne se laisse point escamoter son autorité. Il aurait pour lui tous les honnêtes gens et le peuple qui ne serait point fâché qu'on le massacrât moins souvent. On a beau ne pas redouter la mort : on aime mieux mourir dans son lit que de vider ses entrailles dans un ruisseau.

—Mais les mauvais esprits ne s'indigneraient-ils point que l'étranger les empêchât de former leurs bataillons? Ils crieraient bien vite à l'indépendance étouffée. On prêcherait une croisade contre les oppresseurs...

— Ah! monsieur, votre pessimisme est trop pointilleux! On les pendrait ou on les nommerait agens des douanes, car il vaut toujours mieux convaincre ses ennemis que les supprimer. Les morts reviennent. Nous en savons quelque chose au Pérou. Depuis deux cents ans, les cadavres nous hantent, et tous les ciboires des messes dites à leur intention n'ont pas désaltéré leurs mânes. Le sang des citoyens court de lui-même au fleuve des anciens carnages. Vous pourrez trouver étrange qu'un Péruvien vous ait parlé, comme je l'ai fait, de son pays et de son gouvernement. Mais ma conviction est que notre salut ne viendra que d'un État puissant, qui plantera des garde-fous autour de nos institutions. Je n'entends pas aliéner notre indépendance : je voudrais la préserver. Le Pérou a besoin d'un conseil de famille. Que la France lui en compose un. Si l'Angleterre met le pied chez nous, elle nous asservira; si l'Allemagne s'y hasarde, elle nous alourdira. Avec la France, nous sommes toujours sûrs de garder sauves notre intelligence et notre liberté. Sur ce, monsieur, bonsoir! Vous partez demain et je compte que vous me ferez l'honneur d'accepter ma compagnie jusqu'au navire.

Et avant même que j'eusse rien trouvé à lui répondre, mon ex-ministre s'était levé, m'avait embrassé, et j'entendais craquer ses bottines dans l'escalier de l'hôtel.

Le lendemain, en effet, je quittais Iquique et mettais le cap sur Antofogasta. Mon Péruvien m'accompagna jusqu'au petit môle de bois où les barques s'entre-choquaient furieusement. Et comme j'allais démarrer, l'amusant personnage me cria :

— Surtout n'oubliez pas notre entretien d'hier!

J'eus le plaisir, en abordant le paquebot, de constater qu'il n'était point encombré de voyageurs. Le vaisseau s'éloigna; la houle était forte, et Iquique, qui reculait derrière nous, m'apparut avec sa ceinture d'écume, ses toits noircis, ses hauts tuyaux, comme une énorme officine adossée à la montagne et baignée par un océan plus changeant que celui des sables.

II

Je descendis à Antofogasta, où je devais rejoindre le directeur des mines de Huanchaca, M. Leiton, et le suivre en Bolivie. De son côté notre excellent compatriote, M. Vattier, président de la même société de Huanchaca, m'avait télégraphié son arrivée. Mais dès le lendemain de son débarquement, il fut pris de l'influenza, et notre départ pour les Hauts Plateaux retardé de jour en jour. Bref, je passai plus de quinze jours dans cette petite ville de sable, où je ne comptais séjourner que quarante-

huit heures, et rien ne se réalisa de ce que nous avions projeté. Je ne voyageai point en compagnie de Vattier; M. Leiton ne quitta Antofogasta qu'après moi; en revanche j'entrai en Bolivie au moment exceptionnel du carnaval; et, si, pour l'aller, je ne connus pas les avantages d'un train spécial et quasi présidentiel, je n'en fis pas moins le plus agréable voyage et avec les plus charmans compagnons.

Le hasard avait réuni à Antofogasta plusieurs personnes qui se trouvaient dans mon cas. Elles désiraient toutes partir pour la Bolivie, et des circonstances imprévues les retenaient sur ce rivage, où elles s'ennuyaient à périr. L'un, M. Costa, un Corse, ancien officier, aujourd'hui ingénieur, retournait à Sucre avec toute sa famille, mais la maladie d'un de ses enfans l'avait cloué à l'hôtel. Son neveu, M. Philippi, attaché à la compagnie de Huanchaca, et M. Ribeira Dennera, colonel bolivien, un vrai, celui-là, qui avait eu l'honneur d'être proscrit pour son libéralisme, attendaient pour se mettre en marche que M. Leiton, patron du premier et cousin du second, s'ébranlât. M. Leiton attendait que M. Vattier se rétablît, M. Vattier attendait qu'on lui coupât sa fièvre, et j'attendais ces messieurs. Remarquez bien que le colonel, Philippi, Leiton et moi, chacun de nous, pouvait aller de l'avant sans faire tort aux autres. Mais l'Amérique du Sud est le pays du monde où l'on s'attend le plus volontiers. Il semble qu'on ait peur de se mouvoir, peur d'agir. L'indolence américaine, qui influe très vite sur le caractère des Européens, répugne au déplacement. Ce n'est point à dire qu'on craigne les voyages. Les distances n'effrayent pas : un Français recule devant dix-huit heures de chemin de fer, trois jours de route ne sont qu'une bagatelle pour un Hispano-Américain. Mais comme on sait l'itinéraire très long, on ne ménage guère le temps. Qu'est-ce qu'une quinzaine de plus ou de moins devant l'immensité des pampas? Il suffit que sa halte lui plaise pour que le Chilien ou le Bolivien s'y attarde. Elle n'a pas même besoin de lui plaire : il suffit qu'il y soit. Là où il s'arrête, ses pieds tendent à prendre racine. Et puis il s'accommode si aisément du provisoire! Leiton était descendu de son nid de condor depuis trois mois et s'endormait dans la chaleur d'Antofogasta. Le colonel revenait d'exil. Philippi revenait de plus loin encore, car il avait espéré filer sur l'Europe et se voyait dans la nécessité de regagner les Hauts Plateaux. Et pour mon compte, je ne m'étais jamais promis de faire une saison d'été dans un hôtel des tropiques. Mais une mystérieuse inertie, supérieure à nos volontés, nous engourdissait, nous paralysait; et, tout en maugréant contre la longueur des après-midi, leur inutilité, l'ennui mortel de la ville et la saleté des res-

taurans, nous restions là, les bras ballans, et, je rougis de le dire, presque heureux que le jour du départ ne fût pas le jour présent.

J'ai sous les yeux quelques notes prises le soir, quand, par hasard, je pouvais respirer dans ma chambre. Elles feront mieux comprendre que toutes les réflexions l'espèce de torpeur béate dans laquelle vivent tristement les habitans de la côte, et elles donneront peut-être une impression assez exacte de ces bourgs perdus sur des grèves désertes, quand ils ne sont pas, comme Iquique, secoués par la trépidation des négoces effrénés. Notez cependant qu'Antofogasta, autrefois le seul havre de Bolivie avec Cobija, possède d'énormes établissemens industriels et un chemin de fer d'une extrême importance, qu'on en exporte du salpêtre, du borax, des minerais d'or, des barres d'argent, que sa population se compose d'Anglais, d'Allemands, de Boliviens et de Chiliens; et que, pour les gens des hauteurs, elle apparaît comme la Mecque du plaisir, une des grandes marchandes de sourires du Pacifique.

Lundi soir, 4 février.

J'ai visité la ville, qui n'est qu'une réduction d'Iquique. Toutes ces villes ont le même caractère de campement sans audace ni pittoresque. Étouffées par des hauteurs poudreuses, aveuglées par le soleil, assourdies par l'Océan, elles ne révèlent chez leurs hôtes aucune énergie morale. On s'y établit pour vivre au jour le jour. Des rues montantes, larges et vides, peu ou point de trottoirs; du sable et de la poussière. La place centrale ressemble à un immense terrain vague. Elle est découpée en carrés de luzerne. Au coucher du soleil, assis sur un banc, je me croyais dans un de ces champs pauvres, que dominent les fortifications de Paris. D'un côté l'Intendance, une jolie maison particulière et les Postes et Télégraphes; de l'autre l'Église, tout en bois et d'un style à prétentions mauresques, l'Alhambra du bon Dieu. Ce soir, par la porte ouverte, une veilleuse suspendue filtrait des lueurs d'étoile rouge. Je suis entré. Trois chandelles allumées sur le maître-autel éclairaient vaguement la silhouette d'un prêtre qui psalmodiait des prières, et je comptai sept ombres encapuchonnées de mantos, qui, disséminées sous la nef, accompagnaient d'un murmure inintelligible sa voix tombante. Et ces formes noires dansant au reflet des lumières jaunes, et d'où s'échappaient de sourds ronronnemens, me produisaient un effet de fantaisie macabre. Dieu, qu'elle était triste, cette église d'Antofogasta, avec ce bruit de prières ânonnées, le silence autour d'elle, et la grande rumeur des vagues à l'horizon!

Mardi soir.

Les bains de mer sont l'unique distraction de la ville. De huit heures du matin à cinq heures du soir, on va s'installer dans une baraque élevée sur pilotis, et l'on sirote une *copita* quelconque en regardant les baigneurs. Les hommes ignorent l'usage du maillot : le simple caleçon n'effarouche aucune pudeur. Plus loin, les gamins plongent nus comme des vers. Une rangée de cabarets borde un lambeau de plage. L'un d'eux s'intitule orgueilleusement « les Bains du Rhin. »

Dans ce port d'Antofogasta, la colonie germanique me semble la plus nombreuse, bien que les Anglais assurent aux cabaretiers une solide clientèle. Quant aux Français, ils se comptent, et on les compte pour rien. L'intendant de la province d'Atacama, satrape épaissi, fait même profession de gallophobie. Nos couleurs ont le don de l'exaspérer, je n'ai jamais su pourquoi.

Allemands et Anglais ont fondé un petit club, où le soir les désœuvrés viennent échouer sur une table de rocambole. Nous sommes loin des cercles d'Iquique. Je ne dis pas qu'on boive ici avec plus de réserve, mais la fièvre des affaires n'y sévit pas aussi brûlante. En dehors de ce club, qui reçoit quelques revues étrangères, et des établissemens de bain, je ne vois aucune distraction.

Les matinées et les après-midi sont également chauds, et le ciel n'a plus cette ardente limpidité des jours d'Iquique. Souvent les nuages l'obscurcissent de hauts nuages pesans. On vit dans l'attente d'un orage qui n'éclate jamais. La brise se lève vers cinq ou six heures, à la tombée du soleil. C'est l'heure propice pour errer le long des grèves : les montagnes rougeâtres s'éteignent brusquement. La nuit est sur vous, mais elle a devancé la chute du soleil, qui déroule à l'horizon de la baie de larges ceintures superposées d'or rouge, d'or jaune et d'or vert. Et je ne puis comparer ce spectacle qu'à celui du théâtre de Bayreuth, avec son orchestre dans l'ombre et sa scène éclatante de lumière. Les flots moutonnent au loin : leur andante arrive entrecoupé d'allégros; des sons de fifres déchirent le grondement des basses; et il semble qu'on va voir apparaître, sur le flamboiement de cette toile de fond, des acteurs de tragédie chaussés de prodigieux cothurnes et parlant à travers des masques de foudre. Puis les coloris se dégradent; le décor s'enfonce dans l'Océan, et une étoile, un éblouissant solitaire, sur la houleuse obscurité jaillit.

Jeudi soir.

Antofogasta est flanquée à droite et à gauche de deux établissemens industriels, qui rivalisent avec les plus vastes du monde. A droite, l'officine de salpêtre, première cause de la guerre du

Pacifique; à gauche, mais en dehors de la ville, l'usine de Playa-Blanca, où se fondent les minerais d'argent. Ces deux établissemens attestent chez ceux qui les conçurent une véritable folie de grandeur. On y sent la démence qui s'empare de l'homme devant l'expectative des millions. Rien ne lui coûte pour affirmer sa suprématie sur la nature, et la toute-puissance de ses entreprises. Il devient extraordinaire d'imprudence et d'audace. On y sent aussi, et moins poétiquement, le gaspillage effréné — je parle surtout de Playa-Blanca — et la cupidité de ceux qui touchèrent le tant pour cent sur la concession des travaux.

L'officine salitraire fut installée pour exploiter les dépôts de « caliche » trouvés à une trentaine de lieues du rivage, dans le désert d'Atacama. On la fit immense et telle qu'en deux ou trois ans, je crois, il ne resta plus rien des gisemens primitifs. C'était la ruine des actionnaires, l'effondrement pitoyable de cette colossale entreprise, quand le hasard justifia les sommes dépensées et sauva la compagnie. On découvrit plus loin de nouveaux dépôts qu'on ne soupçonnait pas, et qui assurent encore aux salpêtriers un honorable avenir. Ces « caliches » sont bien moins riches que ceux de Tarapaca. A peine renferment-ils le vingt pour cent de salpêtre, tandis que les autres atteignent le cinquante en moyenne. Il fallut employer un nouveau mode de traitement, et l'usine d'Antofogasta diffère de toutes celles que j'ai visitées. Les « caliches », soumis aux broyeuses, sont réduits en poussière, montés dans les cuves au moyen de chaînes à godets et livrés à l'action de l'eau de mer. Cette eau, une fois qu'elle a absorbé, puis déposé le salitre, n'est point ramenée sur d'autres « caliches ». Elle s'évapore à la chaleur, et le sel qu'elle abandonne est débité dans tout le Chili. Quant au salpêtre, souvent impur, il passe dans une série d'appareils qui le clarifient. Je n'insisterai pas davantage sur les différences de cette exploitation, que j'ai parcourue en compagnie d'un ingénieur français, M. Jecquier, mais elle m'a extrêmement intéressé. J'y ai admiré l'ingéniosité des machines qui allègent ou suppriment l'effort de l'individu. Surtout on y assiste au duel le plus fantastique de l'homme et de l'eau. Cette eau, dont il fait son esclave, le volerait volontiers; mais il est là qui la surveille, oppose sa science à ses ruses, l'assouplit, la dompte, tour à tour la glace ou la chauffe, la laisse un instant pour la reprendre, la fatigue, l'épuise, exige d'elle le compte exact de ce qu'il lui a confié, la dépouille de son bien personnel, et finalement la réduit en un peu de brouillard, qui monte vers les cieux. Et quand ses nappes fauves tombent en cascades ou se précipitent dans des tuyaux ouverts, il me semble toujours voir un lion apprivoisé, sautant à travers des cerceaux.

Playa-Blanca s'élève à l'extrémité sud de la baie. On y va en petit tramway. On traverse d'abord les faubourgs de la ville, inachevés et déserts, qui ont, comme à Iquique, une physionomie de champ de foire hérissé de baraques. Puis on longe la mer, au milieu de grèves poudreuses. Le tramway s'arrête dans un hameau sale, au pied de mamelons qui descendent en ondulations de la montagne à l'Océan. C'est là qu'est bâtie la forteresse de Sa Majesté l'Argent. Une vraie forteresse, en effet ! Elle est entourée de remparts en tôle, qui suivent les plis et les replis des dunes, et des cerbères en gardent les portes. Il faut exhiber ses papiers, pour en obtenir l'accès.

J'y suis entré ce matin vers 11 heures : le soleil brûlait, le sable, où je marchais, était à tel point surchauffé que je croyais enfoncer dans de la braise. De gros lézards dormaient entre les pierres. Pas une tache d'ombre ; un silence infini, au sein duquel un fracas de forge titanesque. Devant moi, autour de moi, des remblais pâles, où des locomotives immobiles présentaient aux rayons du ciel leurs flancs convexes de boucliers noirs, des ponts de bois, des sortes de funiculaires, d'énormes bâtimens en forme de hangars, des tuyaux fumans, dominés par une cheminée plus haute que la colonne Vendôme, des montées pierreuses, des fondrières, des entassemens de charbons, des monceaux de pierres, une poudre, cendre grise, qui flotte au ras du sol comme une exhalaison, des visions de fours rouges, et tout en haut des chalets peints, dont les vitres sont autant de soleils. Entre ciel et terre voltige une fumée diaphane, moins qu'une fumée, une âcre odeur d'acide sulfureux, qui prend à la gorge. On n'aperçoit aucune silhouette humaine. L'usine a l'air de marcher seule.

Il faudrait une semaine pour la visiter en détail ; mais le monstre m'effrayait, et je me suis promis de ne lui consacrer qu'une journée. Si j'y reviens, je ne me hasarderai pas à recommencer mes courses d'aujourd'hui, au milieu de ces chaudières et de ces ateliers tonitruans. L'usine de Playa-Blanca a été construite par la Compagnie de Huanchaca, uniquement pour travailler les minerais d'argent de Pulacayo. Pulacayo est en effet ou a été la plus riche mine d'argent non seulement de Bolivie, mais encore du monde entier. L'usine établie à sa porte, dans Huanchaca, ne parut pas suffisante, et les actionnaires eurent l'idée de lui donner une succursale sur le rivage même du Pacifique. Notez que Pulacayo se trouve au sommet des hauts plateaux, à près de 5000 mètres d'altitude, et que le chemin de fer met deux jours pour y atteindre. Cette idée n'avait rien d'extravagant. En vertu du vieil adage que le minerai pauvre attend le charbon et que le minerai riche va le chercher, Huanchaca

pouvait se réserver, amalgamer ou fondre les minerais réfractaires, et Playa-Blanca se charger des plus avantageux. On évitait ainsi les frais excessifs de l'envoi aux usines européennes. Mais, en ce temps-là, c'est-à-dire il y a cinq ou six ans, la Compagnie de Huanchaca avait à sa tête un directoire de maladroits et d'éhontés spéculateurs. Les uns, aveuglés par les trésors de Pulacayo, les autres flairant un bon coup, tous aussi dénués de prévoyance que de scrupules, résolurent d'élever une formidable usine et appelèrent un ingénieur de l'Amérique du Nord. On engouffra plus de dix millions dans l'entreprise. Bien entendu, ces dix millions ne tombèrent pas intégralement dans les poches de l'ingénieur, des entrepreneurs, des fabricans et des ouvriers. Les sociétaires de Huanchaca en retinrent leur part. Plusieurs s'y enrichirent avec sérénité. Mais une fois que l'usine fut installée, les difficultés commencèrent. Huanchaca ne vit pas sans mauvaise humeur cette succursale qui menaçait de l'éclipser. On continua d'y travailler les minerais riches et on dirigea les plus pauvres sur Playa-Blanca. Cet antagonisme hargneux entre deux établissemens, qui relèvent de la même compagnie et qui devraient être mus par les mêmes intérêts, n'est pas le phénomène le moins curieux, ni le moins rare, hélas! de ces grandes exploitations américaines. L'administrateur de Playa-Blanca prétend même qu'on lui envoya de vulgaires quartiers de roche! Puis un jour, la mine de Pulacayo fut envahie par l'eau, cette implacable ennemie du mineur, et sa production fut fatalement ralentie. Playa-Blanca sentit passer un vent de famine. On comprit alors l'imbécillité ou la cupidité, plus révoltante encore, de ceux qui avaient construit ce minotaure d'argent, sans se préoccuper s'ils pourraient l'alimenter longtemps. Aujourd'hui le directoire, renouvelé et présidé par un honnête homme, Vattier, a décidé de faire appel à tous les mineurs de la côte jusqu'au Pérou. Playa-Blanca se détacherait insensiblement de la Compagnie de Huanchaca, et puisque Pulacayo n'est plus en état de lui garantir le lendemain, se créerait une autonomie. Les mineurs péruviens et chiliens lui apporteraient des minerais, comme les cultivateurs apportent leur blé au moulin. Mais d'autres fonderies plus vieilles, plus modestes et non moins sûres, ne craignent point la concurrence et je ne sais trop, ni moi ni personne, quel sera l'avenir de cette gigantesque entreprise.

L'usine de Playa-Blanca se compose de deux usines, la première d'amalgamation, la seconde de fondition. Elles s'étagent, l'une en haut, l'autre en bas, sur le versant des mamelons. A mesure qu'il tombe, le minerai se dépouille de sa gangue. Dès que les wagons du chemin de fer l'ont apporté, il est pris, con-

cassé, reconcassé, pulvérisé sous la dent d'assourdissantes broyeuses, puis rôti dans des fours chauffés à blanc, enfin, selon le vieux système perfectionné, soumis au mercure des cuves tournantes. Mais au travail de l'amalgamation je préfère celui de la fondition, plus pittoresque. Il s'exerce sur les minerais pauvres. On les casse suivant la grandeur qu'on désire, et on les précipite, mêlés avec du plomb, dans des fourneaux incandescens. L'argent et le plomb s'allient, se déposent au fond et ne s'en écoulent qu'environ toutes les huit heures. Seulement, de dix en dix minutes, il faut débonder la fournaise et livrer passage à l'impatience des pierres fondues en lave. Délicate opération. On roule devant l'ouverture un wagonnet, qui a la forme d'un cône renversé. Un homme s'avance, armé d'une longue barre de fer, et s'acharne, tout en restant à distance, contre le bouchon de terre glaise. L'argile cède : quelque chose de rouge apparaît, qui semble hésiter une seconde, puis, au milieu d'un éclaboussement d'étincelles un jet de flammes s'échappe, suivi d'un flot cramoisi, qui se déverse dans le récipient. On dirait le tonneau de Leipsig sous le foret de Méphisto. En un clin d'œil le wagonnet est rempli jusqu'aux bords de cette pourpre vive qui, sitôt qu'elle ne ruisselle plus, devient incarnadine et bientôt d'une éclatante pâleur. Il s'agit alors de reboucher le trou, ce qu'on fait avec une bonde de glaise, appliquée lestement. Les hommes chargés de cette besogne ont tous les mains tachetées de brûlures et les vêtemens roussis. L'ombre du soir exagère l'effet de ces torrens de feu et leur prête un caractère prodigieux et surnaturel. Au bout de deux heures, le wagonnet commence à se refroidir et va rejeter son contenu sur des remblais. Pendant que je contemplais ce spectacle, les péons, en guise de lunch, cassaient une croûte et faisaient chauffer leur thé sur ces laves ardentes.

Je me promenais depuis quatre heures dans Playa-Blanca et je n'avais pas encore vu d'argent, de bel argent. Je priai mon guide, M Ker Bernard, de m'en montrer. C'est quelquefois plus malaisé qu'on ne le pense : ces usines ne fondent leurs barres que la veille ou l'avant-veille de l'embarquement. Il me mena sous un vaste hangar, devant une sorte de guérite en briques, dont la simple porte de bois n'avait d'autre serrure qu'une serrure ordinaire.

— Voilà le coffre-fort, me dit-il.

— Il ne serait guère difficile de le forcer : ne craignez-vous rien?

— Absolument rien. Nos ouvriers grappillent volontiers, ils ne volent pas. Et puis ils ont le respect des serrures.

Je distinguai dans un coin de cette hutte cinq ou six masses

blanches, qui avaient la forme oblongue des coupelles et qui perçaient l'ombre de pâles éclairs. Chacune d'elles vaut de trois à quatre mille francs. J'en soulevai une : je la trouvai lourde, étrangement lourde. Elle pesait pour moi toute la fatigue d'une année de travail.

Mon guide ne m'a lâché qu'après m'avoir promené à travers les ateliers de construction et les jolis chalets où vivent les employés. La compagnie a fort bien installé ses ingénieurs, ses surveillans et ses contremaîtres. Du reste, elle les laisse libres d'habiter Antofogasta, et plusieurs d'entre eux ont à la fois leur maison à la ville et leur appartement chez elle. Quant aux ouvriers, deux trains par jour, l'un le matin, l'autre le soir, amènent et remportent ceux qui n'ont pas voulu loger dans l'infect village, où s'arrête le tramway.

Je m'en suis revenu par les grèves solitaires, à l'heure où le soleil couchant survit encore à la tombée du jour, et je me suis senti affreusement triste de ma journée. Playa-Blanca m'a presque fait regretter les officines de Tarapaca. Elles sont plus vivantes, plus humaines; je les aime mieux que cette immense cité de machines retentissantes et d'atmosphère sulfureuse. J'ai remporté l'impression d'avoir erré dans un vaste délabrement très compliqué et parmi des décombres sans grandeur. Une fonderie d'argent : que ces mots sonnent joliment à l'oreille! Quelles riantes images ils éveillent en nous! C'est comme un son de cloche qui tinte à travers notre imagination. O réalité! J'ai encore dans les yeux cette poussière, plus fine et plus grise que la cendre, cette poussière dont mes vêtemens sont couverts et que j'ai respirée durant de longues heures, cette poussière qui s'envole des broyeuses, et qu'on balaie toutes les semaines, pour la répandre dans les fours, et pour en extraire de l'argent, car elle en contient, la misérable! Le bruit horrible des machines m'a rendu sourd : les âcres émanations de soufre m'ont desséché la gorge et me mettent de l'acide sur les lèvres. Et de quelque côté que je me tourne dans cette Amérique du Sud, je ne vois que des gens hallucinés par le métal, des visages que le souci du gain contracte, des prunelles vidées de pensées généreuses, des esprits incapables de rien concevoir en dehors des moyens de s'enrichir, des fainéans grassement payés pour permettre aux habiles d'agioter à leur aise, des êtres enfin qui me font l'effet de champignons douteux poussés sur un fumier d'or. Je ne suis pas depuis une semaine à Antofogasta et déjà me voici au courant de tripotages sans nombre, de haines hypocrites, qui se guettent au coin des contrats, de jalousies qui compromettent des intérêts généraux. On se traite de bandit dans le dos l'un de l'autre. On m'objectera que, si on

tient compte des exagérations naturelles au soleil des tropiques, les même rancunes, les mêmes envies s'entre-déchirent dans nos petites villes et nos petits centres industriels. Je ne le crois pas, ou du moins j'ose dire que ces querelles dénotent ici une absence de moralité élémentaire, qui en augmentent singulièrement la gravité. Il se peut que les hommes se détestent partout, mais, dans ces pays de richesse purulente, ils ont une façon de se détester qui ressemble à une maladie contagieuse. Leurs dissensions intestines ont toujours la bassesse de troubles intestinaux.

Vendredi soir.

Nous avons musique presque tous les jours, avant ou après dîner. Une quinzaine de musiciens militaires descendent la rue principale en soufflant dans leurs cuivres et en frappant du tambour. Arrivés à la place du Centre, ils grimpent sur une haute plate-forme, soutenue par un mince échafaudage. Quelques rares promeneurs s'asseyent sur les bancs. La brise fait courir à travers la luzerne des bruissemens de feuilles sèches. Debout, sous l'estrade, un tambour pareil à nos crieurs de carrefours, lève les yeux vers l'horloge de l'église, et, à l'heure juste, bande sa caisse et roule. La fanfare éclate. Le premier morceau achevé, tout retombe au silence, et le tapin recommence d'épier le cadran. Quand l'aiguille marque le quart, la peau d'âne retentit de nouveau ; et ainsi chaque valse ou mélodie s'envole vers les montagnes vieux rose ou vers le glauque océan, précédée d'un rantanplan d'adjudication.

Samedi soir.

Ce soir, soir de paie pour les ouvriers, la noce du dimanche s'allume. « Voulez-vous voir comment on s'amuse à Antofogasta ? » m'a dit un de mes compagnons. Nous sommes partis à quatre. Nous avons remonté vers la montagne et pris à gauche du côté de la mer. Les rues sablonneuses s'élargissent et ne sont plus que des ébauches d'allées funèbres avec des flaques de lune. Nous distinguons devant nous un attroupement d'hommes silencieux qui regardent par une porte et une fenêtre éclairées. A mesure que nous nous en approchons, des trémolos aigus, d'aigres glapissemens déchirent le tympan de la nuit. Ce sont des cris longs et perçans, tels que les pleureuses antiques devaient en pousser autour des cadavres. Des sons de bois creux, qu'on frappe comme avec un maillet, les scandent, et les geignemens d'un clavecin les soutiennent. Nous nous mêlons aux spectateurs, et nous voyons, dans une salle brillante, moitié assommoir, moitié salon de bastringue, deux couples, l'homme devant la femme, qui se trémoussent en cadence et ébauchent les vagues gesticulations de la *cueca*.

Les femmes, généralement laides, sont en cheveux, quelques-unes vêtues de jupes roses, maculées de taches, les autres, cendrillons maigrichonnes ou flasques maritornes, habillées de robes foncées, dont l'ouverture s'entre-bâille. Les hommes portent leurs vêtemens de travail : gros souliers, pantalons, dont la ceinture laisse passer la chemise bouffante, vestes graisseuses, chapeaux de paille ou de feutre noir aux bords tordus. Au fond, sur un comptoir en zinc, les grands verres débordant de *chicha* s'enflamment de lueurs fauves, et la légion des bouteilles de bière fait reluire ses petits casques d'argent. Dans l'embrasure de la fenêtre, une vieille décharnée plaque des cacophonies sur les touches du piano, dont ses doigts ont la couleur ivoirine, et elle semble hébétée de l'air criard qu'éternise le mécanisme de ses bras. Accroupie, et la tête appuyée à la colonnette du vieux clavecin, une fille échevelée et enfarinée, les narines écartées et la bouche saillante, tape sur un tambourin de bois et lance ces stridulations que nous entendions tout à l'heure. Nous nous sommes glissés jusque dans la salle : aussitôt qu'on nous aperçoit, un grand gaillard court au comptoir et nous en rapporte un vase de *chicha*, où, bon gré mal gré, il nous faut tremper les lèvres. La nuit n'était pas encore assez avancée pour que l'ivresse abrutît les danseurs ou imprimât à leurs poses un caractère trop symbolique; mais l'atmosphère de la pièce, chargée de sueurs et d'alcool, commençait à cuire les teints et à débrailler les gestes. Nous sortîmes.

— Maintenant, dit l'un de mes compagnons, allons où les rotos ne vont pas.

Chemin faisant, nous rencontrâmes quelques établissemens du même genre que celui que nous venions de quitter, puis notre guide nous introduisit dans une maison d'honnête apparence, dont la porte était grande ouverte.

— Où sommes-nous? demandai-je.

— Admettez, me répondit-on, que nous vous ayons mené dans une honorable famille qui donne une sauterie à ses intimes. Plus d'un étranger y a été pris. D'ailleurs, soyez persuadé que personne ici ne jouera la comédie pour vous.

Nous traversons un vestibule éclairé, qui s'évase en partie couvert. Au fond, un salon très simple, où les chaises et les fauteuils font tapisserie. Nous nous trouvons évidemment chez de braves bourgeois qui attendent les danseurs. A l'entrée du patio, assise dans un vieux fauteuil, devant une table à ouvrage, qu'illumine doucement une lampe de cuivre à l'abat-jour rose, une vieille dame, dont plus de cinquante ans n'ont pas effacé la beauté, promène l'aiguille dans la laine, et, près d'elle, un jeune homme, son fils à coup sûr, lit le journal à mi-voix. Charmant

intérieur. Elle lève la tête au bruit de nos pas et sourit. Elle tend même à mes compagnons sa main, où brille un anneau d'or.

— La *dueña de casa*, me dit l'un d'eux.

Je m'incline et je serre les doigts de cette jolie aïeule. Et mon camarade ajoute :

— Un étranger, un *gavacho*, señora, débarqué par le dernier vapeur.

La vieille dame m'adresse un gracieux sourire.

— Nous ferons tout, soyez-en sûr, pour vous rendre le séjour d'Antofogasta agréable.

Le jeune homme, qui lisait le journal, a lâché sa lecture, et le voilà déjà au piano, attaquant les premières mesures d'une valse. Il connaît les devoirs d'un bon fils de maison et ne laisse pas languir ses hôtes. Sa mère reste tranquillement dans son fauteuil et se remet à son ouvrage.

Cependant, aux appels de la musique, les six portes, qui donnent sur le vestibule et le patio, s'ouvrent, et six dames apparaissent. Elles s'avancent vers nous. On se salue avec force shake-hands. Un de mes compagnons, probablement son cousin, en embrasse une, et lui plante sur les joues deux baisers, dont la sonorité garantit l'honnête intention. J'admire la modestie de leur tournure et la simplicité de leur toilette : robe montante, bleu marine ou noire, un frêle bouquet à leur corsage, une fleur rouge dans les cheveux, et de la poudre de riz en quantité raisonnable. Elles appartiennent sans doute à cette classe de petites bourgeoises, qui préfèrent au luxe dispendieux des falbalas le plaisir des réceptions plus nombreuses. L'une d'elles cependant, décolletée, pimpante, souliers blancs et robe de satin blanc, affecte des airs évaporés qui me surprennent. Je la soupçonne de khol autour des yeux et de carmin sur les lèvres. Ce doit être une parente en voyage, qui manque de tact et tâche d'éblouir son milieu provincial. La séduction de ces jeunes dames n'a rien qui provoque l'enthousiasme. Mais elles sont très convenables. Je serais même tenté de leur reprocher un peu de froideur, non envers moi qu'elles ne connaissent pas, mais à l'égard de mes compagnons qu'elles écoutent avec une indifférence polie, rien de plus. Du reste, en l'absence de leurs maris, cette réserve se comprend.

Le bal s'anime : la *cueca* chilienne succède à la valse et le *baïlecito* bolivien à la *cueca*. Il n'en diffère que par une plus grande vivacité de rythme et d'allure. Je regarde les lithographies accrochées au mur : elles sont sévères; l'une représente une bataille, l'autre un saint en prière qui fait un signe de refus aux tentations, une autre la paisible douceur d'un intérieur familial.

Entre deux danses, un garçon circule avec des verres de champagne ou de bière; et tandis que ces dames s'éventent et se reposent, notre guide s'assied près de moi et me dit :

— Vous êtes chez des *señoras visitadas*, des dames qui reçoivent. Toute autre dénomination ne laisserait point de les froisser. Elles prennent logement et pension chez cette douairière, dont la lampe éclaire les cheveux argentés, et vivent dans une indépendance que ne connaissent pas leurs sœurs d'Europe et des grandes villes. Demain, vous les croiserez au bain, à la musique; vous les trouverez assises au théâtre, côte à côte avec la femme la plus honnête, et rien, ni dans leur mise, ni dans leurs façons, ne vous permettra de les caractériser. Je ne vous affirme pas que toutes leurs paroles soient pures et qu'il ne tombe jamais un crapaud de leurs lèvres dans leur coupe, mais près d'elles vous ne serez que rarement choqué par un propos cynique. Elles respectent leur extérieur... Si je savais le latin, j'en userais pour vous vanter leur probité, leur dégoût des trahisons mutuelles, et leurs pittoresques raffinemens de conscience, qui, malheureusement, tendent à disparaître...

— Et, lui dis-je, que deviennent-elles?

— Dans ce peuple de prodigues, vous ne voudriez point les voir donner des leçons d'économie. Elles dépensent tout ce qu'elles gagnent, mais celles qui ne meurent pas à l'hôpital trouvent souvent des maris.

— De vrais maris?

— Oui : elles sont même assez recherchées dans une certaine classe. Les épouseurs ne craignent pas qu'elles retournent jamais à leurs anciennes amours; et, puisque vous montez en Bolivie, vous y apprendrez que les *cholos* ou métis préfèrent infiniment aux vierges sages celles qui ne sont ni l'un ni l'autre. « Trompés pour trompés, disent-ils, nous aimons mieux l'être avant qu'après. » Cette philosophie ne manque point de profondeur.

Quand nous prîmes congé de la *dueña de casa*, sa nombreuse famille vint nous accompagner jusqu'à la porte. La rue était déserte : nous entendions tout près le mugissement monotone de la mer, que déchirait par intervalles le cri suraigu d'une chanteuse de *cueca* ou le coup de sifflet d'un policial.

Dimanche soir.

Ce matin, vers neuf heures, grand concours des jeunes mirliflores d'Antofogasta sur le quai de débarquement. Ils sont là une bonne demi-douzaine, guettant l'arrivée d'un paquebot, qui amène une troupe d'opéra-comique. Des canots rament vers le

vapeur aperçu. Au bout d'une demi-heure, ils en reviennent pavoisés de robes claires et d'ombrelles, dont les couleurs font comme des bouquets d'azalées entre le ciel de lapis-lazuli et le bleu de Prusse des flots. Comédiens et comédiennes grimpent sur le môle, se passent leurs sacs, leurs couvertures, leurs cages de perroquets. Quelques jolis visages aux yeux insolens; et je m'amuse à voir ces cabotins reprendre, aussitôt qu'ils touchent terre, leurs attitudes et leurs poses théâtrales. Glabre, la figure bouffie et fatiguée par le mal de mer, le comique de la troupe enfonce les pouces dans les poches de son gilet, respire bruyamment et bouscule de son ventre en pointe les portefaix qui l'entourent. Je reconnais des types entrevus sur les planches d'Iquique. Voici la prima donna, une grosse mère aux bajoues tombantes, qui fait la Fille du Tambour-Major, et qui se reprend à trois fois pour sauter sur la table, où Carmen bat des castagnettes. Et la superbe Philine s'avance, drapée d'une robe vert d'eau, souriant de ce sourire grimaçant des visages écaillés. Le troupeau des choristes et des danseuses défile, les plus agréables escortées d'une madame Cardinal, qui porte les paquets ou le petit chien, les autres longues, maigres, hâves, ondulant gauchement avec leurs torsades de cheveux teints. Le ténor, blême poitrinaire, traîne son air d'amoureux mélancolique : le baryton semble heureux de vivre et, son pardessus sur l'épaule, fredonne *la Donna è mobile*. Et derrière, l'impresario calme et digne. C'est un avocat de Santiago, un fils de grande famille, qui utilise ainsi les vacances des tribunaux.

Et ceci me rappelle une anecdote que Vattier me contait hier. Il voyageait dernièrement dans l'Argentine, pour visiter et au besoin acheter des mines d'argent. Un soir il est reçu dans une ville par la municipalité sous les armes. On l'accueille comme un dieu sauveur qui tient entre ses doigts la prospérité future de la région. Illuminations et banquet. Le gouverneur, le satrape de la province, se lève au dessert et porte un toast à l'illustre étranger. Vattier se disait : « Où ai-je vu cette figure? Où donc ai-je entendu cette voix? » Et l'autre souriait dans sa barbe. Notre compatriote n'y tint plus, et, s'adressant à l'omnipotent personnage :

— Señor, je vous en prie, rafraîchissez-moi la mémoire : je suis sûr de vous avoir rencontré avant aujourd'hui, mais où et quand?

— Eh, caramba! señor Vattier, nous nous sommes connus au Chili, du temps que nous vivions à Llapel!

— A Llapel, dites-vous?

— Ne vous souvenez-vous donc plus du théâtre de Llapel?

J'étais alors le premier comique de la troupe et j'avais une manière à moi de chanter le couplet...

Et, brusquement, rejetant sa chevelure en arrière, le bras tendu comme vers un invisible trou de souffleur, le nabab argentin entonna un morceau de son vieux répertoire.

Lundi soir.

Je sais à Antofogasta un endroit délicieux, un bout de trottoir où l'on voudrait vivre. C'est devant une petite échoppe de légumes et de fruits. Le soir, quand la brise promène une ombre de fraîcheur dans les rues et que la porte de la boutique s'ouvre, on respire en passant la senteur fine des pommes, l'haleine parfumée des bananes, l'odeur plus franche de la verdure. Cela vous étonne, comme une image longtemps endormie qui, sans que nous eussions rien fait pour l'évoquer, surgirait tout à coup dans nos prunelles. Et l'on pense aux jardins, aux vergers, aux prairies, dont on ne sut point apprécier la maternelle douceur. Jamais mon passé ne m'a paru plus riant.

Mercredi soir.

Au milieu des fournaises, du fracas, de la fumée et de la poussière, à Playa-Blanca, dans un chalet où l'administration a établi ses bureaux et installé un laboratoire de chimie, et dans ce laboratoire, vit tous les jours, de huit heures du matin à six heures du soir, un petit homme, coiffé d'une casquette, grisonnant, doux, méticuleux, actif, dont les gros yeux bleus sont pleins de candeur, dont les lèvres, hérissées d'une moustache poivre et sel, dessinent un sourire d'enfant, et qui classe, étiquette, époussète, pèse, soupèse des cailloux avec le même souci que Spinoza frottait et polissait ses verres de lunette. Il se nomme Latrille; c'est un savant, un poète, un homme exquis, l'amoureux du désert. Il y vit depuis vingt-cinq ans; il l'a exploré en tout sens; il en connaît tous les gisemens, tous les secrets; il en a dressé une carte qui me semble un chef-d'œuvre de patience et aussi d'amour; il en a écrit l'histoire dans des revues scientifiques, sans autre récompense que son propre plaisir; il en a dénombré les richesses, sans autre but que de rendre service à la science; il est laborieux, probe, point vaniteux, mais fier, et pauvre. Depuis un quart de siècle qu'il parcourt ces régions et y fréquente d'impudens agioteurs, les richesses qui se sont culbutées devant lui n'ont point excité sa convoitise. Il attache moins de prix à l'or qu'à l'hypothèse scientifique. Il est de ceux qui passent leur vie à déchiffrer une broderie au bas de la robe d'Isis, et dont la vénérable déesse rétribue la persévérance en communiquant à leur âme un peu de sa sérénité.

Son père, vieux *pampino* d'Atacama, découvrit des salpêtrières et des mines. Il fut riche et se vit indignement dépouillé de sa fortune et de ses découvertes. Les Latrille n'étaient pas de taille à lutter contre la fraude et la mauvaise foi. M. Latrille père, dégoûté des hommes, se réfugia dans une petite vallée des plateaux boliviens et jura qu'il ne descendrait plus au rivage de l'Océan. Il tint parole et mourut sur les hauteurs. Mais il avait consacré son exil à une œuvre souverainement noble et pure : il évangélisa l'humble peuplade où il avait élu son tombeau. Il l'édifia par ses vertus et l'enrichit par son expérience. Elle apprit de lui comment on cultive les champs et comment on reste en paix avec sa conscience. Son souvenir demeure comme celui d'un patriarche biblique, « vêtu de probité candide et de lin blanc. »

Ses deux fils se montrèrent dignes de l'exemple paternel. Sortis tous deux de notre École des mines, le cadet s'établit à Tocopilla, et l'aîné, après avoir couru longtemps le désert, obtint la place de chimiste à Playa-Blanca. Chaque soir, avec une ponctualité d'horloge, il s'en retourne à la ville, où sa femme et ses enfans l'attendent, car, tout vieux garçon qu'il paraisse, il a une petite famille, qu'il aime encore plus que la science. Il faut l'entendre parler du désert, de ses nuits à la belle étoile ou sous la pluie, de ses marches forcées, de ses relations avec les Indiens, de ses misères, de ses découvertes et des malechances que la vie ne lui a pas épargnées.

Il en est une dont le récit m'a frappé. Latrille préparait un ouvrage sur Atacama et avait réuni une précieuse collection de tous les minerais de la province. Il rédigea un premier rapport, qui, présenté à une exposition de Santiago, lui valut un diplôme de premier prix et une médaille d'or. On lui envoya le diplôme ; la médaille ne vint point. Il écrivit au gouvernement chilien, qui lui répondit en l'autorisant à faire frapper lui-même une médaille d'or, qu'il achèterait sur ses économies. Les yeux naïfs de Latrille reflétèrent un immense étonnement. A quelque temps de là, le Congrès chilien se brouilla avec le président de la République et la révolution balmacédiste éclata. Dans les périodes insurrectionnelles, les Américains ne respectent rien, pas même les demeures des étrangers, surtout quand ces étrangers ne sont pas couverts par la protection immédiate de leur ministre. On entra chez Latrille, et le premier objet qui frappa les yeux des révolutionnaires fut son diplôme signé de la propre main de Balmacéda. Les imbéciles se crurent sous le toit d'un balmacédiste, détruisirent sa collection, déchirèrent ses papiers et s'en allèrent ravis de leur brillant exploit. Ils avaient jeté au vent le résultat de dix ans de labeur et d'intelligence. Latrille s'est

remis au travail, mais quand il raconte cet acte de vandalisme, sa voix tremble légèrement. Il ne comprendra jamais que des hommes aient pu s'acharner sur son œuvre inoffensive.

Il y avait mis ses observations de savant et son âme de voyageur épris des vastes solitudes, car, enfin, il ne faut pas s'imaginer que le désert soit la chose horrible et monotone qui effraie nos esprits casaniers. Le désert a des beautés d'océan; son silence prend le cœur aussi bien que le chant des vagues. Il n'est point horrible, sinon de cette horreur sacrée, qui, à de certaines heures, nous fait tressaillir et nous purifie. Il n'est point monotone, car les surprises vous y guettent, et les merveilles qui y dorment en font une embuscade d'enchantemens. Le croyant s'y sent plus près de Dieu; le voyageur repose avec sérénité sous la marche des astres; le savant se trouve face à face avec la science et son rêve. Les bruits humains ne traversent plus le recueillement de sa pensée. Toutes les rumeurs qu'il écoute sont autant d'indices qui lui révèlent les premiers mots de l'énigme. Toutes les pierres que le soleil allume sont autant de jalons d'aurore plantés sur la piste du mystère. Le caillou, qu'il heurte du pied, l'avertit de sa route : il se penche, le saisit, le flaire, le brise, en interroge les éclats. « Or, argent, plomb, cuivre ou fer, qu'es-tu ? Parle. Comment te trouves-tu ici ? D'où as-tu roulé ? Tu n'as pu venir de la montagne, mais le vent t'a peut-être détaché de cette roche que j'aperçois plus près. Oui certes ! Voici tes frères, dont le chapelet s'égrène devant mes pas. » Et il va, il monte, descend, escalade, son bâton dans une main, son petit marteau dans l'autre. Son hallucination est là sous ses pieds, ou plus loin, mais elle existe quelque part. Toutes les pierres du désert ont une âme, une âme qui chante de l'aube au couchant. Elles vivent, lumières pétrifiées, elles appellent l'homme, le fascinent, l'éblouissent et, comme elles le trompent souvent, il les adore. Et quelle ivresse, quand il a déchiffré leur aveu, quand il explore, sans les voir, des richesses souterraines, quand son hypothèse, s'enfonçant sous terre, y enserre l'obscure végétation de l'empire minéral ! Et surtout quelle ivresse, si elle est désintéressée, si l'homme, qui l'éprouve, peut adresser à la nature cette invocation : « Bonne mère, je ne viens point pour te dépouiller ni déchirer tes entrailles, ni faire surgir autour de tes plaies les mille faces injectées de l'avarice humaine. Je n'ai d'autre passion que de te mieux aimer en te connaissant mieux et de célébrer partout tes inépuisables trésors. »

Ce père de famille, grisonnant, doux, méticuleux, actif, qui, au milieu des fournaises et du fracas de Playa-Blanca, poursuit son travail de savant sous la double lumière de la modestie et

de la pauvreté, c'est, pour le passant écœuré des rapacités ambiantes, plus qu'un homme, une oasis.

Jeudi soir.

Je rencontre ce matin un jeune Français établi depuis quelques années à Antofogasta. Il me paraît préoccupé et triste.

— Qu'avez-vous? lui dis-je.

— J'ai que ma maîtresse n'entre pas encore en convalescence.

— Est-elle gravement malade?

— L'influenza.

— Et depuis quand ?

— Depuis le soir de nos fiançailles.

— Vous êtes fiancé ?

— Oui et non : non, comme vous l'entendez, oui, comme nous le comprenons ici. Enfin, je n'ai pas de chance. Le soir même où nous étions tombés d'accord de nous appartenir, au milieu du repas, dans les bras de sa mère, elle se sent prise de fièvre, et voilà quinze jours que cela dure. Et j'en suis réduit à aller lui tâter le pouls tous les après-midi !

— Je compatis à votre ennui ; mais, dites-moi, que signifient ces fiançailles, ce banquet, ce jour convenu ?

— C'est juste : vous ignorez nos coutumes. En deux mots, voici mon histoire qui est celle de tous les jeunes gens de la côte. Vous admettrez aisément que nous ne puissions ni vivre seuls dans cette affreuse ville, ni manger toujours aux mauvais restaurans des hôtels, ni passer nos soirées à lire les annonces du journal. Quant aux plaisirs qui nous sont offerts, ils sont souvent dangereux, très monotones et coûtent horriblement cher. On n'imagine pas ce qu'il faut dépenser ici pour s'amuser mal. Je résolus de me mettre en ménage. Mais épouser une Chilienne, c'est s'interdire tout espoir de retour au pays. Les torches nuptiales, comme dit l'autre, incendient nos derniers vaisseaux. Moi, je mijote le projet de revoir la France et d'y terminer mes jours. Et je ne conduirai jamais devant le maire qu'une Française. On est patriote ou on ne l'est pas ! Mais en amour libre on peut se permettre un peu de cosmopolitisme. Donc, ma décision prise de m'adjoindre une compagne, j'arrêtai mon choix sur une brave jeune fille, dont les sœurs mariées avaient quitté Antofogasta, et qui vivait seule avec sa mère. Je l'avais rencontrée dans une maison d'amis, et, un soir, je lui dis : « M'est avis, señorita, que nos caractères ne s'opposent point à ce que nous habitions sous le même toit. — Vous voulez m'épouser ? — Non, mais... — Bon, me répondit-elle, j'y réfléchirai. » Le lendemain : « Eh bien, lui dis-je, avez-vous réfléchi ? — Oui, je crois que nous nous entendons,

mais il y a ma mère, et la vieille ne sera pas commode. — Bah! tout s'arrangera. — Peut-être; en attendant, venez le soir chez nous et courtisez-moi. » J'y allai pendant une huitaine : « Et la vieille? demandai-je. — Elle voit de quoi nous retournons et m'a donné une danse. » Devant moi, la mère ne bronchait pas. Quand j'apportais une bouteille, elle ne refusait pas d'y goûter, mais sitôt que je montrais les talons, la fille était tancée. Un jour, cependant, la petite me dit : « C'est fait, la mère a consenti. » De ce jour-là nous pûmes nous embrasser librement. Dès que j'arrivais, la vieille quittait la place. Je louai une maison et je fixai la date de la pendaison de la crémaillère. J'invitai plusieurs amis, et juste au moment de signer le contrat, l'influenza se déclare, et me voilà regagnant ma chambre de célibataire.

— Que devient la mère dans votre combinaison?

— C'est elle qui nous fait la cuisine.

— Ces exemples sont-ils fréquens?

— Journaliers. Seulement les choses ne se passent pas toujours avec la même innocence. On trouve quelquefois des parens plus rébarbatifs, et il faut employer les grands moyens.

— Lesquels?

— On les enivre, et, le lendemain matin, ils s'inclinent devant le fait accompli.

Et mon jeune compatriote s'écria dans un subit enthousiasme :

— Tenez, ce pays-là, ce sale pays-là, c'est encore un bon pays pour la bagatelle!

« Ils s'inclinent devant le fait accompli », cette phrase, dont tant d'anecdotes et de confidences me confirmaient la justesse, éclaire l'état d'âme de tout ce peuple et son irréductible fatalisme. Elle y explique aussi la rareté des drames passionnels. Les femmes semblent nées avec le sentiment d'une déchéance nécessaire. Beaucoup s'abandonnent sans lutte au premier qui les tente. Les autres résistent tant qu'elles peuvent je ne dirai pas aux séductions, mais aux grossières entreprises. Elles se dérobent, essayent de se garer des pièges de bêtes qui leur sont tendus. Mais une fois tombées dans la trappe, elles ne se débattent plus, subissent leur maître sans protestation, le suivent ou le voient s'éloigner, sans qu'une menace, un reproche même monte à leurs lèvres. Pourquoi récrimineraient-elles? Elles savent bien que de toute éternité elles devaient servir d'amusement à quelqu'un qui passerait. Cette indifférence d'après renforce, non seulement chez les indigènes, mais encore chez les étrangers, sûrs de l'impunité, les instincts de brutalité primitive, dont les lois sociales enrayent le développement. De même que la femme redevient l'esclave

antique, proie fatale du vainqueur, l'homme en face d'elle ne garde de la civilisation que les moyens de la prendre sans interrompre le sommeil des gendarmes. Il ne la saisit plus à la faveur du pillage ou d'une bataille. Il saoule ses protecteurs qui se laissent saouler avec résignation; et si, de son côté, elle ne cède ni à la force ni à l'ivresse, un narcotique l'achève. Je ne prétends pas que ce soit là l'histoire commune. Je ne crois même pas que, dans la plupart des cas, on ait besoin de tels argumens pour vaincre une résistance qui manque d'opiniâtreté, mais l'usage des soporifiques n'a rien qui révolte la conscience des colons de ces contrées minières. Je l'ai constaté dans mainte et mainte conversation. On arrive à juger la chose toute naturelle, et je plains moins les victimes, qui n'en souffrent guère et se réveillent presque contentes d'être désormais dispensées des efforts de la lutte, que ces amoureux droguistes, dont la dignité d'homme ne sort certainement pas intacte de l'alambic.

Quelquefois le hasard ou la malignité d'un rival se charge de les punir. On m'a raconté l'histoire suivante, dont de sérieux témoins garantissaient l'authenticité. Une jeune chola refusait énergiquement de se livrer. Son poursuivant donna un grand dîner où il convia ses amis et la belle avec ses parens. Les amis se chargeaient de mettre la famille sous la table, et l'un d'eux devait au dessert offrir à la jeune fille un breuvage où se noierait sa vertu. Mais cet échanson la trouvait charmante, et d'une potion il en fit deux. Le repas fut gai. Le père oscilla bientôt entre ses deux voisins, la mère s'assoupit dans son assiette. La fille, elle, ne touchait à son verre que du bout des lèvres, et, inquiète comme une biche qui flaire les chasseurs, ne riait que du bout des dents. Son hôte la couvait déjà de regards victorieux, quand l'ami proposa un toast général et fit passer les verres. La chola vida le sien aux applaudissemens des convives, et l'amphitryon, trop gris pour soupçonner la trahison, lampa triomphalement la médecine. Et tous deux ne tardèrent pas à donner les symptômes du plus bel abrutissement. On étendit les parens quelque part et l'ami coucha son camarade dans un petit lit et la fille dans un grand. Elle n'y gagna rien, hélas! Mais je laisse à deviner la fureur du trompeur trompé et sa crise de mélancolie quand il reconnut, d'après son propre exemple, que le narcotique choisi par lui était d'une qualité supérieure.

Dimanche soir.

Il y a trois jours, on me présente sur le trottoir un gros homme rougeaud, l'air humble et bon, un compatriote qui dirige, pour le compte de notre agent consulaire, les premiers travaux

d'une mine d'or. Il m'entretient de sa vie dans le désert, sous un méchant « rancho » de planches et de toile. Je sens en lui une grande fatigue, une tristesse infinie. Voilà trente ans qu'il traîne son existence dans la poussière de la pampa. Le pauvre argent qu'il y a gagné a fui entre ses doigts. Il n'en eut jamais assez pour retourner au pays, il en eut trop pour vivre toujours d'une vie modeste. Aujourd'hui sa maturité incline vers la vieillesse, une vieillesse stérile comme la crête des dunes, et qui n'a pas même, comme elle, l'espérance d'un couchant rose. Sans famille, sans affection, la double solitude du cœur et du désert l'enveloppe.

Ce soir, on m'apprend sa mort. Il était remonté hier à la mine, et ce matin l'apoplexie l'a foudroyé. On l'a enfoui, encore chaud, dans le sable, et on a planté sur lui une petite croix de bois, pareille à celles que j'ai vues sur les routes de Tarapaca. Les huit ouvriers qu'il commandait ont dû se consoler de sa mort en buvant et en mangeant toutes les provisions.

Lundi soir.

Le cirque à Antofogasta : un cirque français. Je voudrais écrire le roman comique de ces forains qui parcourent l'Amérique du Sud et qui vont parfois jusque chez des peuplades d'Indiens sauter dans leurs cerceaux et faire miroiter aux torches le cliquetis de leur clinquant. Plus heureux que la plupart de nos saltimbanques, ils ont des chances de s'enrichir. Et quel mouvement dans leur vie, quel pittoresque! Ce sont les seuls artistes que les Chiliens, Boliviens et Péruviens apprécient et paient. Ce soir un clown, enfariné et barbouillé de lie, cocasse, jouait des airs délicieux en frappant d'un petit marteau sur un clavier de bois. Il rythmait ses mesures de contorsions et de grimaces, et le public applaudissait à tout rompre, mais, parfois, son rare instinct de musicien l'emportait sur les nécessités du métier; visiblement il s'oubliait et se laissait entraîner par le charme mélancolique de la mélodie. Ses yeux se voilaient ; un sourire plus fin atténuait l'horreur de cette plaie béante, sa bouche. Les spectateurs désappointés s'impatientaient et leurs murmures le rappelaient au sentiment des convenances. Il se reprenait alors à rouler des prunelles hagardes et à tirer la langue. Les petites écuyères, des fillettes de dix à quinze ans, ne recueillaient dans leur voltige aucun encouragement. L'une d'elles, en vérité fort jolie, et qui n'eût pas manqué d'éblouir en France même une assemblée de paysans, évoluait au milieu de l'indifférence générale. Mais le lutteur soulevait un frénétique enthousiasme. Songez donc : un lutteur *gavacho* qui « tombait » des *gringos* et des

indigènes eux-mêmes ! Heureuse la nation qui a produit un tel homme !

Mardi soir.

Je vois passer dans la rue un petit homme aux cheveux gris, aux yeux fixes, à la figure émaciée et qui marche comme un halluciné. On me conte son histoire. C'est un colon d'Atacama, un Européen, possesseur d'une mine d'argent, dont les minerais s'appauvrissent de jour en jour. Il y a vécu vingt ans, dépensant au fur et à mesure son maigre gain, toujours hypnotisé par un introuvable trésor, qu'il sentait sourdre sous ses pieds. Son âge mûr s'est consumé en ivresses solitaires, au milieu des sables. Et, sur le seuil de la vieillesse, tout à coup l'amour, la passion l'a pris et enserré. Il aime, il veut se marier, et, pour obtenir celle qu'il convoite, il rêve la fortune et s'acharne contre sa mine. On l'a vu courant de Valparaiso à Santiago, quêtant partout des capitaux, vantant les merveilles que recèle son terrain et auxquelles il croit, le malheureux ! Il appelle des ingénieurs, les héberge, leur arrache des promesses, des espérances, un peu de vie pour son cœur. Les uns essayent vainement de lui représenter que son filon, qui fut toujours pauvre, ne s'enrichira pas pour les besoins de sa cause. Les autres — et j'en connais — trouvent ses vins capiteux et attisent l'ambition dont il est dévoré. Il emprunte, s'endette, arme des équipes de péons, palpe désespérément les gangues qui sortent de son puits. Parfois sa surexcitation tombe ; l'alcool même est impuissant à le ranimer : il se couche sur le sable stérile de sa propriété et s'y roule comme un amant sur le lit de l'infidèle.

***

Nous partons demain pour les grandes mines d'argent de Palacayo en Bolivie. Nous traverserons le désert d'Atacama et nous escaladerons les Hauts Plateaux en chemin de fer.

André Bellessort.

TROIS « ACTES » DE M. SUDERMANN

M. Hermann Sudermann a fait représenter le même soir, à Vienne et à Berlin, trois pièces en un acte, réunies sous le titre collectif de *Morituri*. L'accueil n'a point été égal : Berlin s'est montré, dit-on, beaucoup plus récalcitrant que Vienne. D'abord, sans doute, parce que nul n'est prophète dans sa patrie; et puis peut-être aussi parce que l'auteur de *Magda* excelle à prendre sur le vif, — sans d'ailleurs la désapprouver, bien au contraire, comme nous le verrons tout à l'heure, — la brutalité des *Junker* de son pays. Les gens sont ainsi faits, qu'ils n'aiment pas à se voir peints trop ressemblans.

Comme leur titre l'indique, les trois pièces en question sont reliées par une idée, ou plutôt par une intention commune : elles cherchent à représenter comment des hommes différens aiment et se comportent en face de la mort. Sujet qui ne manque pas de grandeur, sans doute, mais que l'auteur a diminué en nous promenant, pour l'élargir, du monde des Goths au royaume de la fantaisie.

La première pièce, *Teja*, nous transporte dans le camp d'une tribu de Goths, assiégée, affamée et perdue. Leur jeune roi vient de se marier, quand arrive la nouvelle que les vaisseaux sur lesquels il comptait pour ravitailler son peuple, sont perdus. Il décide aussitôt une sortie pour le lendemain, une sortie où l'on sera un contre cent, où l'on mourra tous, mais les armes à la main et non pas dévorés par la famine. Pendant sa dernière veille, celle qu'il a épousée, sans l'avoir même regardée et seulement pour satisfaire aux usages de la tribu, — lui révèle le trésor de l'âme féminine, la tendresse qui comprend mieux que l'intelligence, le dévouement qui soulage et qui console. C'est un monde incon-

nu qui s'esquisse aux yeux du guerrier, élu chef en une heure de désespoir, ployé jusqu'alors sous l'unique souci de sauver ceux qui ont mis en lui leur confiance, condamné souvent à paraître cruel, à recueillir la haine. Trop tard : il s'arrêtera sur le seuil de cette terre promise, il partira avant l'aube à la tête de la troupe qu'il conduit à la mort, sans un mot de regret, sans un regard de faiblesse. — De cette première pièce, il y a peu de chose à dire : faite pour une seule scène — le duo des deux fiancés — ce n'est pas sans artifices qu'on est parvenu à la rendre possible ; et si elle dégage effectivement l'impression d'héroïsme que l'auteur a cherchée, c'est au prix d'arrangemens souvent si laborieux qu'ils surprennent plus qu'ils n'émeuvent.

Fritzchen nous ramène à notre époque. Le succès, dit-on, en a été très grand. L'œuvre le mérite : elle est solide dans sa brièveté, bien conduite et touchante.

Le lieutenant Fritz von Drosse est un bon jeune homme, très tendre, très sentimental. Il n'aurait demandé qu'à épouser sa petite cousine Agnès, la sœur d'adoption qu'élève son père, le major en retraite von Drosse, et qui soigne sa mère, malade, impressionnable à l'excès, un peu faible d'esprit. Mais le major, qui dans son beau temps a mené joyeuse vie, estime qu'il n'est pas bon pour un officier d'entrer trop tôt dans le mariage, et donne à son fils le conseil de s'amuser pendant que sa petite cousine achève de devenir raisonnable. Tout en correspondant en cachette avec la bien-aimée, Fritz s'efforce d'obéir aux conseils paternels. Il s'amuse. Oh ! médiocrement, sans enthousiasme, n'ayant point l'âme à ses plaisirs. Mais enfin, il fait de son mieux pour s'amuser. Il noue une liaison avec une certaine Mme Lanski, personne mûre et légère, fort compromise déjà, et qu'il trouve moyen de compromettre encore davantage ; car il est maladroit, cela va sans dire, tourmenté sans doute par de fâcheux scrupules, enclin à gâter son affaire en y apportant plus de sentiment romanesque qu'elle n'en comporte. Tant et si bien que M. Lanski le cravache en pleine rue. C'est un scandale, et c'est un duel. Or, M. Lanski est de première force au pistolet. A supposer même qu'il manque son adversaire, celui-ci n'en serait pas moins perdu, car après un esclandre pareil, il ne saurait rester à l'armée. Le pauvre garçon comprend donc qu'il n'a plus qu'à mourir proprement, de la balle du mari outragé, et que c'est même ce qui peut lui arriver de mieux. Il revient pour la dernière fois dans la maison paternelle : sans en avoir l'air, il fera ses adieux à sa mère, dont il faut ménager la demi-inconscience jusqu'à la dernière minute, à son père, à la pauvre Agnès. Il ne

dira rien à ces chers êtres : ce sera une courte visite en dehors des permissions habituelles, après laquelle il disparaîtra. Il a compté sans son émotion, sans son énervement, qui le trahissent, qui le forcent à s'expliquer avec le major. Il sanglote le récit de la terrible scène, et le vieux soldat bondit sous l'injure.

— Où était ton sabre? Tu ne l'as donc pas tué?

(Fritz se tait, les yeux à terre.)

Le major. — Où était ton sabre?

Fritz. — Je... ne... l'avais pas... sous la main... mon père!

Le major. — Tu ne l'avais pas sous la main... Hum!... Maintenant, je comprends tout... Oui, il n'y a plus rien à faire... Et cette catastrophe est arrivée quand?

Fritz. — Hier soir, père.

Le major. — A quelle heure?

Fritz. — Il faisait encore... clair!

Le major. — Ha! ha!

Fritz. — Père, ne ris pas! Aie pitié de moi.

Le major. — As-tu eu pitié de moi, toi?... Ou de ta mère?... Ou de... de... Regarde, regarde autour de toi!... Tout ici était arrangé pour toi!... Tout attendait après toi!... Depuis deux siècles, les Drosse ont amassé, épargné, et se sont battus avec la mort et le diable, pour toi seul!... La maison Drosse, tu la portais sur tes deux épaules, mon fils. Tu l'as laissée tomber dans la boue, et tu demandes encore qu'on te plaigne!

Fritz. — Écoute, mon cher père... Depuis que tu sais tout, je suis devenu tout à fait tranquille... Ce que tu dis là, c'est vrai; mais je n'en suis pas seul responsable. Rappelle-toi quand je suis venu te parler à propos d'Agnès, en qui j'avais mis tout mon cœur. Les autres femmes, alors, je m'en souciais comme du diable.

Le major. — T'ai-je poussé à t'occuper d'elles?

Fritz. — Oui, mon père, car qu'est-ce que cela voulait dire : « Vis un peu, mûris, fais ce qu'ont fait ton père et ton grand-père?... » Au régiment, on t'appelle encore le terrible Drosse. On parle encore de tes aventures d'autrefois... On s'en raconte aussi qui sont moins anciennes... Moi, pour ma part, je n'avais pas la moindre envie de ces choses-là. Une femme qui ne m'appartenait pas me semblait un objet sacré... Le point de vue était peut-être naïf, mais si seulement tu me l'avais laissé! Alors, avec Agnès...

Le major. — Tais-toi, par pitié, tais-toi!

Fritz. — Tu vois, tu me dis aussi : « Par pitié! » Père, je suis un mourant, je ne suis pas venu ici pour te faire des reproches; mais ne m'en fais pas non plus.

Le major, *l'embrassant*. — Mon fils!... Mon tout!... Mon fils!... Je ne veux pas!...

Fritz. — Silence, père, il ne faut pas que ma mère entende...

L'heure passe. Le témoin de Fritz vient le chercher. Il faut se dire adieu à demi-mots pour épargner encore à la mère malade quelques heures de souffrance. A voix basse, le major dit à Agnès :

— Dis-lui adieu, tu ne le reverras jamais!

Quand Fritz se retourne vers elle, le sourire aux lèvres, il voit dans ses yeux qu'elle sait tout.

— Eh bien, Agnès, adieu !
AGNÈS. — Adieu, Fritz.
FRITZ. — Tu sais que je t'aime !
AGNÈS. — Moi, Fritz, je t'aimerai toujours.
FRITZ. — Partons ! maintenant ! Au revoir, papa ! Au revoir ! au revoir !

Cela est très émouvant. Dirai-je que l'émotion est de la qualité qu'a évidemment cherchée M. Sudermann? Je n'oserais. Il a voulu mettre beaucoup de pensées dans cet acte bref et tragique; je crains qu'il n'y ait réussi qu'en partie. Pour relever l'aventure, pour la nettoyer de son caractère anecdotique, pour lui ôter je ne sais quelle apparence de faits divers qu'elle conserve, il faudrait qu'on la sentît dominée par cette fatalité qui pèse sur certaines âmes, les marque de son sceau, les ennoblit jusque dans leurs fautes. Or, M. Sudermann n'a pas le sentiment de la Fatalité. Il le remplace tant bien que mal par la science des contingences, qu'il possède à un haut degré; mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Dans les vraies œuvres d'art, l'arrangement des détails est secondaire; ce qui importe le plus, c'est le « je ne sais quoi » qui les gouverne, comme dans la vie où le Destin nous conduit à ses fins. Nos yeux aveugles ne voient pas comment : seuls, les regards clairvoyans des poètes peuvent plonger dans ce mystère; c'est pourquoi nous leur demandons de nous en rapporter quelque clarté. Mais il semble qu'en avançant dans sa carrière, M.Sudermann devienne de plus en plus positif, — je n'ose pas dire « terre à terre ». Ses dernières pièces sont extrêmement bien faites; je n'y retrouve pas *l'au-delà* qu'il y avait dans *la Femme en gris*, *le Sentier des chats* et *l'Honneur*.

Ce trait s'accentue encore dans le troisième acte de *Morituri*, qui souleva les protestations les plus vives. Il porte le titre de l'*Éternel Masculin :* un titre alléchant, mais un peu lourd, car on ne peut s'empêcher de demander beaucoup à l'œuvre qui l'a adopté.

Cette fois, nous sommes à la cour du royaume de Fantaisie. Le peintre est en train de faire le portrait de la Reine, laquelle est belle, et coquette, et s'ennuie. Il a l'air de ne penser qu'à son travail, et c'est tout au plus s'il est poli avec son modèle. La reine lui dit :

— Ce qui peut se passer dans cette salle ne vous émeut donc pas?

Il répond :

— Excusez, Majesté, la lumière du jour est avare, et pour le reste, — je peins.

C'est en vain qu'elle cherche à le distraire : il réclame le « droit de créer, et de se taire. » En sorte qu'elle se pique au jeu et devient de plus en plus coquette. Les deux marquis, l'un en rose, l'autre en bleu clair, qui assistent à la scène, en prennent de l'ombrage, et se promettent d'aller avertir le maréchal, lequel aura de bonnes raisons pour les débarrasser de l'intrus dont la faveur serait gênante. Leur sortie laisse la Reine en tête à tête avec le peintre, sous la garde bienveillante de deux suivantes, dont l'une est sourde et l'autre endormie. Aussitôt, l'artiste et la femme, car cette reine n'aspire vraiment plus qu'à paraître une incarnation quelconque de « l'éternel Féminin », se mettent à discourir du génie, de la beauté, de l'art, de la vie en général et de l'amour. Elle multiplie ses agaceries. Elle demande si on la trouve belle. On lui répond que le peintre la trouve admirable. Mais l'homme?

— L'homme n'a rien à dire, Majesté!

— Quel dommage!...

Elle devient confiante et triste. Elle se plaint de sa pauvre vie :

— Je pense au jour présent, non pas au lendemain. Mon esprit las, aux ailes meurtries, ne s'envole jamais vers le lointain avenir, car, hélas! pauvre, pauvre reine que je suis, je souffre d'une lourde mélancolie. J'ai trop de sentiment, je vous l'ai déjà dit. Et puis, je m'ennuie sur mon trône. Dans ce monde de vide élégance, je...

On connaît le manège, il réussit souvent. Ici, le *flirt* devient de plus en plus aigu; il manque de délicatesse, mais non pas d'agrément. Cet artiste et cette reine ont un parler presque brutal. Qu'on en juge :

La reine. — Vous avez loué mon visage ; mais si ma main est passable, vous ne l'avez pas dit.

Le peintre. — Au lieu de me gronder, regardez ! Je l'ai peinte.

La reine, *boudant*. — Vous l'avez peinte, vous ne l'avez pas baisée. J'en conclus qu'elle n'est point charmante.

Le peintre. — Pardonnez-moi si je manque à l'étiquette, par pudeur plutôt que par sottise. Ainsi, le pilote connaît les lois qui régissent les astres, et prend pourtant souvent une mauvaise route.

La reine. — On dirait que vous vous éloignez du sujet. Je vous ai parlé de ma main, vous me parlez des étoiles.

Le peintre. — Vous parliez de votre main, et elle est si loin de moi, que la volonté même d'une éternité, un courage qui se hausserait jusqu'au ciel, ne m'en rapprocheraient pas d'un pouce.

La reine. — Vraiment? Vous croyez cela? (*Elle se lève et s'approche du chevalet.*) Eh bien, je vous en prie, qu'est-ce qui se passe? Vous n'avez rien voulu, rien forcé, et pourtant ce miracle s'est accompli. Regardez, s'il vous plaît : la main est là.

Le peintre. — Tandis que d'autres tomberaient à vos genoux, reine,

mon devoir est de vous avertir. Je ne suis pas un timide berger, et personne ne s'est jamais joué de moi.

La reine. — Ah! cela devient intéressant! Vous me regardez avec des yeux sauvages, comme si une haine insatiable vous emplissait.

Le peintre. — Une haine? Non, ce que je vous ai caché avec rage, ce n'était pas de la haine, non. Si je hais quelqu'un, c'est moi-même : car, ébloui, j'ai saisi, comme un noyé la planche, les paroles légères que vous serviez en raillant; car, en lâche courtisan, j'ai oublié la fierté de l'homme, pour dévorer, plein de désir, la douceur de votre grâce! Oui, montrez-les, vos blanches mains de fée, montrez-les, lourdes de la bénédiction d'amour; mais attendez! pensez bien à la fin, par le Dieu sacré, — car je ne me connais plus.

La reine. — Jamais encore je n'ai entendu de tels accens.

Le peintre. — Quand la force vous a-t-elle ployée? Quand la passion vous a-t-elle construit un trône sur les ruines de l'Univers? Le trône unique sur lequel siège la Femme, au-dessus de toutes les reines!... Prenez de moi votre couronne : car moi, ô reine, je suis un homme!...

Ici, je ne puis m'empêcher d'interrompre et de demander pourquoi ce peintre est *un homme*, du moins dans le sens supérieur que M. Sudermann veut donner au mot. Il m'a plutôt l'air d'une bête. Je ne vois pas en quoi il vaut mieux que le marquis en rose ou le marquis en bleu clair, — et vraiment on a négligé de nous l'apprendre. Il peint, c'est vrai, et cela est fort louable, sans pourtant le surélever au-dessus de l'espèce. Il s'emporte et s'exprime avec beaucoup de grossièreté : à supposer que cette grossièreté ne le diminue en rien, on reconnaîtra pourtant qu'elle ne suffit pas à faire de lui un *Uebermensch*. Enfin, nous l'avons vu manger une tartine qu'il a sortie de sa poche: rien n'est plus méritoire, je le reconnais, que de manger quand on a faim, et je pense que ce détail est destiné à nous montrer deux choses : d'abord, que le peintre ne permet point à ses sentimens de gêner son estomac; ensuite, qu'il est sage et précautionneux, puisqu'il ne se risquerait point à la cour sans avoir assuré son goûter. Mais cela même ne prouve rien de plus. Quant à ses paroles, elles ne justifient en rien la haute opinion qu'il a de lui-même; et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'au lieu de dire : « Je suis un homme », il serait plus près de la vérité s'il disait : « Je suis un mâle. » Là encore, il y a une nuance.

La reine cependant, à qui ce langage n'a pas d'abord déplu, commence à s'en effrayer. Elle recule jusqu'à son trône en s'écriant :

— Cessez, je ne puis plus vous entendre!

Mais le peintre, comme il l'en a avertie, ne « se connaît plus, » et la scène se poursuit un instant encore en devenant toujours plus brutale, jusqu'à l'entrée du maréchal qui l'interrompt brusquement. Elle est désagréable, cette scène, et je comprends

qu'elle ait soulevé quelques protestations : car le public n'aime point qu'une main violente remue sans ménagemens la fange du cœur et des sens. Et M. Sudermann a voulu le faire; et il a réussi à ramener à des traits généraux la « lutte éternelle » dont parle le poète; cette lutte qui se livre « en tout temps, en tout lieu »

Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme

(bien qu'ici le mot *bonté* convienne peu); cette lutte dont les péripéties alimentent presque toute la littérature dramatique et romanesque, — mais atténuées, embellies, adoucies par l'art des poètes. M. Sudermann a déchiré les voiles. Cela peut déplaire, mais c'est courageux.

Cependant la reine se retire, en livrant le peintre au maréchal. Celui-ci provoque celui-là. Un duel? Non pas. Le peintre, ici, montre quelque bon sens et de la force d'âme. Il refuse de se battre : « Chacun de nous deux a son art, dit-il : vous maniez l'épée, moi la palette. » Pourquoi ferait-il le jeu de son adversaire en se défendant avec une arme qu'il ne connaît pas :

— Alors, pourquoi portez-vous une épée?

— Parce que cela me plaît.

— Vous êtes un lâche!

— Vous... un héros!

Qu'on le tue si l'on veut, il ne fera pas un geste pour donner au meurtre dont il va être victime l'apparence d'un combat. Cependant son adversaire, en se fâchant, devient fort beau; si beau que l'artiste ne résiste pas à la tentation de lui demander à faire son portrait avant de mourir. Quelque irrité que soit un homme, une telle proposition le flatte toujours : le maréchal est moins pressé d'expédier son rival, avec lequel il entame une brève discussion sur la réalité des faits et sur celle des images. C'est ainsi que, de fil en aiguille, ils en reviennent à discuter leur situation respective :

LE MARÉCHAL. — Les plaisanteries ne vous serviront à rien. Mais je prendrais volontiers bonne opinion de vous, car celui qui plaisante en face de la mort, a pris la vie au sérieux.

LE PEINTRE. — Certainement.

LE MARÉCHAL. — Vous me faites de la peine.

LE PEINTRE. — Il n'y a pas de quoi.

LE MARÉCHAL. — Et pourquoi ne pouviez-vous pas vous taire? Comment avez-vous osé, contre la raison et les mœurs, vous hausser jusqu'à votre reine. Est-ce que rien ne vous dit que c'est un crime?

LE PEINTRE. — Vous appelez cela un crime; moi, je l'appelle une ânerie...

LE MARÉCHAL. — Vous ne l'aimiez pas, et pareil à un faune, vous étiez prêt à vous jeter sur elle. (*Il le saisit.*) Mais moi, je l'aime, — donc vous devez mourir.

Le peintre. — Excusez-moi, si je m'étonne de votre logique. Je suis fort honoré de savoir que vous l'aimez, et vous m'avez déjà dit plusieurs fois que je dois mourir; mais que ces deux faits s'enchaînent, ce n'est que du caprice. Et voyez : que vous l'aimiez, cela est bienséant. Le contraire, — selon les lois et coutumes de la cour, — serait contre nature. Mais une autre question me paraît plus importante : Vous aime-t-elle? Et maintenant, je veux vous dire quelque chose : en souriant, avec de doux regards, éperdus de désir, on vous a promis tout le paradis, et l'on domptait ainsi votre violence. Mais quand il s'agissait de tenir ses promesses, on s'enveloppait alors dans l'excuse de l'innocence. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que cela se passait? Vous vous taisez, car vous avez honte du jeu. — Pardonnez-moi, Seigneur, de toucher à des blessures.

Le maréchal. — On dirait que vous avez des espions derrière les portes.

Le peintre. — Des espions, pour quoi faire? C'est l'ancienne coutume d'Ève, que je connais aussi, monsieur le maréchal. Mais ce qui se cache, là derrière, si c'est vraiment de l'amour, pour vous, pour moi, on ne saurait le dire. Si je survivais au combat, il est probable qu'elle m'aimerait. Mais, comme il est écrit dans les étoiles que dans ce duel ridicule vous serez le vainqueur, ce sera vous, monsieur le maréchal, qu'elle aimera. Telle est la loi, partout où la gloire de la femme gouverne le monde, — ainsi que nous l'apprend l'histoire naturelle.

Est-il nécessaire de dire maintenant ce qui va se passer, et ne voyez-vous pas que nous approchons d'un dénouement renouvelé de celui du *Demi-Monde?* Les deux rivaux se font compères. Ils feignent de se battre, et le maréchal fait le mort: ce qui lui permet de constater que son adversaire ne se trompait point. La reine, humiliée d'être connue, renverra le maréchal au camp et le peintre à tous les diables; et ils s'en iront bras dessus bras dessous « dans l'espace en fleurs, pour travailler dans la joie et pour combattre ! »

Et maintenant, où est « l'éternel masculin » ?

Pour ma part, je le trouve surtout dans la jobarderie des deux hommes, victimes ensemble d'une coquette médiocre, quoique couronnée. Cette jobarderie a de tout temps fourni aux poètes un thème séduisant : les uns la poussent au tragique, comme Alfred de Vigny dans la *Colère de Samson*, d'autres — comme M. Sudermann dans son dernier « acte » — en accentuent les traits ridicules et tâchent d'en rire. Mais c'est toujours la même chose. L'homme apparaît comme une innocente victime de ses désirs, excité par les ruses de la fatale Dalila. Il n'a point de méchanceté; il a peu de défense :

Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu.

Dupe éternelle, il prend son parti d'être dupe — jusqu'au jour où il réagit selon son tempérament — contre l'ennemie qui

... Se fait aimer sans aimer elle-même.

Parfois il s'abandonne (comme Samson), parfois il se révolte et, d'une main brutale, déchire le voile qui lui couvre les yeux: ainsi notre peintre et Olivier de Jalin. Pendant un instant, il y voit clair, il a l'air assagi. Soyez bien sûr que c'est une lueur de bon sens passager : il recommencera. Si Samson n'avait pas renversé d'un coup d'épaule le temple des Philistins — et s'il en avait retrouvé l'occasion — il aurait rapporté ses yeux saignans aux baisers de la traîtresse. Pareillement, si le peintre et le maréchal retrouvent la reine, ils lui donneront une deuxième représentation de leur petite comédie, pour peu qu'elle ait la moindre envie de les y pousser; s'ils ne la retrouvent pas, ils en trouveront une autre, aux genoux de laquelle se répétera leur manège, — qui n'a d'ailleurs rien de commun avec l'amour, dont ils tâchent en vain de donner des définitions. Et cela ira ainsi aussi longtemps qu'il y aura des hommes et que ces hommes seront gouvernés par leurs désirs. Et cette perpétuelle défaite, cette faiblesse, cette lâcheté qui, selon les circonstances et les âmes, sème des ruines ou fait sourire, — c'est à coup sûr le trait le plus réel, le plus évident, de « l'éternel masculin ».

Mais je crains que M. Sudermann ne l'entende point ainsi; je crains que cet « éternel masculin », qu'il peut revendiquer l'honneur d'avoir baptisé en s'appropriant un mot fameux, ne lui apparaisse comme quelque chose d'infiniment respectable, de très élevé; je crains qu'il n'ait enfermé dans sa pièce une « morale », et, si je l'ai bien comprise, alors, je suis avec les siffleurs. Je regarde sortir ensemble, bras dessus bras dessous, les deux rivaux réconciliés; je rêve sur leurs dernières paroles, je cherche à en presser le sens... Est-ce que vraiment elles disent ce qu'elles ont l'air de dire :

— Mais nous, sortons dans l'espace en fleurs pour travailler dans la joie...

— Et pour combattre !

Ces paroles, que l'auteur a pesées avec soin, dans lesquelles il a certainement enfermé « l'idée » de sa pièce, ne peuvent signifier que ceci : l'essentiel de l'homme, ce ne sont pas ses pensées, ce ne sont pas ses sentimens, — ce sont ses actes, c'est son *métier*, peindre s'il est peintre, tuer s'il est soldat, scier du bois s'il est charpentier, tirer l'alène s'il est cordonnier. En dehors de ces occupations sublimes, il n'est capable que d' « âneries ». Son humanité, c'est d'être, suivant le hasard de sa naissance, un bon pâtissier ou un bon général, un bon artiste ou un bon comptable. Ce qu'il y a d'éternel en lui, c'est la part qu'il fait à ses fonctions, en tant qu'elles absorbent son activité. Qu'il travaille : quel que soit son travail, le seul fait qu'il l'exerce le dispense d'aimer et de rêver. Ai-je besoin de dire que pas un instant je

ne songe à méconnaître la sainteté du travail ; mais ce qui fait cette sainteté, ce n'est pas l'acte lui-même et ce n'est pas non plus l'œuvre qu'il produit : c'est le sentiment dans lequel il s'accomplit. Je plains le manœuvre qui sue et peine sans savoir pourquoi sur un dur labeur, l'ouvrier qui exécute machinalement sa tâche, l'artiste qu'absorbe le souci de sa technique, et le « maréchal » qui se bat pour le plaisir de se battre ; et je sais en même temps qu'il n'y a pas d'humble besogne qui ne puisse ennoblir le cœur de l'ouvrier. C'est que, par delà l'œuvre de chaque jour, il y a des horizons infinis que nos regards doivent embrasser. Les deux héros de la pièce ne semblent pas s'en douter : la pauvre anecdote qu'ils viennent de vivre sous nos yeux paraît suffire à les décourager de tout effort étranger à leur spécialité, à laquelle ils retournent battus et contens, en se jurant de n'en plus sortir. Et que leur dernier mot est concluant ! Rappelez-vous la belle parole dont M. Sudermann a cherché à s'inspirer, la parole mystérieuse que le *chœur mystique* murmure à la fin du second *Faust :*

Das Ewig Weibliche
Zieht uns hinan

« L'éternel féminin nous attire en haut. » Eux, l'éternel masculin les attire... dehors (*hinaus*) ; et il ne suffit pas d'ajouter « dans l'espace en fleurs », *in blüh'nde Weiten*, pour relever le sens de ce fâcheux adverbe. Vraiment, si M. Sudermann a voulu opposer « l'éternel masculin » à « l'éternel féminin » pour rabaisser celui-ci au profit de celui-là, je crois qu'il a démontré le contraire ; et je la regrette, parce que notre sexe vaut mieux que cette interprétation. S'il y a un « éternel masculin », — et vraiment, y en a-t-il un ? — sa définition demeure à trouver, son sens à établir. Le travail et la lutte, qui font partie de son vaste domaine, ne suffisent point à en marquer les limites.

Ces réserves, on le remarquera, portent sur le fond même de l'œuvre nouvelle de M. Sudermann. Je serais par trop incomplet si je n'ajoutais que les trois actes de *Morituri* sont d'une exécution extrêmement brillante et soignée. Certaines œuvres de M. Sudermann ont plus d'*au-delà ;* je n'en connais aucune qui témoigne mieux d'un talent plus conscient, plus sûr de ses moyens, plus fécond en ressources variées. On dirait presque qu'il a voulu prêcher d'exemple, montrer ce que peut le travail, — tel qu'il le glorifie, — quand il s'accomplit sans le concours de l'âme, sans celui des forces indéfinissables qui l'enveloppent de poésie. Et nous voyons qu'il peut cela, et pas davantage ; et que c'est beaucoup sans doute, mais que ce n'est point assez.

***

REVUE LITTÉRAIRE

LES DANGERS DE LA SENSIBILITÉ

M'accusera-t-on de paradoxe, ou me reprochera-t-on ma sécheresse naturelle, si j'avance qu'entre toutes les qualités dont un écrivain peut être doué, la sensibilité est l'une des plus dangereuses, l'une de celles dont il doit le plus soigneusement se méfier, celle même par où se sont d'abord démodées et finalement ont péri des œuvres d'ailleurs éminentes? Il ne s'agit bien entendu ni de cette fade sensiblerie dont on voit à de certaines époques toute une littérature affligée, ni de ce sentimentalisme niais qui en tous les temps a défrayé les romances, ni de ces accès d'attendrissement, intempestifs quoique sincères, qui font pleurnicher le financier de l'épigramme sur ce pauvre Holopherne

Si méchamment mis à mort par Judith,

et encore bien moins de cette facilité aux larmes qui met à certaines gens une continuelle humidité aux paupières avec un tremblement dans la voix. Je songe à la sensibilité vraie, privilège d'un cœur accessible à la tendresse. Elle est dans une âme ce qu'il y a de plus charmant et qui la rend aimable. C'est pour cela même qu'à la manière de toutes les choses exquises il faut qu'elle reste discrète et se modère, se mêlant à toutes les autres facultés sans se substituer à aucune. Mais cette mesure est singulièrement difficile à garder. Car il est de l'essence de la sensibilité qu'elle cherche à se répandre, qu'elle s'augmente en se dépensant et qu'elle emporte tout dans son cours abondant et impétueux. L'écrivain qui en est richement pourvu se tient d'abord en garde contre des séductions auxquelles il ne se sent que trop de disposition à céder; une secrète pudeur l'avertit que les plus délicates entre nos émotions ne sont pas faites pour paraître au grand jour. Peu à

peu il est rassuré par l'atmosphère de sympathie qu'il devine autour de lui. Il se livre davantage; il éprouve une joie intense et double à donner la note la plus profonde de son âme et à entendre l'écho qu'elle éveille dans d'autres âmes. Désormais il s'affranchit de toute mauvaise honte, et de ces scrupules d'art qui jadis lui faisaient repousser certains moyens trop faciles de provoquer l'émotion. Pourquoi cacher ce qu'il y a en lui de meilleur? Pourquoi refréner les élans d'une sensibilité qui brûle de se répandre sur toutes choses, puisque aussi bien la pitié, si large soit-elle, n'égalera jamais l'immensité de la souffrance? Pourquoi les soumettre au contrôle de la raison qui est froide et du bon sens qui est mesquin? La bonté est supérieure à la justice. Rien n'est vrai que de pardonner, et cela est tellement plus commode que de juger! Ce n'est qu'une habitude à prendre, mais qui sitôt prise supprime les hésitations, nous dispense du discernement, donne aux arrêts que nous rendons une assurance et une solennité extraordinaires. C'est ainsi qu'un écrivain sensible en vient à prendre les suggestions de son instinct pour autant de révélations qu'il traduit ensuite en oracles. Et c'est à peu près, nous semble-t-il, en suivant cette pente que le poète exquis des *Humbles* est devenu l'auteur de ce livre du *Coupable* (1), livre généreux s'il en fut, mais qui, au premier abord, ne laisse pas que de paraître un peu surprenant.

C'est le mérite de M. François Coppée d'avoir étendu le champ de notre poésie française en faisant entrer dans la littérature tout un ordre de sentimens et en lui adjoignant un personnel qu'elle avait jusqu'alors ignoré ou même dédaigné. Né lui-même chez les humbles, élevé dans un intérieur dont il a par la suite décrit très fréquemment et avec une pieuse insistance le train modeste et les vertus familiales, il n'a eu qu'à regarder autour de lui pour apercevoir tous les trésors intimes qui se dépensent quotidiennement dans ces simples existences. Il n'a pas cherché ailleurs une inspiration qui lui était suffisamment fournie par des choses qu'il connaissait bien. Tous ces cliens médiocres, employés ponctuels, débitans scrupuleux, ouvriers des faubourgs, rentiers des provinces, nourrices dépaysées, vieilles filles immolées sur l'autel du célibat volontaire, ces héros de sacrifices obscurs avaient droit qu'une sympathie vînt les découvrir dans leur humilité. M. Coppée a dégagé de ces milieux ternes une poésie qui sans doute ne pouvait avoir beaucoup d'éclat, mais qui est encore de la poésie. En relisant les recueils qui ont établi la réputation de l'écrivain, on est frappé de voir combien de ressources il y mettait au service de son émotion et comme le poète y était merveilleusement secondé par l'artiste. Doué à un degré éminent du sens de l'observation, il excellait à trouver le détail pittoresque et disposait ses cadres avec un soin mi-

(1) *Le Coupable*, par M. François Coppée, de l'Académie française, 1 vol. in-18; Lemerre.

nutieux qui faisait de lui l'égal des bons peintres flamands. A l'exemple de ces maîtres, il comprenait que la nature même des sujets imposait à ses tableaux l'exiguïté des dimensions, comme une loi du genre. Le tact le plus sûr l'avertissait du moment précis où la réalité côtoyait la trivialité, où l'émotion courait risque de dégénérer, et une ironie à peine saisissable dénotait l'esprit qui se fait volontiers l'interprète du sentiment, mais ne consent pas à en être la dupe. La limite est presque imperceptible, et on admire ce qu'il a fallu à M. Coppée de délicatesse et de goût pour ne pas la dépasser. Il s'arrêtait juste à temps. Il se retenait.

Dans sa nouvelle manière, il ne se retient plus. Il a trouvé chez ses nombreux lecteurs du *Journal* un public avec lequel il est en complet accord et pour lequel, tout à fait à son aise, il vibre depuis tantôt quatre ans. Ce public n'est peut-être pas très raffiné, mais, ce qui vaut mieux, c'est un public de braves cœurs, étant pareillement celui de Mme Séverine. Les gens du monde, les snobs, les psychologues et les wagnériens peuvent aller porter ailleurs le tribut de leurs hommages sujets à caution. Ce que les lecteurs de M. Coppée apprécient dans ses savoureuses chroniques, c'est une bonhomie qui n'est pas suspecte, une franchise et une liberté d'allures qui se traduisent par la cordialité du style, et c'est, par contraste avec l'air guindé des pince-sans-rire et les subtilités des fignoleurs, ce qu'on pourrait appeler : la littérature du cœur sur la main. La loi de la division du travail qui s'impose même au travail intellectuel force les écrivains à se spécialiser dans un genre. D'autres tiennent de l'ironie, et il faut les plaindre. D'autres tiennent du pessimisme ou de la gaieté, suivant que l'article est demandé. M. Coppée est plutôt un spécialiste de la sensibilité. Une douleur qui veut être consolée s'adresse à lui, sans craindre de se tromper. Une mère en deuil lui écrit : « Faites un petit article pour une mère qui a perdu son enfant. » Et il le fait. A vrai dire nous avons quelque peine à comprendre cette affliction qui exige d'être étalée dans les colonnes d'un journal, et cet appel à la compassion des badauds nous choque un peu. Mais l'important est que la peine soit soulagée; la part est bonne et enviable de ceux qui savent les paroles qui apaisent. Toutes les souffrances trouvent le cœur de M. Coppée prêt à s'ouvrir pour elles.

Les opinions elles-mêmes, chez M. Coppée, passent par le chemin du cœur et y prennent un accent particulier. Chaleureux dans l'expression de ses convictions, il ne se contente pas d'être patriote, ce qui par bonheur n'est pas rare en France; il est chauvin sans vergogne. Il a, cela va sans dire, un culte pour Napoléon dont il parle tout à fait en vieux militaire; s'il avait jadis, l'arme au bras, défilé sur le front de la Grande Armée, il ne pousserait pas plus loin la dévotion pour celui qu'il appelle avec une familiarité respectueuse : « Mon Empereur. »

Surtout ce qui excite chez le poète un doux émoi, c'est le coudoiement des idylles printanières. Le frôlement d'une jupe, la fuite d'un chapeau fleuri lui laissent un trouble délicieux, quoique mélancolique. On rencontre dans les rues de Paris des amours de trottins qui s'en vont le carton sous le bras, la frimousse au vent. Ce sont les sœurs des grisettes d'antan, aussi jolies, guère plus cruelles, avec des gentillesses d'âme et des délicatesses de sentiment qu'on ne trouve plus que là. L'une d'elles, que le poète Amédée Violette avait conduite à la tombe de Victor Hugo, eut une inspiration charmante. Elle s'agenouilla et posa sur la dalle le petit bouquet de violettes, dernier gage de la tendresse de son amant. M. Coppée est persuadé que Victor Hugo dut être content; je le crois avec lui. Pour sa part il ne manque pas de sourire aux couples qu'il rencontre gentiment enlacés : étudiant avec sa petite amie, ouvrière avec son petit homme. Le salut amical qu'il leur envoie n'est pas dépourvu de gravité; car les amoureux qu'on accuse parfois de folie sont en réalité les sages, et M. Coppée ne l'envoie pas dire aux empêcheurs de s'aimer sur les bancs. C'est un grand bénisseur d'oaristys. — Les couplets sur la patrie et sur la saison des amours, sur l'Empereur, les grisettes et le bon Dieu, ce sont des paroles à peines neuves sur un air connu. Ce thème a déjà servi. M. Coppée le sait comme nous, et quand pour le taquiner on prononce devant lui le nom de Béranger, il ne se fâche pas. Il est tout simple en effet qu'on ressemble à ceux sur qui on se modèle.

Dans cette attitude de chansonnier populaire et de bonhomme Franklin où viendra sans doute le prendre la lithographie, M. Coppée voit défiler devant lui la société contemporaine, si troublée, aux prises avec des questions si redoutables! Sur toutes ces questions, il dit son mot en passant. Il a son opinion, comme c'est son droit de citoyen français, sur les revendications socialistes, sur les crimes anarchistes, sur le régime parlementaire, sur la vie future, sur les fêtes de Kiel, sur le fanatisme, sur le Congrès des religions, sur la guerre de Madagascar, sur la répartition de l'impôt, sur la colonisation et sur la décentralisation. Il nous la donne, en ses libres causeries, sans prétentions, mais avec plus de sérieux qu'on ne serait tenté de le croire : « En vérité, écrit-il, l'heure est formidable... » Il ne se fait aucune illusion sur la compétence qu'il peut avoir en ces matières variées. Mais il remarque justement que depuis qu'elles sont remises au bon plaisir des gens compétens, les choses vont de mal en pis. Politiciens, statisticiens, économistes et sociologues, ce dont ils manquent tous, c'est de générosité. Les opinions de M. Coppée sont généreuses, et elles sont spontanées; elles jaillissent tout d'un coup de sa conscience; c'est ce qui leur donne leur valeur et, je ne craindrai pas de dire : leur autorité. Sans s'en douter peut-être, M. Coppée est en train de devenir un des guides de l'opinion, ou tout au moins un de ses représentans

attitrés. Il a l'oreille d'un grand public. Il a été plus d'une fois son porte-parole. Tout récemment, quand un groupe de Polonais a voulu faire entendre ses doléances, c'est lui qui s'est chargé de les transmettre au tsar. Nous avons toujours besoin en France d'un poète pour écrire aux souverains étrangers et intercéder en faveur des condamnés à mort.

C'est sous l'empire de ces préoccupations d'ordre général que M. Coppée a composé *le Coupable*. Il y écrit l'histoire d'un assassin. Un certain Chrétien Forgeat a tué pour le voler un marchand d'habits-galons. Tel est le nouvel « humble » dont l'écrivain va étudier le cas et pour lequel il sollicite notre pitié. Il faut tout de suite signaler la hardiesse de sa conception. Au lieu de choisir comme « espèce » un de ces crimes passionnels auxquels est acquise d'avance l'indulgence de tous les jurys, il a volontairement choisi le crime qui inspire le moins de sympathie, le crime le moins littéraire : l'assassinat ayant le vol pour mobile. Et il ne se bornera pas à réclamer les circonstances atténuantes : il va plaider « non coupable ». Ce Forgeat est le fils d'un petit bourgeois de province, Chrétien Lescuyer, qui est venu à Paris pour y faire son droit, y a fait la fête, est devenu après plusieurs autres l'amant de la tendre Perrinette, et apprenant que sa maîtresse était enceinte et probablement de ses œuvres, l'a lâchée pour retourner dans sa province et s'y marier bourgeoisement. Un enfant est né, qui bientôt, la mère étant morte, est tombé au vagabondage des rues. Envoyé dans une colonie pénitentiaire, il y a, non pas achevé de se perdre, mais contracté de mauvaises habitudes, et noué des relations compromettantes. Rendu à la liberté, il s'est trouvé aux prises avec la misère, a résisté pendant des années ; enfin, dans un coup de folie, il a tué. Il se trouve que l'avocat-général chargé de requérir contre lui est justement son père : Chrétien Lescuyer. Celui-ci, pris de remords, s'accuse solennellement à l'audience, et, père repenti, ouvre les bras à celui qu'il a trop longtemps négligé. Dans tout cela il y a une victime, non pas bien entendu le marchand d'habits-galons, qui n'est pas intéressant, mais précisément l'assassin. Il y a un coupable : c'est le père. Ou plutôt la grande coupable est la société elle-même, la société bourgeoise.

M. Coppée a soutenu cette thèse avec une chaleur de cœur, une sincérité de zèle, une ardeur de conviction qui sont en soi des sentimens infiniment respectables et devant lesquels on ne peut que s'incliner. Il a fait plus et accompli un sacrifice des plus méritoires. Il s'est effacé devant sa cause, et, renonçant pour cette fois à nous faire admirer les grâces de son style et sa souplesse de virtuose, il a abdiqué tout souci de littérature avec un désintéressement bien rare chez un écrivain de profession. Il n'a pas cherché à piquer notre curiosité par la combinaison ingénieuse des événemens, persuadé que les faits seraient plus éloquens dans leur agencement rudimen-

taire. S'il a emprunté au *Monte-Cristo* du vieux Dumas le gros effet de mélodrame qui lui sert de dénouement, c'est qu'il se souciait uniquement de frapper fort. S'il a poussé les portraits à la caricature, c'est qu'il voulait faire saillir davantage certains traits et par là mettre sa pensée dans un relief plus saisissant. S'il choisit, entre les plaisanteries, les plus faciles, et, par exemple, accumule les comparaisons saugrenues pour traduire l'impression réfrigérante de l'intérieur provincial des Lescuyer, c'est afin de se mettre à la portée de toutes les intelligences. S'il s'égaie aux dépens de la duchesse douairière de Château-Branlant, du vicomte de la Houstepilière, de Mlle de la Tour-Prends-Garde et de l'évêque de Seringapatam, il sait aussi bien que nous ce qu'il faut penser de ce genre de facéties. Quand il offre à son lecteur de lui payer une tournée, « mais là, vous savez, une tournée de tout ce qu'il y a de plus distingué en fait de consommation », et quand il affecte d'émailler son style de mots empruntés au vocabulaire des rues, c'est pour nous mettre à l'aise et dissiper ce brin de gêne qu'on éprouve parfois devant un académicien, gardien patenté du langage de Bossuet. Souvent on croit surprendre des traces de rhétorique. « Allons, juge austère, magistrat implacable, mets la robe écarlate à l'épitoge d'hermine et la toque galonnée d'or. Au devoir ! Brandis le glaive de la Loi, amoncelle les foudres sur ce front coupable ! Pour immoler ton fils, tu n'as pas la vertu de Brutus, mais l'ange de la justice guide ton bras, nouvel Abraham... » Ces choses, si elles avaient été écrites de sang-froid, seraient bien emphatiques. Mais justement M. Coppée n'est pas de sang-froid. Il a fait une œuvre de pitié, non pas une œuvre d'art. Il n'a pas accepté un seul instant que l'attention se détournât sur l'habileté du romancier et s'égarât sur les mérites de la forme. Il a voulu faire porter tout l'intérêt sur les idées elles seules. Nous avons hâte d'y arriver.

Nous nous demanderons d'abord à qui en a l'auteur du *Coupable*. Car s'il prétend seulement démontrer qu'un père ne doit pas abandonner ses enfans, et, ayant eu le plaisir, laisser la peine aux autres, il a d'avance partie gagnée. Il est évident que l'acte d'un Jean-Jacques Rousseau portant ses petits aux Enfans-Trouvés est monstrueux. Mais la démonstration est trop facile et elle a été faite trop souvent pour qu'il fût nécessaire d'y revenir et d'y apporter cette grande dépense de mise en scène et ce grand renfort d'éloquence. On ne prend pas tant de peine pour enfoncer une porte ouverte. Il faut que M. Coppée ait eu d'autres visées. Son objet, en poussant ce cri d'alarme, était de signaler le vice de certaines institutions, l'iniquité d'usages acceptés, le pharisaïsme d'opinions reçues. En fait, le plaidoyer pour Chrétien Forgeat est un réquisitoire contre beaucoup de choses et beaucoup de gens.

C'est d'abord un réquisitoire contre les gendarmes. M. Coppée ré-

clame avec vigueur contre les policiers de tout ordre et de tout grade: geôliers ignobles, sergens de ville qui puent le vin, agens pareils à des bandits, mouchards à mine patibulaire, et il flétrit en bloc les roussins, les cognes, les vaches et les flicques. Il leur reproche d'être sans élégance dans les manières. Le reproche est fondé, et il est en effet regrettable que les « mouchards » ne se recrutent pas parmi des personnes d'une éducation plus soignée. Nous avons tous été témoins de la brutalité avec laquelle ils malmènent parfois des passans inoffensifs. Il est pourtant des circonstances où nous trouvons que les « vaches» ont du bon. Le jour où les travailleurs organisent une manifestation pacifique, il ne nous déplaît pas de songer que par un surcroît de prudence les « cognes » ont pris des mesures d'ordre. Le promeneur attardé dans les rues du Paris nocturne préfère cent fois à la rencontre des souteneurs celle même des « flicques ». Et quand ils n'auraient pas d'autre emploi, les « roussins» serviraient encore à protéger les élus du peuple contre leurs électeurs. Libre à M. Coppée, qui ne fait pas de politique active, de soupirer après la suppression des gendarmes. M. Jaurès, retour de Carmaux, souscrirait difficilement à une mesure aussi radicale.

Pour les gens de justice M. Coppée n'est guère plus tendre que pour les gens de police. Si M. le conseiller Lescuyer est d'humeur triste et d'aspect morose, M. Coppée s'élève contre la morgue « justiciarde ». Mais si M. le conseiller Durousseau fait des mots à l'audience, il blâme avec non moins de force ces gaietés déplacées. Le rôle de l'avocat-général chargé de réclamer l'application des lois lui semble abominable. C'est qu'il tient les lois elles-mêmes pour injustes et mauvaises, et il appelle spirituellement nos codes, des « recueils d'iniquités légales. » L'institution judiciaire lui apparaît dans son ensemble comme une machine compliquée dont l'objet est de tendre des pièges à l'innocence. Et il ne peut songer sans frémir à ce reste de barbarie qu'est la peine de mort, à cette lâcheté d'une société déployant un appareil formidable, mettant en ligne la force armée, le bourreau et ses aides contre un pauvre diable qui ne peut même pas se défendre ! Il y a dans ces réclamations bien du vrai. La justice se trompe souvent, car elle est rendue par des hommes sujets à l'erreur. Notre Code d'instruction criminelle est suranné, et les magistrats sont les premiers à en poursuivre la revision, obligés qu'ils sont trop souvent de laisser le coupable impuni, faute de pouvoir appliquer des peines disproportionnées. Les tribunaux ne rendent pas toujours à la société des membres en qui ils voient pour elle moins une parure qu'un danger. Et il serait à souhaiter que la charité évangélique pût s'étendre à toutes les fautes. Pour ce qui est de la peine de mort, il y a longtemps qu'on en discute la légitimité, et elle compte beaucoup d'adversaires. Mais on ne voit pas que M. Coppée leur fournisse d'argumens ni très nouveaux ni très

topiques. Il invoque le respect de la vie humaine en faveur de ceux qui viennent de manquer gravement à ce respect... Que messieurs les assassins commencent!

Policiers et magistrats ont combiné leur action pour persécuter l'infortuné Forgeat. Tout enfant ils l'ont fait arrêter, sous prétexte qu'il n'avait ni domicile fixe, ni moyens d'existence, ni même une tenue décente. Arrêter un enfant! quand on laisse aller en liberté les députés qui mendient des bureaux de tabac pour leurs électeurs et les ministres qui touchent des pots-de-vin! Du petit parquet, on a expédié l'enfant sur une colonie agricole. Si vous nourrissez des illusions sur le système qui consiste à réunir les jeunes vauriens pour qu'ils mettent leur perversité en commun et se perfectionnent mutuellement dans le vice, ou si vous croyez encore à l'efficacité de la culture des navets pour l'amendement des âmes, lisez *le Coupable*. La description que vous y trouverez d'un bagne d'adolescens, et qui a bien l'air d'être de tout point exacte, est celle d'un enfer. Est-ce donc que M. Coppée préconise le régime cellulaire? Il le stigmatise bien plutôt, et le tient pour une invention de tortionnaires raffinés, l'isolement étant la meilleure préparation à la folie furieuse. Il reconnaît d'ailleurs qu'il est difficile de placer les jeunes détenus dans les familles. En fin de compte, il ne sait trop qu'en faire et laisse aux philanthropes à se débrouiller avec les économistes. Il n'a pas de solution pour un si grave problème, et, sur ce point comme sur bien d'autres, on ne peut, en bonne justice, lui reprocher de ne pas apporter la réponse décisive à des questions sur lesquelles l'humanité hésite depuis des siècles. Mais alors que signifient ces ironies féroces contre les criminalistes, inventeurs de systèmes et faiseurs de tableaux à double entrée avec accolades et reports? Et quand on n'a pas de conseil à donner aux gens, a-t-on bien le droit de les invectiver?

Au surplus, j'imagine qu'en toute cette affaire M. Coppée s'est laissé entraîner par la passion, et je ne crois pas qu'au fond il tende à supprimer les sergens de ville, licencier les tribunaux, tolérer le vagabondage et rendre à la liberté de leurs ébats les pupilles des établissemens pénitentiaires. Mauvaises ou médiocres, il est des institutions dont une société organisée ne peut guère se passer. Il importe moins de réformer les institutions que d'améliorer les mœurs, et la question sociale se ramène à une question de morale. Telle est bien aussi la thèse de M. Coppée. Il n'a guère de confiance dans l'efficacité des dispositions législatives pour ramener l'âge d'or, et quoiqu'il réclame qu'on inscrive dans le Code telle mesure comme la recherche de la paternité, il sait que tous les textes de lois sont impuissans contre un mal dont la cause profonde réside dans les cœurs. Si le peuple est démoralisé, la faute en est à l'égoïsme des bourgeois. C'est l'infamie des Lescuyer père et grand-père qui achemine les Chrétien Forgeat

vers le crime. En dénonçant cette infamie, en dévoilant cet égoïsme, M. Coppée donnera une leçon à la jeunesse.

Comprenons bien la portée de cette leçon et prenons garde de dénaturer la pensée de l'auteur. Les partisans d'une morale surannée conseillent d'ordinaire aux jeunes gens de respecter leur jeunesse. Ils leur recommandent d'éviter les amours de rencontre. Offrir à une aimable enfant une friture et son cœur, cela d'abord ne paraît pas bien coupable, mais peut avoir par la suite de graves conséquences. M. Coppée n'est pas de cet avis : il considère qu'un étudiant qui n'aurait pas de petite amie serait un monstre dans la nature. Tant que le jeune Lescuyer, fraîchement débarqué de sa province et encore tout imbu de préjugés, reste sage et ne suit, en bon sujet, que les cours de l'École de droit, M. Coppée a pour lui des paroles sévères. Il lui devient plus sympathique à mesure qu'il se déniaise. Il lui rend toute son estime le soir de la rencontre avec Perrinette. Ce n'est pas à l'Opéra-Comique qu'a lieu cette première entrevue, ainsi que pour les mariages arrangés par les familles. La gentille fleuriste s'est rendue au café en compagnie de la grande Clarisse. Chrétien offre des rafraîchissemens aux dames, et il constate en causant que Perrinette, qui n'est plus une débutante, ayant eu déjà sa demi-douzaine d'amans, « a conservé dans sa folle existence un peu de gentille pudeur ». Il ramène sa conquête, et la promenade des amoureux sous le regard indulgent des étoiles est un de ces morceaux comme sait les écrire le poète des idylles parisiennes. Désormais M. Coppée n'a plus qu'une crainte, c'est que le père Lescuyer, survenant à l'improviste, ne fronce ses terribles sourcils devant les jupons épars de Perrinette et n'abuse de son autorité pour troubler le gentil ménage. Ces deux années passèrent comme un beau rêve. Hélas, quelle est la force des préjugés ! puisque l'amant de Perrinette ne sut pas comprendre où étaient à la fois le bonheur et le devoir.

Pourtant il n'avait qu'à regarder autour de lui et à profiter de l'exemple que la destinée prévoyante avait disposé sous ses yeux. Car afin de ne laisser aucun doute dans notre esprit et pour nous faire nettement comprendre ce qui est, d'après lui, le droit chemin, M. Coppée a pris soin de tracer pour notre édification le tableau de l'union idéale : c'est celle du sculpteur Donadieu avec cette bonne Héloïse. Lui non plus, Donadieu n'a pas été le premier amant d'Héloïse, car il est homme d'honneur et il se révolte à la seule idée que sa maîtresse pourrait n'avoir pas appartenu à d'autres. Mais ces deux beaux et libres êtres ont mis en commun leur absence de préjugés, leur façon large et généreuse de comprendre la vie. L'histoire du ménage Donadieu se déroule à travers tout le livre à la manière des récits de la morale en action. Ou encore on songe aux légendes dont s'accompagnent les images d'Épinal : « C'est à la brasserie qu'Héloïse rencontra son

« petit Dieu », et comme elle était bonne fille, elle ne le fit pas languir inutilement. — Donadieu travaillait pour un bronzier, et quand il avait achevé une commande il menait Héloïse dîner au Moulin de la Vierge. — Héloïse faisait des confections pour le Bon-Marché; sans les quarante sous d'Héloïse, on aurait quelquefois déjeuné et dîné par cœur rue du Terrier-aux-Lapins. — Quand ils eurent un peu d'argent, ils firent un tour à la mairie, et la noce fut célébrée sans faste. — Héloïse reprisait les vestons de son mari. — Le dimanche on allait à la campagne avec les camarades : on revenait fatigués, mais contens. — La vertu est toujours récompensée. Donadieu fut décoré de la Légion d'honneur et devint membre de l'Institut. Comme Héloïse avait perdu son chat, son mari lui rapporta des Enfans-Trouvés un petit garçon tout poussé, qui fut surnommé l'Ogre à cause de son grand appétit. » Donc, jeunes gens, voulez-vous devenir membres de l'Institut et connaître la dignité du foyer? épousez Héloïse, épousez Perrinette. Et vous, chefs de famille aux sourcils froncés, déridez-vous, ouvrez vos bras, mettez le baiser de paix au front des épouses de vos fils!

Je ne m'attarderai pas à énumérer les objections que de bons esprits pourraient opposer à cette théorie. Ce qui mérite davantage d'être relevé, c'est la perpétuelle antithèse qu'établit l'auteur du *Coupable* entre deux classes sociales : la bourgeoisie d'une part et le peuple de l'autre. La division est nette, bien tranchée et obtenue par des moyens de simplification à outrance. D'un côté tous les vices, et de l'autre côté toutes les vertus. Là, c'est le groupe des pharisiens, le chœur des repus et des satisfaits, rendus plus odieux encore par leur affectation d'honnêteté et leur hypocrisie. Ici ce ne sont qu'inspirations généreuses, actes de dévouement, luttes sublimes. Plus on s'éloigne du peuple et plus on s'éloigne de la vérité et de la santé. Donadieu est encore engagé dans ses rangs; c'est pourquoi il est un exemplaire de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Héloïse est une fille du peuple; c'est pourquoi elle est si supérieure aux demoiselles qu'on élève dans les couvens! Et voici l'ouvrier au cœur d'or qui répare les torts du petit bourgeois égoïste, l'assassin vertueux qui, le crime une fois commis, ne dépense l'argent volé qu'en aumônes. La scène où Chrétien Forgeat, parti en quête d'une aventure d'amour, s'attendrit sur un berceau et pleure au souvenir de sa mère, a dû faire tressaillir d'aise les grandes ombres romantiques. Continûment ce sont les modistes et les « pantes » qui dictent leur devoir aux représentans des hautes classes. M. Coppée n'admet pas davantage que la pureté de l'âme puisse être compatible avec la politesse des manières, ni qu'il y ait de salut en dehors du débraillé de l'existence. Un noble cœur ne peut battre sous une redingote : l'héroïsme ne revêt que le bourgeron, et la vertu ne va qu'en cheveux. Car l'idéal bour-

geois est une déformation de la morale naturelle, tandis que le peuple suit l'instinct qui ne se trompe jamais.

Nous connaissons assez ces déclamations, quoique nous ne soyons pas habitués à les trouver dans les romans coquettement édités par Lemerre et destinés à amuser les oisifs; et si nous avons un étonnement, c'est que M. Coppée, avec son scepticisme de gamin de Paris, en ait pu être la dupe. Car sans doute on ne saurait trop rappeler à ceux qui sont en possession du bien-être qu'il y a auprès d'eux des gens qui souffrent et qui ne peuvent attendre que de la charité un peu de soulagement à leur misère. Sans doute ils devraient être pénétrés d'indulgence pour ceux qui ont été moins bien partagés. Et il est exact qu'il se fait dans la société d'aujourd'hui un travail profond en vue d'une nouvelle répartition des biens. Mais précisément puisque c'est sur la répartition des biens qu'est posée la question, où M. Coppée voit-il qu'entre bourgeoisie et peuple la différence soit celle de la bonté et de l'innocence? Où a-t-il rencontré ailleurs que dans les discours de réunions publiques cette bourgeoisie corrompue jusque dans les moelles, et comment s'y prendrait-il pour soutenir contre l'évidence qu'il y ait plus de moralité dans le peuple? Serait-ce par hasard que les colonies pénitentiaires ne sont remplies que d'enfans issus de sang bourgeois? Ou serait-ce qu'on ne cite pas d'exemple d'un ouvrier ayant abandonné sa maîtresse ou sa femme? Cette distinction même des deux classes qu'il considère comme un fait acquis, M. Coppée est-il bien sûr qu'elle soit une réalité? Ou ne serait-ce pas plutôt une illusion forgée et exploitée par l'esprit de parti qui ne met en opposition deux catégories sociales que pour les mettre en antagonisme et en lutte, et déchaîner la haine de la moins privilégiée? Les faits protestent contre cette conception chimérique de deux castes fermées et impénétrables l'une à l'autre. Et peut-être n'y aurait-il pas besoin de remonter très loin dans la chaîne ascendante pour retrouver l'origine plébéienne chez ceux à qui on inflige l'épithète de bourgeois comme une flétrissure. Ces gendarmes, voués à tant de malédictions, sont-ils pour la plupart des propriétaires? Ces industriels qu'on représente comme des oppresseurs du pauvre monde, sont-ils tous issus de familles qui brillaient au temps de Louis-Philippe? Parmi les écrivains et les artistes aujourd'hui les mieux rentés, combien y en a-t-il qui sont sortis d'une arrière-boutique ou d'une maison de paysan? Et parmi les chefs politiques eux-mêmes ou chez les grands financiers dans lesquels on veut incarner le règne des repus et personnifier la société bourgeoise, combien y en a-t-il qui sont « peuple » et dont l'origine n'a rien de plus « reluisant » que celle des humbles de M. Coppée? Ce qui est vrai, c'est qu'il se fait dans le peuple, grâce aux plus laborieux, aux plus intelligens et aux plus actifs, une ascension vers un état de culture supérieur. Nous proposer les mœurs populaires comme un

idéal, c'est nous inviter à faire la même évolution, mais en sens inverse, et c'est nous dire : « Abaissez-vous ! »

Je devine bien que l'auteur du *Coupable* est fort éloigné d'avoir voulu mettre dans son livre ce qui y est en effet ; il a bien trop de douceur d'âme et il est trop bon enfant pour avoir la mine d'un perturbateur ; il n'aspire pas au renversement d'une société à laquelle il reprocherait difficilement de l'avoir traité comme une marâtre : il serait à souhaiter qu'il n'y eût pas de révolutionnaires plus redoutables que lui. Mais tels sont justement les dangers de la sensibilité ; on devient injuste à force d'être équitable, et violent à force d'être bon. M. Coppée découvre qu'il y a de par le monde des opprimés ; aussitôt il se porte à leur secours, et, n'écoutant que son instinct chevaleresque, il part en guerre. Il entend le bruit de la plainte humaine, et son sang ne fait qu'un tour. Il ne s'appartient plus, il n'est plus maître de lui, il envoie au diable la réflexion et le bon sens. Il aperçoit des plaies ouvertes : il les cicatrisera sur l'heure. Il oublie que les problèmes ne se résolvent pas au gré de notre impatience, que les questions ont plus d'un aspect, que tout se tient dans l'organisme compliqué des sociétés, que le progrès n'y consiste pas à remplacer une injustice par une injustice plus grande et qu'il y a des remèdes pires que les maux. Il a tort. Mais qui ne voit que son erreur est d'une espèce rare et de celles qui font à ceux qui les commettent infiniment d'honneur ? Cette générosité, même imprudente, même injuste, ne peut contribuer qu'à augmenter chez tous une sympathie qui, dans la personne de M. Coppée, s'adresse à l'homme excellent autant qu'au charmant poète. Le reproche que nous lui faisons passerait aussi bien pour le meilleur des éloges. M. Coppée n'est coupable que de trop de tendresse. Il est victime de son bon cœur.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN POSTHUME DE WALTER PATER (1)

Voici encore un roman posthume, et un roman inachevé. Avec le *Weir of Hermiston*, de Robert Louis Stevenson, que je signalais ici il y a quelques mois (2), ces sept chapitres de *Gaston de Latour* auront été, en Angleterre, le principal événement littéraire de l'année. Il semble d'ailleurs qu'un vent de mort soit en train de souffler sur les lettres anglaises. Poètes, romanciers, historiens, philosophes, tous les maîtres disparaissent pour ainsi dire d'un seul coup, sans laisser derrière eux personne qui puisse même prétendre à les remplacer : Tyndall et Huxley, Freeman et Froude, Browning et Tennyson, Stevenson et Pater, et cet admirable William Morris, dont la *Défense de Guinevère* restera le plus parfait chef-d'œuvre de l'art « préraphaélite », à la fois archaïque et nouvelle, naïve comme un fabliau sous l'éclatante richesse de ses rythmes et de ses images. M. Ruskin et M. Swinburne sont désormais les seuls survivans de la glorieuse lignée des grands écrivains anglais. Encore M. Ruskin est-il bien vieux, et M. Swinburne paraît-il bien las. Qu'ils s'en aillent à leur tour, et le vide sera complet dans une littérature jusque-là si vivante : à moins que M. Rudyard Kipling se décide enfin à justifier les espérances de ceux qui naguère nous ont prédit en lui un nouveau Dickens, ou que M. Alfred Austin profite de sa situation de poète-lauréat pour écrire enfin quelque beau poème.

Du moins les Anglais savent-ils conserver pieusement le souvenir de leurs morts. Tennyson est aujourd'hui plus connu, plus admiré, plus adoré que jamais. Dickens continue à avoir plus de lecteurs que

(1) *Gaston de Latour, an unfinished romance*, par Walter Pater, 1 vol.; Londres, Macmillan.

(2) Voyez la *Revue* du 1er août.

Rudyard Kipling. Et avec le fragment posthume de Robert Louis Stevenson, le principal événement littéraire de l'année aura été ce *Gaston de Latour*, un fragment posthume de Walter Pater.

J'ai eu assez souvent l'occasion de parler, ici même, de Walter Pater (1), pour pouvoir me dispenser de redire encore quel délicat écrivain il a été, et à quelles nobles études il a employé, dépensé sa vie. Personne ne l'a égalé, dans son pays, pour cette forme spéciale de la probité littéraire qui consiste à ne vouloir traduire ses pensées qu'en des phrases parfaites. Ou plutôt personne n'a porté à un aussi haut degré, de toute façon, le goût et la recherche de la perfection : car le choix de ses pensées, en vérité, lui coûtait autant de peine que l'ordonnance de ses phrases, et les meilleures choses ne l'intéressaient qu'à la condition d'être, par surcroît, parfaitement belles. Mais le plus étrange est que ces instincts d'artiste étaient chez lui à peu près inconsciens, et que, né pour être un poète, c'est de problèmes philosophiques et moraux qu'il s'est surtout occupé. Il avait même fini par dédaigner l'art, comme le plus futile de tous les passe-temps; et il étudiait Platon, il rêvait d'écrire une apologie du dogme chrétien, sans s'apercevoir que, là encore, rien ne lui plaisait que l'harmonie des symboles et leur perfection esthétique.

Il n'en a pas moins été un merveilleux poète : et peut-être même la musique de ses phrases ne s'est-elle jamais montrée aussi pure ni aussi variée que dans ceux de ses écrits qu'il destinait plus particulièrement à notre édification : dans ses leçons sur le *Platonisme*, dans son roman philosophique *Marius l'Épicurien*, et dans ces chapitres ébauchés de *Gaston de Latour*, où il a essayé de reprendre et de préciser les conclusions morales de son *Marius*.

C'est en effet, de son propre aveu, « pour prouver la nécessité d'une foi religieuse », qu'il avait jadis écrit cette histoire d'un jeune dilettante romain allant tour à tour d'un système à l'autre, admirant le christianisme sans se décider à y pénétrer, et cherchant la foi jusque dans le martyre (2). Mais il avait rencontré, tout le long du chemin, tant de nobles figures et d'élégantes doctrines, qu'il n'avait point tardé à perdre de vue l'objet de son récit : et son *Marius* nous était apparu plutôt comme la confession d'un sceptique, trop érudit, et trop inquiet, et trop exclusivement curieux de beauté formelle, pour se résigner tout à fait à la religion des « pauvres d'esprit. » Nous nous étions trompés, et tout le public avec nous, sur le sens véritable de cette singulière apologie; le plus ingénument du monde, nous y avions vu une œuvre parente des fantaisies de Renan, ou de l'ingénieux *Serenus*

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1894 et du 1er janvier 1895.
(2) Voyez, sur *Marius l'Épicurien*, la *Revue* du 1er janvier 1890.

de M. Jules Lemaître. Et c'est pour nous détromper que Pater, dès l'année suivante, conçut le projet d'un nouveau roman où la même doctrine serait exposée en des termes plus clairs. Car *Gaston de Latour* ne date point, comme *Weir of Hermiston*, des derniers momens de la vie de son auteur. Des sept chapitres qui le composent, six ont paru dès 1889 dans le *Macmillan's Magazine* et dans la *Fortnightly Review*. Ils devaient former la première partie d'un grand roman, dont Pater a lui-même, spontanément, interrompu un beau jour la publication. Et s'il n'a point cessé d'y travailler durant les années suivantes, comme en témoignent de nombreuses notes trouvées dans ses papiers, jamais du moins il ne semble avoir sérieusement pris à tâche de l'achever. Un découragement, sans doute, lui sera venu, qui l'aura fait renoncer à son beau projet. Se sera-t-il aperçu que ses contemporains étaient décidément trop difficiles à convaincre, et que sous cette nouvelle forme comme sous l'ancienne, sa véritable pensée risquait de leur échapper? Ou bien est-ce l'œuvre elle-même qu'il aura jugée trop difficile à écrire? Ses confidens, s'il en a eu, ne nous en ont rien dit. Et force nous est de nous tenir à des hypothèses, sur les motifs qui l'ont empêché de terminer un livre où il avait rêvé de mettre le plus profond de son cœur.

Le plan du livre se laisse d'ailleurs assez clairement deviner dans ces premiers chapitres, que vient de nous restituer un collègue de Pater, M. Charles Shadwell, *fellow* du collège d'Oriel, à l'Université d'Oxford. C'est, à peu de choses près, le même plan que celui de *Marius l'Épicurien*. Une fois de plus Pater a voulu raconter l'histoire d'un jeune homme, intelligent et oisif, qui, après avoir fait le tour des doctrines artistiques, philosophiques, et morales de son temps, trouve enfin le repos dans un assentiment absolu au dogme chrétien. Mais pour nous rendre la leçon plus expressive, et pour nous rendre plus proche l'exemple de son héros, il a imaginé de faire de celui-ci non plus un Romain du temps de Marc-Aurèle, mais un gentilhomme français de la Renaissance, un élève de Ronsard, de Montaigne, et de Giordano Bruno. C'est à travers l'enseignement de ces maîtres que Gaston de Latour devait s'élever peu à peu à une vérité supérieure. Hélas! l'œuvre s'est interrompue tout juste au moment où il allait s'y élever; et tel qu'il nous apparaît dans ce fragment à jamais inachevé, le héros du roman n'est encore qu'un jeune dilettante, plus éloigné que Marius l'Épicurien lui-même de toute certitude comme de toute croyance!

Mais qu'il est aimable et touchant, avec son scepticisme, et combien Pater a mis de soin à nous décrire la formation de cette jeune âme, parmi tant d'influences diverses et contraires! Par la délicatesse

de l'analyse psychologique, par l'élégance des images, et par la musique du style, *Gaston de Latour* est incontestablement le plus beau de ses livres. Et c'est encore celui, à coup sûr, qui serait le mieux fait pour intéresser le lecteur français, puisqu'il a un Français pour héros, et pour cadre la société française de la Renaissance. Pourquoi faut-il que cette prose si parfaite soit aussi la plus intraduisible de toutes! Mais elle l'est, en raison même, sans doute, de sa perfection. Un lien mystérieux y enchaîne les idées à la forme verbale dont elles sont revêtues : traduites, le plus pur de leur charme en serait détruit. Et c'est à peine si nous pourrons essayer de citer quelques passages, çà et là, capables de donner une idée de l'action du roman, ou tout au moins d'en faire deviner la haute portée littéraire et philosophique.

***

Voici d'abord, dans une petite église d'un village de la Beauce, la première communion de Gaston de Latour. En présence de ses grands-parens et de toute leur maison, l'enfant prononce ses vœux, jurant de consacrer toute sa vie au service de Dieu. « Mais si ses gardiens avaient pu lire sous la candide ingénuité de l'enfance, ce garçon aux cheveux noirs, à la peau blanche et fine, debout devant eux avec un cierge dans la main droite, et le surplis replié sur son épaule gauche, ce garçon au maintien recueilli aurait tristement troublé leurs tranquilles et un peu étroites pensées, par des germes de sentimens étranges pour eux. Et de fait, certains de ces vieux prêtres qui étaient là s'étaient aperçus que l'enfant, avec toute sa piété et si ému qu'il parût, n'était pas absolument de la même sorte qu'eux. Aux qualités ordinaires de sa race, il joignait, — héritage, peut-être, d'un lointain aïeul, — d'autres facultés en puissance, qui pourraient bien ne pas s'accorder toujours aussi heureusement avec les exigences de la vie selon Dieu. Et il y eut un de ces vieillards qui, touché néanmoins de la ferveur qu'il lui voyait, lui recommanda, peu de temps après, une prière tirée de l'office des vêpres, une prière pour demander la paix, l'harmonie de son cœur avec lui-même. Sauf pendant une courte période de sa jeunesse, Gaston ne manqua pas un seul jour à la réciter. »

C'était cependant de son plein gré, et par l'élan naturel d'une âme éprise d'idéal, que Gaston avait fait vœu de renoncer au monde. Avant comme après ce jour, son enfance s'écoula dans le rêve et dans la prière, à peine entrecoupée, de loin en loin, par de rapides contacts avec le monde extérieur. Un soir, revenant au château pour le souper de famille, il vit sortir d'une auberge deux jeunes gens, deux frères, le visage en feu et la haine aux lèvres. Ils s'étaient pris de querelle au sujet d'un bien que leur père leur avait laissé. « Je serai ton ennemi jusqu'à la mort! » s'était écrié le plus jeune, en s'enfuyant dans les

ténèbres. Puis il était allé rejoindre le camp des huguenots, et son frère s'était engagé dans l'armée catholique.

Un autre souvenir resta plus vivant encore dans l'esprit de Gaston. « Une nuit on avait entendu un grand bruit de cors à la porte du château, et voici que le roi Charles IX lui-même s'était montré dans la cour Le soir l'avait surpris, loin de sa suite, tandis qu'il chassait l'abondant gibier de la Beauce à travers les champs infinis. Il était entré, ravi de l'aimable propreté du lieu. Et les grands-parens de Gaston l'avaient conduit à leur plus belle chambre, avec de grands flambeaux d'argent massif, pour qu'il pût se laver du sang dont il était tout couvert : car à la chasse comme à toutes choses il apportait une fureur maladive. Puis, après s'être reposé quelques heures, il avait soupé le plus familièrement du monde ; et Gaston s'était levé de son lit pour le contempler à distance, et bientôt même, agenouillé devant lui, il avait obtenu de lui présenter l'eau de rose et le vin aux épices, tandis que le jeune roi s'amusait fort de cette aventure imprévue, parmi des gens et dans un endroit qui lui étaient inconnus. Il était très pâle, comme une figure italienne de cire ou d'ivoire, un peu tournée à la charge, et douée par magie de la faculté de brusques mouvemens. Mais à se trouver ainsi débarrassé pour un moment de son entourage habituel de politiciens endiablés, la sombre atmosphère morale où il vivait jour et nuit s'était par degrés éclaircie ; de telle sorte qu'à la fin du repas il prit sur le mur un luth dont il toucha doucement les cordes, et il se mit à rêver de poésie, et laissa même, gravée au diamant sur le verre d'une fenêtre, une stance dont l'idée lui était venue : d'excellents vers, plus simples de cœur, et plus naturels, que la plupart de ceux qu'on écrivait dans ce temps. »

Il y avait aussi, en face du vieux manoir féodal des grands-parens de Gaston, un château plus petit et de construction plus récente, où c'était la joie de l'enfant de rêver de longues journées. « Là se trouvait la chambre d'une de ses aïeules, Gabrielle de Latour, qui était morte de joie. C'était là certainement, devant ces fenêtres, qu'elle avait guetté, durant dix ans et plus, le retour de son mari, parti pour combattre le Turc dans des régions fabuleuses, jusqu'à ce qu'enfin, contre toute attente, elle le vit traverser la cour ! Et Gaston ne se lassait point de méditer cette mort, qui lui semblait un privilège d'une portée infinie. Il y prenait peu à peu le goût du raffinement, d'un certain mélange de forte passion et de délicatesse féminine... Et avec l'instinct de la beauté s'éveillait en lui celui de la tristesse, son éternelle rivale en toute-puissance. Dans le tremblement d'une voix de vieillard, dans la reprise d'un jouet oublié, dans l'accomplissement silencieux de son devoir quotidien, il prenait conscience, soudain, du grand torrent de larmes humaines qui tombe sans arrêt à travers les ombres du monde. »

C'est dans ces dispositions qu'à seize ans il quitta le château familial, pour servir en qualité de clerc dans la maison de l'évêque de Chartres. La plus belle des cathédrales gothiques remplaça pour lui la chambre mortuaire de Gabrielle de Latour. Elle l'enivra de son spectacle indéfiniment varié, et bientôt il n'y eut pas une de ses statues, ni une figure de ses vitraux qui n'évoquât dans l'âme du jeune clerc des rêves d'héroïsme ou de tendresse exaltée. Notre-Dame de Chartres fut d'abord sa seule confidente : elle seule le consola de la grossièreté et de l'inintelligence de ses camarades. « Ceux-ci l'étonnaient surtout par la manière dont, à leur insu, ils reproduisaient les divers aspects de la nature animale. Gaston retrouvait là le tigre et le perroquet, et le lièvre, et quelque chose du mouton, et quelque chose du singe... Et eux, de leur côté, ils ressentaient un certain effroi du pouvoir intellectuel de leur jeune compagnon. Devant ces âmes essentiellement réfléchies, qui ont l'air de *ne pas dormir leurs nuits*, il est rare que les autres âmes ne se mettent point sur leurs gardes... Plus tard, pourtant, quand il lui arrivait de penser à ses camarades de Chartres, Gaston se prenait parfois à avoir un peu honte du mépris qu'ils lui avaient inspiré. La plupart d'entre eux étaient morts avant lui ; et il les revoyait mêlés aux grands crimes, aux sombres tragédies de son temps, comme de minces fils s'entre-croisant, çà et là, dans une tapisserie. Et Gaston se les représentait poursuivant à travers la vie leurs jeux, leurs luttes, leurs vaines et absorbantes agitations d'enfans. »

A leur contact, et à celui de ses maîtres, l'ardent enthousiasme religieux de l'enfant, peu à peu se calmait. Non que ces jeunes gens qu'il avait pour camarades fussent des incrédules, ni que les familiers de l'évêché affichassent ouvertement le mépris des choses saintes. Mais chez les uns et chez les autres il sentait une indifférence dont l'exemple était pire pour lui que celui d'une négation raisonnée et formelle. Il retrouvait cette indifférence jusque chez l'évêque, Mgr Guillard, qui devait, quelques années après, quitter son siège et renoncer volontairement au service de l'Église. Jusque dans la cathédrale, la beauté à présent le touchait plus que la foi. Et l'influence de ses lectures achevait de l'éloigner de Dieu : Vénus, Mars, Énée, tels qu'il les rencontrait dans Virgile, lui parlaient d'une religion plus élégante et plus poétique. Mais c'était Ronsard surtout qui l'enchantait, Ronsard dont un ami lui avait prêté les *Odes*, « lui ouvrant ainsi un monde nouveau, capable, lui semblait-il, d'offrir à son intelligence des plaisirs infinis, et cependant si étroitement lié au monde sensible et réel. »

Il goûtait, dans ces poèmes de Ronsard, « un charme tout spécial de *modernité*, ce charme qui se renouvelle d'âge en âge pour les jeunes esprits, et leur fait croire d'abord, en dépit des affirmations contraires

et des plus solennelles sanctions, que la seule vraie beauté est celle de leur temps. » Très sincèrement il s'imaginait que cette poésie était la plus belle de toutes, qui lui parlait des choses qu'il sentait le plus fort au moment même où il les sentait. Et il se grisait de ces rythmes légers. Il admirait la hardiesse d'un art qui « prenant les modes, les habitudes, toute la vie extérieure de son époque, par un pouvoir magique le transmuait en or. Sous la main de Ronsard le monde devenait à la fois plus profondément sensuel et plus profondément idéal. Et pareil à un sorcier, on eût dit qu'il faisait de la rose et du lis quelque chose de plus qu'en avait fait la nature... Jamais encore les mots, les simples mots, n'avaient eu autant de sens. Quelle expansion, quelle liberté de cœur, dans le langage! Combien ces lignes écrites étaient parentes du chant! »

Et, des poèmes, l'imagination de Gaston allait au poète. Il rêvait de voir Ronsard, de s'entretenir avec lui, l'imaginant, comme son art, gracieux et robuste, avec le privilège d'une jeunesse éternelle. Aussi eut-il grand'peine à contenir les battemens de son cœur lorsqu'un soir d'automne, après avoir traversé les vastes plaines de la Beauce et les collines du Vendômois, et suivi le cours sinueux du Loir aux eaux claires et vives, il découvrit à ses pieds, dans une vallée où les petits bois alternaient avec des prairies, la masse sombre du prieuré de Croix-Val, dont Ronsard, par une faveur spéciale du roi Charles, et bien que laïc, était devenu prieur.

« Dans un jardin dont les hautes murailles étaient couvertes de fruits en espalier, à travers la porte grande ouverte, Gaston aperçut une maigre figure au nez crochu, une vraie figure de sorcier. C'était un homme occupé à bêcher, trop occupé sans doute pour relever la tête, et pour regarder les passans. Ou bien était-il donc sourd, pour que trois fois Gaston ait dû lui répéter sa question : « Sa Révérence le Prieur, pourrais-je le voir? » Enfin la réponse vint : « Vous le voyez devant vous! » Et un visage tout en nerfs, en nerfs agités et vibrans, se tourna vers le jeune homme avec un regard bienveillant, où se lisait une vanité agréablement réveillée... Le grand poète avait toujours aimé le jardinage. Il s'y livrait maintenant avec passion, pour lutter contre la goutte qui l'avait envahi : s'intéressant, en vérité, non pas à des fleurs de choix comme aurait pu l'imaginer Gaston, mais à de bons légumes pour son garde-manger. Une cloche sonna. Ronsard jeta sa bêche, et conduisit son visiteur à la chapelle du prieuré, non sans avoir examiné en connaisseur la girouette, sur le clocher, et annoncé pour le soir une tourmente de neige. Et bientôt Gaston le vit, la tête coiffée d'une calotte pourpre, et vêtu d'un élégant surplis, assistant son *confidentiaire* qui officiait à l'autel. »

Puis vint l'heure du souper, et le prieur, dépouillant sa dignité

ecclésiastique, ne pensa plus qu'à faire goûter à Gaston les fruits de son jardin. Il ne manqua point, toutefois, de lui désigner en passant, sur les murs de son cabinet de travail, de nombreux témoignages de sa gloire littéraire : depuis cette Minerve d'argent que lui avait offerte en hommage l'assemblée des Jeux floraux, — et qu'il avait à son tour voulu offrir à son roi, — jusqu'aux portraits de ses maîtresses et à son propre portrait, où le célèbre Clouet l'avait représenté en triomphateur romain, la poitrine couverte d'une cuirasse incrustée d'or, sous un manteau de pourpre, et les cheveux ceints de la couronne de laurier. « Et à mesure qu'il le voyait davantage Gaston s'étonnait davantage de le trouver si vieux. A quarante-six ans, c'était comme s'il eût fini de faire partie des vivans. » Il n'y avait pas même jusqu'à son flair de jardinier qui ne fût en défaut : car la neige, qu'il avait annoncée, ne se montra point, et c'est par une belle matinée toute claire que, le lendemain, le jeune homme quitta le prieuré, avec l'impression d'y laisser comme une partie de ses rêves.

Frappé de sa mine réfléchie, et, sans doute, ayant deviné dans ses yeux une âme que la poésie, à elle seule, ne pouvait pas satisfaire toujours, Ronsard lui avait confié, en le congédiant, une lettre qu'il l'avait prié de porter à un gentilhomme de ses amis, M. Michel de Montaigne. Mieux encore que lui-même, celui-là connaissait les auteurs anciens, unique source de toute sagesse comme de toute beauté ! Et Gaston, peu de temps après, se mit en chemin pour l'aller voir à son tour. Un doute lui était venu, précisément, dont il espérait que ce savant humaniste pourrait le guérir. A force de se pénétrer de la religion de la pure beauté, il avait découvert que cette religion nouvelle était incompatible avec ses croyances d'autrefois, et que le choix s'imposait à lui entre deux idéals opposés. Car il n'y avait point de place pour la distinction du bien et du mal, dans un culte qui divinisait la beauté physique. Le mal, lui aussi, « avait ses fleurs » ; et l'âme naturellement chrétienne du jeune homme se demandait si elle pouvait, sans pécher, consentir à cette consécration de l'immoralité. Ou plutôt il eût voulu se décider, dans un sens ou dans l'autre, tant son doute lui pesait. « Ne trouverait-il point quelque part, dans quelque pénétrant esprit de ce temps nouveau, un indice de vérité, une science de l'homme et des choses capable de mettre d'accord en lui ses préférences anciennes et celles d'à présent, son amour sacré et son amour profane ? » C'est cela qu'il s'attendait à trouver chez Michel de Montaigne, sans supposer qu'il y trouverait seulement, comme il avait fait dans les *Odes* de Ronsard, un reflet agrandi de sa propre pensée.

Dans des pages exquises de couleur et de poésie, Pater nous raconte ensuite le voyage de son héros à travers la Touraine, le Poitou, et la

Saintonge, son séjour à La Rochelle, et toutes les réflexions que lui inspira la vue de ces provinces où la fièvre des guerres de religion n'était encore qu'à demi éteinte. Un soir enfin, après une aimable chevauchée sous un ciel d'une pureté, d'une douceur infinies, Gaston découvrit devant lui « deux tours coquettes, bien entretenues, toutes tapissées de lierre, et qui semblaient sourire à un vieux petit village enfoui sous les arbres. » Là demeurait, parmi ses livres, ce gentilhomme singulier, mais nullement impopulaire, M. Michel de Montaigne, dont Gaston entendit raconter tant de choses diverses, à l'auberge où il soupa et passa la nuit.

« Montaigne aimait à rappeler que, dans ces temps d'invasions et de guerres civiles, sa maison était restée ouverte à tous les venans. Ouverte, librement ouverte au soleil comme aux hommes, telle en effet cette maison parut à Gaston, tandis qu'on le conduisait de la ferme au jardin, du jardin à la cour, à la salle, et, par le large escalier en spirale, jusqu'à la chambre la plus haute de la grande tour ronde, où, en pleine lumière, le studieux gentilhomme se tenait assis, rêvant sur un livre. » La visite du jeune poète parut le remplir de joie. Sociable d'intelligence et d'humeur, avec un goût instinctif pour la jeunesse, ainsi qu'il convenait à sa fraîche et agréable personne, Montaigne était toujours en alerte d'un interlocuteur : et non seulement pour le plaisir qu'il éprouvait à causer, mais parce qu'il trouvait dans la conversation un précieux stimulant à cette *conversation intérieure*, dont ses *Essais* nous donnent une façon de résumé abstrait. »

Aussi, quand il eut ouvert la lettre de Ronsard, et dûment rendu hommage au génie du « nouveau Pindare », l'accueil qu'il fit à Gaston de Latour fut le même qu'il aurait fait à un ami d'enfance : et Gaston eut l'impression, pareillement, qu'il connaissait son hôte comme s'il avait toujours vécu près de lui. « Et la journée s'écoula, et imperceptiblement les ténèbres s'épaissirent autour d'eux, effaçant tout dans la vaste pièce ronde sauf les rangées de livres, et les devises gravées sur les murs, et une tapisserie, — l'histoire, en maintes parties, des enchantemens de Circé, — qui était là pour préserver du vent par les soirs d'hiver. On servit le souper, et la jeune femme de Montaigne se montra enfin. » S'abstenant de jouer lui-même aux dés, pour des motifs que les lecteurs des *Essais* ne peuvent avoir oubliés, Montaigne voulut du moins que son visiteur y jouât avec sa femme. Mais à peine la partie était-elle engagée que la conversation reprit, irrésistiblement. Le palais de Circé avait-il vraiment existé? Et cette magicienne qui pouvait changer les hommes en porcs, avait-elle aussi le pouvoir de les rendre à la forme humaine? « La conversation ainsi entamée se prolongea près d'un an, à propos de livres, de mets, ou dans de libres promenades à pied et à cheval. »

Ce que Gaston de Latour apprit de Montaigne dans ces longs entretiens, Pater nous l'expose en un long chapitre, mais qui n'est à vrai dire qu'un éloquent et fidèle résumé du livre des *Essais*. Et de même le chapitre intitulé *le Panthéisme inférieur*, sous prétexte de nous montrer une phase nouvelle de l'éducation de Gaston de Latour, consiste à peu près uniquement dans l'analyse des écrits philosophiques de Giordano Bruno. Tout au plus l'auteur a-t-il pris la peine d'imaginer que, au lendemain du couronnement d'Henri III, Gaston assiste, à la Sorbonne, à une leçon du dominicain italien sur les *Ombres des Idées ;* mais durant tout le chapitre c'est de Bruno seul qu'il est question, et de son panthéisme, sans que nous voyions en quel degré l'esprit inquiet et mobile du jeune homme en subit l'empreinte. Parvenu à cet endroit de son roman, Pater, je suppose, aura tout à fait oublié qu'il écrivait un roman : et peut-être, quand ensuite il se l'est rappelé, se sera-t-il dit qu'il était tard pour rebrousser chemin! Toujours est-il qu'après ce chapitre sur Bruno, il n'en a point écrit d'autre. Jamais nous ne saurons par quelles voies son héros s'est trouvé ramené à la foi tranquille de ses premières années, ni les haltes qu'il a faites avant d'y revenir.

***

Il n'en reste pas moins certain — et cette rapide analyse suffira sans doute à le faire sentir — qu'il a tenté là un très noble effort. A la façon dont il avait d'abord rêvé de le traiter, à la façon dont il l'a traité dans les cinq premiers chapitres, son *Gaston de Latour*, s'il l'eût achevé, aurait été le plus beau des romans philosophiques. Tous les aspects du grand problème moral y auraient été envisagés tour à tour, sous une forme vivante et concrète, avec l'attrait supplémentaire d'un récit ingénieusement combiné. Et quand même nous devrions admettre que c'est la difficulté de l'entreprise qui a empêché Pater de la mener jusqu'au bout, la chose n'aurait rien que de naturel.

L'entreprise, en effet, était trop difficile. Il y fallait, avant tout, une attention constante à concilier l'élément philosophique avec l'élément romanesque, et à ne penser, pour ainsi dire, qu'à travers le cerveau de Gaston de Latour. Il fallait connaître à fond la vie et les mœurs françaises de la Renaissance, les connaître à la fois du dehors et du dedans, sous peine de fausser la couleur du récit. Et ce n'étaient encore que des difficultés secondaires. L'obstacle principal était dans le sujet même, dans la nécessité où se trouvait Pater de l'aborder cette fois bien en face, et de le pousser résolument à ses dernières conséquences.

Car si, pour le Romain Marius, le christianisme pouvait signifier simplement une doctrine de résignation et de charité, le renoncement vo-

lontaire aux vanités du monde, Gaston de Latour, quinze siècles plus tard, était forcément tenu à une foi plus précise. Il devait choisir entre le christanisme de Calvin et celui de Saint-Ignace; et suivant qu'à la fin du roman il se convertissait au protestantisme ou revenait aux croyances où nous l'avons vu dans les premières pages, le sens et la portée du livre en étaient modifiés. Un auteur catholique n'eût pas été en peine; un auteur protestant l'eût été à peine davantage. Mais Pater n'était, malheureusement, ni protestant ni catholique : partagé toute sa vie entre ses instincts d'artiste et ses habitudes d'Anglais, séduit par la beauté poétique du catholicisme sans pouvoir se résigner à la rigidité de son dogme.

Et l'ouvrage qu'il s'était proposé avait pour lui trop d'importance, on le sent, pour qu'il consentît à lui donner une conclusion de hasard. Dans l'histoire de Gaston de Latour c'était sa propre histoire qu'il avait incarnée, l'histoire de ses rêves, de ses déceptions, et des longs détours qu'avait suivis sa pensée. Les premiers chapitres du récit ont un accent si ému, les moindres traits y sont si justes et dessinés avec tant d'amour, qu'à tout instant, sous la transposition des temps et des lieux, nous devinons une forte part de souvenirs personnels. *Gaston de Latour* est la confession de Walter Pater, dans la mesure où un esprit si discret pouvait jamais admettre de se confesser. Et peut-être a-t-il attendu, pour reprendre et terminer son roman, d'être lui-même fixé sur la meilleure forme de cette foi religieuse, dont il voulait prouver la nécessité.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

La réouverture des Chambres a eu lieu il y a une quinzaine de jours déjà, et le travail parlementaire — nous parlons du travail utile — n'en est pas plus avancé. On a vu s'écouler tout un flot d'interpellations sans que le budget ait été même entamé, et c'est cependant au budget que devrait être consacrée la session extraordinaire d'automne. En fait, jusqu'ici, on s'est contenté de perdre du temps. Les radicaux et les socialistes ont si souvent répété pendant les vacances que le cabinet présidé par M. Méline ne subsisterait pas vingt-quatre heures après la rentrée, qu'ils ont peut-être fini par le croire. Ils ont essayé de le renverser par tous les moyens, le prenant d'un côté, puis le reprenant de l'autre, et conservant toujours l'espoir d'un accident heureux. Cet accident ne s'est pas produit.

Une première interpellation sur les affaires de Carmaux avait paru devoir donner quelques bons résultats, et n'a rien donné du tout. Le gouvernement a eu, d'emblée et comme entrée de jeu, une majorité qui s'est élevée à environ 80 voix. Les radicaux, très étonnés, sont restés convaincus qu'il y avait eu malentendu, erreur, maldonne, mais qu'il serait facile de réparer tout cela. Ils comptaient par-dessus tout sur une interpellation de M. Mirman, député de la Marne, radical-socialiste, naguère professeur de mathématiques, puis député, puis soldat malgré lui, d'ailleurs homme disert et qui semblait très apte à porter au ministère le coup décisif. Pendant les fêtes russes, c'est-à-dire à un moment où l'attention publique s'appliquait tout entière à un seul objet, les catholiques ont tenu à Reims un congrès, ou plutôt trois congrès successifs qui ont eu des caractères très divers, et dans quelques-uns desquels ont été tenus des propos assurément condamnables. Il ne semble pas que M. Mirman et ses amis aient été bien d'accord sur le parti à tirer de ce mince incident. M. Mirman, qui se pique d'être libéral à sa manière, n'a pas désapprouvé la liberté grande laissée aux catholiques; il a demandé seulement qu'on en accordât une non moins grande aux membres du corps enseignant. Plus grande même! Parce que certains écarts de langage ont été commis à Reims, M. Mirman aurait voulu, conformément à une logique dont les radicaux gardent le secret, qu'on autorisât les membres de l'Université à s'organiser en syndicat permanent, peut-être même en fédéra-

tion internationale. Ses amis voulaient, beaucoup plus simplement, profiter de l'occasion pour faire, comme au bon vieux temps, une manifestation anticléricale, ou même antireligieuse. Ils se rappelaient combien, dans le passé, la majorité de la Chambre avait montré de crainte, de pudeur effarouchée, d'appréhension électorale, en face de l'accusation de cléricalisme, et ils comptaient sur la persistance des mêmes sentimens pour amener la débandade au sein de la majorité actuelle. Il est toujours dangereux pour un parti de poursuivre plusieurs objets à la fois. M. Mirman tirait d'un côté, ses amis tiraient de l'autre et ont presque fini par le désavouer. M. Léon Bourgeois, que sa grandeur n'attache pas assez au rivage, et qui est devenu plutôt un jouet qu'un instrument entre les mains des radicaux impatiens de rentrer au pouvoir, M. Léon Bourgeois est intervenu dans le débat, et ne l'a ni redressé, ni relevé. On a vu les deux ministères aux prises, l'ancien et le nouveau, front contre front, s'escrimant à qui mieux mieux, celui-là pour remplacer celui-ci, et celui-ci s'efforçant de démontrer qu'il n'avait pas fait, à l'encontre des manifestations cléricales, autre chose que celui-là. Et, en effet, le péril clérical a paru être de telle sorte qu'il existe toujours, mais que les radicaux ne l'aperçoivent que lorsqu'ils ne sont pas au pouvoir : quand ils y sont, ils le traitent avec indulgence, au point de créer des précédens que leurs adversaires n'ont plus qu'à invoquer plus tard pour justifier la modération de leur propre conduite. A mesure que la discussion se prolongeait, elle paraissait moins sérieuse. Une seule chose était claire, à savoir que le ministère radical s'offrait pour reprendre le pouvoir aussitôt qu'on voudrait de lui. La Chambre a été mise ainsi en mesure de choisir entre M. Bourgeois et M. Méline. On aime toujours les questions bien posées : rien n'aide plus à les résoudre. Trois votes se sont succédé ; — nous épargnons à nos lecteurs le détail de ces chinoiseries parlementaires ; — le premier a donné au gouvernement une majorité de 78 voix, le second de 99, le troisième de 126. On ne sait où on serait allé s'il y en avait eu un quatrième. Tel est, en fin de compte, le résultat que les radicaux-socialistes ont obtenu. Se tiendront-ils pour éclairés sur les dispositions de la majorité ? Laisseront-ils à la Chambre quelques semaines de liberté pour discuter et pour voter le budget ? En un mot, la leçon qu'ils viennent de recevoir leur profitera-t-elle ? Nous voudrions l'espérer, mais nous n'en sommes pas sûrs. Peut-être faudra-t-il recommencer ? On recommencera.

De toutes ces interpellations, une seule avait une importance réelle, de la substance et du fond ; seulement par une fâcheuse déviation de la règle constitutionnelle, elle ne mettait pas en cause le ministère, mais bien M. le gouverneur général de l'Algérie. Tous les six mois on discute les affaires d'Algérie à la Chambre ; c'est beaucoup, et il y a dans la répétition incessante d'un débat qu'il semble impossible de

vider quelque chose qui fait penser à un mal chronique. Ce mal existe en effet. La situation de l'Algérie exigerait une longue étude : il suffit de dire que, sous l'initiative du gouverneur général actuel, M. Jules Cambon, de nouvelles méthodes d'administration ont été introduites dans notre grande colonie, et que ces méthodes se rattachent à des vues politiques très précises. M. Cambon les a exposées plus d'une fois déjà à la Chambre et au Sénat, toujours avec un grand succès personnel, toujours aux applaudissemens des deux assemblées, mais sans que le moindre changement se soit produit le lendemain. Le vice capital de l'organisation algérienne tient aux décrets de rattachemens de 1884, ainsi nommés parce qu'ils rattachent directement les divers services de la colonie aux divers ministères métropolitains, par l'intermédiaire des préfets, sous-préfets ou autres fonctionnaires, en dehors ou par-dessus la tête du gouverneur général. On a peine à comprendre que ce système si souvent dénoncé et si évidemment absurde ait pu durer quatorze ans. Il a, comme il fallait s'y attendre, donné naissance, ou du moins carrière à tous les abus qui découlent fatalement de l'anarchie, et M. Cambon, avec encore plus de courage que de succès, a essayé de les combattre, sans avoir en main l'instrument d'administration et de gouvernement indispensable pour réussir. Il n'a pas cessé de le demander, on lui a toujours répondu qu'il avait bien raison, et puis on a pensé à autre chose. Les interpellations déposées depuis plusieurs mois déjà avaient rendu un nouveau débat inévitable ; il n'y avait pas à le prévoir puisqu'il était annoncé, mais à le préparer ; il fallait que le gouvernement prît parti pour ou contre le système que représentait M. Cambon, et sans doute il n'a pas pris parti contre, puisqu'il a autorisé M. le gouverneur général à le défendre une fois de plus devant la Chambre. Mais en même temps, ou pour être plus exact pendant tout le cours des vacances, il a fait ou laissé publier dans les journaux, sans rectification ni protestation, des notes qui annonçaient le très prochain remplacement de ce haut fonctionnaire. On donnait même le nom de son successeur qui était aussi bien choisi que possible ; mais on ne se décidait pas plus à nommer celui-ci qu'à remplacer celui-là, et cet état de choses, en se prolongeant, manifestait chaque jour davantage l'étrange incertitude qui régnait dans l'esprit ministériel. On ne pense pas sans anxiété à ce que doit être la situation d'un agent soumis à l'espèce de supplice moral qui a été infligé à M. Cambon. Était-il avoué ou désavoué par son gouvernement ? Avait-il ou n'avait-il pas sa confiance ? Il n'en savait rien lui-même, personne ne le savait mieux que lui, et peut-être le gouvernement ne le savait-il pas davantage. Il attendait que quelque manifestation parlementaire vînt lui indiquer la voie dans laquelle il devait entrer, et, en attendant, il s'abstenait juste assez pour ne pas se compromettre lui-même, mais pas assez pour ne pas compromettre son gouverneur général, en

ayant l'air de le livrer à ses risques et périls. Heureusement, M. Cambon était homme à se tirer d'affaire à lui tout seul. Il a la bonne fortune d'avoir, avec des idées très nettes, un talent de parole remarquable; mais que serait-il arrivé s'il n'avait pas possédé à un degré éminent ces qualités, dont la dernière, en somme, ne doit pas être indispensable à un fonctionnaire? Il aurait été sacrifié depuis longtemps, et s'il ne l'avait pas été depuis longtemps, il l'aurait été l'autre jour sans le moindre doute. Le gouvernement semblait assister aux exercices que faisait M. Cambon sur la corde raide; il avait l'air de se demander avec une philosophique indifférence si tout cela finirait bien ou mal, prêt à se déterminer lui-même d'après le résultat d'une épreuve à laquelle il restait étranger. C'était là, tout le monde l'a senti, un déplacement de responsabilités qui n'était rien moins que correct, et la vérité de la situation est apparue à un moment avec une telle évidence que M. Cambon a déclaré couvrir son ministre, se porter personnellement fort devant le parlement de ses actes et de ses doctrines, en ajoutant qu'il ne resterait pas gouverneur général si la Chambre le désapprouvait. La Chambre l'a approuvé, oh! très largement; elle l'a même fait à la presque unanimité de ses membres; on n'avait pas encore vu une unanimité pareille. Nous approuvons sans réserve l'ordre du jour par lequel la Chambre a invité le gouvernement à supprimer les rattachemens sans le moindre retard, et, après avoir replacé le gouverneur général dans la situation qu'il avait autrefois, de créer auprès de lui un contrôle efficace. Ce vote est excellent; il est digne de tous les éloges; mais à qui en revient le mérite? On voudrait pouvoir en féliciter le gouvernement tout autant que M. Cambon.

Il y a eu aussi, à la Chambre des députés, une interpellation sur la politique étrangère : la manière dont elle a été développée et dont elle s'est terminée a été encore plus satisfaisante. Ses auteurs n'avaient aucune mauvaise intention contre le ministère; ils voulaient seulement lui donner l'occasion de s'expliquer sur les affaires d'Arménie et sur la situation de l'Orient. Un débat à ce sujet était nécessaire, et on ne peut que remercier M. Denys Cochin et M. de Mun de la prudence et de la mesure qu'ils y ont apportées. Les odieux massacres d'Arménie ont produit en France, comme dans le reste de l'Europe, une impression très profonde. Si on en a parlé chez nous avec plus de retenue que dans d'autres pays, ce n'est pas que l'horreur nous en ait moins vivement frappés, mais parce que nous avons appris à mesurer l'expression de nos sentimens aux moyens que nous avions de leur donner une sanction effective, et aussi parce que, parmi tant d'intérêts qui nous sollicitent, nous ne voulons en négliger aucun. La paix de l'Occident est à nos yeux le premier de tous. Toutes les puissances ont compris, — l'Angleterre a fini par le comprendre comme les

autres, — qu'aucune d'elles ne pourrait se livrer à une action isolée sans s'exposer à provoquer des conflits dont l'humanité aurait encore plus à souffrir que des massacres d'Arménie. Toutes ont compris que leur force était dans leur union, et qu'elle ne pourrait s'exercer sans danger que si cette union était soigneusement maintenue. Une telle idée, chez nous, n'est pas nouvelle. Les affaires d'Orient ont traversé deux périodes. Pendant la première, la France s'est appliquée à marcher d'accord avec la Russie et l'Angleterre, et pendant la seconde avec les six grandes puissances sans exception. Il ne lui est jamais venu à l'esprit de jouer un rôle personnel, encore moins de poursuivre un intérêt particulier, et grâce à cette attitude elle a fini par inspirer confiance à tout le monde. Il n'en a pas été toujours de même de l'Angleterre, ceci soit dit sans aucune intention de critique à l'égard de ce grand pays. Lord Salisbury parlait hier encore du « majestueux isolement » qui permettait à la Grande-Bretagne d'envisager la question orientale à un point de vue purement philanthropique ; mais il ne prenait pas le mot dans le même sens que le faisait naguère M. Goschen. Il entendait par là que l'Angleterre, séparée du continent par le légendaire ruban d'argent qui assure sa sécurité, voit supprimés pour elle beaucoup d'autres problèmes qui s'imposent aux préoccupations de nations moins favorisés. Que l'Angleterre soit plus libre que toute autre de s'abandonner à sa générosité naturelle, et même de s'y laisser entraîner jusqu'à commettre des fautes qu'elle est sûre de ne pas payer trop cher, nous ne le contesterons pas. Il en résulte que les mouvemens d'opinion y ont quelque chose d'impétueux et de violent que l'on ne retrouve pas ailleurs au même degré. En cela nous pouvons l'envier, sans aller jusqu'à l'imiter. Les sentimens qui, à propos des massacres d'Arménie, ont fait explosion de l'autre côté du détroit sont aussi les nôtres ; mais nous les avons traduits autrement. Aussi, depuis le premier jour jusqu'au dernier, avons-nous pu tenir le même langage, et nous avons eu finalement le plaisir d'entendre tout le monde, et l'Angleterre elle-même, en tenir un à peu près analogue. La Chambre des députés a approuvé la réponse de M. Hanotaux à MM. Denys Cochin et de Mun. M. le ministre des affaires étrangères, rappelant avec à-propos la solution heureuse de la question de Crète, a recherché par quels procédés et conformément à quels principes elle avait été obtenue, et il les a résumés en quelques mots : comme méthode, l'action du concert européen ; comme but, l'intégrité de l'empire ottoman ; comme moyen d'atteindre ce but, des réformes devenues indispensables, conseillées et, s'il le faut, imposées au sultan. Il a fait entendre à ce dernier, avec la solennité que prennent des déclarations mûrement réfléchies lorsqu'elles sont portées à la tribune et consacrées par le parlement, des paroles à la fois amicales et sévères. Le sultan ne peut pas se tromper sur l'importance des conseils qu'on lui donne, lorsqu'on ajoute qu'à

leur exécution tient son salut et celui des siens. Les procédés de gouvernement qui l'ont conduit, ainsi que son empire, à l'état de détresse actuel, ne sauraient se prolonger sans provoquer le péril suprême. Le moment est venu pour Abdul-Hamid de le comprendre. S'il le comprend, il peut encore être sauvé; s'il ne le comprend pas, il est perdu. L'Europe, en effet, est résolue à ne plus jouer auprès de lui le rôle de donneur d'avis platoniques. Le passage le plus important de sa déclaration est celui dans lequel M. Hanotaux a fait part à la Chambre, d'une manière discrète, mais pourtant explicite, des pourparlers qui avaient eu lieu à Paris, entre M. Chichkine et lui, pendant le voyage de l'empereur de Russie. On s'est mis d'accord, non seulement sur un programme de réformes à présenter au sultan, mais encore sur un programme d'action en vue de déterminer, s'il y a lieu, sa volonté hésitante. Ainsi, les fêtes russes ne se sont point passées exclusivement en manifestations extérieures. Toutes les questions du jour, toutes les questions du lendemain ont été discutées et réglées, et si cela est vrai pour la question d'Orient, il y a lieu de croire que cela l'est aussi pour d'autres. Mais restons dans notre sujet.

Le discours de M. Hanotaux a produit une bonne impression en Europe : on attendait, toutefois, avec quelque impatience le discours que, quelques jours plus tard, lord Salisbury devait prononcer au banquet du lord-maire. C'est une tradition en Angleterre que le premier ministre profite de cette circonstance annuelle pour parler de la politique générale, et cette manifestation devait avoir cette année une importance particulière. On se rappelle les accusations passionnées qu'il y a un an lord Salisbury a portées contre le sultan, et les menaces qu'au nom d'une justice supérieure, il a proférées contre sa personne et contre son trône. Les prophètes de l'Ancien Testament s'exprimaient de la sorte et il arrivait quelquefois que leurs prophéties se réalisaient. Depuis lors, bien des choses se sont passées en Angleterre même. L'opinion y a été non seulement émue et secouée par les événemens d'Arménie, mais encore divisée et retournée parfois en sens contraires. Après les déclamations du début, des paroles plus sages se sont fait entendre, soit que le premier mouvement se soit épuisé par sa propre violence, soit que l'attitude de la France et de l'Europe ait produit un effet d'apaisement. Enfin, la scission du parti libéral était de nature à faire réfléchir. Le parti libéral était déjà bien affaibli par ses divisions; lord Rosebery a eu certainement des motifs graves pour s'exposer à le diviser encore davantage. Il n'a pas voulu accepter la situation qui lui était faite par l'irruption subite de M. Gladstone sur la scène politique qu'il avait paru abandonner. Ainsi M. Gladstone, après avoir opéré dans son parti, grâce à sa politique irlandaise, une première scission qui était allée, pour quelques-uns de ses membres, jusqu'à la séparation absolue et probablement définitive,

risquait de provoquer un danger du même genre grâce à sa politique arménienne. Cela était bien propre à frapper les esprits. Un travail s'est fait effectivement dans l'opinion britannique : il restait à savoir jusqu'à quel point il s'était fait dans le gouvernement lui-même, et c'est sur ce point que le discours du premier ministre devait nous éclairer. Lord Salisbury a parlé. Il a parlé, à peu de chose près, comme M. Hanotaux. Il a déclaré avoir pris connaissance du discours de celui-ci, et en approuver les lignes générales. Il a ajouté qu'il ne voyait aucune raison pour que toutes les puissances ne se ralliassent pas autour d'une politique également acceptable pour chacune d'elles. Il a répudié toute velléité d'action isolée. On peut dire en conséquence que l'accord est fait, ou sur le point de se faire, et c'est là chose trop importante pour qu'on n'en comprenne pas toute la gravité à Constantinople. S'il y a, en effet, une différence de ton appréciable entre le discours prononcé par lord Salisbury l'année dernière et son discours d'hier, cela ne veut pas dire que le gouvernement anglais ait abandonné ses vues, mais plutôt qu'il a trouvé la France et les autres puissances prêtes à contribuer à la réalisation de ce qui en était réalisable. Sous l'influence de l'opinion générale, les opinions particulières se sont peu à peu réduites de manière à pouvoir se concilier les unes avec les autres, sans qu'il y ait eu nulle part d'abdication, ni de renoncement, et la volonté de l'Europe, pour s'exprimer sous une forme plus froide, n'en restera pas moins résolue.

Nous voudrions n'avoir que des éloges à faire du discours de lord Salisbury ; mais était-il bien nécessaire qu'il parlât de l'Égypte, puisqu'il n'avait à en dire que ce qu'il en a dit? Lord Salisbury ne voit rien, dans la situation de l'Orient qui doive actuellement amener l'Angleterre à évacuer l'Égypte. A parler en toute franchise, nous ne voyons rien non plus en Orient qui puisse lui faire prendre cette détermination ; mais peut-être est-ce en Occident que lord Salisbury aurait dû regarder. Le vieux mot que la question d'Orient est avant tout une question d'Occident trouve ici, une fois de plus, son application. L'Égypte intéresse la plupart des puissances, à des degrés divers à la vérité, et nous en connaissons pour lesquelles cet intérêt est plus grand, plus vif, plus pressant que pour d'autres ; mais cette inégalité même dans l'intérêt qu'elle suscite fait que la question d'Égypte est une de celles qui risquent de nous diviser le plus dans des circonstances où l'union serait le plus indispensable. Sans doute, l'Angleterre est libre, pour le moment, de se réjouir de ces divisions, qui lui permettent d'user du vieil axiome : *Divide ut imperes ;* mais on peut prévoir d'autres cas où une entente plus cordiale pourrait devenir plus utile et être mieux appréciée. Il est fâcheux, imprudent, imprévoyant, de laisser derrière soi cette question en suspens. On ne le comprendrait que si le problème était insoluble, ou si sa solution présentait des difficultés telles que la diplomatie en

fût découragée d'avance; mais il n'en est pas ainsi, et il suffirait d'un peu de bonne volonté de part et d'autre pour arriver à un dénouement acceptable pour tous. Lord Selborne, sous-secrétaire d'État aux colonies, et gendre de lord Salisbury, vient de prononcer aussi un discours sur ce sujet délicat, qui, malgré tant d'efforts pour le chasser des esprits, y revient toujours comme une éternelle obsession. Le ton de lord Selborne trahit quelque impatience, quelque irritation même : cependant certaines de ses paroles sont bonnes à relever. Lord Salisbury avait dit que l'Angleterre n'abandonnerait pas actuellement une acre du terrain qu'elle occupe. Lord Selborne se borne à mettre à l'évacuation future des conditions trop vagues pour être discutées; mais quant au principe même de l'évacuation, il ne le conteste pas. « Je partage entièrement, dit-il, le regret qu'éprouvent tous mes auditeurs que, après Tel-el-Kébir, en 1882, alors que nous avions les mains libres et carte blanche, nous nous soyons encombrés d'une promesse tout à fait gratuite d'évacuer l'Égypte à une date indéterminée ; mais ce qui est fait est fait. Nous avons fait cette promesse à l'Europe et nous la tiendrons à l'Europe. » On voit que le gouvernement de la Reine n'est pas prêt à suivre l'impulsion de lord Beresford et à déclarer qu'il n'évacuera jamais l'Égypte. Il n'ignore pas que le mot « jamais » n'appartient point au vocabulaire de la politique. Qui sait si, dans un avenir plus rapproché qu'on ne le croit, les loyaux et généreux conseils de MM. John Morley et Courtney ne prévaudront pas sur les inspirations d'une politique à plus courte vue ? L'avenir reste ouvert, et les voltes-faces que les hommes politiques anglais savent si lestement faire pour s'accommoder à des situations changeantes et à des intérêts mobiles ne sont pas de nature à nous interdire tout espoir.

Dans son discours, lord Salisbury a prononcé un mot médiocrement respectueux pour le prince de Bismarck, mot qui n'est peut-être pas tout à fait compensé par le qualificatif qu'il a adressé à l'ancien chancelier en l'appelant « le plus grand homme d'État de la fin de ce siècle. » Le prince de Bismarck, au cours des révélations dont il encombre de plus en plus les journaux, a exprimé l'avis qu'il y avait entre l'Angleterre et la Russie un antagonisme permanent et nécessaire, une opposition d'intérêts absolument irréductible. Ce n'est pas l'avis de lord Salisbury, et ce n'est pas le nôtre non plus. Il y a heureusement peu d'antagonismes de ce genre, et si l'Angleterre devait un jour en rencontrer un, ce serait plutôt avec l'Allemagne qu'avec la Russie. Quoi qu'il en soit, lord Salisbury a attribué l'espèce de sentence portée par le prince de Bismarck à la « superstition d'une diplomatie vieillie. » Que les temps sont changés! Jadis, lorsque le chancelier de l'empire prenait la parole et qu'il daignait communiquer au public quelqu'une de ses pensées, l'attention était ardemment éveillée et l'ad-

miration à peu près universelle : on écoutait avec un respect religieux. Avant même qu'il fût arrivé à une gloire incontestée, M. de Bismarck avait le secret de ces paroles qu'on appelait « ailées » et qui, traversant avec une rapidité électrique, non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entière, allaient porter la lumière ou le trouble dans les imaginations étonnées. Il n'y a pas eu, à cet égard, de plus habile metteur en scène. Le sens de l'à-propos était chez lui infaillible, et il a manqué bien peu des effets qu'il a poursuivis. Aujourd'hui, le solitaire de Friedrichsruhe se croit, se sent doué du même génie, et pourquoi ne pas avouer qu'il l'est peut-être en effet? Rien n'est banal dans ce qu'il dit; tout est calculé avec la même adresse qu'autrefois, adresse qui reste merveilleuse, mais qui a cessé d'être puissante. Les choses, les hommes sont changés autour du rude chancelier. D'autres générations ont remplacé celles qu'il a impérieusement dominées, et le même rapport de sympathies, ou d'antipathies si l'on veut, mais enfin de sentimens communs ou rapidement communicables, ne s'est pas établi entre lui et les générations nouvelles. On ne comprend plus très bien le prince de Bismarck, ce qui est un mal sans remèdes. Il y a quelque chose de triste, au point de vue purement humain, à voir un vieil acteur user des mêmes procédés qui, quelques années auparavant, enlevaient son public, et ne peuvent plus produire aucun effet. On nous permettra toutefois, dans le cas actuel, de ne pas trop nous laisser gagner par cette mélancolie immanente des choses.

Nous laissons de côté la question de savoir si le prince de Bismarck avait le droit de publier les secrets d'État qu'il a livrés à la presse, parce qu'à nos yeux cette question ne peut même pas se poser : il est bien évident que personne n'a ce droit, et que, si M. de Bismarck n'était pas ce qu'il est, ou ce qu'il a été, son indiscrétion n'aurait pas été tolérée. Mais ceci ne regarde que le gouvernement de Berlin. Quant à nous, les révélations seules nous intéressent. Elles ont brusquement modifié quelques-unes de nos idées en apparence les plus solides. Tout le monde connaissait les rapports étroits, intimes, que la Russie avait eus autrefois avec la Prusse d'abord, avec l'Allemagne ensuite; mais jusqu'à quel moment ces rapports avaient-ils existé, c'est ce qu'on savait moins bien. L'opinion générale était que le prince de Bismarck lui-même les avait soumis au Congrès de Berlin à une épreuve si brutale que l'harmonie en avait été détruite sans retour, et cette opinion s'était confirmée de plus en plus lorsqu'on avait appris que l'Allemagne modifiait le système officiel de ses alliances, et lorsqu'on l'avait vue, plus tard, pourchasser et en quelque sorte proscrire les fonds russes sur ses marchés. On regardait comme incontestable que le prince de Bismarck avait rompu par sa faute une entente traditionnelle dont son pays avait tiré d'immenses avantages : de là un grief que ses adversaires entretenaient et exploitaient contre lui.

Lorsque l'alliance franco-russe est devenue à son tour un fait évident, avoué et même affiché, le reproche adressé à l'ancien chancelier a pris un caractère plus accentué. A ceux qui étaient tentés d'accuser le gouvernement allemand actuel et, comme on dit, le nouveau cours, d'avoir amené des conséquences aussi néfastes, les journaux officieux, et d'autres même qui parlaient sur la foi des apparences, faisaient remonter à M. de Bismarck l'origine de tout le mal. C'est alors que celui-ci a pris la parole, et qu'il a révélé au monde stupéfait qu'un traité avait existé entre l'Allemagne et la Russie jusqu'en 1890, c'est-à-dire jusqu'à sa propre chute, et que si ce traité n'avait pas été renouvelé, c'est uniquement parce que ses successeurs ne l'avaient pas voulu. D'abord, on a hésité à croire; puis il a bien fallu, aucune contradiction ne venant à se produire, admettre que le traité avait existé, tout en faisant des réserves sur les motifs qui en avaient empêché le renouvellement. Quelle était la nature de ce traité? Il engageait l'Allemagne et la Russie à pratiquer réciproquement une neutralité bienveillante dans le cas où l'une des deux viendrait à être attaquée. On a crié d'abord au scandale; on a dit que l'Allemagne, liée déjà envers l'Autriche par une alliance défensive, n'avait moralement pas le droit de conclure avec la Russie un arrangement subsidiaire, qui peut-être contredisait et, dans tous les cas, affaiblissait le premier. M. de Bismarck a répondu que l'Autriche connaissait cet arrangement, et que, loin de le désapprouver, elle s'en était montrée satisfaite, car, n'ayant pour son compte aucune intention d'attaquer la Russie, elle était bien aise de voir s'établir entre celle-ci et son alliée des rapports dont l'intimité pourrait lui être utile. S'il en est ainsi, qu'a-t-on à reprendre à l'œuvre politique de M. de Bismarck? Rien : il faut se contenter d'en admirer l'ingéniosité, et de reconnaître que le vieux magicien avait organisé un système d'alliances et de sous-alliances également légitimes, très propre à préserver l'Allemagne de toutes les aventures qui auraient pu la troubler dans le pacifique affermissement de son unité.

Pourtant ce faisceau s'est rompu, sans qu'on sache bien pourquoi. C'est sans doute parce qu'il n'était pas aussi solide qu'il en avait l'air, et qu'il était trop compliqué pour résister à l'action du temps. M. de Bismarck cherche à faire croire que c'est surtout parce que lui seul avait la main assez expérimentée et assez ferme pour maintenir ce prodige d'équilibre, et peut-être a-t-il raison. Mais pourquoi a-t-il fait cette confidence au public? Il a eu vraisemblablement deux motifs : le premier de se venger de Guillaume, en montrant qu'il était seul responsable de la rupture des anciens et bons rapports avec la Russie; le second d'inspirer quelque dépit, ou même quelque inquiétude à la France, en lui donnant à penser que la Russie ne s'était rapprochée d'elle que faute de mieux, et qu'elle s'en détacherait peut-être si une bonne occasion venait à lui en être offerte. Il a voulu tourner contre

l'empereur les accusations de plus en plus pressantes dont il était continuellement assailli lui-même, et, d'autre part, jeter une douche d'eau froide sur la première ardeur de la France dans son intimité avec la Russie. A-t-il atteint ce double but? Non; il l'a même complètement manqué. En ce qui concerne nos rapports avec la Russie, personne n'en sera étonné. Nous connaissions parfaitement ceux que la Russie avait eus autrefois avec l'Allemagne : l'important à nos yeux est qu'ils eussent pris fin lorsque la Russie a contracté avec nous. Or, il ne peut y avoir à cet égard aucun doute, puisque M. de Bismarck a eu soin de nous dire que le traité germano-russe est arrivé à son terme en 1890, et puisque la manifestation de Cronstadt n'a eu lieu que l'année suivante. A partir de ce moment, la Russie, qui avait recouvré toute sa liberté, a resserré de plus en plus les liens qui déjà l'unissaient à nous, et rien, après les manifestations de Paris et de Châlons, ne peut laisser le moindre doute sur ce que la résolution qu'elle a prise a, non seulement de loyal, mais de solide et de définitif. M. de Bismarck s'est trompé de date en décochant son insinuation. Une sincérité plus grande que celle de son temps préside aujourd'hui aux relations politiques des divers pays. Ces relations sont plus simples et probablement plus sûres. Elles inspirent de part et d'autre une confiance plus difficile à ébranler. On s'explique donc très bien que les indiscrétions des *Nouvelles de Hambourg* n'aient jeté aucune ombre sur l'alliance franco-russe; mais ce qu'il est plus difficile de comprendre, c'est qu'elles n'aient causé aucun dommage à l'empereur d'Allemagne et qu'elles aient plutôt tourné en sa faveur. Nous ne jugeons pas, nous constatons. On a su gré à Guillaume II de n'avoir pas persisté dans un système d'alliances si compliqué, si embrouillé, si enchevêtré de parties et de contre-parties, de précautions et de contre-précautions, qu'on se demandait si, en tout cela, il restait beaucoup de place à une parfaite bonne foi. Cette amitié, dont chacun avait une parcelle de proportion différente, aurait eu de la peine à se reconstituer de manière à former un tout. Le trop habile abstracteur de quintessence diplomatique qui avait imaginé ces dosages subtils paraissait avoir trop bien gardé sa propre liberté en enchaînant celle des autres. Ce qui est sûr, c'est que ses révélations n'ont causé que du scandale, et que ce scandale s'est tourné tout entier contre lui. Peut-être n'est-ce pas tout à fait juste, mais il en est ainsi. La postérité n'a pas encore dit son dernier mot sur toute cette affaire, mais l'opinion contemporaine a dit le sien, et il n'a pas été à la gloire de M. de Bismarck. L'ermite de Friedrichsruhe peut gronder à son aise, ses grondemens n'ébranlent plus le monde, et lord Salisbury a sans doute trouvé le mot juste lorsqu'il en a attribué les explosions soudaines à la superstition d'une diplomatie vieillie.

Nous ne dirons qu'un mot des élections américaines. Depuis déjà

quelques semaines, l'élection de M. Mac Kinley à la Présidence était prévue, elle était certaine, elle était escomptée d'avance en prenant le mot dans son meilleur sens. Elle ne pouvait d'ailleurs que relever la confiance du monde dans le bon sens des États-Unis. Le succès de M. Bryan aurait eu une tout autre signification. Il n'aurait pas seulement alarmé les intérêts matériels, c'est-à-dire inspiré des doutes sur la probité monétaire de la grande république américaine, mais encore porté un trouble profond dans les esprits. M. Bryan n'était à l'origine que le candidat de l'argent, dont il demandait la frappe libre et illimitée; mais en peu de jours le caractère complet du système dont il s'était fait le champion s'était manifesté à tous les yeux. Le droit de payer ses dettes avec une monnaie dépréciée, c'est-à-dire de ne pas les payer ou de ne le faire que partiellement, devait plaire aux socialistes et aux révolutionnaires de toutes les nuances et de toutes les écoles : tous en effet se sont groupés autour du candidat de la Convention de Chicago. Peut-être M. Bryan aurait-il essayé, s'il avait été élu, d'échapper aux conséquences logiques de son principe, mais le parti prodigieusement mêlé qui l'avait pris pour chef l'aurait bien forcé à le suivre. Son élection aurait voulu dire banqueroute et révolution. Quels que soient les inconvéniens que peut présenter, au point de vue douanier, le succès de M. Mac Kinley, ils ne sont pas comparables à ceux qu'aurait entraînés celui de M. Bryan. Il y a même lieu de remarquer que, la question douanière n'ayant joué aucun rôle dans la lutte électorale, M. Mac Kinley reste libre. Ce n'est pas son système économique qui a triomphé, puisqu'il n'a même pas été en cause, mais le système monétaire de M. Bryan qui a été battu, avec les conséquences sociales qui n'auraient pas manqué d'en découler. M. Mac Kinley défendait ce qu'on a heureusement appelé la saine monnaie, et M. Bryan ce qu'on ne peut appeler que la fausse monnaie. La falsification des monnaies n'est pas un fait nouveau dans l'histoire. On en a fait l'expérience, et cette expérience a ruiné tous ceux qui l'ont tentée. Les Américains ont reculé en masse devant un danger aussi menaçant.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.